This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FBD331.1

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVALLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23,1891 APRIL 11,1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire,
Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

Δ
BP331.1
L *

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BURNHAM FUND
JAN 26 1947

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Année littéraire. Tome II. 1787.

TRE I.

phique & Politique ſur ar M. l'Abbé Pluquet, 2. *A Paris, chez* Barrois rrois *le jeune, Libraires, guſtins.*

QUELQUES perſonnes qui ont plus de zèle pour le bien public que de connoiſſance de l'état actuel des lettres, ſe plaignent que dans un Journal tel que l'*Année Littéraire*, on annonce un trop grand nombre de ces nouveautés éphémères, de ces brochures frivoles qu'un même jour voit naître & mourir ; tandis qu'on

n'y trouve point assez de ces ouvrages importans & solides, faits pour attirer l'attention d'un lecteur sensé. Nous osons nous flatter qu'aucun des bons livres ne nous échappe; mais ce n'est pas notre faute s'ils deviennent si rares. Les grands ouvrages aujourd'hui sont des compilations, des opérations de librairie, des manœuvres de charlatans, des collections d'ouvrages déjà connus & imprimés, qu'on réunit & qu'on réimprime sous un titre général. Du reste beaucoup de traités élémentaires, dont les Auteurs promettent toujours de communiquer aux commençans, la science par infusion, sans aucune peine de leur part; de petites vues sur de grands objets; de petits vers bien maniérés & bien fades; des romans sans invention & sans intérêt; des discours académiques sans idées & sans éloquence; des traductions faites sur d'autres traductions; des facéties & des turlupinades, &c. voilà les richesses de la littérature actuelle, & voilà les rares productions que les Journalistes sont chargés de faire connoître au public; lorsque dans la

foule de ces bagatelles, ils peuvent mettre la main sur un bon livre, sur un ouvrage utile ou profond, c'est pour eux une heureuse découverte, qui les dédommage un peu de tant d'insipides lectures. Par exemple, le *Traité sur le Luxe* de M. l'Abbé *Pluquet* offre des vues aussi sages qu'étendues, sur un sujet également intéressant pour le public & pour les particuliers, & qu'on peut encore regarder comme neuf. S'il y a un livre qui mérite le titre de philosophique, c'est celui-là, & peut-être l'est-il trop, dans tout ce qui a rapport au style, à la marche & à la couleur de l'ouvrage; mais ce n'est pas le moment d'examiner la forme, occupons-nous du fond, qui est excellent.

Les anciens ne nous ont laissé que des déclamations contre le *luxe*: assez convaincus des maux qu'il produit, ils avoient plus besoin de les déplorer que de les prouver. Dans le petit nombre de Philosophes modernes qui ont parlé du *luxe*, on ne trouve presque que des apologistes. *Mandeville* & *Hume* chez les Anglois: chez

nous, *Melon*, *Monteſquieu*, *Helvetius*, &c. ſont perſuadés que le *luxe* eſt la ſource de la proſpérité & de l'opulence des Etats; qu'il anime l'induſtrie; qu'il fait fleurir les Arts & le Commerce.

Quelques Orateurs Chrétiens, quelques Moraliſtes ſévères s'élèvent contre le *luxe*, qu'ils confondent toujours & avec raiſon, avec la corruption des mœurs; mais les Philoſophes & les Politiques du ſiécle comptent les mœurs pour rien. Pour opérer le bonheur de l'Etat & des citoyens, ils ne connoiſſent que l'argent: l'homme le plus heureux dans leurs principes, eſt celui qui a le plus de moyens de ſatisfaire ſes paſſions, & de ſe jouer de la nature humaine. L'Etat le plus floriſſant eſt celui où l'inégalité des fortunes rend un peuple immenſe eſclave d'un petit nombre d'individus, qui étalent au milieu de la misère publique, un faſte inſolent. Qu'eſt ce que cette induſtrie ſi vantée, ſinon les travaux & les ſueurs d'une foule de malheureux, qui ſacrifient leurs talens, leur repos & leur vie à l'amuſement d'une poignée d'êtres oiſifs,

stupides & ennuyés ? Les anciens plaçoient le vrai bonheur de l'homme, dans l'accompliſſement de ſes devoirs, dans les affections ſociales, dans le développement de ſes facultés phyſiques & morales, & dans la jouiſſance des plaiſirs attachés à ſa nature. Pour eux, l'État le plus floriſſant étoit celui qui renfermoit un plus grand nombre d'hommes ſains, robuſtes & vertueux, où la ſubordination & l'inégalité néceſſaires à l'ordre ſocial, s'éloignoient le moins des droits primitifs de l'humanité & de la juſtice : les vertus & les mœurs étoient les deux baſes de leur ſyſtême politique : cette doctrine eſt reléguée aujourd'hui parmi les chimères de l'âge d'or ; le commerce, l'induſtrie, le luxe & les arts ; voilà le cri général de tous les Philoſophes, de tous les politiques du jour. Que les eſprits s'affoibliſſent & ſe dégradent ; que les ames s'abâtardiſſent ; que les principes de la ſaine morale & le goût des vrais plaiſirs s'éteignent dans tous les cœurs ; que le *luxe* & la cupidité inſatiables exercent au milieu de la ſociété le plus horrible

brigandage ; que la pudeur & la bonne foi ſoient bannies ; que la corruption & les mauvaiſes mœurs déſolent l'intérieur des familles ; que les dernières claſſes de l'état ſoient en proie à la plus affreuſe misère, qu'importe, pourvu que l'argent circule dans un certain nombre de mains ; pourvu qu'on ait des manufactures, des canaux ; pourvu qu'une vaine apparence de richeſſe frappe de tous côtés les regards, & qu'on multiplie à l'infini, tous les moyens de jouir qui irritent la cupidité : une ſociété peut ſe paſſer de mœurs & de vertus ; mais il eſt impoſſible qu'elle ſe paſſe du ſucre de l'Amérique, du café de l'Aſie, des épiceries des Moluques & des toiles de l'Inde ; enfin, tout le ſyſtême des politiques & des ſages de notre ſiècle ſe réduit à ce vers d'*Horace* :

O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt.

Citoyens, citoyens, il faut d'abord avoir de l'argent ; ils n'ajoutent pas

même ce qu'*Horace* fait dire ensuite à son Financier, *virtus post nummos : après avoir fait fortune, vous songerez à la vertu ;* & en cela, ils sont plus conséquens ; car la vertu est la dernière chose dont s'avisent les hommes qui ont commencé par amasser de l'argent.

Horace personnellement étoit si peu persuadé des avantages de l'or, que dans une Ode, où il s'élève contre les mauvaises mœurs & le *luxe* de son temps, il invite ses citoyens à se dépouiller volontairement de leurs richesses :

Vel nos in Capitolium
Quo clamor vocat & turba faventium,
Vel nos in mare proximum
Gemmas & lapides & aurum inutile
Summi materiem mali
Mittamus.

C'est-à-dire, *portons au Capitole, où nous appellent les cris & les applaudissemens d'un peuple nombreux, ou bien, jettons dans la mer la plus prochaine, ces perles, ces pierreries & cet*

or funeſte, inſtrument de tous nos malheurs. Ce n'étoit pas dans une République, mais dans une Monarchie; ce n'étoit pas dans un petit Etat, mais dans la Capitale d'un Empire, dont le Royaume de France n'étoit qu'une Province, qu'*Horace* donnoit un pareil conſeil; celui qui parloit ainſi, n'étoit pas un Philoſophe ſauvage & farouche, ignorant le monde & ſes uſages; c'étoit le courtiſan le plus délicat, le plus bel-eſprit, & l'homme de la meilleure compagnie qu'il y eût à la Cour d'*Auguſte*: il ne ſe doutoit pas qu'un jour, dans un coin de la Gaule, il ſeroit ſi cruellement démenti par des hommes qui ſe donneroient pour penſeurs, & qui prétendroient au titre de Philoſophes.

J'ai ſouvent été tenté de croire que la plûpart de nos ſublimes Ecrivains, dans tout ce qu'ils diſoient du *luxe*, parloient de ce qu'ils n'entendoient pas: choſe très-ordinaire aujourd'hui, même à des hommes ſupérieurs qui, en cela, ſuivent de trop près la mode, & ſont entraînés

par l'habitude où l'on eſt dans la ſociété de décider avant d'avoir réfléchi. Il n'eſt pas vraiſemblable que connoiſſant bien la nature du *luxe*, ils euſſent oſé s'ériger en apologiſtes & en fauteurs du fléau le plus deſtructeur qui jamais ait affligé l'humanité : il faut rendre juſtice à leur cœur ; mais aux dépens de leur eſprit ; car il eſt honteux pour des Philoſophes, pour des Politiques, de déraiſonner auſſi complettement qu'ils l'ont fait, ſur un objet auſſi important : voyez les définitions qu'ils donnent du *luxe* ; ce ſont autant d'abſurdités.

« Selon *Mandeville*, *tout ce qui n'eſt* » *pas abſolument néceſſaire pour la ſub-* » *ſiſtance*, *eſt du luxe*. D'après cette » définition, celui qui conſtruit une » cabane a du *luxe*, parce qu'abſo- » lument il pourroit exiſter en ſe réfu- » giant dans une caverne ou dans le » creux d'un arbre ; celui qui mange » du pain a du *luxe*, quelque groſſier » que ſoit ce pain, parce qu'abſolu- » ment il pourroit ſubſiſter avec du » gland, du bled broyé, des légumes » ou des fruits ; par la même raiſon,

» celui qui mange une livre de pain » par jour, est un homme de *luxe*, » lors même qu'il n'a point d'autre » aliment, parce qu'absolument il » pourroit subsister avec une demi- » livre ».

M. *Melon*, Auteur de l'*Essai politique sur le Commerce*, définit le *luxe*, *une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité du Gouvernement* : cette définition n'est pas plus juste que la précédente. Il y a un *luxe* de volupté & de mollesse qui n'a point de *somptuosité* : dans les Etats despotiques il existe une *somptuosité extraordinaire*, qui assurément n'est point donnée par *la sécurité du Gouvernement*. Enfin, qu'est-ce qu'une *somptuosité extraordinaire* ? C'est sans doute celle qui nous procure des choses qu'un plus pauvre ne peut se procurer, ou des choses inconnues & rares dans le siècle & dans le pays où l'on est : « ainsi, non seulement le » paysan trouve du *luxe* dans le bour- » geois de son village, mais encore » l'artisan qui habite une maison de » terre, qui est vêtu d'un drap grossier

» & qui porte de gros souliers, à une » *somptuosité extraordinaire* par rapport » au manouvrier, qui est vêtu de » toile, & qui porte des sabots; comme » celui-ci jouit d'une *somptuosité* » *extraordinaire* par rapport à celui » qui n'est couvert que de haillons, » & qui marche nuds pieds. De sorte » qu'il y a *somptuosité extraordinaire*, » & par conséquent *luxe* par tout où » il y a quelque chose au-delà de ce » qui est nécessaire pour subsister. »

Ainsi la définition de M. *Melon*, qui paroissoit d'abord si différente de celle de M. *Mandeville*, se trouve au fond être la même & tout aussi absurde.

Mais que dirons-nous de l'illustre Auteur de l'*Esprit des Loix*, qui, lorsqu'il parle du *luxe*, semble n'avoir plus ni vues, ni profondeur, ni logique: » tantôt il regarde le *luxe* comme » l'effet de la seule vanité, & semble le » réduire au faste; tantôt c'est une im- » pétuosité du cœur vers toute les es- » pèces de volupté (1). Ici il dit qu'il » en résulte des biens très-nombreux,

(1) Liv. 7, chap. 1. & 2.

» là il prétend qu'il produit une in-
» commodité générale ; qu'il tourne
» l'esprit vers l'intérêt personnel ; qu'il
» corrompt les mœurs ; qu'il porte les
» hommes à toutes les barbaries ; en un
» mot, qu'il détruit toutes les vertus
» civiles ; & cependant il le croit né-
» cessaire aux Monarchies (1). Si on
» pouvoit tirer une définition du *luxe*,
» de ce que dit l'Auteur de *l'Esprit des*
» *Loix*, ce seroit précisément la même
» que celle de *Mandeville* ».

M. *Hume* fait consister le *luxe* dans *une grande recherche de ce qui peut flatter les sens. Ces delicatesses*, ajoute-t-il, *ne sont des vices que lorsqu'on s'y livre aux dépens de quelque vertu, comme la libéralité, la charité* : M. *Hume* paroît avoir entrevu la nature du *luxe* ; mais sa définition est bien vague, bien incomplette : quand & comment la recherche des objets qui flattent les sens, commence-t-elle à être assez *grande* pour mériter le nom de *luxe* ? Il est impossible de concilier *la* pratique de la *libéralité* & de *la*

(1) Liv. 7, chap. 4, 14.

charité avec la *recherche des objets qui flattent les sens* ; il n'y a donc point de *luxe* innocent, parce qu'il n'y en a point qu'on ne satisfasse *aux dépens* de quelque vertu ; & il est absurde & contradictoire dans les termes, de dire, comme M. *Hume*, que *les siècles de luxe sont les plus vertueux. Que dans une Nation où personne ne cherche les délicatesses du luxe, les hommes tombent dans l'indolence, & perdent tout goût pour la vie* : comme s'il ne pouvoit pas y avoir d'autre mobile, d'autre principe d'activité pour une Nation, que la recherche des délicatesses du *luxe*. Que M. *Hume* nous dise donc, si dans les beaux jours de la République Romaine, où personne ne cherchoit les délicatesses du *luxe*, où les Consuls & les Généraux labouroient la terre, les hommes tomboient dans l'indolence, & perdoient tout goût pour la vie : en vérité, ces grands raisonneurs, ces profonds métaphysiciens font pitié, quand on examine de près leurs opinions. Voilà cependant les hommes qui essayent de renverser la Religion de nos pères par

leurs misérables sophismes : quelle foi mérite M. *Hume*, lorsqu'il entasse des argumens contre le Christianisme, lui qui raisonne en écolier, en parlant d'un sujet qui devroit être aussi connu des Moralistes & des politiques que le *luxe*.

Je vous fais grace, Monsieur, des autres définitions que M. l'Abbé *Pluquet* expose, & réfute avec autant d'exactitude & de sagacité. Elles se réduisent toutes à celles que vous venez de lire ; & après les *Montesquieu* & les *Hume*, il ne faut plus citer personne.

Vous êtes sans doute impatient de sçavoir enfin ce que c'est que le *luxe* ; vous jugez que ce doit être une découverte bien difficile & bien rare, puisque tant de génies y ont échoué, & que tous nos modernes Philosophes raisonnent sur la nature du *luxe*, à-peu-près comme les anciens sur la nature de Dieu, dont ils n'avoient qu'une idée très-imparfaite.

D'abord ce n'est point dans l'appareil extérieur ni dans les actions qui frappent nos yeux, qu'il faut chercher

la source & la nature du *luxe*, c'eſt dans le cœur de l'homme. La jouiſſance des commodités & des agrémens que la ſociété procure aux riches ; l'éclat, la magnificence, la pompe, tout cela n'eſt point du *luxe*. Il eſt au fond aſſez indifférent qu'on habite un palais ou une chaumière : que l'on couche ſur la terre ou ſur le duvet ; qu'on aille en charrette ou dans un carroſſe doré ; qu'on ſoit vêtu de bure ou de ſoie ; qu'on ſe nourriſſe de mets exquis ou de pain noir. Qu'eſt-ce qui fait donc le *luxe* ? C'eſt de dépendre de pareilles bagatelles ; c'eſt d'y placer ſon bonheur ; c'eſt l'opinion qu'attachent à ces vains plaiſirs des ſens, & ceux qui en jouiſſent & ceux qui en ſont témoins : voilà pourquoi le *luxe* rend également ſtupides & ſerviles, & le riche qui ne peut s'en paſſer, & le pauvre qui l'admire : voilà comment il énerve les ames, abrutit les eſprits d'une Nation entière : quand les hommes en ſont venus à cet excès de corruption qu'ils n'eſtiment plus ni eux-mêmes ni les autres, que d'après le train, l'équi-

page & la fortune, il ne reste plus alors aucun sentiment de l'honnête & du beau : tout mérite personnel est détruit : un homme connu pour n'être chez lui qu'un meuble de parade, n'en est pas moins l'objet de tous les hommages ; on n'en regarde pas moins avec des yeux d'envie, de servitude & d'abbaissement, ce qui en soi même seroit tout au plus fait pour amuser des enfans.

Tous les vices & toutes les vertus naissent du besoin que l'homme a d'être occupé & fixé par quelque objet : un cœur rempli d'une grande passion, est ordinairement fermé à toutes les autres, & capable des plus grands efforts pour la satisfaire. Dans les siécles du paganisme, le patriotisme & l'enthousiasme de la liberté ont fait éclorre ces prodiges de vertu qui font tant d'honneur à l'humanité : c'est l'amour de la gloire ; c'est l'orgueil de la dignité de l'homme, qui a produit tous ces Philosophes de l'antiquité, & particulièrement les Stoïciens, qui semblent s'être élevés au dessus de la nature, avec les seules

forces de la raiſon. C'eſt l'eſprit d'une Religion divine, qui a fait tant de Héros des premiers Chrétiens; c'eſt au fanatiſme & à l'opinion de la fatalité dont les eſprits des Muſulmans ſont frappés, que nous devons les merveilleux exemples de courage, de modération, de charité & de patience que préſente leur Hiſtoire. C'eſt auſſi l'énergie de l'ame dirigée vers quelqu'objet vicieux, qui produit les grands crimes. Le *luxe* ſemble être la paſſion de ceux qui n'en ont point d'autres; qui, ſans aucun goût excluſif & particulier, paſſent leur vie à chercher curieuſement tout ce qui peut, en tout genre, procurer des ſenſations agréables: cette paſſion eſt peut-être la plus funeſte de toutes, parce qu'elle détruit eſſentiellement la vertu en détruiſant ce qui en eſt le principe, la force de l'ame & l'énergie du caractère que les autres paſſions ſouvent dirigent mal, mais qu'elles laiſſent toujours ſubſiſter.

Le déſir d'être heureux eſt le premier & l'unique mobile de tout homme: ce mobile s'exerce d'abord ſur tout ce

qui eſt néceſſaire aux beſoins phyſiques & à la conſervation de la vie. Dans l'enfance des ſociétés, on voit les hommes occupés à ſe garantir des intemperies de l'air, des attaques des bêtes féroces, des irruptions de leurs voiſins, des horreurs de la diſette; leurs facultés concentrées dans les travaux néceſſaires à leur exiſtence phyſique, ne peuvent ſe développer d'une autre manière, ni en bien ni en mal, ce n'eſt pas encore une ſociété heureuſe & vertueuſe; c'eſt une ſociété d'hommes ſimples & innocens. Une fois raſſurés contre la douleur, la maladie & la mort; parvenus, à force d'induſtrie, à un état de paix d'abondance & de ſécurité, les hommes ont le loiſir de ſe livrer à leurs inclinations ſociales; c'eſt alors qu'ils goûtent ce plaiſir ſi pur & ſi doux, attaché aux ſentimens de la nature: alors l'union des familles fait le bonheur des individus qui les compoſent: ils ſont heureux en rempliſſant les devoirs de père, de fils, d'ami, de citoyen; & comme ces plaiſirs ont leur ſource dans la nature, & rempliſſent l'ame

plutôt qu'ils ne flattent les sens, ils sont solides & suffisent à l'homme, tant que son cœur n'est point corrompu. C'est là l'époque des sociétés heureuses & florissantes; mais un temps vient où l'homme, au sein même de ces jouissances si pures & si nobles, éprouve de l'ennui & du dégoût : au milieu de tout ce qui devroit le rendre heureux, le désir du bonheur le tourmente : l'exercice & la pratique des vertus sociales lui devenant insipides, il n'a d'autre ressource pour se dérober à la langueur, que les impressions des corps étrangers sur ses sens, tels que le parfum des fleurs, l'éclat des couleurs & leurs divers mélanges, les sons & leurs différentes combinaisons, &c. Ainsi, le sauvage qui connoît peu les inclinations sociales, après avoir satisfait les besoins physiques, employe les momens de son loisir, à se peindre, à boire des liqueurs enyvrantes, à considérer le mouvement d'un fleuve ou d'un ruisseau, &c. Chez les peuples civilisés, on a inventé une foule d'arts & de métiers, destinés au plaisir des sens. D'après

ces idées, voici donc la définition du *luxe* que donne l'Abbé *Pluquet*.

« Le *luxe* eſt une diſpoſition de » l'eſprit & du cœur, qui fait regarder » & chercher comme néceſſaires au » bonheur de l'homme, des objets » qui produiſent des ſenſations agréa- » bles que la nature n'a rendues ni » néceſſaires ni utiles à ſa vie, à ſa » ſanté & à ſon bonheur.

» Ce ne ſont donc ni les ſuperfluités » ni leur nombre qui conſtituent le *luxe*, » c'eſt l'attachement que l'homme a » pour ces ſuperfluités ; c'eſt l'in- » fluence qu'elles ont ſur ſon bonheur. » Le ſauvage qui fait dépendre ſa fé- » licité des plumes qui environnent » ſa tête, des coquilles qui pendent » à ſes oreilles, du rancou dont il ſe » barbouille, eſt un homme de *luxe*, » comme l'homme élégant, ſomp- » tueux & recherché dans ſes habits » & dans ſa parure. Au contraire, » l'homme qui fait uſage des ſuper- » fluités de ſon ſiécle, ſans y attacher » ſon bonheur, n'a point de *luxe* ; il » renonceroit à ces ſuperfluités, ſans » ceſſer d'être heureux. Il ne ſera

» jamais de mal pour se les procurer. » Jamais il ne sacrifiera au désir de » les posséder, l'honneur, la probité, » la conscience, l'estime des hommes » vertueux, parce que ces avantages » sont les principes de son bonheur, » & non les superfluités, dont l'usage » lui est souvent importun, fastidieux, » & qu'il n'admet que par condescendance. C'est *Ulysse* buvant dans la » coupe enchantée de *Circé*, sans » éprouver la moindre altération, » tandis que ses compagnons sont » transformés en brutes. C'est *Ulysse* » qui ne reste dans le Palais de la » *Fille du Soleil*, que pour ne pas » s'éloigner de ses amis, & pour tâ» cher de les rappeller à leur état » naturel ».

De cette notion de *luxe* dérivent nécessairement tous les maux qu'il cause aux individus & aux sociétés, & c'est l'avoir combattu victorieusement, que de l'avoir bien défini.

La plus grande partie du premier volume de cet Ouvrage est employée à exposer les tristes effets du *luxe*, considéré dans l'homme en particu-

lier. C'eſt le propre du *luxe* d'étouffer la ſenſibilité du cœur, de détruire juſqu'au germe des vertus & des inclinations ſociales : on a remarqué avec raiſon, que les hommes les plus durs & les plus impitoyables, ſont ceux qui font métier d'exciter la pitié d'autrui : tourmentés par des beſoins continuels & preſſans, les mendians ne ſont ſenſibles qu'à leurs ſouffrances ; ils ne connoiſſent ni la voix de la nature, ni celle de l'amitié ; ils ne connoiſſent que la faim & la ſoif qui les dévore, que la rigueur des élémens qui leur fait éprouver à chaque inſtant, des ſenſations douloureuſes. Il en eſt de même des hommes livrés au *luxe*. Le beſoin d'éprouver des ſenſations agréables, eſt devenu pour eux un beſoin phyſique, auſſi violent & bien plus difficile à ſatisfaire que celui de boire & de manger ; ils ſont dans un état continuel de ſouffrance ; parce que l'habitude émouſſant en eux le ſentiment, ils ont toujours beſoin pour le ranimer, de ſenſations nouvelles, parce que leur fortune & la nature même des choſes ne peut leur fournir

fournir autant d'objets agréables que leur cœur insatiable forme de désirs : les plaisirs de l'ame sont toujours nouveaux ; & ne rassasient jamais, tant qu'on sçait les goûter. Rien ne lasse si vîte que les plaisirs des sens. L'homme de *luxe* est donc en proie à des besoins impérieux & toujours renaissans ; & comment veut-on qu'absorbé dans la recherche des sensations devenues nécessaires à son existence, il songe à remplir quelques devoirs, à pratiquer quelques vertus ? Comme c'est la loi de tout être, de chercher son bonheur, & que le sien ne consiste que dans des sensations agréables, il foulera tout aux pieds pour se les procurer ; il fera ce que la faim fait souvent faire au pauvre ; plus adroit il est vrai ; ou pour mieux dire, plus lâche, il n'ira point voler ni assassiner sur les grands chemins ; le *luxe* ne laisse pas même assez d'énergie & assez de courage pour se porter à de pareils excès ; mais il trahira ses amis, il dépouillera ses voisins, il ruinera sa femme & ses enfans, il volera ses créanciers, il égorgera l'or-

phelin, il vendra la juſtice, il exercera le monopole ; les voies les plus baſſes & les plus honteuſes d'amaſſer de l'argent lui paroîtront très-honnêtes ; il ſera un des plus terribles inſtrumens de la miſére publique ; il commettra en un mot, tous les crimes qu'il pourra commettre impunément à l'abri des mauvaiſes mœurs & des abus de la ſociété.

Mais comment ſe fait-il qu'au ſein du *luxe* le plus effréné, on parle tant d'humanité & de bienfaiſance ? Pourquoi toutes ces libéralités enregiſtrées dans les Journaux ? Pourquoi ces ſociétés qui ſe forment pour le ſoulagement des malheureux ? C'eſt une objection très-ſpécieuſe que tout le monde ſera tenté de faire à l'Auteur, & qu'il a voulu prévenir ; mais ſa réponſe me paroît foible & vague. Il n'a pas vu que cet appareil d'humanité & de bienfaiſance, eſt un nouveau raffinement du *luxe*, un effet naturel de l'extréme douceur des mœurs & de la foibleſſe des caractères ; & ſi l'on peut le dire, une ſenſation nouvelle que les hommes de *luxe* ont

voulu se procurer. Ceci demande quelqu'explication.

Le plus bel attribut de la Religion Chrétienne, ce qui doit la rendre chère & précieuse à tous les hommes; c'est la charité, qui est sa première loi; c'est cette doctrine si terrible pour l'heureux du siècle, & si consolante pour le pauvre & le malheureux. Les Philosophes l'ont bien senti; ils ont voulu ôter cet avantage à la Religion, pour en relever leur philosophie; & dans cette idée, ils se sont mis à déclamer contre les outrages qu'ils prétendoient que la Religion avoit faits à l'humanité, tandis qu'ils exaltoient la philosophie comme la véritable source de l'humanité, de la douceur & de la bienfaisance. Tous les théâtres ont retenti de ces diatribes; tous les livres en ont été parsemés; & par l'influence que les lettres ont sur les mœurs, l'humanité & la bienfaisance sont devenues à la mode. Heureuse mode *sans doute*, mode bien précieuse, bien respectable! si le malheureux soulagé, peu importe par quel motif qui, pour le malheureux, cela import

peu ; mais pour le mérite du riche qui le soulage, & pour la question présente du *luxe*, cela importe beaucoup.

Les hommes livrés au *luxe* ont dû trouver la bienfaisance philosophique beaucoup plus commode & plus agréable que la charité chrétienne. La philosophie les tient quittes pour quelques libéralités légères ; la Religion leur commande impitoyablement de distribuer tout leur superflu, corrigeant ainsi ce que l'extrême inégalité des fortunes a d'odieux & de révoltant. La philosophie leur représente le sacrifice de la plus petite portion de leurs immenses trésors, comme un trait admirable de générosité, comme l'action de la plus belle ame, de l'ame la plus noble & la plus sublime. La Religion leur dit que tout leur superflu est, de droit, le patrimoine du pauvre ; qu'en donnant tout ce qui ne leur est pas nécessaire, c'est un acte rigoureux de justice qu'ils font, & une dette sacrée qu'ils acquittent. Ainsi, à la faveur de l'humanité philosophique, ils se tranquillisent la conscience sur les préceptes & les menaces d'une Religion désolante

pour eux ; ils ont l'avantage de se mettre à la mode, avantage qu'ils ont coutume d'acheter toujours assez cher, & qui les flatte infiniment : ils se délivrent de la sensation désagréable que donnent nécessairement l'idée & la vue des malheureux, à des hommes qui n'ont pas l'ame assez forte ni les nerfs assez fermes pour supporter le tableau de la misère dont ils sont les auteurs, & qui les assiège de toutes parts ; quelques Louis envoyés pour les mères nourrices, pour les prisonniers, &c. guérissent radicalement tous les scrupules qu'ils pourroient avoir sur l'emploi du reste de leur fortune ; c'est en être quitte à bon marché ; ils peuvent après cela, s'abandonner tranquillement au *luxe* le plus effréné. Leur dette envers l'humanité est largement payée ; ils peuvent au sein du faste le plus scandaleux, s'applaudir intérieurement de leur générosité, de leur sensibilité pour les malheureux, ils ont trouvé le secret d'ajouter à toutes leurs jouissances l'agréable sensation que donne le plaisir de faire du bien,

plaisir incompatible avec le *luxe*, & qui n'étoit pas fait pour eux.

Ils donnent donc par vanité, par foiblesse, pour l'intérêt même de leur repos; sans être humains & généreux, ils en ont l'air, ils se le persuadent à eux-mêmes & aux autres; & ce qui prouve bien que le cœur n'a point de part à ces libéralités d'étiquette, c'est que souvent, le jour même qu'ils sacrifient un somme légère pour le soulagement de quelques malheureux, ils ôtent d'un trait de plume, le pain à cent familles: dans les siècles de *luxe*, l'humanité est donc perfide & illusoire; d'un côté on fait des millions de pauvres; de l'autre, on en soulage bien peu. Il est beau sans doute, d'ouvrir des asyles à l'indigence, mais il seroit bien plus beau & bien plus utile de diminuer le nombre des indigens, qui s'accroît sans cesse avec le *luxe*, en arrêtant les progrès de ce fléau destructeur: ainsi, lorsque la peste ravage une grande Ville, il est bon sans doute d'administrer des secours aux malades; mais ils seront insuffisans & presque inutiles, si par

la vigilance & les précautions les plus sévères, on n'empêche la contagion de se communiquer & de s'étendre.

Il est de fait qu'on donnoit beaucoup plus autrefois, par esprit de religion, qu'on ne donne aujourd'hui par esprit philosophique : à présent même, les pauvres sont encore redevables à la charité chrétienne de la plus grande partie des secours qu'ils reçoivent ; mais les actes de bienfaisance, dictés par des motifs religieux, sont ensevelis dans le silence : ceux que l'esprit philosophique inspire, sont prônés sur les toits.

Voilà ce que M. l'Abbé *Pluquet* auroit pu répondre à l'objection tirée de la bienfaisance philosophique, aujourd'hui si fort en vogue ; mais, s'il a repoussé un peu foiblement cette attaque, en récompense, il renverse & détruit avec beaucoup de vigueur, les malheureux sophismes qu'emploient quelques Philosophes, pour persuader aux riches que le pauvre n'est pas si à plaindre qu'il le paroît.

« Mais enfin, disent les Apologistes » du luxe, vous vous exagérez le

» malheurs des pauvres (1) : *ils ne se*
» *croyent pas deſtinés au bonheur des*
» *riches ; ils les regardent comme des*
» *êtres d'une eſpèce différente, & leur*
» *magnificence comme un attribut de leur*
» *grandeur : comme les rayons d'un*
» *beau jour la pompe éblouit les yeux*
» *du pauvre, & le diſtrait de l'envie.*
» Ne ſemble-t-il pas entendre dans la
» fable des animaux malades de la
» peſte, le renard levant les ſcru-
» pules du lion. Le panégyriſte du
» *luxe* craint que le riche ne s'atten-
» driſſe ſur le ſort du pauvre, & ne
» retranche de ſon *luxe* & de ſon faſte
» pour le ſoulager ; il l'endurcit contre
» le ſpectacle de la misère, en lui fai-
» ſant enviſager l'indigence, la misère
» & l'humiliation du pauvre, comme
» ſon état naturel, comme un état
» auquel lui-même ſe croit deſtiné
» par la nature. Le riche, par ſa magni-
» ficence, acquiert des droits ſur
» l'attachement & ſur la reconnoiſ-

(1) Eloge de Colbert, couronné à l'Académie Françoiſe, pag. 44.

» fance du pauvre & de l'indigent,
» parce que, *comme les rayons d'un*
» *beau jour, ſa magnificence éblouit les*
» *yeux du pauvre & le diſtrait de l'en-*
» *vie.* Le pauvre n'eſt-il pas l'obligé
» de l'homme de *luxe*, & celui-ci
» n'eſt-il pas, à l'égard du pauvre &
» de l'indigent, un bienfaiteur géné-
» reux, puiſqu'il veut bien ſupporter
» l'embarras de la magnificence, pour
» garantir le pauvre du ſentiment
» pénible de l'envie ?

Manger moutons, canaille, ſotte eſpèce,
Eſt-ce péché ? Non, non : vous leur fîtes,
Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

» Si le *luxe* ne rendoit pas l'homme
» cruel & inhumain, n'auroit-il pas
» horreur d'un faſte & d'une magni-
» ficence qui avilit & qui dégrade le
» pauvre au point de lui faire oublier
» ſon état naturel, & qui le force à
» deſcendre, à ſes propres yeux,
» la claſſe des brutes.

L'abondance prodigieuſe des idées que préſente un ſujet auſſi fécond

auſſi important, m'a entraîné bien loin, Monſieur; cependant je ne vous ai encore fait connoître qu'une partie du premier volume de M. l'Abbé *Pluquet*; il me reſte à vous parler des effets du *luxe* ſur l'eſprit & le caractère de l'homme; des maux qui en réſultent pour la ſociété, & des moyens d'y remédier: ce ſera l'objet d'une autre Lettre.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

*Rapport des Commissaires chargés par l'Académie Royale des Sciences, de l'examen du Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'*Imprimerie Royale; *in-4°. de 128 pages.*

ENFIN, Monsieur, le cri des Citoyens a été entendu. Les gens de bien gémissoient depuis long-temps de voir une classe de la société, la plus laborieuse & la plus misérable, si mal secourue dans ses souffrances, dans l'hospice même de la charité nationale, élevé par nos ancêtres en un temps où il pouvoit suffire à une Ville qui n'avoit pas la douzième partie de l'étendue qu'elle occupe aujourd'hui (1). On se plaignoit de

(1) On croit que l'Hôtel-Dieu fut fondé par St. Landry, Evêque de Paris, vers l'an 660.

l'obſtination meurtrière qui enfouiſſoit trois ou quatre mille malades dans un lieu à peine capable d'en contenir ſix cents, dans un lieu inſalubre par ſa poſition, plus inſalubre encore par ſon peu d'eſpace, & infecté par la contagion qui y ſéjourne depuis des ſiécles. A quoi s'occupe, diſoit-on, cette humanité, cette bienfaiſance de notre âge, de cet âge de lumière ſi loué & ſi vanté? à élever des ſalles de ſpectacle, & publiques & particulières, dans tous les quartiers de Paris; à conſtruire de tous côtés des Waux-haal, des Coliſées, des Redoutes, rendez-vous de débauche & de proſtitution, qu'on bâtit à grands frais pour le plaiſir d'un moment, & qui, demain, abandonnés pour d'autres folies, entraînent dans leur ruine la fortune des Entrepreneurs. L'argent eſt prodigué pour tous ces monuments du luxe & de la plus honteuſe frivolité; & l'on ne ſonge point à retirer quatre mille pauvres citoyens d'un lieu d'infection, pour leur procurer des hoſpices plus ſalutaires. Voilà ce qu'on

diſoit, & grace à la bonté du Roi, on ne le dira plus.

L'Auteur d'une ſatyre du luxe, qui parut il y a trois ans, mettant en oppoſition les deux extrêmes qui réſultent de ce fléau, la très-grande opulence, & la très-grande miſère, exhortoit les riches à conſacrer leur ſuperflu au bien de la Patrie, à quitter quelquefois le ſpectacle de leur faſte, dont ils ſont eux-même ennuyés; pour contempler le tableau déplorable de cette miſère publique, qui crie contre leurs Palais, il leur diſoit :

Venez & pénétrez dans ce public aſyle,
De douleurs, de misère effrayant domicile:
C'eſt ici qu'une avare & dure charité
Fait haïr les ſecours de l'hoſpitalité.
Bravez, pour un moment, l'air empeſté qu'exhale
De ce réduit impur la vapeur ſépulchrale.
Quel amas de ſouffrans en troupeau raſſemblés!
Voyez ſur un ſeul lit, confuſément mêlés,
Celui que la douleur tient ſous ſa dent cruelle,

Celui qu'à la ſanté l'eſpérance rappelle,
Celui dont le cadavre eſt en proie à la mort,
Celui qui ſe débat contr'elle avec effort.
Si votre ſein encore enferme un cœur ſenſible,
Qu'il s'indigne & frémiſſe à ce ſpectacle horrible !
Elevez un aſyle à tant de malheureux,
Honorable pour vous, ſalutaire pour eux;
Et que l'humanité ſouffrante & miſérable,
Loin d'un gouffre infecté, trouve un port ſecourable, &c.

Ce tableau, loin d'être exagéré, étoit bien au-deſſous de la réalité. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de parcourir le rapport des Commiſſaires que l'Académie des Sciences a nommés pour la viſite de l'Hôtel-Dieu, & cela par l'ordre du Roi, qui a voulu s'aſſurer juſqu'à quel point les plaintes à ce ſujet étoient fondées, pour y apporter un remède plus ſûr & plus convenable. Les Commiſſaires ont vu, dans cet hôpital, non ſeulement quatre malades, mais ſix couchés

en un seul lit; ils ont vu les morts mêlés avec les vivans; des salles surchargées de malades, dont les passages sont étroits, où l'air croupit, faute de pouvoir se renouveller; sous une partie de ces salles, des buanderies, des étuves où le feu est sans cesse employé, le magasin des huiles & la fabrique des chandelles; sous une autre partie, six mille voies de bois; & ce qui prouve combien l'incendie y est à craindre, ce sont les funestes exemples qu'on en a eus: la salle du Rosaire a brûlé en 1737; la salle du Légat a brûlé en 1772; voilà deux leçons en trente-cinq ans. Les Commissaires ont encore vu les convalescens mêlés dans les mêmes salles, avec les malades, les morts & les mourans; pour les convalescentes, une salle au troisième étage, à laquelle on ne peut parvenir qu'en traversant la salle où sont les petites véroles; la salle des fous, contigue à celle des malheureux qui ont souffert les plus cruelles opérations, & qui ne peuvent espérer de repos dans le voisinage de ces insensés dont les cris frénétiques

ſe font entendre jour & nuit : ſouvent dans les mêmes ſalles des maladies contagieuſes avec celles qui ne le ſont pas ; les femmes attaquées de la petite vérole, mêlées avec des febricitantes dans la ſalle Sainte-Monique, des latrines communes, & à ceux qui ont des diſſenteries contagieuſes, & à ceux qui n'en ſont pas attaqués ; des linges que l'on chauffe en grand nombre, & qui retirés d'un malade, ſont portés à un autre ; des pots à boire rincés à la hâte, & qui, dans la diſtribution, paſſent d'un malade galeux à un qui ne l'eſt pas ; un malade arrivant ſouvent placé dans le lit & dans les draps d'un galeux qui vient de mourir. La gale eſt preſque générale & elle eſt perpétuelle à l'Hôtel-Dieu ; les Chirurgiens, les Religieuſes, les infirmiers & les infirmières la contractent, ou en panſant les malades, ou en maniant leurs linges. Les malades guéris qui l'ont contractée, la portent dans leur famille, & l'Hôtel-Dieu eſt une ſource inépuiſable, d'où cette maladie ſe répand dans Paris.

Ce n'eſt pas tout, dans la ſalle deſtinée pour les hommes attaqués de la petite verole, le même lit contient quelquefois ſix hommes, ou huit enfans. La ſalle des *opérations*, où l'on trépane, où l'on taille, où l'on ampute les membres, contient également, & ceux que l'on opére, & ceux qui doivent-être opérés, & ceux qui le ſont déjà. Les opérations s'y font au milieu de la ſalle même; on y voit les préparatifs du ſupplice, on y entend les cris du ſupplicié: celui qui doit l'être le lendemain, a devant lui le tableau de ſes ſouffrances futures; & celui qui a paſſé par cette terrible épreuve, jugez comme il doit être profondément remué par ces cris ſemblables aux ſiens; ces terreurs, ces émotions, il les reçoit au milieu des accidents de l'inflamation ou de la ſupuration, au préjudice de ſon rétabliſſement & au haſard de ſa vie. Ajoutez que cette ſalle des opérations eſt placée ſur la rue de la Bucherie; c'eſt par cette rue que débouche, & ceſſe, un nombre conſidérable de voitures de pierres, de bois de c

pente & de bois à brûler; on a fait compter ces voitures, & on en a vu passer jusqu'à 168 en une heure. Les ébranlemens répétés qu'occasionnent ces voitures portent des secousses terribles à la tête des malheureux trépanés, excitent des tressaillemens, donnent souvent des convulsions à ceux à qui on a coupé la jambe ou la cuisse, irritent & précipitent au tombeau une foule de ces infortunés.

La salle Saint-Joseph est consacrée aux femmes enceintes, Légitimes ou de mauvaises mœurs, saines & malades, elles y sont toutes ensemble. Trois ou quatre femmes en cet état couchent en un même lit, exposées à l'insomnie, à la contagion des voisines mal saines, & au danger de blesser leurs enfans; les femmes accouchées sont aussi réunies quatre ou plus dans un lit, à diverses époques de leurs couches; le cœur se soulève à la seule idée de cette situation où elles s'infectent mutuellement. Que l'on entr'ouvre ces lits, il en sort des vapeurs chaudes & fétides, des vapeurs qui sont sensibles à l'œil, & que l'on

peut diviſer & écarter avec la main. La plûpart de ces femmes ne relèvent point de leurs couches.

Indépendamment de toutes les autres cauſes qui tendent à corrompre l'air de cet hôpital; lorſqu'il faut changer la paille des lits, il n'y a point de place particulière pour ce rechange, il ſe fait au milieu des ſalles, & lors qu'on ouvre ces paillaſſes, où tant d'infirmités différentes ſe ſont repoſées, on conçoit l'odeur qui s'en exhale. Il y a plus: chaque ſalle contient un certain nombre de lits à la paille pour les agoniſans & pour ceux qui gâtent leurs lits. On les réunit ſur cette paille quelquefois cinq ou ſix; elle eſt ſimplement amoncelée ſur la couchette, & bridée par un drap. C'eſt quelquefois là, au milieu de ces agoniſans, au milieu de ces malades ſales, que l'on met pour un temps ceux qui arrivent de bonne heure, & qu'on ne ſait encore où placer. Ces lits à la paille ont beſoin d'être renouvellés ſouvent. Il faudroit ſe trouver à l'Hôtel Dieu, ſur les quatre heures du matin, au moment où l'on retire

à braſſée cette paille infecte, où on la poſe ſur le plancher, que l'on imprègne des miaſmes, & que l'on charge des ordures qu'elle renferme : c'eſt à ce moment que l'on peut juger de l'infection qui ſe repand, & dans les ſalles, & dans les eſcaliers, & dans tous les étages. Les cauſes accidentelles & particulières ſe joignent aux cauſes générales & conſtantes de la corruption de l'air, & l'on eſt forcé de conclure que l'Hôtel-Dieu doit être le plus inſalubre de tous les Hôpitaux.

Nous avons infiniment abrégé les détails de ce Mémoire, qui préſente le tableau le plus affligeant, & qui tient le lecteur dans une longue & pénible angoiſſe. Il réſulte de toutes ces cauſes meurtrières, qu'à l'Hôtel-Dieu, ſur neuf malades, il en meurt deux ; ce qui fait plus de ſix cens ſoixante ſur trois mille. Les Commiſſaires de l'Académie concluent avec raiſon, que la conſtruction de cet Hôpital a beſoin d'être réformée, établie ſur de meilleurs principes, dans un emplacement beaucoup plus

vaſte ; que l'Hôtel-Dieu, tel qu'il eſt, eſt inſuffiſant, incommode, éminemment inſalubre, & que la néceſſité de ſa tranſlation dans un lieu plus convenable, eſt invinciblement démontrée.

Après cette démonſtration, les mêmes Commiſſaires examinent le Projet que propoſe M. *Poyet*, de placer le nouvel Hôtel-Dieu à *l'Iſle des Cygnes* ; Projet qu'avoit déjà conçu M. *Turgot*, Prévôt des Marchands, après l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1737, & qui fut renouvellé après l'incendie de 1772. Les Académiciens font ſentir les inconvéniens de ce Projet ; & les principaux ſont le peu de ſalubrité dans une iſle ſubmergée au temps des inondations ; le trop grand éloignement des autres quartiers de Paris ; & les frais immenſes qu'entraîneroit ſa poſition, ſoit pour élever le terrein, ſoit pour les conſtructions ſur pilotis, ſoit pour les chauſſées & les ponts qui deviendroient indiſpenſables ; parce que dans les débordemens, ce nouvel Hôtel-Dieu ſeroit comme une Iſle, dont l'abord ſeroit impoſſible autre-

à braſſée cette paille infecte, où on la poſe ſur le plancher, que l'on imprègne des miaſmes, & que l'on charge des ordures qu'elle renferme : c'eſt à ce moment que l'on peut juger de l'infection qui ſe repand, & dans les ſalles, & dans les eſcaliers, & dans tous les étages. Les cauſes accidentelles & particulières ſe joignent aux cauſes générales & conſtantes de la corruption de l'air, & l'on eſt forcé de conclure que l'Hôtel-Dieu doit être le plus inſalubre de tous les Hôpitaux.

Nous avons infiniment abrégé les détails de ce Mémoire, qui préſente le tableau le plus affligeant, & qui tient le lecteur dans une longue & pénible angoiſſe. Il réſulte de toutes ces cauſes meurtrières, qu'à l'Hôtel-Dieu, ſur neuf malades, il en meurt deux ; ce qui fait plus de ſix cens ſoixante ſur trois mille. Les Commiſſaires de l'Académie concluent avec raiſon, que la conſtruction de cet Hôpital a beſoin d'être réformée, établie ſur de meilleurs principes, dans un emplacement beaucoup plus

vaſte ; que l'Hôtel-Dieu, tel qu'il eſt, eſt inſuffiſant, incommode, éminemment inſalubre, & que la néceſſité de ſa tranſlation dans un lieu plus convenable, eſt invinciblement démontrée.

Après cette démonſtration, les mêmes Commiſſaires examinent le Projet que propoſe M. *Poyet*, de placer le nouvel Hôtel-Dieu à *l'Iſle des Cygnes* ; Projet qu'avoit déjà conçu M. *Turgot*, Prévôt des Marchands, après l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1737, & qui fut renouvellé après l'incendie de 1772. Les Académiciens font ſentir les inconvéniens de ce Projet ; & les principaux ſont le peu de ſalubrité dans une iſle ſubmergée au temps des inondations ; le trop grand éloignement des autres quartiers de Paris ; & les frais immenſes qu'entraîneroit ſa poſition, ſoit pour élever le terrein, ſoit pour les conſtructions ſur pilotis, ſoit pour les chauſſées & les ponts qui deviendroient indiſpenſables ; parce que dans les débordemens, ce nouvel Hôtel-Dieu ſeroit comme une Iſle, dont l'abord ſeroit impoſſible autre-

vraie charité, qui fait le bien pour le bien même. On ne peut trop louer les uns, & les autres sont au-dessus de tout éloge. Quant à ceux de la classe des riches, qui refusent ou qui hésitent de participer à cette généreuse entreprise, si le Roi ne s'est servi, pour les y engager, avec une bonté noble & touchante, que de la voie des conseils & d'une exhortation paternelle, ignorent-ils que la Religion & la morale leur en font un précepte, une obligation, une dette sacrée? Oui; la saine morale leur dit que c'est outrager l'humanité, d'employer tant de superflu à de misérables fantaisies, à des goûts fantasques & bizarres, à un faste scandaleux, à des plaisirs souvent criminels, tandis qu'ils laissent souffrir des malheureux dans l'indigence: elle leur dit que cette extrême inégalité des fortunes est le plus grand fléau de la société; que cette inégalité, contraire à la nature, qui veut que tous ses enfans ayent part à ses bienfaits, est la cause fatale, & la seule cause qui rend nécessaire le secours des Hôpitaux; que par conséquent,

conséquent, il est de l'équité naturelle de restituer au pauvre, la portion de substance qu'il devroit trouver sur la terre, & qu'on a usurpée aux dépens de son existence. Vous qui avez tout, leur dit-elle, restituez à ceux qui n'ont rien, & l'on n'aura plus besoin d'Hôpitaux; mais puisque vous n'êtes pas capables de cet effort de courage, qui ne seroit pourtant qu'un acte de justice; puisqu'il vous faut des palais, des parcs, des terres immenses, des jardins à l'Angloise, qui vous coûtent des millions, il faut bien aussi qu'il y ait des Hôpitaux; & si vous avez encore quelque chose d'humain, détachez du moins quelques minces parcelles de votre opulence, pour secourir vos semblables, pour soulager les membres souffrans du corps social, dans ces malheureux Hôpitaux que votre luxe insatiable a rendus nécessaires.

LETTRE III.

Vies des Grands Hommes du Chriſtianiſme, & de ceux qui ſe ſont faits connoître relativement à cette Religion; avec une analyſe critique de leurs écrits, Ouvrage orné de Portraits; par M. l'Abbé Robin, Chapelain du Roi; & par une ſociété de Gens de Lettres. *A Paris, chez* l'Auteur, *rue Boucher, N°. 24; & chez les principaux Libraires du Royaume: prix, 4 liv. 10 ſ. le vol. broché, & 4 liv. pour les Souſcripteurs, qui auront les premières épreuves des gravures. On ſouſcrit pour les trois premiers volumes.*

PEINDRE le caractère, l'eſprit, les mœurs des *Grands Hommes du Chriſtianiſme*, faire connoître l'influence qu'ils ont eu ſur leur ſiècle par leur

éloquence & leurs écrits, développer rapidement les opinions & les ſiſtèmes des Philoſophes qu'ils ont combattu, en offrir des réſultats clairs & précis, tel eſt, Monſieur, l'intéreſſant tableau que M. l'Abbé *Robin* ſe propoſe de donner au public dans l'ouvrage dont je vous annonce le premier volume.

Le diſcours préliminaire écrit avec énergie, a pour objet de démontrer les bienfaits de la Religion, les ſervices ineſtimables qu'elle a rendus à l'humanité, aux arts & aux ſciences : c'eſt elle, en effet, qui nous a conſervé l'Hiſtoire & ſes monumens, qui nous a recueilli des détails précieux ſur les mœurs, les Religions & les Loix de l'antiquité. C'eſt dans ſes tribunes ſacrées que l'éloquence conſerva ſon antique empire. Les deux plus belles langues du monde lui ont ſervi d'organe, & ſe ſont ſauvées par là de la barbarie ou de la deſtruction qui les menaçoit. Les temples de la proſtitution & de la débauche, les autels ſouillés du ſang des victimes humaines, ont diſparu ſous ſes pas. C'eſt par ſes bienfaits que l'idée d'un

Etre-Suprême, idée si consolante & qui donne aux Loix humaines tant de vigueur, s'est conservée au milieu des superstitions, & nous a été transmise. Il faut voir dans l'ouvrage même, comment l'Auteur développe toutes ces vérités.

« L'univers, dit-il, vit alors ce » que jusques là n'avoit pu faire, » la philosophie, la gloire, les loix : » des hommes en s'isolant d'un monde » superstitieux & corrompu, ramener » l'égalité primitive, resserrer leurs » besoins dans les bornes de la nature, » méditer la grandeur de l'Eternel, » chanter ses bienfaits, ses mystères » & se livrer à des travaux pénibles. » Sous leurs mains laborieuses les » déserts perdirent leur aridité ; les » marais, les bois se changèrent en » fertiles campagnes, & d'âpres ro- » chers s'inclinèrent en utiles côteaux. » Les peuples étonnés accouroient » en foule, admirer leurs vertus, » leurs travaux ; & plus d'une fois » les maîtres de la terre descendirent » du trône pour entendre leurs le- » çons, &c. &c.

M. l'Abbé *Robin* nous répreſente enſuite le Chriſtianiſme s'oppoſant aux irruptions ſanglantes des barbares, les repouſſant dans leurs divers climats, ou les ſoumettant à ſon joug pour les civiliſer; protégeant l'humble cultivateur, les veuves & les orphelins, contre la rapine & le brigandage de tant de tyrans que la féodalité avoit enfantés; élevant des aſyles pour mettre à couvert le foible, ſecourir le pauvre & le ſouffrant, conſerver les débris des arts, recueillir les lettres & les ſciences, former l'enfance des Rois & des grands dans l'art difficile de commander & de gouverner.

L'heureuſe influence du Chriſtianiſme ſur les mœurs ne ſauroit être conteſtée; ſes dogmes & ſa morale ne tendent qu'à inſpirer l'union des cœurs, & cette fraternité douce, cette bienveillance univerſelle, cet oubli des injures qui aſſûrent le repos & le bonheur de la ſociété: combien ſon empire a dû contribuer à réunir les hommes: « on vit par lui, dit » M. l'Abbé *Robin*, les nœuds de » l'hyménée ſe reſſerrer & ſe fortifier,

» la frugalité renaître au sein de l'opu-
» lence, la charité ouvrir pour l'in-
» digence d'inépuisables canaux, les
» chaînes de l'esclavages s'alléger &
» se briser; enfin, ces fêtes licentieuses,
» ces jeux sanguinaires, s'abolir;
» les vainqueurs cesser d'être féroces
» après les combats, & ne plus voir
» dans leurs ennemis vaincus, que des
» frères malheureux; les Rois même
» apprendre qu'ils sont des hommes,
» des chefs de familles, qu'ils doi-
» vent protéger & non détruire,
» punir au nom des Loix & non au
» gré de leurs caprices ».

Son influence sur les mœurs & le bonheur public auroit-elle cessé depuis le progrès des lumières? toutes les nations n'auroient-elles plus besoin de ce lieu commun qui les unit & les rend plus communicatives? la philosophie profane fourniroit-elle des motifs assez puissants contre l'orgueil, l'égoïsme & l'insensibilité naturelle des grands? la raison seule pourroit-elle contenir le pauvre dans sa misère, & lui faire trouver un bonheur réel dans l'état le plus pénible? « & celui

» qui précipité d'un rang plus élevé
» dans l'infortune, poursuivi par la
» calomnie, seroit aux prises avec
» l'indigence, dédaigné de ses amis,
» flétri dans l'opinion publique,
» quelles seroient aussi ses ressources
» sans elle? Ah! s'il lui reste encore
» de l'énergie, c'est pour s'armer d'un
» fer homicide! déjà sa main s'ap-
» prête à frapper le coup mortel; la
» Religion se présente; vois, lui
» crie-t-elle, les cieux ouverts sur
» ta tête, l'enfer à tes pieds!
» vois les abîmes de l'éternité! à
» ces mots terribles, le fer s'échappe
» de ses mains, il tombe, se pros-
» terne, se soumet, & conserve
» des jours utiles à sa famille, à sa
» patrie & à l'humanité entière ».

L'introduction à la vie de *Jesus-Christ*, est un tableau bien fait. L'Auteur y developpe l'influence que l'idée d'un Etre-Suprême a eu de tout temps sur la prospérité des empires, en unissant les peuples par le Dogme bienfaisant de la paternité divine, en donnant lieu à ces institutions sacerdotales, le foyer

de toutes les connoiſſances humaines, elle eut une influence marquée ſur les ſciences & les arts, & rendit les Gouvernemens plus ſages & plus modérés. Mais les hommes prenant les ſymbôles de la Divinité pour elle-même, ne lui eurent pas plutôt attribué leurs imperfections, qu'ils varièrent leur culte & leurs loix ſelon les idées qu'ils s'en étoient formées, & rompirent ce lien qui les attachoit ſi fortement entr'eux; c'eſt alors que s'établirent ces coutumes ſuperſtitieuſes & barbares.

Des Philoſophes n'ont pas rougi d'oppoſer à l'Hiſtoire de *Jeſus*, par nos Evangeliſtes, les rapſodies de quelques Rabbins; ils ont mieux aimé attribuer a des Livres où le bon ſens eſt bleſſé à chaque page, une autenticité qu'ils refuſent à des Auteurs contemporains. La meilleure réfutation qu'on pouvoit faire de ces Romans abſurdes, étoit de les mettre naïvement ſous les yeux du lecteur, & c'eſt ce que M. l'Abbé *Robin* a fait avec ſuccès. On ne peut en effet, lire toutes les impertinences

qu'on a écrites sur *Jesus* & *Marie*, dans le *Talmud*, le *Toldos*, le *Nizzachon*, &c., sans regarder en pitié des calomniateurs si mal adroits. Ces histoires d'ailleurs, peuvent servir de nouvelles preuves, aux miracles de *Jesus-Christ*: leurs Auteurs n'osent point les désavouer; ils se contentent seulement de les attribuer à la vertu du nom inéfable de Dieu, que *Jesus* avoit dérobé dans le Saint des Saints, & lui rendent par là, sans le vouloir, un témoignage qui n'est point suspect.

Quelle noble fierté! quel courage! quelle éloquence mâle & véhémente n'admire-t-on pas dans *Saint-Paul*? quelle sagesse! quelle douceur! quelle charité tendre! quelle condescedance nous attire & nous ravit dans *Saint-Pierre*! un trait de leur vie nous rappelle deux grands hommes du dernier siècle, *Bossuet* & *Fenelon*, & ce trait qu'on devine sans peine, M. l'Abbé *Robin* le termine par cette sage réflexion. « Le Prince des Apôtres, » dit-il, montra par sa docilité que, » s'il n'y a point de rang qui garantisse des fautes, il n'y en a point

» qui dispense de les reconnoître.

Les Analyses dans leur briéveté, rappellent au lecteur presque tous les passages des épitres des Apôtres ; voici comment l'Auteur termine celle de la première à *Thimothée* : « Si » dans ce temps où les mœurs des » fidèles étoient si simples, leur cha» rité si vive, où les fonctions des » Prêtres n'étoient que pénibles & » dangéreuses ; *Saint-Paul* ordonne » aux premiers Pasteurs tant de pré» cautions contre la surprise ; quel avis » pour ceux qui gouvernent dans les » siécles où la haine, l'envie, l'am» bition, la cupidité donnent souvent » tant d'activité à la calomnie ! » Encore une pensée de l'Auteur sur ces paroles de l'Apôtre, *le temps de ma mort approche*. « Le Héros peut savoir » braver la mort, mais pour l'attendre » paisiblement, la contempler, s'avan» çant avec l'appareil des tortures & » des supplices ; & long-tems d'avance, » en sentir tranquillement toutes les » angoisses, *il faut être plus que héros*, » *il faut être juste* ».

Heroclès, & depuis lui presque tous

les Philoſophes n'ont ceſſé d'opp
aux miracles de *Jeſus*, les pro
fabuleux d'*Appollonius* de *Tiane*;
c'eſt auſſi par la vie de ce prétendu
reſtaurateur du paganiſme, que M.
l'Abbé *Robin* termine ce volume.
Doué d'une figure douce & gracieuſe,
d'une imagination féconde & brillante,
d'une mémoire vaſte & ſûre; il fut
confié dès ſa plus tendre jeuneſſe, à
d'habiles maîtres, & ne ſe montra au
monde que lorſqu'il fut enrichi de tous
les tréſors de la littérature & de la phi-
loſophie grecque & romaine. Il ſuivit
par préférence, la doctrine de *Pyta-
gore*, mena une vie auſtère, ne ſe
nourrit que de végétaux, & renonça
à toute liqueur enivrante. Il acqui
dans ſes voyages une infinité de
connoiſſances & de ſecrets merveil
leux qui le firent regarder comme u
homme divin. Malgré tous ces reſſort
naturels qu'il employoit, ſans-doute
pour en impoſer au vulgaire, on
de la peine à croire tout ce qu
Philoſtrate rapporte de cet homm
fameux. D'ailleurs, le peu de foi q
mérite ce *Damis*, ſeul garant de t

de prodiges singuliers, & dont les mémoires sont si remplis d'erreurs en tout genre, font regarder avec raison, l'histoire de *Philostrate* comme un roman Je voudrois pouvoir mettre sous vos yeux le parallèle que M. l'Abbé *Robin* a fait de cet imposteur avec *Jesus-Christ*; vous y verriez combien il faut être aveugle ou de mauvaise foi, pour oser comparer l'un à l'autre. Les portraits tirés d'après des médailles autentiques ou les originaux de la bibliothèque du Roi, font honneur à l'artiste & au choix que M. l'Abbé *Robin* en a fait. On ne sauroit trop l'encourager dans son entreprise; elle peut-être utile à la Religion en la faisant connoître à ceux qui la blasphêment par ignorance.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Collection des Déciſions nouvelles & de notions relatives à la Juriſprudence donnée par M. Deniſart, *Procureur au Châtelet, miſe dans un nouvel ordre, corrigée & augmentée. Tome cinquième : prix relié, 12 liv. ; & broché en carton, 10 liv. 10 ſ. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *rue du Foin St. Jacques, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

L'OUVRAGE de Me *Deniſart* n'avoit que quatre volumes en comptant le ſupplément : le *Deniſart* moderne en a déjà cinq, & la lettre D. ne fait que de commencer. Il faut avouer, Monſieur, que ce *Deniſart* là, n'eſt pas reconnoiſſable, & qu'on pourroit appliquer ici l'Epigramme de M. le Chevalier *de Cailly*, ſur l'étymologie du mot ita-

lien *Alfana*, qu'on ſoutenoit venir du latin *Equus* :

Alfana vient d'Equus ſans doute ?
Mais il faut avouer auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

Mais cela ſoit dit en paſſant. Il s'agit d'un ouvrage utile, & ce n'eſt pas au goût à règler le nombre des volumes. Celui-ci eſt dédié à M. l'Avocat Général *Séguier*. Cet hommage étoit bien dû à cet Orateur ſublime, digne de préparer les déciſions du premier Sénat de la France, & digne de ſes illuſtres ancêtres. Il avoit d'autant plus de droits à la dédicace de cet ouvrage, qu'il l'a enrichi de ſes plaidoyers, & a par là rendu ſervice à la fois, aux Editeurs & au public. M. *Beyard*, principal Editeur, paye auſſi un tribut de reconnoiſſance à la mémoire de M. *Lambore*, dont la Veuve & l'Exécuteur teſtamentaire lui ont offert gratuitement, le manuſcrit du *Journal des Audiences*, & les *Conſultations*, legs

précieux pour un Jurisconsulte & pour un Editeur. Il nomme ses dignes collaborateurs, MM. *Levasseur*, *Godefroi*, *Soreau*, *Lhomme*, *Lepage*, *Maserey de la Haye*, *Meunier*, *Poulain de Vieville*. Vous distinguerez parmi leurs productions estimables, l'article *Continuation de Communauté*, par M. *Levasseur*; celui des *Décimes*, par M. *Godefroi*; & sur-tout celui *Consuls*, par M. *Soreau*.

La Jurisprudence a tant varié depuis quelque années, que ces nouvelles éditions sont très-utiles & même nécessaires.

Je suis, &c.

COMÉDE FRANÇOISE.

Le public accueille avec tant de sévérité les Comédies nouvelles au Théâtre François, que les Comédiens n'osent plus leur en présenter. Que font-ils donc ? Ils fouillent leur mine riche & inépuisable, & ils en tirent des ouvrages qui n'avoient pas vu le jour depuis long-temps; en vérité, le public ne perd pas au change. Ils ont remis naguéres avec succès, le *Préjugé à la mode*, de *la Chaussée*; & le 21 de ce mois, ils viennent de remettre l'*Ecole des Bourgeois*, Comédie en trois actes & en prose, de *Dallainval*, Auteur agréable de plusieurs pièces jouées au Théâtre Italien, il y a environ 50 ans, sur-tout de l'*Embarras des Richesses*.

Si une Comédie eſt bonne, toutes les fois que l'Auteur a tenu ce qu'il avoit promis ; qu'il a ſoutenu juſqu'au bout le caractère annoncé ; enfin, qu'il a juſtifié ſon titre, l'*Ecole des Bourgeois* eſt une bonne Comédie. L'objet de cette pièce étoit de ridiculiſer ces alliances ſouvent malheureuſes, des richeſſes avec la naiſſance ; la leçon eſt excellente. L'Auteur a peint avec une vérité frappante, l'impertinence d'un jeune Seigneur, qui vend ſon nom deux cens mille livres de rente, & croit encore faire beaucoup d'honneur à celle qui l'achète ; la bêtiſe d'une mère orgueilleuſe, qui croit ne pouvoir trop payer le titre de Marquiſe, & ſacrifie ſa fille, aimée ſincérement d'un jeune Conſeiller ; & la vanité d'une jeune perſonne, qui laiſſe *Damis*, ce Magiſtrat qui l'aime, pour un Marquis qui la mépriſe. Voilà

le fond de l'ouvrage, fond tout-à-la-fois moral & comique. Les caractères ſont fortement prononcés & bien ſoutenus : les ſcènes, quoiqu'un peu lâches, ſont naturelles & d'une gaieté franche. Mais, malheureuſement pour les Auteurs Comiques, cela ne ſuffit pas encore pour faire une bonne Comédie. Il faut une intrigue, de l'action, une marche rapide, un heureux dénouement; & peut-être, à cet égard, l'*Ecole des Bourgeois* laiſſe-t-elle quelque choſe à déſirer. Il y a peu d'intrigue; la marche de la pièce eſt lente, les ſcènes ſont un peu longues : l'acte ſecond ſur-tout, languit vers la fin. Le dénouement n'eſt pas très-ſatisfaiſant. Le quiproquo d'un Coureur qui remet à *Benjamine* une lettre écrite à un Duc, révolte toute la famille, qui eſt traitée indignement dans cette lettre. Dès-lors on rappelle *Damis*,

Mais *Damis* joue en tout ceci, un assez mauvais personnage: *Benjammine* un plus mauvais encore vis-à-vis de lui. Les jeunes Seigneurs amenés par le *Marquis*, ne sont pas aussi plaisans qu'on les avoit annoncés, ce qui arrive assez souvent. Leur persiflage dégénère en charge, & va jusqu'à l'impertinence. Enfin, le *Marquis* n'est ni assez puni ni assez humilié, & sa sortie est une nouvelle insulte. En général, cette fin a refroidi le public, ce public qui a si peu de mémoire. Mais les amateurs du naturel & de la gaieté comique, n'oublieront point les excellentes scènes dont cet ouvrage est rempli, sur-tout celle où *Mathieu*, oncle de *Benjamine*, après avoir jetté feu & flamme contre le *Marquis*, finit par être honoré, enchanté de ses politesses, scène dans la nature, scène de tous les temps

& de tous les lieux, ſcène que *Moliere* n'auroit pas déſavouée.

La pièce a été parfaitement bien jouée. M. *Fleury* ſur-tout a rendu ſupérieurement le rôle du *Marquis*; & Mlle *Jolly* a joué avec ſa grace & ſa naïveté ordinaire : on ne peut qu'applaudir au ſoin & à l'enſemble que les Comédiens mettent dans ces Comédies remiſes : douce jouiſſance pour les Auteurs de ces pièces, s'ils pouvoient revivre.

Je ſuis, &c.

VERS

Sur feu M. MARDUEL, Curé de St. Roch, mort le 18 Mars 1787, dans la 88e année de son âge; par une de ses Ouailles.

Il n'eſt donc plus pour nous ce Paſteur généreux,
De ſon troupeau chéri le ſoutien, le modèle!
Dieu, le culte, le temple animoient tout ſon zèle;
Le pauvre à ſon aſpect n'étoit plus malheureux!
Quelles palmes aux cieux lui ſemblent deſtinées!
Il y vole comblé de vertus & d'années;
D'autres meurent trop tard, même dans leur printemps;
Il meurt trop tôt, hélas! dans l'hiver de ſes ans!
Mais contre le poiſon de ce ſiècle funeſte,
En un digne Neveu ſon exemple nous reſte.

DE S'ANCY.

*Lettre à M. D***, à qui j'avois écri pluſieurs fois, ſans qu'il eût daigné me répondre.*

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de m'adreſſer à vous, pour la ſolution d'une queſtion de Mythologie aſſez délicate. Vous n'ignorez pas combien on eſt peu d'accord ſur la Déité du *Silence*, dont les uns font un homme, ſous le nom de *Mutus*; & les autres, une femme, ſous celui de *Muta*:

Hier en un cercle nombreux,
On diſputoit ſur le Silence;
On le mettoit au rang des Dieux;
Et l'on avoit raiſon, je penſe.
Son emblême étoit un poiſſon,
Son air étoit un peu farouche,
Il avoit un doigt ſur ſa bouche;
Et de Mutus portoit le nom.
Un autre en faiſoit une femme:
Sur le beau ſexe, lui dit-on,
Monſieur fait-il une epigramme?
Une épigramme! eh! mon Dieu, non;

Car c'eſt une femme muette.
On applaudit à ſa défaite.
Cependant ſur la queſtion
Chacun d'eux veut que je prononce ;
Eh ! Meſſieurs ! D eſt ſon nom ;
Car il ne fait point de réponſe.

Je ſuis, &c.

MALLET de Genève.

Impromptu en accroſtiche, à la louange de M. DE PETERS, *Peintre de S. M. le Roi de Dannemarck.*

Peintre fameux, ô toi, dont le génie
Et les vertus & les talens
Le font triompher de l'envie;
En paix coule tes jours. Vas, ne crains rien du temps,
Sedoute peu tes coups. Son impuiſſante rage
Sur toi ne pourra rien :... la gloire eſt ton partage.

Par M. CHAMPALLE,
Etudiant en Droit.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Oraiſon funèbre de MARIE-ANTOINETTE-FERDINANDE, *Infante d'Eſpagne, Reine de Sardaigne; prononcée le jour anniverſaire de ſa mort, dans l'Egliſe des Religieuſes de la Viſitation de Turin; par M.* l'Abbé de St. Marcel, *Précepteur de LL. AA. RR. Meſſeigneurs les Ducs d'Aoſte, de Moniferrat, de Genevois, & Comte de Maurienne. A Turin, de l'*Imprimerie Royale.

JE plains, Monſieur, les Orateurs que l'étiquette condamne à donner

aux Grands de la terre, aprés leur mort, des éloges démentis par toute la ſuite de leur vie. Quelle triſte & pénible fonction que celle de déguiſer des foibleſſes, de pallier des fautes, d'ériger des vices en vertus; tout l'artifice de la rhétorique ſuffiroit à peine pour faire un Héros d'un homme qui ſouvent n'eut rien de grand que la naiſſance, & qui dut au hazard tout ſon mérite; qu'il eſt humiliant pour le génie, d'être forcé de proſtituer l'éloquence au menſonge & à la vanité; d'être réduit à flatter les Princes, lorſque le trépas permet qu'on les juge, & de parler encore le langage des courtiſans, quand l'arrêt de la poſtérité commence déjà à ſe faire entendre.

Félicitons M. l'Abbé *de St. Marcel*, de n'avoir trouvé dans la *Reine de Sardaigne*, que des vertus à louer; la Juſtice & la vérité ont guidé ſa plume; il n'a pas eu beſoin des fineſſes de l'art; mais ſon ſujet lui a offert des difficultés d'un autre genre; & quoique l'éloge de cette auguſte Princeſſe n'ait rien coûté à la nobleſſe &

à la sincérité de son ame, il a dû coûter beaucoup à son talent.

La *Reine de Sardaigne* n'a eu aucune influence sur les affaires; ses rares qualités n'ont produit aucun de ces événemens qui intéressent, qui frappent la multitude; sa vie passée dans les exercices de la piété & dans la pratique de tous les devoirs, n'a point eu cet éclat imposant qui fixe l'attention publique & excite une admiration stérile; mais elle n'en est que plus admirable encore & plus digne de nos éloges; parce que, nous osons le dire, une conduite toujours soutenue, toujours humble & modeste, même au sein des grandeurs, & jusque sur le trône, est plus grande & plus héroïque, non seulement aux yeux de la Religion, mais encore à ceux du monde profane, que bien des actions illustres & saillantes, qui fournissent, il est vrai, de grands traits à l'éloquence, mais qui ne sont le plus souvent produites que par l'orgueil, le faste, l'amour-propre, & la vanité.

Aussi cette obscurité volontaire rendit-elle la *Reine de Sardaigne* un

objet de vénération pour sa Famille, pour sa Cour, & pour tous ceux qui avoient le bonheur de la voir de près.

L'Orateur divise très-bien son Discours, differte élégamment sur chacune des vertus de son Héroïne.

Il nous montre dans la première Partie, *sa conduite envers les hommes, sage & ferme, soit dans la sujettion du devoir, soit dans la supériorité du rang*; & dans la seconde Partie, *sa conduite envers Dieu, sage & ferme, soit dans le sein de la grandeur, soit dans les bras de la mort.*

Il développe méthodiquement ces divisions, les suit dans toutes leurs branches, & les met dans tout leur jour. Il cite ce mot de la *Reine*, qui, à l'occasion des ouvrages séduisans où l'ennemi sème l'ivraye avec tant d'art, fit cette judicieuse remarque: *on dit que notre siècle est si éclairé; ce n'est pas à moi d'en juger, mais tout au moins il est bien dangereux, puisqu'il insinue le venin jusque dans les meilleurs mets.*

Il rapporte encore un trait fort

touchant du courage de la *Reine*, qui, sur le point de mourir, voulut remettre elle-même son anneau nuptial à celui dont elle l'avoit reçu. A cet effet, elle demanda le Roi, & lui dit d'une voix entrecoupée.... *J'espère d'être bientôt unie au meilleur de tous les Epoux : retirez de mon doigt le gage sacré de votre si constante amitié.* Le Roi accablé de la plus vive douleur, le baigne de ses larmes en le reprenant (1).

Le style de l'Orateur est noble, pompeux, périodique ; il répand à pleines mains dans tout son Discours, les richesses de l'élocution.

Pour vous donner une idée de sa manière, je vous citerai l'endroit où il peint la mort de la *Reine*.

« Eclatez à présent, Religion sainte!

(1) Ce dut être là sans doute, une situation bien touchante pour les deux illustres Epoux, sur le point de se quitter, & en même temps un spectacle bien attendrissant pour tous ceux qui en furent les heureux témoins.

» votre Héroïne a délié tous les nœuds
» qui l'attachoient à la terre. Sa com-
» munication unique eſt avec un grand
» Evêque & un zélé Directeur, qui
» éclairent & enflamment ſes vertus.
» Son ame n'eſt plus qu'une piété vive
» & profonde, dont les penſées & les
» ſoupirs ſe portent vers Dieu ſeul ;
» qu'une continuelle action de graces
» pour une maladie longue, où le corps
» s'affoiblit ſans obſcurcir la raiſon ;
» qu'une volonté ſoumiſe, ſuſpendue
» dans ſes déſirs entre la vie & la
» mort : réſignée à la vie, pour ache-
» ver ſa pénitence ; réſignée à la mort,
» pour conſommer ſon ſacrifice. En-
» fin, cette ame toute céleſte ſent
» couler de la croix du Sauveur ces
» onctions ineffables, qui adouciſſent
» les rigueurs des ſouffrances, & diſſi-
» pent les horreurs du trépas. Toute
» embraſée d'amour divin, l'ombre
» d'une penſée inutile lui devient un
» peſant fardeau : la délicateſſe de
» la vertu eſt pouſſée au plus haut
» dégré. Le ſigne de notre rédemp-
» tion ſous ſes yeux, dans ſes mains,
» ſur ſes lèvres, elle s'exhale en aſpi-

» rations les plus ferventes. Tout
» eſt mis en œuvre pour prolonger
» des inſtans ſi précieux, mais tout
» eſt inutile ; la mort, l'impitoyable
» mort vient lancer ſes derniers traits.
» Juſte Ciel.... Le coup ſe frappe....
» La *Reine* expire . . . . Elle n'eſt
» plus . . . . . Que de victimes
» immolées dans une ſeule ! . . .
» Sur nous s'accomplit cette parole
» de l'Ecriture : *le Roi pleurera, le*
» *Prince ſera aéſolé, & les mains tom-*
» *beront au peuple, de douleur.*

» Il a donc diſparu cet auguſte
» modèle, où reluiſoit un zèle de
» l'ordre, ſi propre à nous inſtruire ;
» & une ponctualité exacte à tous les
» devoirs, ſi propre à nous édifier....
» Elle n'eſt donc plus cette vraie
» protectrice des mœurs & de la Reli-
» gion : cette femme forte, que le
» Tout-Puiſſant avoit formée pour
» être la gloire de ſon ſexe & l'hon-
» neur du Trône . . . . Vous étiez
» ſa joie & ſa conſolation, grand
» Prince. Ah ! qu'elle étoit digne de
» la tendre amitié que vous lui por-
» tiez, des veilles & des fatigues

» continuelles que vous avez ſi gé-
» néreuſement conſacrées à l'adou-
» ciſſement de ſes maux, des larmes
» abondantes dont vous avez arroſé
» ſon lit de douleurs, & des regrets
» cuiſans qu'une ſéparation ſi affli-
» geante a laiſſés dans votre ame !

Si nous voulons nous former une idée vraie du mérite de la *Reine* que nous regrettons, nous en avons ſous les yeux une image vivante bien au-deſſus de tous les Diſcours : cette illuſtre Princeſſe reſpire encore dans ſes auguſtes Filles (MADAME & Madame Comteſſe d'ARTOIS) auxquelles elle a tranſmis ſes principes & imprimé ſon caractère, & qui par l'union la plus rare des qualités de l'eſprit & du cœur, ſont l'ornement de la Cour de France & le bonheur de deux Princes juſtement chers à la Nation.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

JE croyois, Monsieur, sur la foi de *La Bruyere*, que tout étoit dit, & que depuis un siècle nous venions trop tard : je m'apperçois tous les jours que *La Bruyere* avoit grand tort, & qu'il ne connoissoit pas toutes les ressources de l'esprit humain ; je n'ai jamais tant lu ni entendu de choses neuves que depuis trente ans ; il ne paroît point d'ouvrage nouveau qui ne me cause presqu'à chaque page un étonnement dont j'ai peine à revenir. Il faut avouer que nos écrivains ont trouvé une mine d'idées singulieres, qu'ils exploitent avec une ardeur infatigable : ce qu'ils pensent & ce qu'ils disent sur la morale, sur la politique, sur la religion est absolument inouï, & n'a aucun rapport avec ce qui a été dit & pensé dans les siècles même les plus polis. Ajoutons, pour justifier un peu *La Bruyere*, que ce Pein-

tre immortel des mœurs, lorſqu'il a prétendu que tout étoit dit, n'a compris dans cette aſſertion, que les idées qui ne choquent point la raiſon & le ſens commun : il ne ſe trompoit pas ſans doute, en ſoutenant qu'en morale & en politique, il n'y a plus rien à découvrir. Des ſciences vaines, curieuſes, plus propres à ſatisfaire l'orgueil de l'homme, qu'à procurer ſon bonheur, offrent encore & offriront toujours bien des obſcurités que le temps & l'expérience dévoileront peu-à-peu ; mais les ſciences néceſſaires à la ſociété, les ſciences qui tiennent à la conſcience & à la raiſon, & ſans leſquelles l'homme ne peut être heureux, lui ont été révélées de bonne heure ; il y a long-temps qu'il en connoît tout ce qu'il peut & doit en connoître ; il n'a beſoin pour cela ni d'étude ni d'expérience ; il lui ſuffit de rentrer en lui-même, d'écouter ſa conſcience & de conſulter ſa raiſon ; l'univers ſubſiſtât-il encore des millions de ſiècles, le genre humain ne fera pas un pas de plus dans ces deux

ſciences; ſi on en obſerve ſi mal les préceptes, ce n'eſt pas qu'on les ignore, c'eſt qu'ils ſont combattus par les paſſions, & qu'ils en triomphent bien rarement : il y a des temps où l'on expoſe avec plus de force & d'éloquence les vrais principes de la morale & de la politique, & ce ne ſont pas ceux où l'on ſçait le mieux les pratiquer; il y a d'autres temps où les eſprits ſont moins brillans, mais les cœurs plus ſimples & plus purs; c'eſt alors qu'on parle peu de morale & de politique, mais qu'on agit conformément à leurs maximes.

Il n'y a donc point pour l'homme de vérité nouvelle, ſi ce n'eſt dans la phyſique, les mathématiques & tous les arts qui en dépendent; mais il y a une foule d'erreurs & de folies très-neuves : l'eſprit humain eſt dans ce genre, d'une fécondité inépuiſable. Nos Philoſophes qui croiroient s'abbaiſſer, s'ils diſoient ce qu'un autre a dit avant eux, & qui s'abbaiſſeroient en effet, parce qu'ils ne le diroient pas ſi bien, attendu que le ſtyle n'eſt pas leur partie brillante; nos Philo-

sophes se sont jettés aveuglément dans la carrière infinie de l'extravagance, source intarissable d'idées neuves & frappantes : la philosophie actuelle n'est donc que l'art de débiter d'un ton imposant, & avec la confiance même de la vérité, des folies qui soient ou paroissent nouvelles ; & cela commence à devenir difficile, vu la multitude innombrable de rêveries & d'absurdités qui sont passées par la tête des hommes, depuis qu'ils se mêlent d'écrire.

Vous ne refuserez pas, je crois, Monsieur, le mérite de la nouveauté aux observations d'un Anonyme sur les monnoyes, insérées dans le *Mercure de France*, du samedi 3 Février 1787, N°. 5, pag. 6. Comme il paroît que l'Auteur, quel qu'il soit, n'a pas cherché d'autre gloire, j'espère qu'il ne trouvera pas mauvais que je fasse sentir qu'il n'est pas, à beaucoup près, aussi judicieux que neuf : je juge d'après le ton & la tournure de ses réflexions critiques, qu'il est plus jaloux d'étonner que d'instruire, & qu'il passera condam-

nation de bonne grace ſur la folie, pourvu qu'on lui accorde de l'eſprit & des vues. C'eſt aſſûrément être de bonne compoſition. Cependant je crains bien que nous ne ſoyons pas d'accord ſur l'article de l'eſprit & des vues : j'avoue qu'il y a des folies ingénieuſes, des rêves politiques très-ſpécieux, & qui annoncent de la profondeur ; malheureuſement pour l'Anonyme, celui-ci ne paroît pas être du nombre. Des Poëtes aimables & légers, ont fait ſouvent avec beaucoup d'eſprit & de grace, l'éloge de notre frivolité & de notre inconſtance : de profonds politiques ont quelquefois enviſagé avec quelqu'apparence de raiſon, une branche conſidérable de commerce, dans l'inépuiſable variété de nos modes. Perſonne ne s'étoit encore aviſé d'attribuer cette inconſtance à la *fineſſe* & à la *délicateſſe de notre goût*, au *ſentiment* exquis que nous avons du *beau* ; mais il faut d'abord bien connoître l'opinion de l'Anonyme, avant de la juger : voici donc comment il s'exprime.

« On nous regarde comme le peuple » de l'Europe le plus inconſtant & le » plus léger. Cette opinion eſt-elle bien » fondée? J'ai peine à le croire. Nous » varions nos modes, & nous faiſons » très-bien: c'eſt une preuve de notre » goût. Plus il a de fineſſe, de déli- » cateſſe, moins il doit s'attacher à » une forme conſtante. Les Nations » qui n'auroient qu'une ſeule manière » de ſe vêtir, qu'une couleur pour » leurs habillemens, qu'une méthode » de conſtruire ou diſtribuer leurs » habitations, leurs édifices publics, » leurs jardins; qu'une ſeule forme » pour chacun des différens meubles » ou inſtrumens à leurs uſages, n'au- » roient probablement aucun goût; » car la nature ne leur auroit pas plus » révélé qu'aux autres le moyen d'ar- » river tout d'un coup à la perfection, & » les modèles qu'elles auroient adoptés » ſeroient vraiſemblablement peu di- » gnes d'en ſervir. Un tel peuple n'au- » roit nul ſentiment du beau, & les » arts, excepté ceux qui fourniſſent » les premiers beſoins, lui ſeroient

» inconnus, ou resteroient chez lui » dans une enfance éternelle.

» Il ne faut donc pas nous faire un » reproche de notre inconstance, elle » seroit à bien plus juste titre, un » sujet d'éloges à nous donner ».

Cette idée est neuve, mais elle n'est point ingénieuse, parce qu'elle choque trop ouvertement la raison, & qu'elle est trop évidemment fausse. Nos changemens de mode ne sont point des essais, des tentatives que nous faisons pour trouver enfin la forme la plus agréable & la plus heureuse; depuis le temps que nous la cherchons, nous l'aurions déjà trouvée, & nous ne changerions plus; ou il faudroit supposer que la dernière mode est toujours en soi la plus jolie, & alors la délicatesse de notre goût auroit un progrès à l'infini, & le siècle présent seroit toujours celui où le goût seroit le plus fin & le plus délicat, supposition tout-à-fait absurde. Ne nous arrive-t-il pas souvent de rajeûnir de vieilles modes, de rappeller d'anciennes formes déjà proscrites? Des couleurs qu'on avoit quittées ne re-

prennent-elles pas faveur? Ne tournons-nous pas ſans ceſſe autour d'un certain cercle que nous avons déjà parcouru pluſieurs fois ? ce qui prouve bien le caprice, & non pas le goût : Si la fineſſe & la délicateſſe du goût préſidoient aux variations de la mode, pourquoi ſerions-nous ſi long-temps attachés à certaines manières de ſe vêtir qui nous paroiſſent après ſouverainement ridicules ? les énormes perruques dont on s'affubloit la tête pendant tout le règne de *Louis XIV*, paroiſſoient alors relever beaucoup les graces & la bonne mine des hommes : aujourd'hui elles ſeroient affreuſes : pourquoi le goût fin & délicat qu'on avoit ſous *Louis XIV*, ne faiſoit-il pas ſentir ſur le champ à la Nation, le ridicule de ces vaſtes couvre-chefs ? Pourquoi pendant près de quatre-vingt ans ſont-ils reſtés en poſſeſſion de parer l'homme à-bonnes fortunes, & de plaire aux femmes ? Qu'eſt-ce qui invente les modes en France ? un certain nombre de femmes coquettes, peu favoriſées de la nature, qui s'efforcent de mettre en crédit

certain ajuſtement, parce qu'il cache en elles quelques défauts, ou fait valoir quelqu'agrément particulier. C'eſt ſouvent une Actrice qui, dans une pièce nouvelle, ſe montre avec une coëffure ou quelqu'autre ornement nouveau : alors le ſuccès de la parure de l'Actrice eſt preſque toujours en raiſon du ſuccès de la pièce. Et ſi la pièce tombe, la coëffure de l'Actrice fût elle un chef-d'œuvre de l'art, eſt oubliée avec elle. Parmi les hommes, ce ſont quelques étourdis, quelques jeunes fous qui imaginent certaine manière de s'habiller ſouvent indécente, incommode & ridicule, qui cependant s'accrédite, & que les gens ſenſés même ſont forcés d'adopter. Enfin, cette ridicule imitation du coſtume des Anglois, devenus aujourd'hui nos modèles, dans un genre où nous avons été ſi long-temps leurs maîtres; faut-il auſſi l'attribuer à ce *tact précieux donné à quelques êtres privilégiés, à quelques peuples placés ſous un ciel & ſur un ſol également fortunés.*

Ce n'eſt donc point par un effet de la fineſſe & de la délicateſſe du goût,

par un ſentiment exquis du beau, qu'on a porté les cheveux longs ou courts, friſés ou plats, qu'on a eu le viſage raſé ou barbu, des chapeaux grands ou petits, rabattus ou retrouſſés, des boucles, des boëtes rondes, ovales, quarrées, &c. Si nous changeons ſi ſouvent, c'eſt par pure inconſtance; c'eſt pour le plaiſir de changer; c'eſt par frivolité, par caprice; & vouloir ériger cette frivolité, ce caprice, en goût fin & délicat, en ſentiment du beau, c'eſt une raillerie déplacée; ou, ſi l'Auteur parle ſérieuſement, une opinion peu philoſophique. Un peuple qui n'auroit qu'une ſeule manière de ſe vêtir, qu'une ſeule couleur pour les habillemens, qu'une ſeule forme pour chacun des différens meubles, &c. Si cette manière étoit à la fois la plus commode, la plus noble & la plus agréable; ſi cette couleur étoit la plus belle, cette forme la plus élégante, pourroit être avec cette uniformité, un peuple auſſi ſage que poli, avoir le goût le plus fin & le plus délicat, le ſentiment le plus exquis de la nature

& du vrai beau. Les Grecs & les Romains n'avoient qu'une manière de se vêtir, qu'une seule couleur affectée aux grands & aux riches, qu'ils appelloient pourpre. Ils n'en avoient pas pour cela le goût moins fin & moins délicat ; mais ils avoient en général, plus de gravité que nous dans les mœurs, plus de solidité dans l'esprit, plus de noblesse & d'élévation dans l'ame, plus de simplicité & de naturel.

Après avoir fait un éloge aussi raisonnable de notre inconstance dans les modes, l'anonyme fait une satyre tout aussi juste de notre constance dans nos usages, nos loix, nos opinions. Il prétend que l'empire de l'habitude, des vieilles coutumes, de la routine, est mieux établi en France, qu'en aucun autre pays. Mais, comme il ajoute qu'il *faudroit un gros livre pour démontrer cette vérité*, en attendant ce gros livre qu'assurément il ne fera point, il nous permettra de douter de la vérité de cette assertion. Je voudrois qu'on fit aussi un gros livre, pour démontrer combien il est dangereux dans un état ancien & florissant de vouloir

réformer les uſages, les loix, les opinions. Combien on devroit être révolté de voir de petits écrivains ſans lumières, ſans principes, s'ériger en Légiſlateurs, en réformateurs de la nation, fronder indécemment ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable, ſans autre motif que celui de faire du bruit & de ſe donner un vernis de philoſophie. Cependant leurs plans de réforme ſuffiroient ſeuls pour les perdre de réputation auprès des Lecteurs ſenſés; car ils annoncent des vues bien petites & bien étroites, un eſprit bien borné & bien peu philoſophique. Ces prétendus politiques ne conſidèrent ordinairement qu'une ſeule face de l'objet dont ils s'occupent; il ſuffit que dans un uſage ils apperçoivent un léger inconvénient pour le condamner auſſi-tôt ſans appel; ils n'ont pas le coup d'œil aſſez étendu pour voir que cet uſage qui leur paroît vicieux, tient à des choſes infiniment utiles & reſpectables, qu'il a une foule d'avantages, qui l'emportent de beaucoup ſur les inconvénients. Une loi, une coutume, une opinion ancienne a toujours été

établie par des raisons solides & importantes, que les modernes réformateurs ignorent presque toujours ; & leur philosophie est si bornée qu'ils ne voient pas que la société étant composée d'hommes est nécessairement fondée sur des abus. Je ne lis jamais ces risibles projets de réforme, sans me rappeller les vers de *Moliere* :

Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau,
Parce qu'ils sont imprimés & reliés en veau, &c.

qu'ils doivent gouverner les Empires, donner des loix à l'Europe & régler les destinées du monde. Remarquez que ces réformateurs sont presque toujours de jeunes gens fanatiques, enthousiastes, avides de célébrité, qui écrivent beaucoup, réfléchissent peu, qui ne connoissent que les Auteurs de la moderne philosophie, & dont le galimathias empoullé annonce un charlatan, plutôt qu'un Philosophe. Un ancien Législateur de la Grece avoit ordonné que celui des citoyens qui

voudroit propoſer l'abolition d'une ancienne loi, ſe préſenteroit dans l'aſſemblée, la corde au col; & ſi le peuple, après avoir délibéré ſur la propoſition, ne la trouvoit pas juſte & raiſonnable, le novateur devoit être étranglé ſur l'heure.

Il paroît que l'anonyme eſt fort mécontent d'une foule de vieux uſages pour leſquels nous avons, dit-il, un *attachement incroyable*, quoiqu'ils ne ſoient pas *fondés en raiſon* : il en cite un exemple *choiſi au haſard parmi un million d'autres* : notre adminiſtration n'eſt donc qu'un tiſſu de folies; cela eſt déſolant; mais l'exemple que cite l'anonyme eſt très-propre à nous conſoler; ſi les autres uſages ne ſont pas plus dangereux, ni plus déraiſonnables que celui qu'il attaque, la ſociété & l'humanité n'en ſouffriront pas beaucoup. Ce ſont les légendes de nos monnoies qui ſont l'objet de ſa cenſure, & qui échauffent ſa bile. Il a deux reproches bien graves à leur faire. Le premier, c'eſt d'être latines, le ſecond d'être religieuſes : ce qui lui donne lieu de déclamer contre la bar-

barie de nos pères, & même contre la nôtre, puiſque nous aurions dû depuis long-temps corriger leurs ſottiſes. Le premier reproche eſt le plus frivole & & celui qui mérite le moins de réponſe. Lorſque ces légendes ont été faites, la langue françoiſe n'étoit encore qu'un jargon informe; on a cru devoir préférer la langue du premier peuple du monde; la langue de tous les ſçavants, de tous les honnêtes gens, la langue de la religion, la langue univerſelle qui pouvoit être entendue de tous les étrangers; on a cru devoir cet hommage à la langue mère du françois, de l'italien, de l'eſpagnol. Mais depuis que la langue françoiſe eſt fixée & perfectionnée par tant de chef-d'œuvres, pourquoi ne pas bannir le latin de nos inſcriptions, de nos légendes? Le françois ſeroit mieux entendu de la populace; c'eſt l'unique avantage que préſente cette innovation, & l'on voit combien il eſt mince: mais on conſerve le latin, parce que la briéveté & l'énergie de cet idiôme eſt plus propre aux inſcriptions: on le conſerve par reconnoiſſance pour la langue des Auteurs

qui ont cultivé notre esprit, formé notre cœur, poli notre goût & notre littérature, & qui doivent être toujours nos modèles & nos maîtres; parce que cette langue des Romains imprime plus de respect, a quelque chose de plus noble & de plus imposant que notre langage vulgaire; parce qu'elle est beaucoup plus répandue chez tous les peuples polis de l'Europe, que le françois même; parce que, si on bannit le latin des inscriptions & des légendes, on voudra le bannir aussi de nos sanctuaires, de nos écoles de philosophie, de théologie, de droit & de médecine: le latin n'étant plus utile à rien, on en perda tout-à fait la connoissance; à plus forte raison le grec sera-t-il absolument ignoré; tout commerce entre nous & les anciens sera rompu; le mauvais goût n'aura plus aucun frein; nous tomberons dans la barbarie dont les Grecs & les Romains nous avoient tirés; nous perdrons absolument de vue ces deux peuples; ils seront pour nous, comme s'ils n'eussent jamais existé, ce qui seroit sans doute un très-grand mal. Il faut

qu'on

qu'on ſache toujours & qu'on n'oublie jamais qu'il y a eu ſur la terre deux peuples forts, libres & courageux, qui ont honoré la nature humaine par leur grand caractère, qui ont inventé & perfectionné l'éloquence, la poëſie, tous les arts agréable, & laiſſé à la poſtérité les plus beaux monuments du génie & les plus beaux exemples de vertu. Le cenſeur s'expoſe volontiers à tous ces inconvénients, pourvû que les ſavoyards & les porte-faits ayent la ſatisfaction d'entendre les légendes de nos louis : preuve évidente de ſes grandes vues & de ſa vaſte philoſophie. Au reſte on ſçait que les Philoſophes modernes ſont par état, ennemis nés de langues ſavantes & des Auteurs anciens, auxquels ils reſſemblent ſi peu ; ils voudroient en abolir juſqu'à la moindre trace ; & ils ne peuvent ſe diſſimuler que les admirateurs de *Cicéron*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Tite-Live* & de *Tacite* ſeront toujours très-peu touchés de leur proſe & de leurs vers.

Peut-être capituleroient-ils encore pour le latin, ſi ces mêmes légendes

n'étoient pas religieuses : car ils sont encore plus ennemis de la religion que du bon goût.

« Qu'a de commun, dit l'Anonyme, » avec nos monnoies d'or, cette lé- » gende qui ne paroît ni la moins an- » cienne ni la plus raisonnable, *Chris- » tus regnat, vincit, imperat?* On ose » croire qu'elle n'y eût pas subsisté tant » de siècles, si au lieu de s'offrir dans » une langue morte, elle s'y fût mon- » trée en françois. N'y a-t-il rien de » mieux à mettre à l'exergue de nos » pièces que le *Sit nomen Domini bene- » dictum?* C'est un adage très-religieux, » j'en conviens ; mais sa place n'est- » elle pas mieux dans nos rituels que » sur nos gages d'échange? Le *Domine, » salvum fac Regem*, n'est que notre cri » de vive le Roi, qu'il falloit préférer, » parce qu'il étoit compris par tout le » monde, & le sentiment de tous nos » cœurs ».

Il ne faut pas sçavoir beaucoup de latin pour entendre ces mots *Christus regnat, vincit, imperat*. Cependant on diroit que l'Anonyme n'en a pas compris le sens ; quoi de plus noble & de

plus sublime qu'une inscription qui rappelle aux Rois, que c'est du Roi des Rois qu'ils tiennent leur puissance, & qu'ils doivent lui rendre compte de l'emploi qu'ils en auront fait : que c'est au Dieu des Armées qu'ils sont redevables de leurs victoires, & que le titre de conquérans ne doit pas les enivrer d'un vain orgueil ; enfin, que l'Etre-Suprême exerce sur eux le même empire qu'ils exercent eux-mêmes sur leurs sujets : quoi de plus propre à inspirer aux peuples le respect & la soumission dus au Souverain : quoi de plus propre à les consoler dans leurs peines, que l'idée que c'est à Dieu même qu'ils obéissent, en obéissant à leur Prince, & que s'ils sont quelquefois opprimés sur la terre, par des tyrans, ils ont dans le ciel un vengeur, & un père. Voilà cependant, ce que signifie la légende que le Censeur ose regarder comme peu raisonnable. *Horace* étoit donc un barbare, lorsque dans une de ses plus belles Odes, après avoir imposé un silence religieux à l'assemblée, il s'écrioit :

Regum timendorum in proprios greges
Reges ni ipsos Imperium est Jovis.

Ce que *J. B. Rousseau* a rendu ainsi :

Les Rois sont les maîtres du monde,
Les Dieux sont les maîtres des Rois.

Horace étoit donc un barbare, lorsqu'il disoit au peuple Romain :

Dis te minorem quod geris imperas.

Ce qui signifie : « *c'est à ton respect pour les Dieux que tu dois l'empire du monde.* !

C'est une grande barbarie & une ignorance bien grossière dans nos Philosophes, que de prétendre nous persuader que des sentimens religieux, que des inscriptions religieuses n'appartiennent qu'à des peuples barbares : la philosophie même apprend que dans tous les pays où il y a une Religion, si les esprits sont justes & conséquens, cette Religion doit être regardée comme l'objet le plus noble, le plus important, & que toutes les autres affaires doivent lui être subor-

données : telle a été la conduite constante des Grecs & des Romains dans leur plus beau temps. Tout leur régime civil & militaire étoit appuyé sur la Religion ; l'image des Dieux tutélaires brilloit sur leurs étendarts, flottoit sur leurs pavillons, ornoit la pouppe de leurs vaisseaux : tout ce qui nous reste de leurs monumens, médailles, monnoies, bas-reliefs, statues, tombeaux, urnes, tout porte l'empreinte de la Religion, tout rappelle au spectateur, les vœux, les sacrifices, les mystères de l'antiquité. Dans le siècle de *Louis XIV*, qui n'étoit pas un siècle de barbarie, la Religion a toujours tenu le premier rang. Et quand même la légende *Christus regnat, vincit, imperat* se seroit *montrée en françois*, on *ose croire* qu'elle auroit subsisté, tant qu'il y auroit eu du bon sens & de la Religion en France.

Mais qu'a de commun cette légende avec nos *gages d'échange* ? Est-il possible qu'un Ecrivain qui se donne pour politique & pour philosophe, n'ait apperçu dans nos monnoies que

des gages d'échange ? Si sa vue eût été un peu moins bornée, il y auroit vu sur-tout des gages réciproques de souveraineté & d'hommage, des signes authentiques de la plus importante rélation entre le Prince & ses sujets : & alors il auroit senti le sublime de la leçon renfermée dans cette légende *Christus regnat, vincit, imperat* : leçon que les Rois & les peuples ne sçauroient trop entendre, & qui devroit être présente à leurs esprits aussi souvent que l'or circule dans leurs mains. Ainsi, avec un peu plus de philosophie, le Censeur anonyme ne se seroit pas rendu souverainement ridicule, en essayant de substituer à ces grandes vérités si nécessaires au bonheur des hommes, cette inscription triviale & superflue *Louis de 48 liv.* Louis de 24 liv. Louis de 12 liv. &c., comme si la forme & le poids des Louis, comme si l'usage du commerce n'apprenoit pas assez au peuple quelle est leur valeur. L'Anonyme trouve qu'il y a de la barbarie à vouloir montrer aux Souverains le seul frein qui puisse les arrêter, & rappeller aux sujets la

source sacrée de toute autorité légitime sur la terre : il a des vérités à leur inculquer plus dignes d'un siècle poli, plus dignes de la nouvelle philosophie : il prétend leur apprendre qu'un Louis de 48 liv. est un Louis de 48 liv. qu'un Louis de 24 liv. est un Louis de 24 liv. Voilà ce qui s'appelle une leçon vraiment philosophique ; & en effet, ce que nos Philosophes d'aujourd'hui connoissent le mieux, ce qu'ils sont le plus capables d'enseigner aux autres, c'est la valeur de l'argent. Cela est aussi par trop risible, & si le corps philosophique ne choisit pas mieux ses champions & ses écrivains, il achevera de perdre le peu de crédit qui lui reste ; car quelque fonds qu'il y ait à faire sur la multitude des sots, de pareils raisonnemens sont de force à ne trouver pas même un sot qui les admire.

Notre grand Philosophe est scandalisé du *Sit nomen Domini benedictum* ; il demande s'il n'y a rien de mieux à mettre à l'exergue de nos pièces, que *Sit nomen domini Benedictum*. Je réponds que non. En ne considérant

ici les monnoies que comme des gages d'échange, il eſt évident que ſi leur uſage eſt ſi utile au commerce & à la ſociété, leur abus eſt extrêmement nuiſible aux mœurs : ils ſont les ſignes ſouvent trompeurs de l'opulence nationale, & les inſtrumens toujours certains de tous les vices, de tous les crimes, de tous les maux qui affligent l'humanité. Or, je demande ſi l'idée de Dieu & les ſentimens religieux qu'inſpirent ces paroles *Sit nomen Domini benedictum*, ne ſont pas ce qu'il y a de plus capable d'arrêter les déſordres qui naiſſent de la cupidité, de l'avarice, de la facilité de ſatisfaire ſes paſſions avec de l'or. La religion n'eſt-elle pas toujours le plus ſûr garant que l'on puiſſe avoir de la probité des hommes & du bon emploi qu'ils feront de leurs richeſſes.

Je ne vois pas pourquoi le réformateur voudroit ſubſtituer *vive le Roi*, à *Domine ſalvum fac Regem* : *vive le Roi* eſt un cri énergique, le *Domine ſalvum fàc Regem* eſt une prière auguſte & touchante : la ſanté & la conſervation du Souverain ne dépend

pas des desirs ni de l'amour du peuple, elle dépend de l'Etre Suprême.

Qui tient le sort des Rois entre ses mains puissantes.

Le cri de *vive le Roi* convient mieux dans ces moments d'enthousiasme & d'allégresse publique, où les cœurs des sujets exaltés par la présence d'un Roi chéri, laissent échapper le sentiment dont ils sont pleins : mais la prière *Domine salvum fac Regem*, *Seigneur, conservez notre Roi*, comme plus noble, plus grave, plus majestueuse est plus convenable sur nos monnoies.

Telles sont, Monsieur, les réflexions d'un bon Curé de la Saintonge, très-étonné de trouver un article si déraisonnable & si peu philosophique dans un Ouvrage dont les rédacteurs se donnent pour penseurs & pour philosophes; très-scandalisé sur-tout de rencontrer des raisonnements aussi hazardés & aussi indécents dans un Journal qui circule dans un si grand nombre de mains. Si les hommes sans principes sont les seuls qui écrivent avec con-

fiance toutes les folies qui leur passent par la tête, & si les gens sensés s'obstinent à garder le silence, nous ne saurons bientôt plus distinguer le blanc du noir. En réclamant contre les idées fausses & de bas alloi qu'on a insérées dans cet article sur les monnoies, je crois avoir rempli le devoir d'un honnête homme, d'un bon citoyen & d'un vrai philosophe.

Je suis, &c.

CLOTURE DES SPECTACLES.

SAMEDI, 24 Mars, a été suivant l'usage, Monsieur, le dernier jour des grands Spectacles. Les Italiens ont pris congé du public, en lui chantant de jolis couplets, sans prétention, où ils témoignoient leurs regrets & leur reconnoissance. L'Auteur de ces couplets est celui des *Lunes*, connu sous le nom du *Cousin Jacques*. Les Comédiens François ont fait leurs adieux d'un ton plus grave. Après une représentation de *Zelmire*, Tragédie de *Dubelloy*, vraiment théâtrale, dont le 5e. acte est du plus grand effet, & de *Dupuis & Desronais*, jolie Comédie de *Collé*, spectacle intéressant, où les Acteurs ont redoublé de zèle, sur-tout la Dme *Vestris* & les sieurs *Grammont* & *Fleury*; le sieur *Naudet*, acteur reçu cette année au nombre des Comédiens, choix que le public a paru confirmer, s'est avancé respectueusement sur le bord de la fosse, & a prononcé avec beaucoup

de décence un compliment très-court... Mais eſt-ce bien un compliment, Monſieur? On y a bien parlé de reſpect & de reconnoiſſance: mais tout en s'inclinant très-profondement, l'Orateur à dit au public des vérités un peu fortes. Il lui a dit aſſez clairement que ſi le goût des beaux ouvrages ſembloit ſe refroidir ſur la ſcène, c'étoit peut être à lui-même qu'il devoit s'en prendre; que les Comédiens étoient obligés d'*épier ſes goûts momentanés*, &c. &c. Tout cela eſt vrai au fond: mais le début reſpectueux de ce diſcours n'annonçoit pas des reproches ni des leçons; & chaque phraſe ſembloit contraſter avec la timidité & l'humble attitude de l'Orateur. Je le répète pourtant; ce qu'a dit le ſieur *Naudet* étoit juſte. Si le public ne couroit pas après certaines pièces, les Comédiens ne les redonneroient pas ſans ceſſe; & s'il montroit un peu plus de plaiſir à voir jouer les pièces de *Molière*, les Comédiens les joueroient plus ſouvent... Cependant, rien ne les excuſe de jouer *Molière* comme ils le jouent; & on pourroit dire aux

premiers acteurs, ce que M. *Jourdain* dit à ſon Muſicien : *vous n'êtes pas trop bons pour jouer les comédies de Molière*; ils devroient plus de reſpect à leur maître, à leur père ; malgré la ſatiété du public, & ſon erreur du moment, *Molière* ne ſeroit pas abandonné, ſi l'on ne ſçavoit qu'il eſt livré à tout ce qu'il y a d'Acteurs médiocres ou mauvais, & malheureuſement il y en a beaucoup.

Je viens au paſſage le plus curieux & le plus ſingulier de ce diſcours. En » effet, Meſſieurs, ſi en repréſentant » les *Horace*, *Athalie*, *le Cid*, *Mahomet*, » nous pouvions nous perſuader que » *Corneille*, *Racine* & *Voltaire* ſont au » nombre des Spectateurs, honorés » de l'attention de ces grands hommes, » quels efforts ne ſérions-nous pas » pour la mériter? oſérions-nous, de- » vant eux, nous livrer à une chaleur » quelquefois outrée ? croirions-nous » en impoſer à de pareils Juges &c.

N'eſt-ce pas dire au public : nous pourions mieux jouer que nous ne faiſons. *Vous n'en valez pas tout-à-fait la peine?* N'eſt ce pas dire aux Auteurs

vivants : *vous êtes bien, vous, au nombre des Spectateurs, quand nous représentons des ouvrages, mais vous n'êtes ni des Corneille, ni des Racine, ni des Voltaire!* C'est une vérité dont les Auteurs vivants conviennent sans doute ; mais toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. Aussi le public a-t-il d'abord témoigné quelque mécontentement : mais l'Auteur s'est arrêté un moment, puis a continué ; & le public a fini par applaudir, même en cet endroit. Le public est bon, il faut l'avouer.

Au surplus, Monsieur, la fin du discours étoit bien faite pour laisser une impression agréable dans l'esprit des Spectateurs, & exciter leurs derniers applaudissemens. Le sieur *Naudet* a promis au nom de ses camarades, de représenter les chef-d'œuvres des grands maîtres avec *le soin & le respect* qu'ils méritent, & ses derniers mots ont été, qu'ils avoient pour cela besoin plus que jamais de l'indulgence du public, *& même de sa sévérité.*

Je suis, &c.

LETTRE V.

Traité des Droits, Fonctions, Franchises, Exemptions, Prérogatives & Priviléges annexés en France, à chaque Dignité, à chaque Office & à chaque Etat, soit Civil, soit Militaire, soit Ecclésiastique : Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes & Gens de Lettres, & publié par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. Tome Ier. in-4°. *A Paris, chez Ville, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

Une réflexion, qui me frappe, Monsieur, & qui vous frappera sans doute aussi, c'est qu'il y avoit une infinité d'ouvrages que l'on n'avoit point, que l'on ne désiroit point, dont on ne connoissoit point la nécessité,

& qui, à meſure qu'ils paroiſſent maintenant ſont reconnus utiles & preſque néceſſaires, celui-ci par exemple. Il eſt certain qu'un ouvrage qui détaille les droits & privilèges attachés à chaque état & à chaque dignité, eſt d'une utilité preſque univerſelle, dans un ſiècle & ſous un gouvernement ſi fécond en dignités & en diſtinctions; où l'on eſt ſi jaloux de les favoriſer. Auſſi je ne puis qu'applaudir à l'idée que l'on a eu de faire un Traité ſur cette matière. Une choſe ſeulement m'afflige, ou plutôt m'épouvante, c'eſt la quantité de volumes qu'on nous annonce. 12 volumes! bon Dieu! c'eſt une menace que cela: il faut le dire, on a perdu le ſecret d'être laconique. Nos Auteurs reſſemblent au *Maître Jacque* de l'*Avare*, qui ne pouvoit faire un bon repas, qu'avec beaucoup d'argent. Ils ne peuvent faire d'ouvrages qu'avec beaucoup de paroles & beaucoup de volumes. Je ſçais bien que l'on eſt quelquefois obligé de s'étendre; mais, Monſieur, *eſt modus in rebus*, & 12 volumes ſont beaucoup. Au-ſurplus, cet

ouvrage a plusieurs Collaborateurs. Les noms que l'on a mis à la tête du premier volume sont bien propres à inspirer de la confiance : MM. *Boucher d'Argis*, père & fils, *Deseze*, *Garsan de Coulon*, *Henrion de Pensey*, *Morlin*, *Robin de Mozaz* & *Treilhard* réunis ; ne peuvent que faire un bon ouvrage, & les soins de M. *Guyot* ajoutent un nouveau prix à cette réunion.

Je suis, &c.

LA NATION, DISGRACIÉE DE LA NATURE.

APOLOGUE.

On dit que certaine contrée
Au rebut des humains fut jadis consacrée ;
De toutes parts s'offroient aux yeux,
Tortus, Bossus, Borgnes, Boiteux :
Et, comme, par un sot & ridicule usage,
L'homme forma toujours ses Dieux à son image,
Le digne objet de leur hommage
Avec tous leurs défauts étoit représenté.
Pressé d'un mouvement de curiosité,
Dans la place publique un voyageur s'arrête :
Un port majestueux, un air noble, imposant,
Des traits bien prononcés, un teint vif, éclatant ;
Enfin le plus beau corps & la plus belle tête,
Lui tout en partage. Avec ces dons heureux,

Qui ne croiroit qu'à tous ces habitans hideux
Il dût paroître au moins un envoyé des Cieux?
Or, il advint tout au contraire
Qu'il eût le secret de déplaire.
Son air mâle étoit dur; son air noble, orgueilleux;
Ses sourcils trop arqués, trop de feu dans les yeux;
Le teint trop coloré; la taille giganteſque...
Bref, il n'en fut aucun, qui, dans ſa déraiſon,
Ne rendit grace au Ciel de ſa forme groteſque,
Et qui ne crût gagner à la comparaiſon.
Les ſots ſont ainſi faits: un homme de génie
Jamais par eux ne s'apprécie.

Par M. Nourry, Recteur des Ecoles à Avallon.

AVIS.

On nous avoit envoyé quelques détails sur le Théâtre de Verſailles, & ſur l'Opéra comique de *Théodore*, que nous avons reconnu depuis n'être pas exacts : nous nous propoſons de réparer cette erreur dans le prochain Numéro.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

MONSIEUR,

L'HARMONIE qui a fait une ſi vive impreſſion ſur le fils d'un Fermier, dont vous parlez dans le N°. 48 de votre *Année Littéraire 1786*, a auſſi produit un effet des plus ſinguliers ſur un Religieux de la Ville de Châteaudun, capitale du Dunois, Diocèſe de Chartres, ma patrie ; cet événement, par ſa ſingularité, mérite

d'être connu du public. Outre que j'en ai été instruit par plusieurs Ecclésiastiques mes contemporains, il est encore consigné dans une lettre écrite de Châteaudun, par M. *Destrez*, Médecin, qui a été acteur & témoin de ce fait extraordinaire.

Un Religieux Recollet étant tombé malade, on appella M. *Destrez* qui le soigna pendant deux jours sans aucune apparence de danger. Le 3e jour, ce Docteur étant arrivé pour faire sa visite, on lui dit que son malade étoit mort; extrêmement surpris il voulut absolument le voir & étant entré dans sa chambre il le trouva effectivement couché dans son lit, le visage à découvert & dans l'attitude d'un mort.

Il le touche, & il lui paroît froid, mais l'examinant ensuite avec plus d'attention, il croit découvrir un reste de chaleur vers la région du cœur. Aussi-tôt il a recours à tous les remèdes indiqués pour les Asphyxies sans aucune réussite. Alors il imagine un nouveau genre de remède, il appelle la Musique du Régiment en garnison à Châteaudun, il fait jouer différens

airs, qui par leur harmonie réſuſcitèrent le mort & le rappellèrent à la vie en lui ſuſcitant des ſueurs, & une éruption qui en deux jours ont parfaitement guéri le malade.

C'eſt, Monſieur, pour faire voir le danger des inhumations précipitées, danger qui a été expoſé dans une infinité d'ouvrages, que je vous prie de conſigner dans le Numéro prochain de votre *Année Littéraire* ce fait aſſez ſingulier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant, Serviteur, LEMÉE, C. de T., près Eu, un de vos Abonnés.

De Touſſ, ce 4 Mars 1787.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

De l'Imprimerie Polytipe, ce 29 Mars 1787.

MONSIEUR,

ON cherche à répandre dans le public que, depuis deux ou trois jours, nous vendons une *Lettre* imprimée de M. le Comte de *Buffon*, à Madame la Marquise *de Sillery*, c'est une fausseté dont nous devons désabuser; il est vrai qu'une copie de cette *Lettre* nous étant parvenue, nous avons eu l'imprudence de l'imprimer, sans l'aveu de Madame la Marquise *de Sillery*, non pour la rendre publique, mais pour la donner à quelques personnes qui la désiroient; aussi tôt que Madame la Marquise *de Sillery* a sçu ce fait, elle nous a écrit très vivement pour s'en plaindre, & nous devons cet hommage à la vérité, que nous avons agi sans son aveu, sans la prévenir d'aucune manière

que nous ſçavons qu'elle n'a montré cette *Lettre* qu'à trois perſonnes, & qu'elle eſt extrêmement fâchée qu'elle ſoit devenue publique. Nous vous ſupplions d'imprimer cet aveu de notre tort envers elle, ne pouvant autrement le réparer.

Je ſuis, &c.

HOFFMAN.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Guerre ouverte, ou *Ruſe contre Ruſe*; *Comédie en trois actes & en proſe*; *par* M. Dumaniant. *Repréſentée pour la première fois à Paris, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Octobre 1787 : prix*, 2 *liv.* 10 *ſ. A Paris, chez* Cailleau, *Imprimeur-Libraire, rue Galande*, N°. 64.

LA gaieté françoiſe n'eſt donc pas tout-à-fait étouffée ſous le vertige raiſonneur, ſous le délire du calcul qui agite preſque toutes les têtes & toutes les fortunes ; le comique plai-

ſant, qui réjouit & qui fait rire, pourra donc revivre parmi nous; & ce phénomène joyeux que nous n'eſpérions plus de revoir, ce n'eſt pas au théâtre de *Molière* qu'on en devra le retour, c'eſt au petit théâtre des *Variétés*, depuis qu'on l'a affranchi de la ſévère inſpection des Comédiens ſuzerains. Ainſi les priviléges excluſifs en tout genre ſont deſtructeurs des talens, de l'induſtrie & de l'intérêt public.

Cette Comédie, imitée, quant au fond, d'une pièce du Théâtre Eſpagnol, intitulée *la Choſe impoſſible*, ne ſera pas miſe ſans doute au rang de nos chef-d'œuvres; car c'eſt par la perfection du ſtyle & des détails que tout ouvrage d'eſprit peut mériter cet honneur: mais pour la vivacité de l'intrigue, pour le jeu théâtral & les ſituations comiques, elle peut aller de pair avec les meilleures pièces que nous ayons en ce genre. Si elle étoit auſſi bien écrite, par exemple, que les *Fourberies de Scapin*, elle les ſurpaſſeroit de beaucoup.

L'analyſe d'une pièce auſſi vivement

intriguée, & qui a même besoin du jeu des Acteurs pour être bien saisie, offre des difficultés pour être présentée clairement. Essayons néanmoins d'y mettre, s'il est possible, & de la précision, & de la clarté.

Le Marquis *de Dorsan* passoit sa jeunesse à Paris, courant de belle en belle : la mort d'un oncle qui lui laisse une très-riche succession, le rappelle à Marseille sa patrie. Le jour même de son arrivée, il rencontre à la promenade, la nièce du Baron *de Stanville*, & il en devient subitement amoureux. Le Baron avoit été l'intime ami de l'oncle du Marquis, & avoit vu le Marquis lui-même encore enfant. C'étoit une grande raison pour notre amoureux, très-ardent dans ses passions, d'aller rendre aussi-tôt une visite au Baron, sur-tout puisqu'il loge vis-à-vis de son hôtel : cependant il n'en fait rien, on ne sçait pourquoi, & leur première entrevue se fait dans la rue. Le Marquis apprend de son valet *Frontin*, amoureux de *Lisette*, femme-de-chambre de *Lucile*, c'est le nom de la nièce, que le Baron

veut marier cette nièce à un Capitaine de Vaisseau, qui doit arriver le jour même, pour terminer ce mariage. Il faut sçavoir que ni la nièce, ni l'oncle même n'ont jamais vu ce Capitaine. Le Marquis veut absolument rompre ce mariage; il charge *Frontin* d'intéresser *Lisette* à ses projets amoureux, & de prendre auprès d'elle toutes les informations nécessaires pour les faire réussir. Resté seul, & délibérant en lui-même sur les moyens qu'il doit employer, il se décide enfin à aller voir le Baron, qui, dans le même instant, sort de chez lui, & reçoit sa visite, comme nous l'avons dit, au milieu de la rue. Au reste, le Baron, ancien militaire, s'annonce comme un homme de la vieille roche, ennemi du cérémonial, plein de cordialité, de franchise & de bonne humeur. Après les premiers complimens, le Marquis fait tomber la conversation sur la nièce du Baron, & il vante sa beauté. « Oh! ce n'est point, dit » le Baron, parce que je suis son » oncle; je ne mets point d'amour-» propre à cela; mais c'est sans contre-

» dit la plus aimable & la plus belle » créature de tout Marſeille. Je ne » tarirois pas, ſi j'entreprenois ſon » éloge. Elle eſt gaie, eſpiègle; elle » ſe plaît quelquefois à me faire en- » rager : je l'ai miſe ſur ce pied là; » mais elle eſt ſage, douce, réſervée » avec tous les autres. Il n'y a qu'avec » moi qu'elle a ſon franc parler. Elle » me lutine, elle me fait mille tours; » mais je le lui rends bien ». Ce petit » portrait de *Lucile* étoit néceſſaire pour motiver la conduite qu'on lui verra tenir avec ſon oncle. Celui-ci apprend au Marquis qu'il va marier ſa nièce au fils d'un de ſes anciens camarades, qui fut tué au ſiège de Mahon. « Le jeune homme, ajoute-t-il, » ſe fera un nom, ou ſe fera tuer comme » ſon père. De plus : je ſuis ſon parrein. » Il s'eſt diſtingué à la dernière guerre; » Les gazettes ont parlé de lui avan- » tageuſement. Dans l'Inde, il a eu » l'honneur de ſauver la vie à ſon » Chef-d'Eſcadre, de couler bas » deux *navires* ennemis, & d'en pren- » dre un troiſième. Le Roi l'a récom- » penſé. Senſible aux belles actions,

» j'ai voulu en faire de même. Je » n'avois rien de plus précieux à lui » offrir que ma nièce ; & je l'ai fait ». Ainſi, dit le Marquis, vous ſacrifiez Mademoiſelle votre nièce. — » Qu'appellez-vous, ſacrifier ? En la » faiſant la femme d'un brave Officier, » je crois l'honorer encore. Il y a » beaucoup de gens riches, beaucoup » de gens titrés dans le monde ; mais » il y en a peu qui vaillent la peine » qu'on s'occupe d'eux ».

Enfin, le Marquis ſe jette aux genoux du Baron, lui fait l'aveu de ſon amour pour *Lucile*, & lui demande la préférence. Le Baron a donné ſa parole, il ne peut y manquer ; il croit même qu'il eſt de ſon honneur d'interdire ſa maiſon à l'amoureux Marquis, juſqu'après le mariage de ſa nièce. Le Marquis eſt au déſeſpoir ; mais tournant la choſe en gaieté, il parie avec le Baron, de faire rompre ce mariage, & de mettre *Lucile* dans ſes intérêts. Le Baron parie que non ; il lui promet la main de ſa nièce, ſi le Marquis vient à bout de mettre ſa prévoyance en défaut, d'emmener de

chez lui *Lucile*, sans avoir recours à la violence, du plein gré de la belle, & sans qu'il s'en apperçoive ; mais il ne lui donne que jusqu'à minuit pour dresser ses batteries & pour remporter la victoire. Le Marquis accepte les conditions, & ils se quittent très-gaiement en se déclarant *Guerre ouverte.*

Frontin, qui étoit allé aux informations, revient apprendre à son maître qu'il n'a pas eu de peine à gagner *Lisette ;* mais qu'il n'en fera pas de même des quatre autres domestiques du Baron, qui sont un vieil Invalide, nommé l'*Ingambe*, *François*, portier, *sourd comme une trappe*, *l'Olive*, valet subtil & rusé ; & outre cela, une vieille gouvernante nommée *Nancy*, digne d'être Duegne en Espagne. Telle est la garnison qui garde la place ennemie, sous le commandement du Baron. Dans ces entrefaites, la vieille *Nancy* paroît, & le Marquis l'aborde pour tâcher de la séduire, à force de cajoleries & d'argent. La Duegne est inexpugnable ; elle résiste aux caresses & à une bourse

de deux cens Louis. Pendant leur conversation, le Baron qui est sur le seuil de la porte, les apperçoit ensemble, & prête l'oreille. Le Marquis, se voyant guetté par le Baron, que *Nancy* ne voit pas, change de batterie; il feint d'applaudir à la fidélité incorruptible de la Duegne, la complimente sur sa vertu, l'embrasse, & lui donne sa bourse pour la récompenser de son zèle. Ce moyen est peut-être un peu forcé : cependant le Baron croit que *Nancy* s'est laissée corrompre, il survient tout en colère, & sans vouloir entendre les explications de la vieille gouvernante, il l'accable de reproches, & lui défend de rentrer chez lui, où il va disposer ses autres serviteurs à lui être plus fidèles. La vieille, furieuse de se voir soupçonnée, accusée & injuriée injustement, se décide à se venger du Baron, en servant les projets du Marquis, & *Frontin* qui survient, enlève notre Duegne & l'emporte en triomphe au logis de son Maître.

Au second acte, la scène change; elle est dans un salon de la maison du

Baron. Il tient une lettre qui lui apprend l'arrivée du Capitaine; il eſt en rade, & il ne doit pas tarder. En l'attendant, il appelle tous ſes domeſtiques, à-peu-près comme *Arnolphe*, dans l'*Ecole des Femmes*, pour leur recommander de le ſervir avec un zèle incorruptible, contre les tentatives & les ſéductions du Marquis. Dans ce moment, où le portier lui-même a quitté ſon poſte, pour accourir aux ordres de ſon Maître, le Marquis s'eſt gliſſé dans la maiſon; on l'apperçoit au fond du ſalon, déguiſé avec une redingotte & une perruque; comme il les voit tous enſemble, il entre auſſitôt dans un cabinet qui eſt ouvert, & d'où il écoute leur converſation. Au même inſtant, le Baron ſonge qu'il n'y a perſonne pour garder la porte, & renvoie *François* dans ſa loge; il dit aux autres tout ce qu'ils doivent faire pour déconcerter les ruſes de l'aggreſſeur, & leur donne pour le mot du guet, *amour & bombarde*. Ces mots n'échappent point à notre amant qui entend tout. Enſuite le Baron envoie *l'Olive* au devant du Capitaine,

& le charge d'avertir en passant, le tailleur de sa nièce de venir tout de suite lui prendre la mesure de ses habits de nôces. Dans la scène suivante paroit *Lucile*, à qui son oncle croit devoir faire part des projets amoureux du Marquis. » Que pensez-vous, lui dit-il, d'un étourdi » qui a la hardiesse de vous aimer? »

LUCILE.

Ah! c'est un de ces crimes qui n'allume jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, sur le refus que je lui ai fait de votre main, s'est vanté de vous enlever?

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle. On n'enlève que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas?

LUCILE, *gaiement*.

Il ne faudroit pas en jurer.

LE BARON.

Celui ci est singulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir !

LE BARON.

Vous plaisantez, *Lucile* ?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, & le cœur une fois pris, la tête se perd bien vîte.

LE BARON.

En tout cas, je sçaurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah ! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau-jeu à cet étourdi !

LUCILE.

Il eſt jeune, mon oncle ! Qui eſt-il ? eſt-ce un homme de qualité ? eſt-il beau, ſpirituel, bien fait ?

LE BARON.

C'eſt ce que vous ne ſaurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a peut-être pas, & je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien ! je vous déclare que vous ne le connoîtrez que quand vous ſerez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paroiſſoit excellent hier, pour un mari ; il m'étoit propoſé, je l'acceptois. Aujourd'hui on me donne à lui, & je n'en veux plus, &c.

L'amant, qui eſt aux écoutes, charmé des bonnes diſpoſitions de *Lucile*, prend ſon parti ſur la préſence du Baron qu'il auroit voulu laiſſer ſortir

s'avance hardiment en disant *amour & bombarde*, prend un accent Provençal, & se donne pour le garçon du Tailleur qu'on a envoyé chercher. Le Baron le reconnoît presqu'aussi-tôt; & l'on ne conçoit pas pourquoi il le laisse débiter plus long-temps des galanteries à sa niéce. Ce n'est qu'au moment où le Marquis veut glisser une lettre dans les mains de *Lucile*, que le Baron déclare tout haut qu'il le reconnoît. Notre amant s'échappe après avoir baisé la main de sa maîtresse. Les scènes suivantes, où le Baron veut sçavoir qui est-ce qui a laissé entrer le Marquis, sont assez inutiles.

L'Olive revient lui dire qu'il a vu le Capitaine *Rolland*, & qu'il ne tardera pas à venir. Enfin, le Baron veut voir la lettre que le Marquis avoit laissé tomber en s'enfuyant. Ceci amène une autre déclaration de *Guerre* entre l'oncle & la nièce; car celle-ci, dont le cœur incline pour le Marquis, ne peut plus rester neutre. « Ma chère nièce, lui dit le Baron,

» épargnez-vous une peine inutile ; je » ſuis difficile à tromper ».

LUCILE.

L'Amour eſt inventif.

LE BARON.

Je ſuis averti.

LUCILE.

Et voilà le bon. Où ſeroit le mérite ſans cela ? Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'eſt que je puis vous tromper ſans ſcrupule ; j'ai votre permiſſion pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre conſentement pour vous tenir ſous la clef, ſans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre ! pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une Pupille de Comédie, que guette ſans relâche un Tuteur quinteux & bizarre. Il me faut prendre, n'eſt-ce pas, une mine réſervée devant vous, les yeux baiſſés, le regard furtif, & l'oreille aux aguêts.

allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté, la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet & jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage, soyez tranquille; mais demain matin.....

LUCILE.

Demain matin?..... Oh! je veux retrouver mon oncle, & l'embrasser de tout mon cœur.

L'*Olive* annonce le Capitaine, qui n'est autre chose que *Frontin* déguisé, & suivi de quatre porte-faix, portant deux caisses, dont l'une contient des effets précieux des Indes, & l'autre, le Marquis. *Lisette* est curieuse de voir ces belles étoffes. *Frontin* se fait reconnoître à *Lisette*, en lui serrant la main & en lui remettant les clefs pour ouvrir la caisse où sont les étoffes. Après quelques momens de conversation, le Baron emmène le prétendu Capitaine avec sa nièce. Le Marquis, enfermé dans l'autre caisse, crie à *Lisette* de lui ouvrir: à peine en est-il

sorti, & a-t-il eu le temps de conter à *Lisette*, comment la vieille *Nancy* a été arrêter le vrai Capitaine sur son bord, sous prétexte que le Baron étoit à la campagne, qu'on entend monter dans l'escalier; notre amant se cache dans un cabinet. C'est l'*Olive* qui accourt tout essoufflé; il a appris d'un des porte-faix, que *Frontin* fait le Capitaine, & que le Marquis est dans l'une des caisses; il a averti *François* de venir enlever la caisse & le Marquis. *Lisette* lui montre que les caisses sont vuides, & veut lui faire croire qu'aucune des deux n'est assez grande pour qu'un homme y puisse tenir. *L'Olive* lui soutient le contraire; & pour le lui prouver, se met dans la caisse. *Lisette* la ferme aussi-tôt à la clef, & fait entraîner la caisse & l'*Olive* par *François*, qui survient dans le même instant, & qui étant sourd, comme nous l'avons dit, ne peut entendre les cris de l'*Olive*. *Lisette* ne perd point de temps, elle fait sauver le Marquis, pour qu'il aille recevoir l'*Olive* dans son hôtel, & qu'il l'y fasse garder avec soin: elle fait aussi

évader *Frontin*, à qui elle dit que tout eſt découvert, & le Baron revenant au moment que *Frontin* s'évade, *Liſette* feint de s'évanouir, & tombe dans un fauteuil. Après avoir fait durer la feinte quelques momens, elle dit au Baron que l'*Olive* étoit gagné; que le Capitaine prétendu, c'étoit *Frontin*, & que le Marquis étoit caché dans l'une des caiſſes; que l'*Olive* s'étant apperçu qu'elle ſçavoit tout, avoit fait remporter auſſi-tôt la caiſſe par *François*; que le faux Capitaine s'eſt enfui auſſi-tôt, & qu'elle, s'étant évanouie de ſurpriſe & de peur, n'avoit pas eu la force de crier. Le Baron la récompenſe de ſon zèle, & court auſſi-tôt fermer la porte de la rue, afin que perſonne ne puiſſe entrer, tandis que l'*Ingambe* & *François* ſont dehors. Tout le jeu de ces ſcènes, très vif & très-preſſé, termine ce ſecond acte de la manière la plus comique.

La ſcène, au troiſiéme acte, ſe paſſe dans le jardin du Baron. Il eſt onze heures du ſoir, & nos Amans n'ont que juſqu'à minuit pour faire réuſſir leur ſtratagême. *Liſette* a trouvé

le moyen de faire tenir une lettre à *Frontin*, par la vieille *Nancy*; cette lettre est le plan de la dernière attaque. *Frontin* a escaladé le mur du jardin, & descend le long des treillages; il appelle doucement *Lisette*, qui n'est point encore au rendez-vous; il apperçoit de la lumière dans le pavillon du Baron; & comme celui-ci vient dans le jardin avec *Lisette* & *l'Ingambe*, *Frontin* se cache derrière une charmille. *Lisette* feignant toujours le plus grand zèle pour le Baron, l'engage à ne se coucher qu'après la victoire. Le Baron se moque de ses craintes. « Ma nièce, lui dit-il, est couchée, » j'en suis sûr. J'ai eu la précaution » d'emporter toutes ses hardes. Pas » de cheminée à sa chambre; des fe- » nêtres sont grillées, la porte est » fermée à double tour; j'en ai la clef » sur moi. De plus, le Capitaine, » (& c'est le véritable celui-là), » couche dans la chambre voisine; » au moindre bruit, il seroit sur pied; » & puis son valet, garçon alerte, » veille dans l'anti-chambre avec » *François*; voilà dix fois plus de

» précautions qu'il n'en faut. Quand » ce seroit pour un prisonnier d'Etat, » on n'en prendroit pas davantage. » D'après cela, il est bien tranquille, & veut se retirer. *Lisette* lui promet de veiller pour lui ; elle s'amusera à pincer de la guitarre pour détourner le sommeil. Avant de rentrer, elle lui donne la clef du pavillon où elle couche avec sa Maîtresse, & lui dit de fermer la porte à double tour. Le Baron ferme la porte, & rentre dans son pavillon avec l'*Ingambe*.

Frontin, qui a tout entendu, s'imagine que *Lisette* les trahit, & ne lui a donné un rendez-vous que pour se moquer de lui. Tandis qu'il lui débite force injures par la serrure de la porte du pavillon où elle est entrée, elle sort par une croisée basse, en dérangeant un gros barreau de fer, & vient frapper sur l'épaule de *Frontin*, qui se croit pris par le Baron. Il reconnoît *Lisette*, & la reconnoît fidelle. Elle lui rend compte de toute sa manœuvre : mais *Lucile*, comment sortira-t-elle de sa chambre ? » C'est déjà » fait, dit *Lisette*. Le Baron étoit

» chez ſa nièce, qu'il preſſoit de ſe » coucher, comptant n'avoir plus » rien à craindre. A meſure qu'elle » quittoit une pièce de ſon ajuſtement, » mon homme par mon avis, s'en em- » paroit. Elle paſſe derrière ſon rideau, » je coëffe ſon traverſin; le Baron » avance la tête pour lui dire bon » ſoir, il baiſe ma main pour la ſienne; » & dans ce temps là, elle enfile la » porte, grimpe à ma chambre; j'em- » porte le flambeau, je paſſe devant » lui; content, il m'accompagne, » place ſes ſentinelles, s'applaudit de » ſa ſagacité, & me remercie, en » riant, de mon adreſſe à le ſervir.... » Mais ma Maîtreſſe m'attend; je vais » lui faire endoſſer un des habits de » ſon frère; & au moment indiqué, » elle deſcendra à pas de loup par » l'eſcalier dérobé ».

Ils en ſont là, lorſqu'on voit l'*Olive* ſur le haut du mur; il deſcend ſans faire de bruit, & reſte derrière la charmille. *Frontin* fait reſſouvenir *Liſette* qu'il faudroit un ſignal, quand ſon Maître qu'il va chercher, reviendra pour recevoir ſa Maîtreſſe. » Qu'il » ſoit prêt dans un quart-d'heure, lui

» dit *Liſette*. Qu'il vienne ſeul au bas » du jardin ; il frappera dans ſa main ; » j'entendrai ſon ſignal ; & quand je » verrai le moment favorable, je pince- » rai ſur ma guitarre, l'air, *tandis que* » *tout ſommeille* ; qu'il ſaiſiſſe l'inſtant » pour ſauter dans le jardin ». Après quelques autres propos, ils ſe ſéparent. *Liſette* rentre par la croiſée ; mais comme *Frontin* la cache en ce moment aux yeux de l'*Olive*, celui-ci croit qu'elle eſt entrée par la porte du pavillon. Cet eſcamotage n'eſt pas trop vraiſemblable ; mais l'Auteur en avoit beſoin, comme on le verra : *Frontin* remonte par où il eſt deſcendu, & va chercher ſon Maître.

L'Olive n'a rien de plus preſſé que d'aller ſonner au pavillon du Baron, pour lui faire part de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Comme on le croit de complot avec le Marquis, on ne ſe preſſe guère de l'écouter ; mais ſur ſes inſtances réitérées, le Baron & *l'Ingambe* deſcendent auprès de lui. Force injures & reproches de la part du Baron. Proteſtations d'innocence & de fidélité de la part de

l'Olive; accusations contre *Lisette* auxquelles on ne veut pas ajouter foi. Explications pour les confirmer & en donner des preuves. » Apprenez, dit » *l'Olive*, que c'est elle qui m'a fait » emporter chez le Marquis ; elle-» même. Si vous saviez avec quelle » adresse, après avoir fait évader » notre galant, elle m'a fait prendre sa » place dans la maudite caisse ; j'avois » beau crier, elle rioit de mes cris, » & de voir, sur-tout, que ce sourd » de *François* ne pouvoit les entendre. Je me demenois comme un » diable, on ne m'en a pas moins » changé de domicile. J'arrive, on » lève le couvercle, quatre grands » coquins de laquais s'emparent de » ma personne en éclatant de rire, » ils me houspillent, me raillent & » me bernent. Le Marquis m'ôte de » leurs mains, m'enferme dans un cabi-» net grillé ; j'y reste jusqu'à présent » sans boire ni manger; je m'échappe » à la fin en brisant la serrure, je me » sauve à travers un jardin ; le Jardi-» nier & son garçon me prennent » pour un voleur ; ils m'escortent à

» coups de gaule ; je franchis un mur,
» je tombe dans un fossé, je me re-
» lève ; j'entends qu'on me poursuit ;
» la peur me donne des aîles, & j'ar-
» rive sur les bancs de l'hôtel, encore
» ébahi de ma triste aventure. Je veux
» entrer chez nous ; bernique, visage
» de bois à la grande porte ; je fais le
» tour, qu'apperçois-je ? une échelle
» dressée contre les murs du jardin.
» — Une échelle ? — Oui, Monsieur,
» une échelle. Est-ce que je serois
» entré sans cela ? J'y monte douce-
» ment, je descends de même ; j'en-
» tends parler ; j'écoute, je reconnois
» la voix de *Lisette*. — De *Lisette* ? Im-
» posteur ! moi qui l'ai enfermée à
» clef dans le pavillon. — Cela ne l'a
» pas empêchée de sortir. — Cela ne
» se peut pas. — Ah ! quel entêtement !
» Je vous dis que je l'ai reconnue,
» ainsi que *Frontin*, celui qui faisoit le
» Capitaine. Dans quelques instans,
» le Marquis doit se trouver dans la
» rue. Il donnera le signal en frappant
» dans sa main. *Lisette* doit répondre
» en pinçant sur sa guitarre : *tandis*
» *que tout sommeille*. Votre nièce des-

» condra de ſa chambre, trouvera le » Marquis dans le jardin; ils eſcala» deront le mur, & bon voyage en» ſuite, courez après ».

Le Baron s'imagine que *Liſette* s'eſt procuré de fauſſes clefs; il ordonne à l'*Ingambe* & à l'*Olive* de ſe ſaiſir du Marquis, dès qu'il deſcendra dans le jardin, & de le remener à ſon hôtel; il leur donne même la clef de la porte du jardin, afin qu'il ſorte plus commodément qu'il ne ſera entré. De peur de réſiſtance, il fait prendre à l'*Ingambe* ſa carabine, non pour lui faire aucun mal, mais pour lui faire peur; enſuite il va ſe poſter tout près de la porte du pavillon, pour ſaiſir ſa nièce au paſſage. *Liſette* ouvre la fenêtre de ſa chambre; elle entend marcher dans le jardin; elle demande qui c'eſt. Le Baron répond que c'eſt lui, & lui dit de deſcendre. *Liſette* deſcend vîte pour tâcher de s'en débarraſſer; le Baron lui ouvre la porte du pavillon, tandis que l'*Olive* & l'*Ingambe* ſe cachent derrière la charmille. *Liſette* paroît ſa guitarre à la main; le Baron la fait aſſeoir pour jaſer un moment. Cette

ſcène

ſcène eſt très-comique, par l'impatience & l'embarras de l'une, qui craint d'être découverte ou de voir paſſer l'inſtant favorable; & par la malice de l'autre, qui ſe plaît à la retenir malgré elle, & à la perſifler. « Permettez, Monſieur, dit *Liſette*, » que j'aille me coucher; je ſuis ſi » fatiguée; je mœurs d'envie de dor- » mir. — Tu m'as promis de veiller » juſqu'à minuit. — C'eſt vrai; mais » je crains le ſerein. — Tu t'es cepen- » dant promenée dans le jardin, après » m'avoir dit adieu. (*à part*) Il m'a » vue, tout eſt perdu. — Eh bien! » — Quelle idée! — Je t'ai vue. Tu » cauſois même avec quelqu'un qui » t'intéreſſe. — (*à part*) Il nous a » écoutés. (*haut*) Comment cela ſe » pourroit-il? J'étois enfermée. — Et » les fauſſes clefs? on s'en procure. Je » t'ai entendue courir & fermer la » porte. — (*vivement & à part*) Il ne » ſçait rien. — Je ſuis au fait. Remets- » les moi de bonne grace. — Je n'en » ai point. Voyez mes poches. — (*à* » *part*) C'eſt ſa nièce qui les a, ne » déſemparons point la porte. Qu'as-

» tu à la main ? Ma guitarre. — Pinces-
» m'en un petit air. — Elle n'eſt
» point d'accord. — Si, ſi, je t'en
» prie, un air, & je vais me coucher. —
» Quel air ? Le premier qui te viendra
» à la tête. — Allons. (*Elle pince un*
» *air quelconque. A peine eſt-il fini,*
» *qu'on entend le ſignal,*) — Il y a
» dans la rue un amateur qui t'applau-
» dit. — (*à part*) C'eſt le ſignal. — Il
» faut être honnête. Dès qu'on a du
» plaiſir à t'entendre, pinces-en un ſe-
» cond. *Tandis que tout ſommeille*, par
» exemple. — (*à part*) Il ſçait
» tout. Nous voilà pris. (*haut*) Mon-
» ſieur... — Allons donc, faut-il ſe
» faire prier, quand on a du talent ?
» — Vous êtes inſtruit, je le vois.
» — Ah, ah ! — J'embraſſe vos ge-
» noux. — Point de grace, pinces
» cet air, ou crains mon courroux...
» Ne bouge pas, obéis, & s'il
» t'échappe un ſeul mot... — Mon-
» ſieur..... — Mademoiſelle, je vous
» l'ordonne... — Allons donc, (*Elle*
» *pince l'air : tandis que tout ſommeille.*)
» Pendant qu'elle joue cet air, le
» Marquis paroît ſur le mur, & *Lucile*,

» en habit d'homme, a une jambe » hors de la fenêtre par où *Liſette* a » paſſé au commencement de ce troi- » ſième Acte. A la fin de la première reprise de l'air, le Marquis ſaute dans le jardin, derrière la charmille. En même temps *Lucile* ſort par la fenêtre. L'*Olive* & *l'Ingambe*, trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis, & la ſaiſiſſent au milieu du Théâtre. *Lucile* garde un profond ſilence, en affectant de cacher ſa figure. Le Baron, trompé de même par cet habit d'homme, la fait conduire à l'hôtel du Marquis, croyant que c'eſt le Marquis lui-même; il lui ſouhaite le bon ſoir & la bonne nuit, & monte chez ſa nièce pour la complimenter ſur l'iſſue de ſon entrepriſe. Le Marquis, qui a été témoin de la mépriſe, rejoint *Liſette*, pour la lui conter, & reſte avec elle, aſſez mal-à-propos, à mon avis; car auſſi tôt qu'il a vu qu'on emmenoit *Lucile* chez lui, il devoit remonter par où il étoit deſcendu, & l'aller recevoir lui-même, de peur d'un nouvel incident. Quoi qu'il en ſoit, *Liſette* appelle le Baron, qui

trouve le Marquis dans le jardin, qui apprend que c'eſt ſa nièce qu'il a fait conduire lui-même chez ſon Amant; & qui ſe voit vaincu & confondu par un *qui pro quo*, au moment où il croyoit triompher par ſa prudence. *Lucile* reparoît bientôt; on ne ſçait pas trop par où elle eſt rentrée; mais enfin, elle vient demander à ſon oncle, s'il ſe reconnoît pour vaincu, en le laiſſant toujours le maître, quoiqu'elle ait gagné la gageure. Le baron convient que, ſoit adreſſe, ſoit haſard, il n'en a pas moins perdu. Il eſt de bonne compoſition, comme on voit; car il n'étoit pas dit que le haſard en ſeroit; il donne ſa nièce au Marquis, & on laiſſe dormir le Capitaine, qui ne paroît pas dans toute cette aventure.

On voit que cette pièce toute en ſituations, doit gagner infiniment à être jouée, & que par la nouveauté, par l'ingénieuſe complication de ſon intrigue, qui ſe noue, ſe renoue en tant de manières, & ſe dénoue avec aſſez de vraiſemblance, elle a mérité ſon grand ſuccès, qui eſt preſque égal à celui du *Mariage de Figaro*. S'il nous

étoit permis d'avoir un avis, nous préférerions la pièce de M. *Dumaniant* à celle de M. *Beaumarchais*. Car dans l'une il y a un plan bien combiné, une intrigue bien suivie, bien soutenue, des incidens qui entrent bien les uns dans les autres; & dans *Figaro*, le plan est décousu, l'intrigue se rompt à tout moment, & se renoue par des incidens étrangers, ou par des moyens puérils; les scènes ne se tiennent point, & le jeu en est forcé. Les situations, à la vérité, & c'est un grand point aujourd'hui, y sont plus voluptueuses & plus graveleuses; mais dans *Ruse contre Ruse*, les situations sont plus naturelles, plus comiques, sans avoir besoin d'indécence pour amuser. Il y a plus d'épigrammes, plus de saillies, plus de calembourgs, plus de sarcasmes dans *Figaro*; mais le dialogue de M. *Dumaniant* est plus vrai, plus rapide, plus convenable à l'action; il ne court point après la plaisanterie qui sort naturellement de la situation: il est à remarquer qu'il n'y a pas une seule mauvaise équivoque, un seul jeu de mots dans

la pièce; & que cette méchante reſſource du faux eſprit eſt prodiguée dans celle de M. *Beaumarchais*. En un mot, *Ruſe contre Ruſe* eſt d'un fort bon genre; elle réjouit, elle fait rire, ſans bleſſer la décence, ni les mœurs. Otez du *mariage de Figaro* les tableaux indécens, & vous verrez s'il peut ſoutenir la répréſentation. Nous finirons par convenir que le ſtyle de M. *Dumaniant* n'eſt pas encore aſſez formé; qu'il eſt de temps en temps un peu trivial & trop bas; & qu'il ſe reſſent en quelques endroits du théâtre de *Jeanuot*.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Œuvres Morales de Plutarque, traduites en françois; par M. l'Abbé Ricard, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse. Tome ſixième. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *Libraire, rue du Foin St. Jacques.*

Vous ſavez, Monſieur, que M. l'Abbé *Ricard* travaille, depuis quelques années, avec un zèle infatigable à nous donner une traduction complette des œuvres de *Plutarque*. L'entrepriſe avance, à grands pas, & l'Auteur ne ſe laiſſe rebuter ni par la longueur, ni par les difficultés de l'exécution. Le ſixième volume, qu'il nous donne aujourd'hui, renferme onze traités: *ſi la vertu eſt le fruit de l'enſeignement; de la colère; de la tranquillité de l'ame; de l'amour fraternel, de l'amour des pères pour*

leurs enfans ; ſi le vice ſuffit pour rendre l'homme malheureux ; quelles maladies ſont plus dangereuſes de celles de l'ame, ou de celles du corps ; de la démangeaiſon de parler ; de la curioſité. Quelques-uns de ces ouvrages ſont mutilés en pluſieurs endroits. Le Traducteur a ſçu remplir ces lacunes par des liaiſons heureuſes, & faire diſparoître, autant qu'il étoit en lui, les traces que l'injure des temps a laiſſées ſur ces morceaux d'ailleurs ſi parfaits.

Dans le Traité ſur la *Vertu Morale*, on voit que M. l'Abbé *Ricard* a trouvé des reſſources dans ſa langue pour exprimer les idées abſtraites des anciens ſur la vertu, les différentes définitions que pluſieurs Philoſophes en ont données, & la diſtinction qu'ils ont établie, entre la vertu morale & la vertu contemplative.

Plutarque dans ſon Traité ſur *la Colère*, après avoir marqué le caractère de cette paſſion violente, expoſe à nos yeux toute ſa difformité, l'aviliſſement auquel elle nous réduit, nous démontre la néceſſité de la réprimer, la poſſibilité d'y réuſſir,

& nous enseigne les moyens les plus sûrs de la dompter. Ce Philosophe oppose au mal qu'il combat, toute la modération d'une ame paisible & maîtresse d'elle-même. C'est un Médecin prudent & sage, qui ne s'emporte point contre son malade, & qui se garde de l'aigrir encore, quand les feux d'une fièvre brûlante font déjà bouillonner tout son sang dans ses veines.

Il le traite avec douceur, le ramène avec adresse, & le persuade, en se donnant lui-même pour exemple; le morceau qui couronne ce discours, vous touchera, vous ferez édifié des sentimens religieux dont il est rempli.

Voici comment le traduit M. l'Abbé *Ricard*.

» J'ai toujours approuvé les engagemens & les vœux dignes de la » sagesse de ces Philosophes, qui » promettoient de s'abstenir des » femmes & du vin, pendant un an, » pour honorer Dieu par la conti» nence. J'ai encore applaudi à leurs » promesses de ne point mentir, » pendant un certain temps, afin de

» contracter l'habitude de respecter
» la vérité dans les choses légères,
» comme dans les choses importantes.
» Comparant mon ame avec celle de
» ces anciens sages, & jugeant que
» je ne leur cédois pas en amour
» pour Dieu, je me suis d'abord pres-
» crit de passer quelques jours sans
» me mettre en colère, comme dans
» les sacrifices de sobriété on emploie
» pour les libations du miel au lieu
» de vin; j'ai ensuite étendu cette
» abstinence à un mois & deux; &,
» après m'être ainsi éprouvé, peu-à-
» peu, moi-même, j'ai reconnu que
» j'avois fait de grands progrès dans
» la patience. J'ai appris à me conte-
» nir, à ne parler qu'avec douceur, à
» veiller sur moi-même avec tant de
» soin, qu'il ne m'échappât aucune
» parole d'humeur, aucune action
» injuste, & je suis enfin parvenu à
» réprimer une passion, qui nous fait
» acheter un plaisir ingrat & léger
» par des troubles violens & un
» honteux repentir. Ainsi, mes pro-
» pres efforts, secondés par le secours
» de Dieu, m'ont convaincu, par

» expérience, de la vérité de cette » maxime : que la douceur, la clé- » mence & l'humilité ne ſont pas » plus chères à ceux qui les éprou- » vent, qu'à celui qui poſſède ces » qualités précieuſes ».

Eſt-ce un payen qui parle ainſi ? quoi ! c'eſt du ſein du paganiſme que ſortent ces ſublimes leçons ! ouvrez les livres de nos Philoſophes du jour : comparez & jugez. Le diſcours ſuivant eſt le plus parfait de ce volume, on y prouve que la tranquillité de l'ame ne dépend pas des biens de la fortune, & des objets qui nous environnent ; mais des diſpoſitions de l'ame & de l'empire que l'homme acquiert ſur ſes paſſions ; qu'elle conſiſte à régler ſes déſirs, à borner ſes prétentions & ſes eſpérances, à pouvoir deſcendre ſans crainte dans le fond de ſa conſcience, ſans y trouver les remords & le repentir. La lecture ſeule de cet ouvrage fait naître dans l'ame, ce calme heureux, dont nous parle l'Auteur. On voit qu'il en jouit lui-même, qu'il poſſède ſon ame en paix, & on ſe ſent diſpoſé

à le ſuivre dans le port, où il s'eſt ſauvé des écueils & des orages de la vie humaine : quoique cet ouvrage ſoit preſque par-tout ſublime, je ne vous en citerai qu'un paſſage, qui vous ſuffira pour juger du reſte, & pour apprécier le mérite du Traducteur.

» J'admire ce mot de *Diogène* à » un étranger, qui ſe trouvant à » Lacédémone, ſe préparoit pour un » jour de fête, avec un ſoin extraor» dinaire : eh ! quoi ! lui dit ce Philo» ſophe, tous les jours ne ſont-ils pas » pour l'homme de bien des jours de » fête ? oui, ſans doute, & même des » plus ſolemnels, ſi nous ſçavons le » bien prendre. Ce monde eſt le » Temple le plus ſaint & le plus digne » de la Majeſté de Dieu. L'homme y » eſt introduit, à ſa naiſſance, pour » y contempler, non des ſtatues » immobiles, ouvrages de la main » des hommes, mais celles que » l'intelligence divine a créées, & » qui, ſelon la penſée de *Platon*, » ſont les images ſenſibles des ſub» ſtances inviſibles, & ont en elles

» mêmes le principe de leur mouve-
» ment & de leur vie..... La contem-
» plation de ces grands objets eſt
» pour nous l'initiation la plus par-
» faite, & doit répandre ſur notre vie
» un calme & une joie inaltérables ».

Plutarque a peint ſon cœur dans le traité de l'*Amour Fraternel*, dans celui de la *Tendreſſe des Pères & des Mères pour leurs Enfans*, il fait valoir les droits ſacrés de la nature avec la plus vive éloquence, & s'élève avec énergie contre l'infraction des devoirs ſacrés qu'elle nous impoſe. Les quatre derniers n'ont pas moins de mérite : vous les lirez tous avec le même intérêt & le même plaiſir ; vous retrouverez par-tout le vrai Philoſophe, qui connoît à fond le cœur de l'homme, & qui s'occupe à tracer à ſes ſemblables la route du bonheur, en les rappellant à la raiſon & à la vertu.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Nous venons de perdre M. *Desprez de Boissy*; ce vertueux citoyen étoit bien connu, conjointement avec son digne frère, par une *administration perpétuelle pour les infortunés.* (j'ose me servir de cette expression.). Il aimoit mieux entretenir sa sensibilité réelle, dans les prisons, les hôpitaux, & autres séjours de la misère, qu'à des représentations théâtrales. Son Ouvrage contre les spectacles, avoit eu le plus grand succès, par sept éditions, dont la dernière est de l'année 1780: tout étoit rédigé à sa mort, pour en donner une huitième: son respectable héritier payera, sans-doute, cette dette aux désirs du Public. La belle ame de M. *Desprez de Boissy*, l'avoit fait admettre dans la Société Philanthropique; son bon esprit, ses talens & ses connoissances littéraires lui avoient ouvert les portes de plusieurs Académies.

Ce foible hommage, Monsieur, rendu au vrai mérite, obtiendra, je l'espère, en faveur du sujet, de l'indulgence, & une place dans votre journal; j'y joins quelques fleurs poétiques sur le tombeau du Philosophe véritable que nous regrettons.

EPITAPHE

De M. DESPREZ DE BOISSY, mort le 29 Mars 1787.

Boissy sçut décrier, jusqu'à ses derniers jours,
La Scène & ses tableaux que le monde idolâtre;
Mais un spectacle seul l'intéressa toujours;
L'infortune attiroit ses regards, ses secours;
Il fut ami du pauvre, ennemi du théâtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, DE SANCY.

Paris, ce 3 Avril 1787.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

En réponse à celle imprimée dans le N°. 12.

IL eſt fâcheux qu'on vous ait donné, Monſieur, une auſſi fauſſe idée du Théâtre de Verſailles, relativement à la repréſentation de *Théodore à Vénise*; permettez-moi d'oppoſer mes réflexions à celles de l'Auteur de la lettre anonyme, & de prendre pour juge, entre lui & moi, les Amateurs inſtruits, les gens de goût, & le public éclairé.

J'ai vu, ainſi que l'anonyme, un grand nombre de ſpectacles de Province, & je ne crois nullement que celui de Verſailles puiſſe perdre à la comparaiſon. Eſt-ce pour faire un éloge indirect des grands Théâtres de la Capitale que l'anonyme trouve celui de Verſailles d'une *exceſſive médiocrité*? J'ai peine à le croire, car les Acteurs de Paris n'ont ſûrement point la prétention ridicule de prendre pour déviſe :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

Il suffit d'avoir vu représenter l'opéra de *Théodore à Venise*, pour juger que le spectacle de Versailles ne peut mériter les reproches de l'Anonyme ; il est impossible de désirer plus d'intelligence, d'expression, de finesse dans les Acteurs chargés des principaux rôles. Mlle. *Lillier* (1), MM. *le Coûtre*, *César* & *de St. Denis*, ont obtenu les suffrages universels, par la manière dont ils ont sçu modifier leurs voix, & rendre avec sentiment le caractère des personnages de *Lisette*, de *Théodore*, de *Sandrin* & de *Taddeo*.

Je ne dirai qu'un mot de l'Orchestre, dirigé par *M. Guibert* ; non seulement il m'a paru plus que *supportable*, mais je doute qu'on puisse y réunir à la fois

(1) L'Administration, toujours attentive à récompenser les vrais talens, vient de fixer à Versailles cette excellente Cantatrice, avec 9000 liv. d'appointement, en rompant l'engagement qu'elle avoit contracté avec la Troupe de Marseille.

plus de préciſion, d'enſemble & d'harmonie : les plus auguſtes applaudiſſemens ſe ſont mêlés à ceux du public.

Il ſeroit inutile de parler ici des canevas italiens ; je pourrois vous citer la *Bohemienne*, parodiée de la *Zingara*, *la Serva Padrona*, & autres qui ne ſervent en quelque ſorte, que de cadre à une muſique charmante : celle de *Signor Paëſiello* offre des beautés d'un ordre ſupérieur, & j'applaudis, avec tous ceux qui l'ont entendue, aux éloges qu'en a fait l'Auteur de la lettre anonyme ; mais il s'eſt encore trompé en diſant que la muſique de la Chapelle du Roi a exécuté, dans un Concert, celle du *Virtuoſe* Italien ; MM. *Richer*, *Garat*, *Avezedo*, ne ſont point de la Chapelle du Roi. Cette petite remarque eſt peu importante pour le public, mais il l'eſt beaucoup de ne point l'induire en erreur, & de conſerver, Monſieur, à votre Journal l'impartialité qui le caractériſe.

Je ſuis, &c.

D'ANGERVILLE.

LETTRE VIII.

Aux Soldats ; par M. de Boussannelle, *Brigadier des Armées du Roi, ancien Capitaine au Regiment du Commissaire Général de la Cavalerie, membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers. A Paris, chez* P. M. Delaguette, *Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Draperie, 2 vol.* in-8°. *d'environ 300 pages ; avec cette Epigraphe :*

Militum virtuti & gloriæ ea debebatur merces.

De Militiâ Romanâ, par. II, lib. II, cap. 10.

DONNER aux soldats une juste idée de la noblesse de leur état, leur inspirer l'amour des devoirs qu'ils ont à remplir, les pénétrer de l'esprit de subordination, de discipline & de douceur, les animer par la vue des récompenses réservées au courage & à la bonne

conduite, leur faire enfin chérir & reſpecter par deſſus tout, la religion ; tel eſt, Monſieur, le but que s'eſt propoſé & qu'a parfaitement rempli dans cet ouvrage M. *de Bouſſannelle*.

Perſuadé, ſans doute, que l'exemple eſt plus puiſſant ſur les eſprits que les plus beaux préceptes, l'Auteur ne manque jamais de les faire venir à l'appui de ſes leçons. Par là ſon Livre utile aux ſoldats, devient en même temps agréable à tout autre lecteur. C'eſt un recueil de traits intéreſſans, tirés indifféremment de l'Hiſtoire ancienne & moderne.

M. de *Bouſſannelle* ſe plaint avec raiſon, que nos écrivains négligent généralement de recueillir ces actions de bravoure & de généroſité, de la part des ſimples ſoldats, que les anciens avoient toujours ſoin de relever. Où ſi quelques unes ſont tirées de l'oubli, on ignore communément le nom de l'Auteur. Faut-il, par exemple, que le nom du ſoldat qui fit la réponſe ſuivante, ſoit inconnu?

» Au ſiége de Berg-op-zoom ; » M. de Saint-Germain, pour lors,

» Lieutenant-Général au service de » France, voyant un soldat sortir du » débouché des Sappes, & se retirer » assez vîte vers la queue de la tran- » chée, demanda avec le ton & l'air » du soupçon, *où va ce soldat?* Le sol- » dat blessé, sans qu'on vît aucune » apparence de blessure, répondit, » *je vais mourir*, & il tomba mort, » après avoir fait quelques pas.

» Dans la guerre des Alpes, M. le » Maréchal *de Belle-Isle*, voulant » s'emparer d'un fort, s'approcha de » quelques Grenadiers, & leur dit, » *Mes amis, il me faudroit 50 volon- » taires pour emporter cet ouvrage, & » voilà 50 louis d'or que je leur donne » à partager après l'attaque. Mon Gé- » néral*, lui répondit un Grenadier, » *c'est trop chaud pour de l'argent, mais » commandez* ».

Voici un trait de M. *Chevert*, que vous lirez avec plaisir. » M. de *Chevert* » devenu Maréchal-de-Camp, étoit » employé fréquemment, & toujours » avec succès, par M. le Maréchal de » *Belle-Isle*. Un Officier Général Fran- » çois, homme de Cour, mais peu

» instruit de la guerre, se plaignoit » avec autant de fierté que d'aigreur, » de la préférence que l'on donnoit à » un Officier de fortune sur lui . . . » M. *de Chevert* en fut averti, & crut » devoir se venger de la façon suivante. » Un jour que M. le Maréchal de *Belle-* » *Isle* lui avoit destiné un détachement » aussi difficile que glorieux, s'il réus- » sissoit, M. *de Chevert* rechercha & » acosta cet Officier : *Monsieur*, lui » dit-il, *je suis toujours étonné que l'on* » *n'employe pas un homme de votre* » *mérite*—*Ce n'est pas ma faute*, répon- » dit l'Officier Général, *tout se fait* » *ici par faveur, & j'ai demandé plu-* » *sieurs détachements inutilement*—. » *J'en fais un*, lui dit alors M. *de Che-* » *vert*, *qui vous conviendroit parfaite-* » *ment* . . . . A mesure que M. *de* » *Chevert* lui en faisoit le détail, l'Offi- » cier Général pensoit, rêvoit, s'at- » tristoit, & finit enfin par lui dire » que ce n'étoit pas à son tour à mar- » cher, & qu'il falloit laisser ce déta- » chement à quelqu'un qui connût » le pays, enfin il le refusa. Alors » M. *de Chevert* lui dit : *Eh bien !* Mon-

» sieur, *ce détachement m'est destiné,* » *c'est par des entreprises périlleuses,* » *& que vous refuseriez, que j'ai acquis* » *les grades où je suis parvenu; je sais* » *ce que vous avez dit de moi, & com-* » *bien vous avez cherché à me déprécier,* » *mais à présent je suis bien vengé.*

M. *de Boussannelle* est bien loin de regarder la religion comme incompatible avec le courage & les fonctions militaires: il est même persuadé qu'il n'y a point de plus braves soldats, que ceux qui ont de la piété; aussi ne cesse-t-il de la leur recommander, comme la base de tous leurs devoirs, & il cite à ce sujet des exemples aussi curieux qu'édifiants.

Un privilège bien précieux que cet Auteur rappelle aux Officiers supérieurs, est celui de créer Officiers, dans le moment d'une action, les braves soldats qui s'y distinguent. Il se plaint de ce qu'il est tombé en désuétude, & prouve par beaucoup d'autorités que les Colonels, Mestres-de-Camp, &c. ont joui de tout temps de ce droit si intéressant.

« Sire, disoit le Chevalier *Bayard* » *à François I*, je n'ai d'autres dans

» ma Compagnie, que des Soldats
» intrépides, & entr'autres, un fier
» homme, le fils d'un de mes Tambours,
» qui me montre le chemin de par-
» tout ; c'eſt un démon d'eſcalade &
» de courage : certes, Votre Majeſté
» feroit un grand coup de me le faire
» Officier. Son père n'a jamais pu le
» devenir, à cauſe, a-t-on dit, de ſa
» caiſſe & de ſa caſaque ; & cependant
» c'eſt un rude & maître compagnon...
» *Bayard*, mon ami, dit le Roi,
» caiſſes & caſaques ſont honorables à
» mon ſervice : faiſons Officiers, tout
» dans ce moment, le père & le fils
» enſemble, & toute la race encore,
» ſi vous le voulez, puiſqu'elle eſt ſi
» loyale. Que ne les avez-vous faits
» vous-même tout ſeul ? n'avez-vous
» pas ce droit ? Où ſont-ils ces bons
» & braves enfans ? faiſons-les venir,
» & je veux qu'ils ſoient Officiers ſur
» l'heure. Qu'en penſez-vous, *Bayard* ?

Cet Ouvrage reſpire par-tout la Religion & le patriotiſme. L'Auteur lui-même ne peut-être qu'un brave & vertueux Officier. On pourroit intituler ſon livre, *le Breviaire du Soldat*.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

*Traité Philoſophique & Politique ſur le Luxe ; par M. l'*Abbé Pluquet, *2 vol.* in-12. *A Paris, chez* Barrois *l'aîné* & Barrois *le jeune, Libraires, quai des Auguſtins.*

SECOND EXTRAIT.

DANS le compte que je vous ai déjà rendu, Monſieur, de cet excellent ouvrage, vous avez vu quelle eſt l'origine & la nature du *luxe*, & les effets qu'il doit produire ſur le cœur de l'homme : l'Auteur paſſe à l'examen des effets du *luxe* ſur l'eſprit, & ces

effets dérivent naturellement de la définition même du *luxe*, qu'il ne faut jamais oublier : puiſque c'eſt le propre du *luxe* de faire conſiſter le bonheur de l'homme dans la recherche des ſenſations agréables, il doit néceſſairement affoiblir & dégrader toutes les facultés de l'ame : en effet, toutes les opérations de l'eſprit exigent une ſorte de contention & d'application, une combinaiſon & une comparaiſon d'idées, d'où réſultent les jugemens que nous portons ſur les divers objets : l'ame de tout homme qui penſe, qui réfléchit & qui raiſonne, eſt néceſſairement dans un état actif ; mais le *luxe* la dépouille de la faculté de réfléchir, de comparer des idées, de découvrir des rapports ; il la réduit à l'état d'un être purement ſenſitif : l'homme de *luxe* qui paſſe ſa vie dans la recherche des ſenſations agréables, ne peut avoir ni intelligence, ni mémoire, ni ſagacité, ni étendue d'eſprit : ſon ame uniquement abandonnée aux ſenſations, eſt dans un état paſſif ; ou ſi elle agit, ce n'eſt que pour écarter tout ce qui pourroit troubler ſa jouiſ-

ſance : c'eſt ainſi que dans un repas où la converſation étoit devenue un peu bruyante, un gourmand juſqu'alors renfermé en lui-même, & dont l'ame étoit livrée toute entière aux ſaveurs qui affectoient ſon palais, rompit tout-à-coup le ſilence, & s'écria : *Paix donc, on ne ſçait ce que l'on mange.*

La molleſſe du corps ſe communique toujours à l'eſprit. *Sénéque* parle d'une eſpèce de voluptueux, pour qui la réflexion étoit une fatigue ſi inſupportable, qu'ils ne ſçavoient ni quand ils vouloient ſe mettre à table, ni quand ils vouloient en ſortir ; il falloit qu'un eſclave ou un complaiſant les en avertît ; on diſoit même qu'un de ces efféminés, au ſortir du bain, renfermé dans ſa chaiſe & porté par ſes eſclaves, leur demanda s'il étoit aſſis. (1) Lors même que l'homme de *luxe* recherche les plaiſirs de l'eſprit, il ne veut pas qu'ils l'arrachent à l'indolence, ni qu'ils l'obligent à la moindre

(1) Sénéque, de la Briéveté de la Vie, chap. 12.

attention... C'eſt ainſi que dans le prologue du *Chevalier Joueur* de *Dufreſni*, *Valere* dit à l'*Etourdi* : « tu ris ſeulement, quand tu entends le Parterre » rire, ſans te ſoucier ſi les plaiſanteries ſortent du ſujet ou non ; pour » les endroits fins & délicats qui font » plaiſir ſans faire rire, tu n'y fais » pas attention ; que me fait à moi le » ſujet, répond l'*Etourdi*, je ne veux » écouter que les endroits qui font » rire : pourquoi de l'attention ; je » ſoutiens moi, qu'une pièce ne vaut » rien, quand il faut de l'attention » pour la trouver bonne ».

Il ſe trouve cependant dans les ſiècles de *luxe*, des hommes d'eſprit & même de génie ; mais ce n'eſt pas dans le ſein du *luxe*, qu'ils ont été élevés, & qu'ils ont acquis leurs talens ; c'eſt le déſir de s'enrichir qui éveille & développe leur induſtrie ; & alors le *luxe* ne porte leur activité que vers des arts frivoles ou même dangereux ; aucune des connoiſſances qui rendent l'homme meilleur, n'eſt alors accueillie. La réputation & la fortune ſont pour ceux qui excellent dans l'art d'amuſer les riches, & de leur

faire éprouver des ſenſations agréables. Les Poëtes, les Peintres, les Muſiciens, les Hiſtrions ; voilà les hommes qui uſurpent l'eſtime & le reſpect dus à la vertu.

Antoine accorda les Tributs de quatre Villes, & une Garde au Joueur de luth *Anaxenor*, & la Ville de Thyane voulut qu'il portât la robe de pourpre dont on décoroit la ſtatue de Jupiter, Conſervateur des Villes. C'étoit ainſi qu'il étoit repréſenté dans la Place publique & ſur le Théâtre, avec cette inſcription : « Eſt-il un bonheur égal à celui d'entendre un chanteur tel qu'*Anaxenor*, qui, » par ſa [redacted] a mérité les honneurs » qu'on r[redacted]ux Dieux ». (1) Sous les premiers Empereurs Romains, on vit les Chevaliers, les Sénateurs, les premiers Magiſtrats attendre l'Hiſtrion dans ſon antichambre, & l'accompagner juſqu'au Théâtre, comme les Cliens accompagnoient leur Patron.

» Les talens de *Pilade* & de *Bathylle*, » diſoit *Sénéque*, ſont aſſurés d'un

(1) Strabon, liv. 14, page 648.

» grand nombre d'imitateurs ; des » Théâtres particuliers retentiſſent » dans toute la Ville des danſes infames » de l'un & de l'autre ſexe. Le mari » & la femme ſe diſputent l'avantage » d'accompagner publiquement les » Bateleurs, & de leur donner la » place d'honneur. » Ne voit-on pas aujourd'hui dans toute l'Europe la même émulation? les perſonnes les plus conſidérables ne s'exerçent-elles pas dans l'art des *Roſcius* & des *Pylade*? n'aſpirent-elles pas à la gloire des Hiſtrions ? n'inſpirent-elles pas cette noble ambition à leurs enfans, dès l'âge le plus tendre.

Les Sciences ſe fo[illegible]rmées par l'attention, la ſagacit[illegible] raiſonnement & les obſervations combinées d'un grand nombre d'hommes; elles ne peuvent ſe perfectionner ni même ſe conſerver que par les mêmes moyens. Par-tout où le *luxe* règne long temps, on en vient au point de ne pouvoir plus entendre les principes même de ces Sciences, bien loin de pouvoir faire de nouvelles applications de ces principes. Le *luxe*

doit donc introduire à la fin, l'ignorance & la barbarie, vérité fondée ſur l'Hiſtoire & ſur d'expérience de tous les ſiècles ; mais ſes premiers ravages s'étendent ſur les Belles-Lettres, & nous en appercevons déjà des traces ſenſibles.

» A meſure que le *luxe* fait des » progrès dans une Nation, les » lecteurs eſtiment moins les ouvrages » qui tendent à faire connoître des » vérités utiles ; ils leur préfèrent » de petits écrits qui les amuſent ou » qui traitent des matières qui ont » rapport à leurs plaiſirs : c'eſt dans » ces différens objets que les Littéra- » teurs, les Poëtes, les Orateurs » qui déſirent plaire à leur ſiécle, » vont prendre les ſujets de leurs » ouvrages ; eux ſeuls ont des lec- » teurs, eux ſeuls ſont récompenſés. » ainſi *Aſellus Sabinus* reçut de *Tibere* » cent Seſterces, pour le Dialogue » dans lequel le champignon, le » becfigue, l'huître & la tourde ſe » diſputoient le prix (1). D'ailleurs,

(1) Suétone in Tiber.

» pour traiter des ſujets importans, » élevés & grands, il faut une cer- » taine élévation d'ame que le *luxe* » ne permet pas d'acquérir ; & c'eſt » pour cela que *Longin* le regarde » comme la principale cauſe de la » décadence des eſprits.

» Quelles que ſoient les penſées » d'un Ecrivain & les idées qu'il a » ſur les ſujets qu'il traite :

Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu,
Que d'un art délicat les pièces aſſorties,
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties.

« Pour obſerver toutes ces loix » dans la compoſition d'un ouvrage, » il faut connoître à fond le ſujet » que l'on traite, en embraſſer l'éten- » due & les rapports, appercevoir » & ſaiſir la chaîne & la liaiſon des » idées & des ſentimens qui doivent » entrer dans la compoſition de l'ou- » vrage. Or, le *luxe* ne permet pas à » ceux qui cultivent les Lettres, de

» méditer les ſujets qu'ils traitent, il » ôte la ſagacité qui en découvre les » rapports & l'étendue d'eſprit qui » les réunit. Ainſi, à meſure que le » *luxe* fait des progrès, les ouvrages » ſont moins bien compoſés; & comme » il diminue ſans ceſſe la capacité » d'attention, la ſagacité, l'étendue » de l'eſprit, il arrive néceſſairement » un temps où l'on ne ſçait plus diſ- » cerner les idées, les faits, les ſen- » timens qui doivent entrer dans la » compoſition d'un ouvrage, & où » l'on ne ſçait plus donner à ceux que » l'on y fait entrer l'ordre, la ſuite, » la liaiſon néceſſaires, pour qu'ils » forment un tout. En un mot, il » arrive un temps où il n'y a plus » d'unité ni dans la diſpoſition des » différentes parties d'un ouvrage, ni » dans les idées qu'il renferme, ni » dans la manière de l'écrire. Les » ouvrages ne ſont plus alors que des » penſées détachées; lors même que » leurs titres annoncent de la ſuite, » de l'ordre dans les ſujets que l'on » traite. Comme le *luxe* diminue eſſen- » tiellement & ſans ceſſe, la capacité

» d'attention, la ſagacité, l'étendue
» de l'eſprit, il arrive un temps où
» les Auteurs & les Lecteurs n'en ont
» que pour faire ou pour entendre
» une phraſe ; on ne s'apperçoit plus
» alors du déſordre qui règne dans
» les ouvrages, & les contradictions
» ne ſont plus ſenties ni par les Au-
» teurs ni par les Lecteurs. . . . Les
» Auteurs peuvent alors abandonner
» leur ſujet, tomber dans des incon-
» ſéquences, ſe contredire, répéter
» cent fois ce qu'ils ont dit & ce que
» d'autres ont dit, ſans choquer leurs
« Lecteurs. Il ſuffit alors pour ſe faire
» admirer & pour étonner, que cha-
» cune des phraſes ſoit courte :

Et que des traits d'eſprit de temps en temps pétillent.

» . . . Alors les Ecrivains partagés
» entre le *luxe*, la cupidité, le ma-
» nège & l'intrigue, déviennent de
» plus en plus incapables de penſer,
» de méditer, de choiſir les ſujets qu'ils
» doivent traiter & de les bien traiter ;
» d'un autre côté, le progrès du

» *luxe* diminue ſans ceſſe dans les » Nations où il domine, la capacité » d'attention, la ſagacité, l'étendue » d'eſprit, il arrive donc un temps » où les ouvrages d'eſprit, quelque » frivoles qu'ils ſoient, quelque peu » de liaiſon & de ſuite qu'il y ait » dans les penſées qu'ils renferment, » quelque ſuperficielles qu'en ſoient » les idées, demandent pour être en- » tendus, un dégré d'application & » d'intelligence dont les Lecteurs li- » vrés au *luxe* ſont incapables. Alors » l'amour des Lettres s'éteint, & elles » ne ſont plus cultivées que dans les » parties qui ont du rapport au *luxe*; » tels ſont les drames bouffons, les » chanſons, les contes, les facéties, » &c.

Tout ce que dit ici l'Auteur eſt neuf, excellent, lumineux & profond. Il fait ſentir avec la même force, que le *luxe* qui anéantit les principes des Arts & des Sciences, détruit auſſi les principes de la Morale & de la Religion, dépouille l'homme du caractère ſocial que la nature lui a donné, le rend injuſte, inhumain, égoïſte, pu-

ſillanime, frivole, inconſtant, & arrache de ſon ame juſqu'au moindre germe de vertu & d'honnêteté.

Il eſt impoſſible qu'avec un pareil caractère, l'homme ſoit heureux : la nature ſe venge des outrages que lui fait le *luxe* : celui qui s'iſole de ſes ſemblables, qui rompt tous les liens qui l'attachoient à la ſociété, & cherche ſon bonheur dans des ſenſations auxquelles l'eſprit & le cœur n'ont point de part, eſt le plus malheureux de tous les êtres; ſes ſens bientôt émouſſés ne peuvent plus répondre à ſes déſirs toujours inſatiables : les plaiſirs que la nature attache à la ſatisfaction des véritables beſoins, deviennent nuls pour lui, & les jouiſſances factices que ſon imagination ardente pourſuit ſans ceſſe, ſont pour lui une ſource de tourmens; il ruine à la fois ſa ſanté & ſa fortune; martyr de ſa molleſſe, il vieillit avant le temps, toujours avide des plaiſirs que l'âge lui refuſe, ſans conſolation, ſans amis, ſans aucune reſſource en lui-même, dévoré de regrets inutiles & honteux, l'objet des railleries de ceux même

qui partageoient ses plaisirs, il meurt chargé de la haine & du mépris des honnêtes gens, & la seule douceur qui lui reste, est l'espoir du néant. Voilà le système de bonheur si vanté de nos jours, & qui séduit toute l'Europe, dans un siécle auquel on donne le titre de siécle des lumières & de la philosophie.

La peinture fidelle des effets que produit le *luxe* sur l'esprit & sur le cœur de l'homme, suffiroit presque pour montrer combien le *luxe* est nuisible à la société. En effet, le bonheur de la société ne pouvant être fondé que sur les secours mutuels que se donnent les différens membres qui la composent, quels désordres ne doivent pas résulter d'un assemblage d'égoïstes, qui n'ont aucune vertu, aucune inclination sociale, uniquement occcupés à chercher aux dépens des autres, des jouissances solitaires? Le *luxe* tend à augmenter prodigieusement l'inégalité des fortunes, & à concentrer dans un petit nombre de mains, tout l'or & toutes les richesses d'une Nation. Il rend un peuple in-

menſe ; eſclave d'une poignée de riches. Comme rien ne ſuffit jamais aux beſoins toujours renaiſſans du *luxe*, ces riches ne le ſont jamais aſſez ; ils ne ſont occupés qu'a dévorer la ſubſtance des pauvres ; un ſeul d'entr'eux diſſipe ſouvent en un mois, ce qui ſuffiroit à l'honnête entretien de pluſieurs centaines d'hommes pendant une année entière ; & cette exceſſive conſommation que l'on favoriſe encore, bien loin de la réprimer, doit néceſſairement ôter le pain à une foule de malheureux.

La corruption des mœurs que produit le *luxe*, eſt encore un fléau bien terrible pour la ſociété : dès que l'argent eſt regardé comme le premier des biens, il ne doit plus y avoir ni union ni ſubordination dans l'intérieur des familles ; ni bonne foi ni probité dans le commerce ; ni ſageſſe ni vigueur dans les loix ; ni juſtice ni équité dans les Tribunaux. Aucun motif ne peut plus porter les citoyens aux actions grandes & courageuſes, & les détourner des crimes : les récompenſes ſont prodiguées à l'intri-

gue, ou à des talens frivoles; les peines, on ſçait les moyens de les éluder; la Religion, le frein le plus puiſſant des paſſions humaines, le meilleur correctif des abus qui ſe gliſſent dans les Gouvernemens les plus ſages, la Religion eſt foulée aux pieds.

M. *Pluquet* fait à ce ſujet une digreſſion très-intéreſſante, pour prouver que la Religion eſt le plus ſûr fondement du bonheur public & de la proſpérité des Empires. Ce ne ſont point des Théologiens, des Pères de l'Egliſe que l'Auteur cite à l'appui de ſon ſentiment: leur autorité paroîtroit peut-être ſuſpecte à la ſecte des *libres penſeurs* de notre ſiécle: ce ſont les plus grands Philoſophes de l'antiquité: c'eſt *Platon*, c'eſt *Ariſtote*, c'eſt *Ciceron*, qu'on n'accuſera ſans doute ni de fanatiſme ni de barbarie: parmi les modernes, c'eſt *Machiavel*, qui n'étoit aſſûrément pas un cagot ni un homme ſuperſtitieux.

« Premièrement, dit *Ciceron*, que » les citoyens de notre République » ſoient pleinement convaincus que » les Dieux ſont les maîtres & les

» souverains de toutes choſes, que » tout ſe fait par leur bon plaiſir, » qu'ils comblent le genre humain de » leurs bienfaits, que leurs regards » perçans démêlent l'intérieur de cha- » cun de nous, nos actions bonnes » & mauvaiſes, & les diſpoſitions » que nous apportons à leur culte, & » qu'ils tiennent un compte exact de » ceux qui les honorent ſincèrement » & des impies, pour récompenſer » les uns & pour punir les autres, » ſelon leur mérite.

» Quand une fois les eſprits ſeront » pénétrés de ces ſentimens, ils ſe- » ront diſpoſés à recevoir toutes les » vérités utiles. Eh! qu'y a-t-il de » plus vrai, que de penſer qu'aucun » homme ne doit être aſſez follement » extravagant pour croire qu'il eſt » doué de raiſon & d'intelligence, » tandis qu'il n'y en a ni dans le ciel, » ni dans le monde, ou que les phé- » nomènes qu'il offre ne ſont pas » l'ouvrage de la raiſon, quoique leur » explication ſurpaſſe la force de la » raiſon.

» Où eſt l'homme qui voulût con-

» teſter ou méconnoître l'utilité de » ces ſentimens, s'il réfléchiſſoit ſur » l'étendue & ſur la multitude des » choſes qui tirent leur sûreté de la » force des ſermens, s'il penſoit com- » bien la foi des traités eſt néceſſaire, » combien l'union des hommes eſt » devenue sûre, inviolable & ſacrée, » lorſqu'ils ont eu pour garans, pour » témoins & pour juges de leur » union, de leur fidélité, les Dieux » immortels ».

Machiavel eſt encore plus fort & plus précis. « Après avoir bien conſidéré le » tout, dit-il, je conclus que la Reli- » gion que *Numa* introduiſit dans la » République, fut une des principales » cauſes de ſon bonheur, parce qu'elle » facilita l'établiſſement des beaux » règlemens, qui ne manquent jamais » d'être ſuivis de la fortune, & par » conſéquent de l'heureux ſuccès des » entrepriſes : & comme l'obſervation » du ſervice divin eſt la cauſe de la » grandeur des Etats, auſſi le mépris » qu'on en fait eſt la cauſe de leur » ruine, parce qu'où la crainte de

» Dieu ne se trouve pas, il faut que » l'Etat périsse. »

L'Auteur observe ensuite que chez les anciens, « les Sophistes, qui » nioient la Religion & son utilité, » étoient vains, orgueilleux, perfides, » avares, méchans, ignorans; &, » comme le dit *Ciceron*, de petits » Philosophes : » la nécessité de la Religion pour conserver les mœurs, réprimer les passions des hommes & resserrer les nœuds de la société, est le plus fort argument qu'on puisse opposer aux Ecrivains irreligieux, & la meilleure manière de les réfuter; ils éludent par des subtilités & des sophismes tous les autres raisonnemens, celui-là est & sera toujours pour eux sans replique. Quand une fois les citoyens devenus esclaves de leurs plaisirs, n'ont plus ni ressort ni caractère; lorsque de l'autre côté, le Souverain & tous ceux qui l'environnent, ne connoissent plus d'autre loi que les besoins d'un *luxe*, à qui rien ne suffit, l'autorité destinée à protéger le peuple, se change à la longue, en tyrannie & en despotisme. Alors « le

» Monarque, l'Adminiſtrateur de l'au-
» torité ſouveraine, ſera donc uſage
» de tout ſon pouvoir, il employera
» toutes les reſſources que lui four-
» niſſent ſes prérogatives, pour ren-
» dre inutiles ou pour anéantir des
» loix qui aſsûrent aux citoyens la
» propriété & la jouiſſance tranquille
» de leurs biens, de leur liberté &
» de leurs perſonnes. Il tend ſans
» ceſſe à acquérir ſur tout ce que
» l'Etat renferme, un pouvoir abſolu,
» & à détruire les loix qui déterminent
» les bornes de ſon autorité, ou qui
» en règlent l'uſage.

« Voilà l'objet des vœux les plus
» ardens du Souverain, du Magiſtrat,
» de l'Adminiſtrateur de la plus petite
» portion de l'autorité ſouveraine,
» dans un Etat livré au *luxe*. C'eſt
» vers cet objet que ſont dirigées
» toutes les opérations politiques : le
» Souverain, le Magiſtrat, l'Adminiſ-
» trateur ſe tranſmettent ce projet &
» le ſuivent par inſtinct, quelque
» médiocres qu'ils ſoient.

« Il eſt facile de maſquer ce projet
» aux yeux d'une Nation livrée au

» *luxe*, parce qu'elle eſt frivole, igno-
» rante & voluptueuſe, diſſipée, inca-
» pable d'attention & de prévoyance,
» comme je l'ai prouvé, en expoſant
» les effets du *luxe* ſur l'eſprit & ſur le
» caractère.

« Les abus que le *luxe* entraîne dans
» un Etat, fourniſſent ſans ceſſe au
» Souverain des prétextes pour ag-
» grandir ſon pouvoir, & pour étendre
» ſon autorité ſans ſe rendre ſuſpect,
» & ſans qu'il ait beſoin pour cela,
» de génie ou d'une grande habileté.

« Il peut même engager tous les
» ordres de l'Etat à lui remettre la
» portion d'autorité dont ils jouiſſent.

» Une Nation livrée au *luxe* fait
» conſiſter ſon bonheur dans la magni-
» ficence des habits, dans les commo-
» dités, dans les diſſipations, dans
» les amuſemens, dans tout ce qui
» flatte les ſens; elle n'eſt occupée
» que des *jouiſſances*, ou des moyens
» de s'en procurer: elle révère comme
» une divinité bienfaiſante celui qui
» lui procure des manufactures, des
» arts, des ſpectacles, & qui la diſ-
» penſe des ſoins que demande l'ad-

» miniſtration de la choſe publique. » Les citoyens de cette Nation re» gardent comme un aſſujettiſſe» ment, le droit de participer à cette » adminiſtration ; ils en regardent la » ceſſion comme une action ſage, » & le Souverain qui s'en charge » comme un bienfaiteur, ou comme » une dupe ».

Nos politiques ſuperficiels prétendent nous perſuader que le *luxe* enrichit les Etats ; M. l'Abbé *Pluquet* prouve invinciblement qu'il les appauvrit, qu'il ruine l'agriculture, l'induſtrie & le commerce, par l'excès des impôts & la manière de les percevoir ; & que cette grande abondance d'argent qui ſéduit les raiſonneurs frivoles dans une Nation livrée au *luxe*, eſt préciſément ce qui amène l'indigence.

Enfin le *luxe* affoiblit les Empires, parce qu'il nuit à la population, & fait redouter aux hommes corrompus, le doux nom de père : parce qu'il ôte aux citoyens la vigueur & le courage néceſſaires pour la défenſe de la patrie.

La dernière partie de cet ouvrage,

qui paroît au premier coup-d'œil, la plus importante, eſt au fond la moins utile. L'Auteur y traite de l'extinction du *luxe*; il y propoſe les moyens de le combattre & de le réprimer : ces moyens ſont d'éclairer le public par d'excellens ouvrages ſur les dangers du *luxe*; de faire renaître dans le cœur des citoyens le goût des vrais plaiſirs & les inclinations ſociales : ces moyens ſont impraticables & inſuffiſans. Les meilleurs ouvrages ne produiſent aucun effet, lorſqu'ils choquent le goût dominant d'une Nation, & qu'ils s'élèvent contre les paſſions à la mode : s'ils ſont éloquens & bien écrits, on les lit comme de beaux Romans : les ſublimes déclamations de *J. J.* contre la corruption du ſiécle, n'ont pas contribué à réformer les mœurs; mais ſon *Emile* qui flatte la foibleſſe des parens pour leurs enfans, a perdu l'éducation; mais ſon *Héloïſe*, où il pare le vice des couleurs de la vertu, a ſéduit une foule de femmes & de jeunes gens : comment inſpirer à des hommes corrompus, abandonnés à tous les excès du *luxe*, le goût de la

ſimplicité & de la vertu? le pouvoir de la philoſophie humaine ne s'étend pas juſques là; il y a dans les mœurs un progrès néceſſaire, que tous les efforts des ſages ne pourront jamais arrêter. Le déſir même du bonheur ſi naturel à l'homme, qui le porte à chercher ſans ceſſe les moyens d'améliorer ſa ſituation, l'empêche de ſe fixer à l'état du vrai bonheur, quand une fois il l'a trouvé. Les Etats comme les particuliers, cherchent toujours à s'aggrandir & à s'enrichir, ils ne peuvent s'aggrandir ni s'enrichir, ſans ſe corrompre, & la corruption s'augmente toujours, juſques à ce que l'excès même du déſordre produiſe une révolution qui les ramène au point de misère dont ils étoient partis. Tout eſt en mouvement dans la nature, rien ne reſte dans la même ſituation; tout croît & décroît ſucceſſivement; les ſociétés politiques ont, comme la vie des individus, leurs différens âges: c'eſt des circonſtances & de la néceſſité, qu'il faut attendre l'extinction du *luxe*, non des écrits des Philoſophes.

Le Sénat autrefois, ſe plaignit à

Tibere, des désordres occasionnés par le *luxe*, & le supplia d'y remédier; *Tibere* regarda l'entreprise comme au-dessus de ses forces, & il prouva l'impossibilité d'éteindre le *luxe*, par des raisons qui auroient dû faire impression sur M. l'Abbé *Pluquet*. Cependant le *luxe*, particulièrement celui des tables, diminua beaucoup à Rome au commencement du règne de *Galba*; mais *Tacite* nous apprend les causes de ce changement. « Autrefois les anciennes maisons, lorsqu'elles étoient » opulentes & les familles nouvellement illustrées, se livroient au goût » de la magnificence, jusqu'à s'abîmer: » cultiver le peuple de Rome, les » Provinces, les Rois, en recevoir » à son tour des marques d'attachement & de respect, ne passoit pas » encore pour un crime; plus on étoit » somptueux, plus on avoit de consi» dération & de clients; mais lorsqu'on » vit une barbare politique immoler » ce qui lui faisoit ombrage, & la » célébrité devenir un Arrêt de mort, » chacun se resserra prudemment: » d'ailleurs, une multitude d'hommes

» nouveaux,

» nouveaux, tirés des Colonies, des » Villes municipales, & même des » Provinces, apportoient dans le » Sénat, ce goût d'épargne qui leur » étoit naturel, & ils ne le perdirent » point, lors même que la fortune » où leurs talens les eurent fait parve- » nir vers la fin de leurs jours, à de » très-grandes richesses. » On voit par là, que la diminution du *luxe* fut l'ouvrage des révolutions politiques, & non des préceptes des sages.

L'ouvrage de M. l'Abbé *Pluquet* est sans contredit le meilleur & le plus profond qui ait jamais été écrit sur le *luxe* : c'est aussi un des plus solides & des plus philosophiques qu'on ait vu paroître depuis fort long-temps. C'est dommage que la forme n'en soit pas plus élégante & plus agréable. L'Auteur a une marche très-méthodique, mais extrêmement lente ; & souvent par des répétitions fastidieuses, il excède le lecteur, irrité de faire tant de chemin sans avancer. Il discute longuement & pesamment ; il définit, pose des argumens, & conclut d'une manière scholastique : son style, quoi-

que pur & ſain, eſt diffus, traînant, ſans aucun nerf, ſans aucune ſubſtance; en un mot, l'antipode du ſtyle de *Monteſquieu*. Ces deux Ecrivains me paroiſſent avoir donné dans les deux extrêmités oppoſées. Ce n'eſt pas dans un ſiècle tel que le nôtre, où la forme emporte preſque toujours le fond, qu'il faut s'aviſer de préſenter la raiſon & la vérité ſans ornemens; & je crains que le défaut d'éloquence & de coloris n'empêche l'ouvrage de M. l'Abbé *Pluquet* d'être lu & goûté autant qu'il le mérite, par la juſteſſe des idées & la ſolidité des principes.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Le Payſan & la Payſanne pervertis, ou *les Dangers de la Ville*, *Hiſtoire récente*, *miſe au jour d'après les véritables Lettres des perſonnages*; *par M.* N. E. Retif de la Bretonne. *4 vol.* in-12. *d'environ 550 pages chacun*, *avec figures.*

Il eſt des Ouvrges dont je m'empreſſe de vous donner un extrait, pour vous exciter à les lire; il en eſt d'autres que je vous eſquiſſe, dans la vue d'épargner votre temps & votre argent : en voici un à l'égard duquel la ſorte de miniſtère public que remplit une homme de lettres qui reſpecte les bonnes mœurs, m'impoſe de cruelles obligations. C'eſt en même temps pour moi une tâche bien déſagréable & un devoir d'honnêteté, que de l'analyſer de manière que vous puiſſiez juger ſi ſa lecture eſt utile ou

dangereuſe. L'Auteur devroit bien en compoſer un abrégé qui ne contînt que les parties excellentes, ſéparées de toutes celles qui, révoltantes par le fond, ſont auſſi dégoûtantes par leur forme; & certainement l'Auteur eſt plus que perſonne en état de faire de cet abrégé un ouvrage digne des plus grands éloges, & ſuſceptible de produire beaucoup de bien.

Une note nous apprend que le *Payſan perverti* imprimé en 1775, a été traduit en Anglois, & a eu 42 *éditions à Londres, en Allemand*, quatre. Nous ignorons combien d'éditions on a fait de la *Payſanne pervertie*. Le ſilence modeſte de l'Auteur à ce ſujet, ne nous porte point à croire que cette autre production ait trouvé moins d'amateurs. Il vous ſuffira de ſçavoir que les quatre gros volumes que je vous annonce, Monſieur, ſont l'Hiſtoire d'*Edmond Rameau*, *Payſan perverti*, & l'Hiſtoire d'*Urſule Rameau*, ſa ſœur, *Payſanne pervertie*, combinées enſemble; & vous pouvez compter que le titre eſt bien rempli; car on ne

vit nulle part une auſſi hideuſe perverſion. Cette nouvelle forme ſupprime les répétitions & les renvois, en mettant de ſuite les évènemens des deux Hiſtoires, qui n'en font plus qu'une ; l'Auteur y a inſéré des notes très-nombreuſes, & il a marqué, par des chiffres, en marge, les *pas* que font vers le mal les deux individus dont il s'eſt chargé de peindre la corruption dans tous ſes dégrés.

Pour vous diſpenſer de parcourir les longs détails de ce Roman, où tout eſt préſenté avec une vérité, je dirois preſque brutale, qui ne voile aucun des traits du libertinage le plus effronté, toujours dans la louable & méritoire intention de faire chérir la vertu ; je vous tranſcrirai ici l'Epigraphe qui, à la tête du premier volume, n'a encore que quatre lignes, & qui s'allonge en paſſant d'une partie à une autre ; de façon qu'à la quinzième, elle eſt telle que la voici :

« La naïveté, l'innocence, la candeur
» L'enchantement ſéducteur de la Ville,
» Les femmes, les déſirs, les plaiſirs,

» La volupté, les écarts, l'égarement,
» La licence, la débauche, le vice.
» Le crime, l'échafaud, l'infamie,
» Le déſeſpoir,
» La mort.

Ce premier coup-d'œil ſur la marche de l'ouvrage, fait aſſez voir que le mal y abonde plus que le bien; & le cyniſme de l'un y combat les heureux effets de la naïveté de l'autre. La fable eſt vigoureuſement conçue. *Edmond & Urſule, bons, innocens, beaux dans l'enfance*, vont ſe perdre *à la Ville*. Le caractère des Villageois ſimples, confians, ſenſibles, pieux, vrais ſages, eſt on ne peut pas plus attachant, & tracé d'une main de maître; mais dans ce livre, de pareils modèles ne ſçauroient répondre que fort peu à leur deſtination; des images de lubricité, de crapule, des leçons de perverſité, de luxure, de proſtitution, d'impiété, de matérialiſme, des détails circonſtanciés avec complaiſance, de mille excès de turpitude que cache encore la plus vile

canaille, exposés en actions ou en termes trop souvent énergiques, nuiront infiniment plus que ne feront utiles ces modèles & le châtiment d'*Edmond* & d'*Ursule*. Il est une décence publique dont un Ecrivain ne s'écarte jamais sans s'avilir; quelque noble que puisse être son motif, s'il ne la respecte pas, il blesse l'humanité en rêvant qu'il la sert & l'honore.

Vous auriez, Monsieur, une notion suffisante de tous les faits qui composent ce Roman, si je copiois ici la *Complainte* que *Pierre*, frère aîné d'*Edmond*, a prié « M. *Nicolas-Edme* » *Retif*, celui qui a fait & imprimé la » Vie de son père *Edme* d'heureuse » mémoire, » de *rimer & mesurer sur un chant* convenable, pour rendre cette Histoire *perdurable*, *qu'icelui a bien voulu octroyer*; mais cette *Complainte* a 56 couplets.

L'Auteur fait lui-même justice de ses deux premiers personnages, dans le dix-septième couplet :

« Tous deux dans le libertinage,
» On les vit marcher à grands pas;

» Mais la Sœur plus foible & *moins ſage*,
» Alla plus loin, tomba plus bas :
» Par *Gaudet* étant pervertie,
» Elle commit mille forfaits.....
» La penſée en ſeroit ſalie,
» Si la langue en diſoit les traits. »

Or, la plume a exprimé, dans les détails les plus recherchés, ces traits que la langue ne doit pas *dire*; la licence eſt pouſſée ſi loin que l'Éditeur a mis à la tête de la 251e lettre, cette note remarquable : « O Dieu ! » ce que peut la corruption des Villes ! » l'air ſeroit ſouillé ſi on liſoit tout » haut cette lettre. » Par quel ſpécieux ſophiſme perſuadera-t-on à des lecteurs délicats, qu'une pareille correſpondance puiſſe atteindre le but qu'on lui prête, être utile aux mœurs, être ou un obſtacle ou un remède que la ſageſſe oppoſe aux progrès du mal ?

Quand l'Auteur dit : « c'eſt des » lettres du reſpectable *frère* & de la » vertueuſe belle-ſœur du *Payſan* & » de la *Payſane*, que j'attendis... un » ſuccès mérité : la Religion, la ten-

» dresse paternelle, maternelle, filiale, » fraternelle, y *brillent* d'un éclat pur » & sans tache..... » Il a raison ; & c'est ce qui fait vivement regretter que ces morceaux soient enfouis dans un plus grand nombre d'autres, dont la lecture n'est possible qu'aux personnes qui se permettent de tout lire, ou qui le doivent pour le bien public.

« On trouve, dit-il, dans cette » production, le simple, l'attendrissant, le *sublime*, le terrible. » Il auroit pu, sans jactance, ajouter qu'on y trouve, & plus fréquemment, l'abominable, l'exécrable, en morale, en action, & sous les couleurs les plus obscènes.

« Le vice y est peint hideux. » Quand les grands Moralistes & les estimables Auteurs des Romans vraiment moraux, ont représenté le vice, ils l'ont représenté hideux ; mais si l'honnêteté, la pudeur du Peintre n'ont pas affoibli l'expression, la fidélité de la peinture n'a pas fait la honte du Peintre. Il s'agit d'inspirer l'horreur du vice, & non de faire rougir de son image. D'ailleurs, le

vice eſt-il *hideux* dans une lettre où *Edmond* raconte ſes aventures avec *une corruptrice* capable, ſuivant la note qui précède la lettre, *de rendre le vice aimable, s'il pouvoit l'être.*

La vertu, pourſuit-il, y eſt peinte » comme elle aſſiſte devant le trône » de Dieu. » Ces mots donnent-ils une idée bien juſte de ce que peut être la vertu des perſonnages de ce Roman ? En décrivant avec une fatale complaiſance, les diverſes gradations de la perverſité la plus crapuleuſe, l'Auteur a le malheur de trouver preſque toujours ſous ſa plume, alors ſi féconde, des termes moins vagues, qui ne laiſſent que trop des idées claires dans leur ſaleté. Pourquoi parler de la préſence de Dieu dans un volumineux ramas de maximes de débauche, qu'il ſeroit ſi bon que perſonne ne ſçut, miſes en oppoſition avec quelques vérités de morale-pratique, qu'on peut ſi bien lire ailleurs ſans dévorer ce fatras immonde qui les deshonoreroit, ſi elles pouvoient être deshonorées ?

« On y voit la naïveté, l'inno-

» cence, la perversion, la volupté,
» la débauche, les remords, la péni-
» tence, une conduite admirable, &
» digne d'un saint & d'une sainte,
» dans les deux mêmes personnes,
» sans qu'elles changent de caractère;
» le vice leur est étranger, & la vertu
» naturelle; laissés à eux-mêmes, le
» frère & la sœur y reviennent. » Que gagne-t-on à voir la perversion & la débauche dans toute leur nudité? Supposons qu'un *Arétin* de la Courtille représentât la vie de la plus insigne pécheresse en une suite de tableaux; que pour faire de cela des œuvres morales, il écrivît au bas des cadres: *quelle horreur! l'homme abominable! elle s'abîme dans le crime*, &c.; que quelques tableaux çà & là, offrissent d'honnêtes gens, & les derniers le repentir & les remords; les morceaux recherchés par les amateurs, & qui pourroient faire vendre la collection, ne convertiroient, n'édifieroient certainement personne. On ne sçauroit trop le redire, le moraliste honnête se respecte jusque dans les descriptions de ce qu'il y a plus mé-

prisable ; & quand le génie peint des objets horribles, ses couleurs ne sont pas des ordures.

» Que les *petits puristes* critiquent, » *s'ils l'osent*, & le style & les détails, » ajoute l'Auteur. *Tout cela* part *du* » *cœur* ; & ils ne le connoissent pas ; » ils n'ont que de l'esprit ». Sans être *puriste*, ni *préjugiste*, on peut, on doit même *oser* croire qu'un débordement de faits & d'expressions sales, la prostitution, l'inceste, le sacrilège, *ne partent pas du cœur* de celui qui veut influer en bien sur les mœurs ; qu'un style bas, rampant, lâche, verbeux, tantôt virulent & tantôt digne d'une *malheureuse* dévergondée, les *charmes rapetassés* & *la vertu ravaudée* d'*Ursule* (Lettre 558e) ; de grossières injures prodiguées à des littérateurs estimés, sans aucun motif annoncé, sans que le plan de l'ouvrage conduise à faire aucune mention d'eux, ne *partent pas du cœur* de cet Auteur, quelque peu d'esprit qu'il ait voulu y mettre.

Il a recours, pour grossir ce livre, à un expédient, qui ne vous paroîtra pas adroit. L'un de ses personnages,

Gaudet d'Arras, est un scélérat ; il l'est à tel point, que c'est un vrai malheur pour un homme sensible, que d'avoir imaginé un pareil rôle. Or, c'est ce *Gaudet* qui donne pour un de ses ouvrages une production que, dans d'autres brochures, l'Auteur a donné pour être de lui-même, & dont je vous ai entretenu à propos de son Roman intitulé *les Françoises*, *Année Littéraire*, N°. 6, 1787, lettre XVIII, où il en a inséré des lambeaux, sous le nom de *Lettres*. Le pis est que ce *Gaudet* confie quelques-unes de ces *Juvenales* du *Hibou*, c'est leur nouveau titre, à *Edmond*, pour qu'il les communique à une Marquise qu'ils ont le dessein d'achever de corrompre, au cas qu'elle conserve encore des principes. Ces *Juvenales* sont semées dans l'ouvrage, sans motif, sans but, à propos de rien, au nombre de cinq dans le volume II, & de douze dans le IVe. Je m'arrêterai de préférence à ces hors-d'œuvres, parce qu'ils sont ce qu'il y a de nouveau dans ce Roman, composé de deux Romans déjà connus autant que leur

manière bizarre & ignoble a pu donner envie de les connoître. Leurs titres sont : *les Bulles de Savon.* — *L'Inégalité.* — *La Vérité.* — *La Satyre* — *La mort.* — *Le Début du Spectateur nocturne.* — *Le Tragique & le Comique.* — *Le Goût.* — *La Politique.* — *Le Serpent.* — *La Sauterelle.* — *Les Tapageurs.* — *Le Bonheur.* — *La Parure.* — *Les Femmes.* — *Les Coquettes.* — *Les Catins.*

Les Bulles de Savon offrent, entre autres paradoxes, celui-ci : l'Egoïsme est la source de toutes les vertus ; & un *Moraliste* fort patient, qui n'est pas de cet avis, est confondu par des argumens de cette force : « tu te trompes, » tu te trompes... plus je serai amoureux, plus aussi je serai porté à » procurer le même bonheur à mes » semblables. » Le *Hibou* ne trouve nulle part de véritable *compassion* que dans les *riches egoïstes.* Un autre principe du *Hibou*, c'est que « la pensée » de la mort est une *dépravation* de » notre raison ; une bulle de savon » soufflée par un sophiste, pour se faire » admirer. » La mort n'est, selon lui,

que le *néant*. Telles ſont ſes découvertes, vraies trouvailles de *Hibou*. Une *belle vérité* qu'il annonce à ſon ſiécle, c'eſt « qu'il n'y eut, qu'il n'y » a, qu'il n'y aura jamais de ſiècle où » les hommes *furent* meilleurs ou pi- » res. Qu'*il n'y eut, qu'il n'y a, qu'il n'y aura. . . furent*, ne ſont pas de ce ſtyle que cenſurent les *Puriſtes*; mais le fond de cette *belle vérité* dérange horriblement tous les ſyſtêmes ſur la perfectibilité de l'homme, & peut-être un peu celui de l'Auteur ſur l'effet moral de ſon livre. Ce *Hibou* eſt un grand *tapageur* en Métaphyſique.

» Il ne faut, dit-il, être ni bon » ni méchant, mais juſte, *juſte comme* » *Dieu même*: & voilà ce que ſeroient » les hommes ſans toutes les loix: » n'étant point contraints par les » hommes, qui ne ſont que leurs égaux, » & dont l'empire les revolte toujours, » ils auroient été juſtes. —Otez les » loix, dit-il ailleurs, auſſitôt me voilà » rendu à ma dignité ». On conçoit pourquoi un *Gaudet* prête de pareils Ouvrages, à une femme qu'il veut abîmer dans le mal; mais on ne con-

çoit guère pourquoi un écrivain qui se pique de concourir au bien de l'humanité, donne ensuite comme sien un radotage attribué ici à un corrupteur.

Autre principe. « Sans l'instruction, » la bonté auroit été également répar- » tie entre les hommes. — Quel a » donc été le vrai, l'entier effet de l'ins- » truction sur trente hommes, par » exemple? d'en rendre meilleurs *trois*, » *dix-sept* autres pires qu'ils n'étoient, » & d'en laisser *dix* neutres, c'est-à- » dire, ni pires, ni meilleurs, mais » *indifférents*; sur la somme entière des » trente, *zéro* est l'équilibre. Vous n'a- » vez donc fait, ô grand Moraliste! » que des bulles de savon. Ce que j'a- » vance est si vrai, qu'on n'a pour s'en » convaincre, qu'à suivre dans les » Campagnes cinq ou six Paroisses où » les Curés sont zélés: on y *verra* que » sous les Curés indifférens, les Pa- » roissiens *étoient* universellement de » bonnes-gens. Arrive le Curé zélé: » aussitôt la Paroisse change de face; » un *tiers* devient enthousiaste, un *tiers* » au contraire, qui aimoit auparavant

» les exercices de dévotion, y montre » de la répugnance; un autre *tiers* va » *tantôt de l'un à l'autre parti* . . . . » O charlatans, &c. »! Quelle logique! Quelle préciſion dans les calculs! Tout juſte *dix-ſept*, le *tiers*, &c. Quel ſtyle! Et *tout cela* part *du cœur!*

Autre principe. » L'eſprit, les lu- » mières d'un grand-homme, dimi- » nuent celles des *êtres* qui l'environ- » nent . . . Et *voilà pourquoi* les » grands-hommes, *Voltaire*, *Rouſſeau*, » par exemple, qu'on aimoit à voir » une fois, deux fois la ſemaine, » *auroient été* inſupportables comme » familiers, & toujours en préſence. » —Voilà plaiſanter au lieu de raiſon- » ner. —Je raiſonne, croyez-moi, » *Préjugiſte* ». On peut *raiſonner* long-temps lorſqu'on n'eſt pas plus difficile dans le choix de ſes preuves.

L'*inégalité* eſt une déclamation moins intéreſſante encore que les *bulles de ſavon*.

La vérité offre cela de ſingulier, qu'après y avoir parlé, ou plûtôt crié en enthouſiaſte, le *Hibou* termine ainſi cette *juvenale*: « Concluons: rien n'eſt

» utile que la vérité. Montrez-la tou-
» jours, & jamais vous n'aurez de
» révolution à craindre; mais mon-
» trez-la *ſans enthouſiaſme*; il eſt le
» compagnon de l'erreur, & l'abri du
» menſonge ». On reconnoît bien là un Auteur qui dédaigne de travailler avec ſon eſprit.

La ſatyre, eſt un tiſſu d'injures contre des perſonnes connues, dont les anagrammes ne déguiſent pas les noms, *Vilgent* & *Hepaldar*, pour MM. *L.* & *de la H.*, &c. Injures qui ne peuvent intéreſſer que la haîne & la malignité, & qui n'ont aucun rapport à *Edmond* ni à *Urſule*.

Qu'a-t-on appris, lorſqu'on a lu dans la *Juvenale*, intitulée *la Mort*, ce *principe auſſi certain*, dit l'Auteur, *que l'exiſtence de la lune*: que l'individu mourant « reſte par la mort dans un » parfait *Æquipondium* » ? En errant de ſophiſme en ſophiſme, le bavard *Hibou* en vient à vouloir prouver l'*Æquipondium* du ſcélérat, & pour *décider cette queſtion*, il dit: « Par le crime, » le ſcélérat ſecoue le joug de toutes » les loix ſociales, & s'en rend indé-

» pendant . . . Par la punition, la » société outragée le ravale autant au-» dessous des autres hommes, qu'il s'est » inhumainement élevé au-dessus, &c. » Comment concilier ces idées avec celle que l'homme seroit *bon* s'il n'y avoit plus de loix? Quant au droit de mort; que la société exerce sur les homicides, peu de personnes le déduiront, comme le *Hibou*, de ce que, « l'état » qui suit est indifférent à l'Auteur de » la Nature, & même à l'individu »: Nous osons croire que peu de scélérats se sont formé cette idée de la mort au moment de périr, & il est pour le moins déplacé d'attribuer le sentiment intime du contraire à ce que le *Hibou* appelle *certaines idées superstitieuses*. Une telle doctrine ne produira jamais des fruits abondans de vertu réelle, & le *Hibou* passera difficilement, sur sa parole, pour *l'oiseau de la sagesse*.

Dans la *Juvénale* intitulée, *le Tragique & le Comique*, l'Auteur a pour but de démontrer que la comédie ne doit plaire que lorsqu'elle ne fait pas rire. Depuis que les *lumières* ont mûri

les hommes, les *drames sérieux*, la *Tragédie Bourgeoise*, sont ce qu'il y a de plus beau & de plus agréable. La *Phèdre* de *Racine* ne montre que des vertus de devoir. Les Pièces de *Molière* sont inférieures à *Nanine*. *Corneille* est « un pédant qui *tenoit sa* » *gravité* au milieu d'une assemblée » jeune & folâtre ». *Racine* est « un » pédant aussi ». M. de *Voltaire* « a eu » l'esprit *trop bon* pour être *comique*, &c. ». On voit que l'Auteur fait aussi peu de cas du goût que de l'esprit; vous le verrez mieux encore dans sa *Juvenale*, qui a pour titre *le Goût*.

Appollon met » *au milieu* de Paris un beau jeune homme *in naturalibus*, fils de *Voltaire* & de *Melpomène*; le confie à la garde du *Hibou*, & dit au premier que lorsque les Beaux-Esprits l'auront habillé, il le présentera aux neufs Sœurs & aux Dieux. Arrivent tous nos Littérateurs dont les noms sont indiqués par leurs consonnes, *Dlmbrt*, *Lhrp*, *Plssr*, &c. A ce cortège se joint une foule de dames que le *Hibou* appelle des *Autrices*, fort empressées de voir le goût *in natu-*

ralibus ; car c'eſt le *goût*, ne vous déplaiſe, & il eſt clair qu'il n'étoit pas né ayant *Voltaire ;* point de chronologie qui ne ſouffre aucune difficulté. Chacun de ces perſonnages fait ſon préſent au joli bâtard. Je n'énumererai point toutes les hardes mal aſſorties qu'il reçoit de ces Meſſieurs & de ces Dames. M. *le Miere* lui offre un habit de poil de chêvre; M. *de la Harpe*, un habit gris de fer, (on ne ſait de quelle étoffe) doublé de fourrure. M. *Marmontel* un bel habit moiré jaune pâle, brodé en argent. M. *Berquin*, un frac verd, à boutonnières d'or, doublé de ſatin roſe. M. *Mercier* une robe de laine pourpre. M. d'*Arnaud*, un long manteau noir, une veſte douce & moëlleuſe, & un chapeau entouré d'un crêpe, &c. Parmi les dames, l'une lui donna une *chemiſe bien blanche*, l'autre des manchettes.

Enfin, les Journaliſtes & Journaux, au nombre deſquels eſt le *Mercure en perſonne naturelle*, font l'inventaire de ces nipes, pour en prendre ce qui leur convient & *s'en faire braves*. Après ce pillage, *Appollon* nomme deux ar-

bitres & deux assesseurs, *Voltaire*, *J. J. Rousseau*, M. *de Buffon*, & M. *Franklin*, & leur enjoint de composer de tout cela *un habit du meilleur goût*, pour le fils de la Muse. » Alors ayant » jetté un coup d'œil sur la *friperie* » *du jeune Héros*, ils prononcèrent » l'*oracle* d'*Apollon* en ces termes : » Nous députés par *Apollon*, pour » juger du *mérite* de la garderobe de » son fils, portant le nom équivoque » de *goût*... &c. ». Dispensez-moi de copier un *Oracle* de quatre mortelles Pages, ou tel habit est jugé chaud, l'autre léger, l'autre *du goût du goût*, & qui finit par ces mots : *Fait par nous*, &c. A *Goûtopolis*, &c. Observons seulement que ce *jeune Héros*, le *goût* dont la garderobe a tant de *mérite* est fils de *Voltaire* & d'*Apollon*, que la scène se passe *au milieu* de Paris, & que l'*Oracle* est *dressé* & *signé* à *Goûtopolis*. Tout cela aussi part-il du *cœur* ? l'esprit paroît ne pas s'en être mêlé, le sens-commun non plus.

J'omets les *Juvenales* intitulées, *la Politique*, *le Serpent*, *la Sauterelle*, *les Tapageurs*, sur lesquelles il n'y a rien

à dire, & je passe à celle qui a pour titre *le Bonheur*, que termine une note aussi vraie que nécessaire. Voici » la note. « Cette dernière *Juvenale* a » un mérite particulier, c'est d'être » un petit *Traité du Bonheur* absolu» ment neuf.

» Qu'est-ce que le bonheur? — La » jouissance tranquille & bien sentie » de tous nos désirs. » Ainsi, Monsieur, *jouissez* de vos *désirs*, & vous serez heureux. Le *Hibou* dit, pour *expliquer* cela : « dans une ame bien » *organisée*, & où les désirs ont toute » leur force, l'ame en satisfait tou» jours quelques-uns; mais sa jouis» sance n'est qu'un moment, un point.» Une ame *où* les désirs ont toute leur force est donc une ame *bien organisée*, & il y a une *ame dans* cette ame. L'esprit n'atteint pas à cette sublimité. Mais continuons à chercher le *bonheur* dans ce *Traité* absolument *neuf*. Le joueur, & l'ambitieux ne sont pas heureux. Sortie contre le luxe: » O » luxe, gouffre où s'abîment & les » hommes & les biens, &c! je t'attaque» rai sans relâche. » attaquer sans relâ-

che un gouffre ! enfin voici le ſecret ; » la *ſageſſe* conſiſte donc, jeune » homme, à placer *ſagement* ce que le » vulgaire nomme *ton bonheur*, dans » les choſes louables, approuvées de » tout le monde. » Vous voilà donc à la merci des opinions dominantes. Enſuite vient ce qu'on fait ſur la juſtice, la frugalité, &c ; du moins cela n'eſt-il pas de mauvais exemple. Mais » tout cela, ô chers concitoyens ! ne » vous donnera pas le bonheur ; » attendu qu'il y a une impoſſibilité phyſique, & une impoſſibilité politique. » Ne vous impatientez donc plus » de ne pas ſaiſir une chimère. » Je ne doute pas que ce petit *Traité du bonheur* ne vous paroiſſe auſſi utile que *neuf*.

L'ouvrage, proprement dit, eſt terminé par les *Statuts du Bourg d'Oudun*, compoſé de la famille *Rameau* vivant en commun ; détails prolixes, minutieux, faſtidieux ; on n'y fait pas grace des *œufs* & du *fromage* pour les jours maigres.

Ces ſtatuts ſont ſuivis d'une récapitulation de tous les faits, en forme de

de *complainte*, & de quatre *Juvenales* qu'on met là uniquement, parce qu'on les a trouvées dans la poche d'un habit qu'on alloit défaire. On les suppose composées par *Edmond*; & quoiqu'elles ayent les femmes pour objet, ce ne sont pas de ces lectures qu'une mère recommande à sa fille.

La Parure.— Dangers des parures indécentes, prouvés d'une manière qui l'est beaucoup trop. *Les femmes.*— Éloge érotique de ce sexe enchanteur; conseils honnêtes, mais inutiles à celles qui ne rougiroient pas de lire les rapsodies du *Hibou*.

Les Coquettes. — *Palinodie* peu galante; diatribe contre les *Françoises*: » ô françoises! ainsi le soir, à l'éclat » des lumières, on vous croit belles: » ainsi dans un cercle d'êtres coliſi- » chets, on vous croit spirituelles: » ainsi, en voyant l'empire que vous » prenez dans la maison, on vous » croiroit capables: ainsi, en vous » entendant médire, on vous croiroit » sages: mais dans la vérité, vous » n'êtes pas spirituelles, vous n'êtes » pas chastes, vous n'êtes pas capa-

» bles, vous n'êtes pas ſages; vous » n'avez ni prudence, ni force, ni » tempérance, ni diſcrétion, ni éco- » nomie, ni douceur, ni attachement, » ni candeur, ni fidélité, ni tendreſſe, » ni amour. Froides & libertines, ram- » pantes & impérieuſes, vous man- » quez du *double honneur*, de celui de » votre ſexe & de celui du nôtre. »

Les maximes favorites du *Hibou* ſont que la femme n'eſt qu'un enfant, tout au plus un adoleſcent: c'eſt, dit-il, notre raiſon, notre capacité, notre eſprit *de ſeize ans*, qu'elle a, & plus rarement notre cœur; que la femme n'eſt pas capable d'amour; que jamais femme n'a aimé. Il finit par accabler de groſſes injures les Dames qu'on adore, celles qui ſont le charme des cercles où elles brillent, & menace de nommer celles qui ſe conduiſent mal; c'eſt une vraie colère de *Hibou*. Il aime cependant & reſpecte les femmes.

Ce n'eſt ni pour celles que ſes injures fâcheroient, ni pour celles qui n'auroient aucune honte de lire ſes ouvrages, que je vais tranſcrire avec

plaisir ce passage où il fait un digne éloge des autres, qu'il appelle délices de la vie, espoir du jeune homme, consolation du vieillard, prix flatteur de la maturité : » êtres *charmans* ! c'est » vous que les Poëtes ont célébrées » sous les noms de *Vénus*, des » Graces, *d'Hébé*, de *Psyché*; ces ima- » ges, toutes enchantereſſes qu'elles » ſont, n'approchent pas de la réalité. » *Qui* peut égaler ſous le Ciel, l'em- » preſſement naïf & *tendre* d'une jeune » beauté *qui* revoit l'époux qu'elle » aime? *que* peut-on comparer à l'air » *divin* de cette mère jeune & char- » mante, *qui* ſourit au poupon *qui* » repoſe ſur ſon ſein, & *qui* lui fait » mille petits ſignes de tendreſſe » avant *qu'il* les entende? *quoi* de » plus touchant & de plus noblement » *tendre*, *que* le regard de cette mère » *qui* ſuit ſon fils, lorſqu'il part pour » défendre la patrie? lorſqu'il a ſervi » l'état, & qu'il revient dans ſes » foyers! il arrive, il la voit, elle » lui dit : mon fils !... à ce mot, un » torrent de délices inonde ſon cœur; » il eſt payé de tout ce qu'il a fait,

« Bonne & vénérable femme ! l'en-
» fant à *qui* tu faisois tant de caresses,
» à *qui* tu as fait bégayer les pre-
» miers mots, à *qui* tu as inspiré les
» premières *vertus*, revient glorieux,
» *vertueux*, utile, célèbre. Triomphe,
» cœur maternel ! *Evohé* ! triomphe !
» Non, celui *qui* n'a plus de mère, a
» perdu la moitié de sa *vertu*..... à
» moins qu'une épouse *vertueuse* &
» chérie n'en tienne lieu ; à moins
» qu'une fille aimable, *tendre*, soumise,
» ne fasse désirer à *son* père de l'illus-
» trer, pour flatter *son* jeune cœur,
» & lui procurer un digne époux. »
La vérité de ce morceau en efface les incorrections. Comment celui qui l'a écrit, méconnoîtroit-il tout l'honneur que ses talens & ses sentimens lui assureroient, s'il abjuroit une indécence & une malignité qui probablement ne lui sont pas naturelles?

Ce passage touchant est suivi d'invectives gratuites contre l'un de nos plus estimables Littérateurs, de déclamations contre les femmes-hommes, & les femmes-Auteurs, & d'un cal-cul puéril, par *années* & *mois*, de la

durée du vrai triomphe des femmes. Dans la dernière *Juvénale*, le *Hibou* reſſaſſe tout ce que l'Auteur a rêvé dans un autre ouvrage, ſur ce qu'il nomme *la néceſſité* & *la légitimité* de la proſtitution; ſur les moyens qu'il a ſi heureuſement imaginés pour ôter à l'état de fille publique « tout ce qui » en fait un crime, une dégradation, » une infamie » Il y tranſcrit les ſtatuts de ſes *Parthénions* où ce commerce ſe feroit en toute honnêteté, & même avec tout l'honneur que comporte un établiſſement moral & patriotique. Il pouſſe le zèle juſqu'à ſouhaiter qu'il y en ait dans toutes les Villes, & ſon ardent amour pour l'humanité lui fait proférer de très-verbeuſes malédictions & imprécations contre les *Préjugiſtes*, *Moraliſtes*, & *Feuilliſtes* qui ne ſeront pas de ſon avis.

En revenant ſur l'enſemble de cette production monſtrueuſe, on eſt ſincèrement affligé de voir l'emploi que fait de ſes talens » un Ecrivain ori- » ginal, doué d'une imagination vive » & facile, un Ecrivain très-inſtruit, » qui ſçait penſer, & qui a des idées à

» lui. » C'eſt ce que je vous en diſois, la juſtice que je lui rendois, en 1779, au ſujet de ce même *Payſan perverti*, dans l'extrait d'un autre de ſes nombreux ouvrages. On regrette beaucoup quelques bonnes & belles parties perdues dans ce fatras qui trop ſouvent même ſeroit nommé avec plus de juſteſſe un bourbier. En reconnoiſſant que l'Auteur a quelquefois des lueurs de génie, en eſtimant ſes intentions plus pures que ſes œuvres, on eſt déſolé de ne pouvoir faire de ces quatre volumes qu'une annonce motivée & impartiale qui ſerve de préſervatif pour des lecteurs délicats, des pères, des mères qui ont encore des mœurs.

Dum ſpectant oculi læſos, lædunur & ipſi.

Je ſuis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont remis au Théâtre *Olympie*, Tragédie de *Voltaire*. Cette pièce, que les bons Acteurs n'avoient pu faire réussir, n'a pas eu plus de succès à cette reprise. Cela est étonnant; car tout ce qu'on aime aujourd'hui au Spectacle, y est prodigué; grand appareil, décorations fastueuses, coups de théâtre dès le premier Acte, situations merveilleuses, reconnoissances miraculeuses, cérémonies pompeuses, combats de toute espèce, beaucoup de bruit & de fracas, mouvement perpétuel; en un mot, toute la charlatanerie de la Scène y est étalée avec profusion; & par-dessus tout cela, un magnifique bûcher très-bien allumé, pour réchauffer le dénouement. Le bûcher de *la Veuve du Malabar* a été plus heureux; soit qu'une Héroïne, arrachée aux flammes par son Amant, soit plus intéressante que celle qui s'y précipite pour se dérober au sien;

soit que le public, plus indulgent pour l'Auteur dont il attend le moins, permette à M. *Lemierre* des moyens qu'il ne pardonne pas à un *Voltaire*.

Toutes les invraisemblances les plus romanesques sont accumulées dans *Olympie*. Figurez-vous un *Cassandre*, empoisonneur d'*Alexandre le Grand*, meurtrier de *Statira*, épouse de ce Héros; ce *Cassandre* est amoureux d'*Olympie*, fille du même *Alexandre* & de *Statira*: mais vous pensez bien que cette fille ne connoît point de quel sang elle est née; elle a été enlevée tout enfant, & élevée avec la plus grande tendresse par l'empoisonneur de son père & le meurtrier de sa mère. Sitôt qu'elle est nubile, *Cassandre*, qui veut l'épouser, se sent des remords de ses anciens crimes; il vient se faire initier au Temple d'Ephèse, & se confesser de ses forfaits à l'*Hyérophante*, afin d'en obtenir l'expiation: mais pourquoi y faire venir *Olympie*, qui n'a rien à expier? Au reste, il faut croire que la confession de *Cassandre* n'est pas bien exacte; car, s'il eut dit au Grand Prêtre qu'il

avoit empoisonné le père & assassiné la mère de celle qu'il veut épouser, ce Grand-Prêtre n'auroit peut-être pas cru un tel mariage légitime ; quoi qu'il en soit, *Cassandre* assez mal confessé, dès la quatrième scène du premier acte, fait dans le temple la cérémonie de ses fiançailles avec *Olympie*. Mais il faut savoir que *Cassandre* a pour rival *Antigonus* ; celui-ci, qui ne voit dans *Olympie* qu'une esclave jeune & belle, croit pouvoir sans conséquence en passer sa fantaisie, & vient la demander sans façon à son rival, à l'instant même que les fiançailles se préparent. *Cassandre* lui dit d'attendre un moment, & qu'il lui fera voir s'il peut lui céder cette esclave. A l'instant le temple s'ouvre, & *Antigonus* voit les deux amans à l'autel, qui se jurent promesse de mariage ; car ce n'est pas encore la véritable cérémonie d'un mariage parfait. *Antigonus* est furieux, & se doute bien qu'*Olympie* est autre chose qu'une esclave.

Pour achever la cérémonie du mariage, il faut qu'*Olympie* soit encore

présentée à l'autel par une des anciennes Prêtresses que le sort aura choisie. Le sort a nommé *Arzane*. Vous vous doutez bien que *Statira* n'étoit pas morte des coups de son meurtrier, & qu'elle se retrouveroit quand il en seroit temps; vous ne vous trompiez pas; *Arzane* & *Statira* sont la même personne, il y a 15 ans que la veuve d'*Alexandre* s'est retirée dans le temple, sans qu'elle ait découvert son secret à qui que ce soit, pas même à l'*Hyérophante*; elle n'a jusqu'ici rempli aucune des cérémonies, & le sort est tombé sur elle précisément dans cette occasion, où son meurtrier doit épouser sa fille. Jamais Poëte tragique n'a été mieux servi par le sort, que *Voltaire*. Avant de remplir sa fonction, *Statira* est obligée de révéler au Grand-Prêtre un secret qu'elle lui a caché quinze ans, & de déclarer qui elle est. Elle se fait donc connoître. Jugez de son horreur, quand elle apprend que c'est pour *Cassandre* qu'elle va s'acquitter de son sacré ministère; elle ignore à la vérité que celle qu'il épouse est sa fille: mais elle voudroit bien ne pas

offrir aux Dieux les vœux de son assassin & de l'empoisonneur de son époux. Le Grand-Prêtre lui dit qu'elle ne peut s'en dispenser, & lui prêche le pardon des injures : c'est un bien bon-homme que cet *Hyérophante*. *Olympie* vient trouver *Statira* ; cette entrevue, à ce que dit le Poëte, fait *trembler le Théâtre* ; ce qui ajoute infiniment au pathétique de cette reconnoissance ; car la mère & la fille se reconnoissent tout de suite par sympathie ; ce qui est confirmé aussi-tôt par le Grand-Prêtre, qui vient leur apprendre qu'*Antigonus* a découvert, on ne sait comment, que la jeune esclave est fille d'*Alexandre*, & que *Cassandre* lui-même en est convenu par bonté d'ame.

Voilà de terribles empêchements pour le mariage ; nos deux amans n'en auront eu que l'avant-goût, & ils en feront pour leurs fiançailles. *Cassandre* néanmoins vient dans le temple, bien résolu de faire valoir ses droits ; il cause tranquillement avec le Grand-Prêtre, qui, en homme discret, ne lui dit rien de la reconnoissance de *Statira* &

d'*Olympie*. *Caſſandre* demande à être marié, & le Grand-Prêtre lui promet de prier dieu pour lui. Autre reconnoiſſance entre *Statira* & *Caſſandre* qui eſt bien étonné de cette apparition. La mère l'accable d'imprécations; la fille lui défend de prétendre à ſa main; & *Caſſandre* perſiſte à croire que ce mariage eſt très-faiſable, que c'eſt même le ſeul moyen de les réconcilier, & d'appaiſer les mânes d'*Alexandre*. On ne l'écoute pas, & dès qu'il eſt ſorti, *Antigonus* vient à ſon tour offrir ſes ſervices à *Statira*. Celle-ci lui offre la main de ſa fille, s'il veut la venger de ſon aſſaſſin; l'offre eſt acceptée, il n'y a qu'une difficulté, c'eſt qu'*Olympie* ne veut point d'*Antigonus*, & qu'au fond du cœur, elle aime toujours *Caſſandre*; car on ne ſe défait pas aiſément de ſon amour pour l'empoiſonneur de ſon père, & pour l'aſſaſſin de ſa mère.

Les deux rivaux ſe rencontrent dans le temple; & comme la place eſt très-commode pour ſe battre, ils mettent l'épée à la main. L'*Hyérophante* & tous ſes prêtres accourent pour les ſéparer,

comme de raiſon, & leur font remarquer qu'il n'y a pas d'exemple que deux amans rivaux aient jamais choiſi une égliſe pour ſe battre en duel; qu'au reſte, ils doivent attendre la déciſion de *Statira*, qui ſeule a le droit de donner un époux à ſa fille. *Antigonus* ne demande pas mieux, & ſort très-content; mais *Caſſandre* prend un autre parti, c'eſt d'enlever *Olympie* du temple, & comme elle paroît fort à propos; il veut uſer de violence pour l'arracher de cet aſyle ſacré; elle crie, elle réſiſte, puis elle lui dit des douceurs, & tandis qu'il perd le temps à l'écouter, on vient lui apprendre qu'*Antigonus*, à la tête de ſes ſoldats, aſſiége la porte du temple. *Caſſandre* court rejoindre ſes amis pour combattre ſon rival. Pendant tout ce temps-là, que fait *Statira*? Comme elle voit que ſa préſence eſt très embarraſſante, & que, tant qu'elle vivra, il eſt impoſſible d'amener un dénouement à tout ceci, elle prend ſon parti, & ſe tue elle-même, en faiſant dire à ſa fille d'épouſer *Antigonus*.

Olympie a bien un autre projet en tête : elle n'épousera ni *Antigonus* qu'elle hait, ni *Caſſandre* qu'elle aime ; elle fait préparer avec beaucoup de pompe, les funérailles de ſa mère, ſans oublier le bûcher enflammé ; & en préſence de ſes deux Amans, en préſence des Prêtres & des Prêtreſſes, elle monte ſur l'eſtrade de l'autel, comme pour offrir ſes offrandes aux mânes de *Statira*, ſe frappe d'un poignard, & ſe jette en même temps dans les flammes du bûcher. *Caſſandre* court pour la ſecourir, il n'eſt plus temps ; mais comme il n'a pas envie de ſe brûler, il ne ſe jette pas après elle, il revient ſur le devant de la ſcène pour ſe poignarder. Il conſeille à *Antigonus* d'en faire autant. Celui ci trouve que ce n'eſt pas la peine, & il termine la pièce par de graves réflexions contre la Providence.

Le ſtyle & la verſification répondent en général à un ſi beau plan. On ne retrouve plus, dans cette pièce, qu'un pinceau uſé, une touche décolorée ; la manière expéditive de *Voltaire*, y paroît dans tout ſon abandon

& toute sa négligence. Il écrivoit par jour deux ou trois cents vers comme ceux-ci :

..... Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olympie abuse contre vous,
Il *anime* le peuple, Ephese est alarmée.
De la Religion la fureur *animée*,
Qu'Antigonus mépriſe, & qu'il ſçait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De poſſéder la fille, ayant tué la mère.

Olympie ne s'exprime pas mieux :

Je trouvois une mère, en ce ſéjour d'effroi ;
Elle eſt morte en mes bras, elle eſt morte pour moi.
Elle a dit à ſa fille, à ſes pieds déſolée ;
Epouſez Antigone, & je meurs conſolée.
Alors elle agoniſe ; & moi, pour l'achever,
Je la refuſe.

Le reſte de la pièce eſt à-peu-près ſur le même ton. Cependant on re-

connoît à quelques traits épars, le maître de la nouvelle Ecole, sur-tout dans les sentences.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvroit ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendroit dans ce Temple encenser les Autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels....
. . . . . .
Au Dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des *grands* Rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.

Je trouve encore quatre vers d'un autre genre, qui sont également tournés, & faits avec chaleur.

Que peut donc ſur moi-même une foible mortelle ?
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle ;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

Une vingtaine de beaux vers ne ſuffiſent pas pour faire réuſſir une pareille Tragédie. Cependant, combien en voyons-nous qui réuſſiſſent, & dont on ne pourroit pas citer vingt beaux vers !

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, ce 21 Mars 1787.

C'EST avec beaucoup de ſurpriſe, Monſieur, que je viens de lire dans le N°. 12 de l'*Année Littéraire*, une Lettre écrite de Verſailles, & datée

du 15 de ce mois, dans laquelle on altère les faits relatifs à la première représentation des *Rivales*. Comme je suis l'Auteur des paroles de cet Opéra, permettez que je consigne mes réclamations dans le même Journal.

L'Amateur de Musique qu'on désigne dans cette Lettre, est M. *Simon*, Maître de Clavecin de la Famille Royale. Son talent & son honnêteté sont connus depuis long temps, & lorsqu'il me pria de paroidier les *Donne Rivali* sur la Musique de M. *Cimmarosa*, j'y consentis d'autant plus volontiers, que les noms de ces deux Artistes m'inspirèrent la plus grande confiance. Il est donc vrai que nous avions fait cet Ouvrage pour l'Académie Royale de Musique; que les partitions même en ont été copiées aux frais de l'administration; & qu'*ennuyés des longueurs que nous avons eu à essuyer, nous nous sommes adressés aux Comédiens de Versailles*; mais il ne l'est point que *notre tentative n'ait pas été heureuse*; je m'explique. Les paroles n'étant qu'une imitation presque servile d'un mauvais Poëme italien,

qu'on m'avoit donné à parodier, ne pouvoient point réuſſir, & elles n'ont point réuſſi ; mais la Muſique de *Cimmaroſa* n'a pas excité moins d'admiration & d'enthouſiaſme que celle de *Paëſiello*. L'Opéra des *Rivales* eſt en deux actes fort longs : il renferme dix huit morceaux de Muſique, en comptant les deux finales ; & il n'y a pas un de ces morceaux qui n'ait été applaudi avec tranſport. La finale du premier acte a paru ſur tout d'une beauté raviſſante : on y a remarqué la même fraîcheur de coloris, la même flexibilité de talent, la même ſuavité d'expreſſion, ſi je puis me ſervir de ce terme, que dans ce fameux ſeptuor de *Théodore*. Mlle *Lilkier* a chanté à merveille l'Ariette : *Je ſuis digne de ta flamme*, & l'eût-elle mal rendue, cette Ariette eſt ſi paſſionnée & ſi touchante, qu'elle n'en auroit pas moins ému & attendri juſqu'aux larmes, tous les ſpectateurs. J'en ai vu pluſieurs qui s'eſſuyoient les yeux, quoiqu'ils n'entendiſſent les paroles qu'à peine. La Muſique de *Cimmaroſa* s'eſt fait jour à travers ma foible Poë-

ſe, comme on voit les rayons du Soleil percer les nuages les plus obſcurs ; & les ſons victorieux de cette Muſique enchantereſſe, ont fait retentir dans tous les cœurs, tantôt l'accent de la tendreſſe, tantôt les cris du déſeſpoir, & toujours & preſque toujours la voix mélodieuſe du ſentiment.

Puiſque cette Muſique a paru ſi ſublime, me direz-vous, Monſieur, pourquoi n'avez-vous pas fait enſorte que votre Poëme l'égalât ? Hélas ! le pouvois-je ? je me ſuis cru obligé de parodier pour ne pas faire *déjouer* cette Muſique, pour éviter ſes diſſonnances, les diſparates & les contreſens ; & ne ſavez-vous pas, Monſieur, ce que c'eſt qu'une Parodie ? Traiter un ſujet que je n'avois point choiſi, m'aſſervir à des idées étrangères, à une marche inuſitée & bizarre, que dis-je ? obéir dans mes Ariettes aux formes douces ou fières d'une Muſique impérieuſe, qui réprimoit à chaque inſtant l'eſſor de mon imagination & me contenoit dans les bornes les plus étroites ; placer un dactyle

sous des doubles croches, un spondée sous une ronde ou une blanche, saccader, briser la mesure de mes vers, les couper au tiers, au milieu, aux deux tiers pour les marier à des sons correspondans, & pour unir par un solide lien mes périodes esclaves aux phrases cadencées qui les dominoient; voilà ce que je devois faire, & voilà ce que j'ai fait. Jugez du nombre de mes entraves, de la pesanteur de mes chaînes, & s'il est facile de danser sur la corde, lorsqu'on a un boulet de canon suspendu à chaque pied.

J'aurois mieux fait sans doute de ne point me charger d'un si pénible & si stérile travail; mais une souveraine adorée; mais l'auguste Protectrice des talens & des Arts désiroit d'entendre la Musique de *Cimarosa* sur le Théâtre de Versailles. Il falloit pour cela, adapter à cette Musique, des paroles françoises. Elle a honoré la première représentation des *Rivales*, de sa présence & de son suffrage: & à quoi ne se résout-on pas pour voir le sourire de l'indulgence sur les lèvres de la beauté!

On ajoute, Monsieur, dans la Lettre qui vous est adressée, que Monsieur *Simon* ne *s'étant point tenu pour battu, a formé une nouvelle Compagnie Poëtique.* Je ne doute point que les actions de cette Compagnie n'eussent plus de cours que les miennes à la bourse dramatique de Versailles; mais ce fait est malheureusement dénué de toute vraisemblance; & il me sera facile de le prouver. Après la première représentation des *Rivales*, je me mis à corriger, sous les yeux même de M. *Simon*, les endroits de mon Poëme qui avoient déplu; & étonné de ma facilité, il m'écrivit lorsque je fus de retour à Paris.

» Vous avez fait un chef d'œuvre » de talent & d'adresse dans votre » dernière finale; j'en suis encore dans » l'enchantement: mes jours gras se » passent dans ma chambre à faire » usage de vos changemens; & pour » m'en venger, je vous envoie de » nouveau l'*Enfer* à parodier; mais » comme je suis plus sûr de vous que » de moi, je dors tranquille, &c ».

L'Opéra des *Rivales* a été repré-

fonté pour la première fois le 8 Février, & la Lettre d'où ce fragment eſt tiré, eſt datée du 29 du même Mois qui étoit le lundi gras: il n'y a donc pas apparence qu'on agiote mes effets Poëtiques au profit d'un autre, & que M. *Simon* n'en reconnoiſſe pas la valeur, après les avoir endoſſés d'une manière ſi flatteuſe.

Plaiſanterie à part, il eſt je crois, néceſſaire, Monſieur, que vous donniez à ma Lettre une prompte publication, non pour me venger moi de deux inculpations hazardées: ce n'eſt pas moi qui me plains, puiſque j'avoue qu'on m'a fait juſtice, mais pour prévenir les atteintes fâcheuſes qu'elles pourroient porter à la gloire de M. *Cimmaroſa*, qui eſt abſent, & qui ne peut ſe défendre. Je me ſerois tû, s'il avoit pu répondre lui-même: diſons mieux; ſon admirable ouvrage répondra tôt ou tard pour lui, à Rome, où l'on eſt ſi difficile, & où l'on a le droit de l'être, il a eu le plus grand ſuccès ſur le Théâtre d'Argentine, & il n'en auroit point en France! Non, non; la choſe eſt impoſſible. Les paroles

de *Théodore*, sur lesquelles je ne prononce pas, n'ont point tué la Musique de *Paisiello*; celle de *Cimmarosa* ne recevra point la mort de la Comédie des *Rivales*, quoique cette Comédie n'ait sur la pièce de *Théodore* que le très-foible avantage d'être écrite en vers. M. *Cimmarosa* est un Etranger d'ailleurs; & ce seroit, en quelque sorte, violer l'hospitalité que de refuser à son talent, l'accueil honorable & précieux qu'il mérite. On disoit autrefois, en parlant d'un infortuné: *res est sacra miser.* Ne devroit-on pas aussi le dire d'un Etranger, sur-tout lorsqu'il a du génie?

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur. *Le Chlier, DE CUBIERES.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Comparaiſon de deux Traductions nouvelles des Catilinaires.

NOUS avons rendu compte, il y a trois ou quatre mois, de quelques *diſcours choiſis* de *Cicéron*, traduits par M. l'Abbé *Auger;* & plus récemment de pluſieurs harangues du même Orateur, traduites par M. *Clément*. Dans ce concours de traductions, les deux Auteurs ne ſe ſont rencontrés que pour *les Catilinaires ;* & nous avons cru devoir réſerver un article à part, afin de les comparer enſemble.

Comme nous n'avions pas encore une traduction passable des Plaidoyers & des Harangues de *Cicéron*, & que l'Abbé *d'Olivet*, écrivain très-estimé, avoit à peu près échoué dans cette entreprise, où ses tentatives se bornèrent à ces mêmes discours contre *Catilina*; on s'étoit accoutumé à croire qu'il n'étoit presque pas possible de faire passer heureusement dans notre langue l'éloquence de l'Orateur latin. Voici deux Littérateurs connus qui s'avancent pour combattre la prévention générale : ils doivent tous deux être instruits des difficultés de ce genre de travail ; l'un s'étant exercé toute sa vie à traduire, & l'autre s'étant montré l'admirateur & le défenseur des anciens. Voyons lequel des deux aura vaincu ces difficultés avec le plus de succès, ou pour mieux dire, aura succombé le moins souvent dans une lutte si laborieuse & si pénible.

La première chose qu'on doit chercher à rendre dans l'Auteur qu'on traduit, c'est le mouvement de son style; car ce mouvement est le caractère le plus distinctif de son génie,

c'eſt l'ame de ſon talent. Si vous lui ôtez cette ame, votre traduction n'offre plus qu'un cadavre. Dans un Orateur ſur-tout, le mouvement qu'il emploie détermine le ſens général de ſon diſcours. Si l'indignation le fait parler, la véhémence donnera aux différentes parties de ſa harangue, une autre diſpoſition, un enchaînement de penſées bien différent, que s'il étoit inſpiré & conduit par un ſentiment plus tranquille & plus doux. Ainſi, vous pourriez traduire exactement chacune de ſes penſées & de ſes expreſſions, ſans en avoir fait connoître le véritable ſens; parce que vous auriez manqué le mouvement qu'il leur a imprimé, & qui les enchaîne les unes aux autres dans l'ordre où il vouloit qu'elles fiſſent le plus d'effet. Le mouvement ôté, l'effet ceſſe avec lui. Ce qu'on trouve de plus difficile en traduiſant, ce ſont les tranſitions & la liaiſon des phraſes. On ne les rendra jamais d'une manière naturelle, ſi l'on n'a bien ſaiſi le mouvement de ſon Auteur. Avec ce mouvement, tout marche, tout ſe

lie, tout va de ſuite, tout s'éclaircit; ſans cela, on eſt tout étonné qu'un traducteur, quoique fidèle & clair dans le ſens des mots, ne ſoit preſque pas intelligible dans le ſens général & dans l'enſemble du diſcours.

Du mouvement naît l'harmonie. Les belles & nombreuſes périodes de *Ciceron* tiennent au mouvement de ſon ſtyle : ſans ce mouvement & cette harmonie vous n'aurez plus aucune idée de ſon éloquence, & il ne faut pas croire que notre langue répugne, autant qu'on le dit, à ce ſtyle nombreux & périodique. Cette qualité tient plutôt au caractère des Ecrivains qu'à celui de la langue. Tout Orateur véhément & paſſionné a une élocution nombreuſe; & l'on trouveroit dans *Jean-Jacques Rouſſeau* des périodes auſſi longues que dans *Ciceron*. Toutes les fois que de longues périodes vous paroîtront lâches & languiſſantes, remarquez bien que l'Auteur les a faites à froid, & que ſon ſtyle ſe traîne & languit, faute de mouvement

Tel eſt donc l'objet eſſentiel auquel doit s'attacher un Traducteur.

Après cela, l'élégance, le choix, la hardieſſe des expreſſions ne lui coûteront preſque plus rien; car en ſe pénétrant de cette ame qui animoit ſon Auteur, il verra que les expreſſions les plus convenables naiſſent, ſans beaucoup d'effort, d'un ſentiment naturel & vrai. Tout ceci doit s'entendre avec les reſtrictions qu'exigent néceſſairement le génie différent des Nations, le génie des langues, & le génie du Traducteur; car il faudroit que tout cela fut égal à-peu-près, afin qu'une traduction valût un original. Mais en ne jugeant de toutes ces choſes que d'une manière relative, on verra que le Traducteur le plus fidéle & le moins inégal à ſon Auteur, ſera celui qui l'aura le plus vivement ſenti, qui en aura ſuivi l'impulſion, & qui aura le mieux partagé tous ſes mouvemens.

D'après ces réflexions & ces principes, comparons les deux nouvelles traductions des *Catilinaires*. On ſçait que la véhémence eſt le caractère principal de la première harangue; c'eſt une invective continuelle contre

Catilina, & une invective adreſſée à lui-même, avec les apoſtrophes de la plus vive indignation. L'Orateur Conſul ſe reproche de n'avoir pas arrêté ſes complots parricides, en lui faiſant ſubir la mort qu'il méritoit, il dit :

» Si à l'inſtant, *Catilina*, je m'aſſu-
» rois de vous, je vous faiſois mourir,
» j'aurois peut-être lieu de craindre
» que les gens de bien ne me repro-
» chaſſent d'avoir uſé de lenteur ;
» mais perſonne ne m'accuſeroit de
» cruauté. Ce que j'aurois dû faire,
» il y a long-temps, j'ai mes raiſons
» pour le différer encore. Je vous
» ferai mourir, mais lorſqu'il n'y aura
» pas d'hommes aſſez méchans, aſſez
» pervers, aſſez ſemblables à vous
» pour ne pas applaudir à ma conduite :
» tant qu'il reſtera quelqu'un qui oſe
» vous défendre, vous vivrez ; mais
» vous vivrez comme aujourd'hui,
» environné d'une garde forte & nom-
» breuſe, que j'ai poſée moi-même
» pour arrêter vos entrepriſes contre
» la République. Par-tout il y aura des
» yeux & des oreilles, pour obſerver

» & pour entendre, comme on a fait » jusqu'ici à votre insçu, tous vos » discours & toutes vos démarches. » En effet, *Catilina*, qu'attendez-vous » encore, puisque vos complots ne » peuvent être voilés par les ténèbres » de la nuit, puisque le secret de votre » conjuration ne peut être retenu dans » les murs où vous prétendez le ren- » fermer, puisque tout perce, tout est » éclairé ? Changez de résolution, » croyez-moi ; renoncez aux meurtres » & aux incendies. Vous êtes pris de » toutes parts ; tous vos desseins sont » pour nous plus clairs que le jour. » Voulez-vous en suivre avec moi le » détail ? le voici. &c. ».

La Traduction qu'on vient de lire est celle de M. l'Abbé *Auger*. Passons à celle de M. *Clément*.

» Si, dans l'instant *Catilina*, j'or- » donne qu'on vous arrête & qu'on » vous donne la mort ; la seule chose » que j'aye à craindre sans doute, ce » n'est pas qu'on me reproche d'avoir » été trop sévère, mais de l'avoir été » trop tard. J'ai mes raisons pourtant, » après un trop long délai, pour dif-

» féner encore. Vous recevrez la
» mort enfin, lorſqu'il n'y aura pas un
» ſeul citoyen, ſi méchant, ſi cor-
» rompu, ſi ſemblable à vous qu'il
» puiſſe être, qui ne ſoit forcé d'avouer
» que vous la méritiez. Auſſi long-
» temps qu'il ſe trouvera quelqu'un
» qui oſe vous défendre, vous vivrez ;
» mais comme vous vivez maintenant,
» aſſiégé de mes ſurveillans & de mes
» ſoldats, qui arrêteront tous vos
» mouvemens : j'aurai autour de vous,
» comme j'en ai eu juſqu'ici, des
» yeux & des oreilles que vous n'ap-
» percevrez point, qui épieront vos
» pas & vos diſcours, à qui vous ne
» pourrez échapper. Et qu'eſpérez-
» vous encore, *Catilina*, puiſque les
» ténèbres de la nuit n'ont pu nous
» cacher vos aſſemblées criminelles ;
» puiſqu'à travers les murs mêmes de
» votre maiſon, la voix de votre con-
» juration a percé juſqu'à nous ; puiſ-
» que tout eſt découvert, que tout a
» éclaté ? changez de penſée, croyez-
» moi ? laiſſez-là vos projets de meur-
» tre & d'incendie ; nous vous tenons
» de tous côtés, tous vos complots

» nous sont dévoilés & plus clairs » que le jour ; en voulez-vous la » preuve ? &c. ».

Nous avons des raisons particulières qui nous empêchent de faire aucune remarque sur ces deux traductions ; nous laissons au lecteur à les faire lui-même, à confronter les copies avec l'original, & à prononcer. Nous rapporterons de même quelques autres passages, & d'après ces différentes citations, les connoisseurs pourront porter leur jugement, & décider lequel des deux interprêtes a le mieux réussi.

Traduction de M. l'Abbé Auger.

» Vos actions, vos projets, vos » pensées même, je les entends, je » les vois, je les connois parfaitement. » Rappellez-vous enfin ce qui se » passa l'avant-dernière nuit ; vous » verrez que j'ai beaucoup plus de » vigilance pour sauver la Républi- » que, que vous pour la perdre. Je » dis donc que l'avant-dernière nuit, » (je m'explique clairement), vous

» vintes dans la maiſon de *Lecca*, où » ſe rendirent pluſieurs des complices » de votre fureur & de votre ſcélérateſſe. Oſez-vous en diſconvenir? » que ne répondez-vous? je vous » confonds, ſi vous le niez; car j'en » vois ici dans le Sénat qui étoient » de cette aſſemblée. Où ſommes-» nous, Dieux immortels? quelle » ville habitons-nous? quelle eſt notre » République? ici, oui, ici, au milieu » de nous, pères conſcrits, dans cette » compagnie la plus reſpectable, la » plus auguſte de l'univers, il en eſt » qui méditent votre mort & la » mienne, la ruine de cette Ville & » celle du monde entier. Je les vois, » je ſuis Conſul, je prends leurs avis, » & des hommes qu'il faudroit exter-» miner avec le fer, je crains même de » les bleſſer par de ſimples paroles ».

Traduction de M. Clément.

» Tout ce que vous faites, tout » ce que vous projettez, tout ce que » vous avez dans l'ame, je l'entends, » je le vois, je le ſçais. Voulez-vous

» enfin que je vous dise ce que vous » avez fait la nuit d'avant-hier ? vous » verrez que je veille encore plus » ardemment pour le salut de la » République, que vous pour sa ruine. » Je dis que, la nuit d'avant-hier, » vous vous rendîtes dans la maison » du Sénateur *Lecca* ; c'est m'énoncer » assez clairement ; que là se rendirent » aussi plusieurs de vos complices. » Oserez-vous le nier ? que ne répon- » dez-vous ? je puis vous en convain- » cre, si vous me démentez ; car je » vois dans le Sénat des gens qui s'y » trouvèrent avec vous. Dieux im- » mortels ! où sommes-nous ? qu'est » devenue la République ? avec quels » citoyens vivons-nous ? ici, ici » même, au milieu de nous, pères » conscrits, dans ce lieu auguste & le » plus saint de l'univers, se trouvent » des hommes qui conspirent votre » mort & la mienne, la perte de Rome » & du monde entier. Moi, Consul, » je les vois, & je prends leurs avis » sur cette conspiration ; & quand je » devrois avoir fait couler leur sang,

» ma voix craint de les bleſſer & les » épargne encore. »,

Troiſième morceau de la première *Catilinaire*. L'Orateur engage *Catilina* s'éloigner de Rome par un exil volontaire. C'eſt toujours par la traduction de M. l'Abbé *Auger* que nous commençons.

» En effet, *Catilina*, qu'eſt-ce qui » peut vous plaire encore dans une » Ville, où, excepté tout ce ramas » d'hommes pervers, vos complices, » il n'eſt perſonne qui ne vous craigne, perſonne qui ne vous déteſte! » quelle flétriſſure n'ont point imprimée ſur votre vie vos déſordres » domeſtiques ? de quel opprobre » votre conduite privée n'a-t-elle point » chargé votre public deshonneur ? » ceſsâtes-vous jamais de livrer vos » yeux à toutes les ſortes des voluptés, vos mains à toute eſpèce d'aſſaſſinats, votre perſonne entière aux » infamies de tous les genres ? Parmi » les jeunes gens pris dans vos filets » à l'amorce du plaiſir, quel eſt celui » que vous n'ayez pas ſervi dans ſes » vengeances atroces, ou guidé dans

» ſes honteuſes paſſions ? tout récem-
» ment encore, lorſqu'en vous défai-
» ſant d'une première épouſe, vous
» fîtes place à une ſeconde, n'avez-
» vous pas mis le comble à ce crime
» par un autre crime inouï ? (1) je le
» paſſe ſous ſilence, & je veux bien
» qu'on le taiſe, afin qu'il ne ſoit pas
» dit qu'une action auſſi horrible,
» ait été commiſe dans cette Ville,
» ou ſoit reſtée impunie. ».

Traduction du même morceau, par M. Clément

» Qu'y a-t-il en effet, *Catilina*,
» qui puiſſe tant vous plaire dans une
» Ville, où vous ne trouvez perſonne,
» excepté vos complices, perſonne
» qui ne vous craigne & ne vous
» déteſte ? de quelles taches d'op-
» probre n'avez-vous pas ſouillé
» votre vie ? quels titres infâmes ne
» ſont pas attachés à votre nom ? de

(1) Salluſte dit que Catilina tua le fils qu'il avoit eu de ſa première femme, ne pouvant épouſer Aurélia Oreſtilla qu'à cette condition.

» quels crimes, de quelles débauches,
» vos yeux, vos mains, toute votre
» personne n'est elle pas souillée ?
» parmi tous ces jeunes gens que vos
» séductions ont corrompus, quel est
» celui à qui vous n'ayez pas offert
» ou le poignard de la vengeance,
» ou le flambeau de l'impudicité.
» Tout récemment encore, lorsque,
» par le meurtre de votre première
» femme, vous avez fait place dans
» votre lit à une nouvelle épouse,
» n'avez-vous pas mis le comble à ce
» crime, par un autre crime à peine
» croyable dont je ne parlerai point,
» & qu'il faudroit ensevelir dans un
» silence éternel, pour laisser ignorer
» qu'un forfait si horrible ait été
» commis dans Rome, & n'ait pas
» été puni. ».

Le passage suivant est tiré de la seconde harangue, prononcée devant le peuple, après que *Catilina* fut sorti de Rome. Nous avons choisi ce passage un peu long, afin de n'en citer plus qu'un seul, & qu'on pût mieux juger quelle est la traduction dont la marche est la plus soutenue, les tons les plus

variés, l'expreſſion la plus élégante, ou la plus énergique, & la coupe des phraſes la mieux entendue & la plus harmonieuſe.

Traduction de M. l'Abbé Auger.

« J'ai obtenu enfin ce que je déſirois ; vous ne pouvez plus douter » maintenant qu'il n'exiſte une conjuration formée contre la République : » à moins qu'on ne prétende que les » fidèles imitateurs de *Catilina* ne » ſoient pas ſes partiſans. La douceur n'eſt plus de ſaiſon ; il faut » de la ſévérité. Cependant j'ai encore une grace à accorder aux coupables ; qu'ils ſe retirent ; qu'ils » partent ; qu'ils ne laiſſent pas *Catilina* » languir en leur abſence & ſecher » d'ennui. Je leur enſeignerai le chemin ; il eſt parti par la voie Aurelie : » s'ils veulent ſe hâter, ils pourront » le rejoindre ce ſoir. Que Rome » ſeroit heureuſe, ſi elle avoit jetté » hors de ſon ſein tous ces hommes » perdus, l'opprobre de la patrie ! » Purgée ſeulement de leur chef, elle

» me paroît ſoulagée & reprendre des
» forces. Quel crime en effet, quelle
» horreur peut-on imaginer dont
» *Catilina* n'ait pas conçu l'idée ? Eſt-
» il dans l'Italie un empoiſonneur,
» un gladiateur, un brigand, un
» aſſaſſin, un parricide, un fauſſaire,
» un libertin, un ſuborneur, un diſſi-
» pateur, un ſéducteur, une femme
» proſtituée, un corrupteur de jeu-
» neſſe, un homme corrompu, un
» ſcélérat enfin & un pervers, qui
» n'avoue avoir vécu avec *Catilina*
» dans la plus grande familiarité ?
» Qu'on me cite dans ces dernières
» années, un meurtre, une infamie
» dont il n'ait été l'auteur ou le
» complice ? Qui jamais eut plus
» d'artifice pour ſéduire la jeuneſſe ?
» Les uns étoient l'objet de ſes déſirs
» honteux ; il étoit le miniſtre des
» infames paſſions des autres ; il pro-
» mettoit à ceux-ci la jouiſſance de
» leurs amours, à ceux-là la mort
» de leurs pères ; peu content de les
» exciter au crime, il les ſecondoit
» encore. Mais avec quelle prompti-
» tude n'avoit-il pas ramaſſé un nom-

» bre infini de ſcélérats, ſoit dans la
» Ville, ſoit dans la campagne ? Pas
» un homme obéré, ni dans Rome,
» ni dans aucun coin de l'Italie, qu'il
» n'ait fait entrer dans cette horrible
» conſpiration. Et pour prouver qu'il
» prend tous les caractères ſuivant les
» circonſtances, ſçachez qu'il n'eſt
» pas de gladiateur audacieux & dé-
» terminé, qui ne convienne de ſon
» intimité avec *Catilina* ; qu'il n'eſt
» pas d'hiſtrion vicieux & efféminé,
» qui ne ſe vante d'avoir été le compa-
» gnon de ſes plaiſirs. Et ce même
» homme qui, par ſes excès en tout
» genre, avoit acquis l'habitude de
» ſupporter le froid, la faim, la ſoif,
» les veilles, étoit célébré par ſes
» complices, comme une ame forte,
» parce qu'il diſſipoit dans le crime
» & dans la débauche les moyens
» de la vertu & les reſſources du
» courage. O ſi tous ſes partiſans le
» rejoignoient, ſi cette troupe impure
» d'hommes déſeſpérés ſortoit de la
» Ville, quel bonheur pour nous &
» pour la République ! Quelle gloire
» pour mon Conſulat ! Leur diſſolu-

» tion a franchi toutes bornes ; leur
» audace eſt inouïe, elle n'eſt plus
» ſupportable ; ils ne reſpirent que
» meurtres, qu'incendies, que rapines.
» Ils ont diſſipé leur patrimoine,
» conſumé leurs biens : depuis long-
» temps leur fortune eſt épuiſée ; le
» crédit même leur manque ; & ce-
» pendant ils conſervent les mêmes
» déſirs qu'ils avoient dans l'abon-
» dance. Si dans les feſtins & le jeu,
» ils ſe propoſoient ſeulement le plai-
» ſir de la table & des femmes, quoi-
» qu'on n'en pût rien eſpérer de bon ;
» on les ſouffriroit ; mais qui peut
» ſouffrir que les plus lâches des
» hommes dreſſent des embûches aux
» plus courageux, les plus inſenſés
» aux plus ſages, les plus intempérans
» aux plus ſobres, les plus endormis
» aux plus vigilans ? Languiſſamment
» couchés, dans leurs feſtins diſſolus,
» dans les embraſſemens des femmes
» impudiques, abrutis par le vin,
» regorgeant de viandes, couronnés
» de fleurs, inondés de parfums,
» épuiſés de plaiſirs & de débauches,
» ils concertent les moyens de brûler

» Rome & d'égorger les citoyens » vertueux ; leur bouche impure vo- » mit des projets d'incendie & de » carnage ».

Ici l'Orateur entre dans le détail des différentes classes d'hommes qui composoient le corps des conjurés, & il finit ainsi cette espèce de dénombrement ; c'est toujours M. l'Abbé *Auger* qu'on va lire.

« Ceux que je place les derniers » de tous, qui le sont en effet, par » leur petit nombre & par leur genre » de vie, c'est la vraie troupe de » *Catilina*, ses gens d'élite, les fa- » voris de son cœur. C'est cette espèce » d'hommes que l'on voit la cheve- » lure si élégamment peignée, sans » barbe, ou la barbe si proprement » arrangée, portant de longues tu- » niques à manches, se parant des » étoffes les plus fines & les plus » légères, ne montrant d'ardeur & » d'activité que dans les festins qu'ils » prolongent jusqu'au jour. Auprès » d'eux se sont réunis tous les joueurs » de profession, tous les adultères, tous » les impudiques, tous les infâmes.

» Ces jeunes efféminés, ſi tendres & » ſi délicats, n'ont pas appris ſeule- » ment à ſentir ou à inſpirer l'amour, » à chanter & à danſer ; ils ſçavent » manier le poignard & préparer le » poiſon. S'ils ne partent & s'ils ne » périſſent, ſçachez que, quand *Ca-* » *tilina* périroit, ils ſeront pour la » République une pépinière de *Ca-* » *tilina*. Les malheureux, que préten- » dent-ils ? emmeneront-ils leurs » courtiſannes à l'armée ? Pourront- » ils auſſi s'en paſſer, ſur-tout pendant » de ſi longues nuits ? Réſiſteront-ils » aux frimats & aux neiges de l'Apen- » nin ? Ils ſe croient ſans doute en » état de ſoutenir les rigueurs du » froid, parce qu'ils ſont accoutumés » à danſer nuds dans les feſtins. O » Guerre bien formidable que celle où » des infâmes formeront la Cohorte » Prétorienne (1) de *Catilina !* »

(1) On appelloit *Cohorte Prétorienne* celle que le Général avoit toujours auprès de lui.

Traduction des mêmes passages, par M. Clément.

» Je suis déja parvenu à ce que je » m'étois proposé, à vous convaincre » tous qu'il y a une conjuration mani- » feste contre la République; à moins » qu'on ne veuille dire que des gens » si semblables à *Catilina*, n'ont point » les mêmes sentimens que ce perfide. » Plus d'espoir d'indulgence; tout » invite à la rigueur. Je n'ai qu'une » grace à leur faire; qu'ils s'éloignent, » qu'ils partent; qu'ils ne laissent point » le malheureux *Catilina* languir en » leur absence: je leur dirai le che- » min qu'il a pris; il est sur la voie » Aurélia; s'ils veulent se hâter, ils le » rejoindront avant la nuit. Heureuse » la République, quand elle sera pur- » gée de cette infection! Déjà elle » respire, & je la vois soulagée d'avoir » seulement rejetté de son sein l'in- » fâme *Catilina*. Quels crimes en effet, » quelles horreurs peut-on imaginer, » dont ce monstre ne se soit pas souillé? » Y a-t-il dans toute l'Italie, un » empoisonneur, un gladiateur, un

» brigand, un assassin, un parricide, » un faussaire, un fourbe, un débau- » ché, un libertin, un adultère, une » femme perdue, un corrupteur de » jeunes gens, ou un jeune homme » corrompu, un scélérat enfin, quel » qu'il soit, qui ne convienne d'avoir » été lié avec *Catilina*? Quel meur- » tre s'est fait, depuis quelques » années, dont il n'ait pas été le » complice? Quelle prostitution dont » il n'ait pas été le ministre? Quel su- » borneur eut jamais ses talens pour » corrompre la jeunesse? Débauchant » les uns pour lui-même, & servant » aux débauches des autres; promet- » tant à ceux-ci le salaire de leurs » honteuses amours; à ceux-là, la » mort de leurs pères, les encoura- » geant, les aidant au parricide. Voyez » comme en un clin-d'œil, il avoit » attroupé un nombre incroyable de » scélérats, ou de la ville, ou de la » campagne. Pas un homme accablé » de dettes dans Rome, ni dans le » moindre coin de l'Italie, qu'il n'ait » entraîné dans son affreuse conspira- » tion. Et pour vous faire voir comme

» il réunit les goûts les plus oppoſés,
» il n'eſt point de gladiateur un peu
» déterminé, qui ne ſe diſe l'ami de
» *Catilina*; il n'eſt point de Comé-
» dien libertin & crapuleux, qui ne
» ſe vante d'avoir vécu avec lui comme
» avec ſon égal. C'eſt dans cet exer-
» cice de crime & de débauche, &
» parmi de telles gens, qu'il s'étoit
» acquis la réputation d'homme infa-
» tigable, endurci au froid, à la faim,
» à la ſoif, à toute ſorte de veilles;
» faiſant ſervir ainſi les inſtrumens de
» la gloire & de la vertu à l'induſtrie
» du vice & à l'uſage des forfaits. Si
» un tel homme enfin avoit auprès de
» lui tous ceux qui lui reſſemblent; ſi
» cette foule d'hommes perdus étoient
» ſortis de Rome, ô quel bonheur
» pour nous & pour la République!
» ô quelle gloire pour mon Conſulat!
» car ce n'eſt plus parmi eux, une
» licence qui connoiſſe quelques bor-
» nes; ce n'eſt plus une audace qui
» ait quelque choſe d'humain & de
» ſupportable: toutes leurs penſées
» ne ſont que des meurtres, des in-
» cendies & des rapines; ils ont diſ-

» ſipé leurs patrimoines ; ils ont
» englouti leur fortune ; ſans biens
» depuis long-temps, maintenant ſans
» crédit ; & comme s'ils avoient la
» même abondance, ils conſervent les
» mêmes paſſions. Encore s'ils ne
» cherchoient à ſe ſatisfaire que dans
» les feſtins, le jeu & la débauche ;
» quoiqu'il n'y eût rien à eſpérer d'eux,
» il faudroit pourtant les ſouffrir, mais
» qui ſouffrira que des miſérables, ſans
» talens & ſans courage, plongés dans
» la pareſſe & la crapule, attentent
» au repos & à la ſûreté des gens
» d'honneur & des meilleurs citoyens ;
» qu'au milieu de leurs orgies, dans
» les bras impudiques de leurs maî-
» treſſes, appeſantis par le vin, excédés
» de nourriture, couronnés de fleurs,
» inondés de parfums, énervés des
» excès de leur incontinence, ils
» bégayent entr'eux l'arrêt de notre
» mort & l'incendie de Rome. . . .

. . . . . .

» Enfin ceux que je compte pour
» les derniers de tous, comme ils ſont
» en effet les derniers des hommes,
» ce ſont ces jeunes gens que *Catilina*
» s'eſt

» s'eſt choiſi de ſa main, qu'il a tou-
» jours à ſes côtés; que vous voyez
» parés ſi proprement, les cheveux ſi
» bien rangés, ſans barbe encore,
» ou raſés avec tant de ſoin, vêtus
» de longues tuniques & de robes
» flottantes; qui n'ont d'autre métier,
» d'autre fatigue que de paſſer les
» nuits à table. Parmi eux ſe trouvent
» tous les joueurs, tous les débau-
» chés, tous les adultères. Ces enfans
» ſi jolis, délicats, ſavent encore
» autre choſe qu'aimer & être aimés,
» que chanter & danſer; ils ſavent
» manier le poignard, & verſer le
« poiſon. Tant que cette jeuneſſe ne
» ſera pas chaſſée, ne ſera pas extirpée,
« *Catilina* ne fût-il plus, ſachez que
» vous aurez dans Rome une pépinière
» de *Catilina*. Mais quelle pitié! de quoi
» s'aviſent-ils de ſonger à la guerre!
» emmeneront-ils avec eux leurs mai-
» treſſes dans l'armée? & pourront-ils
» s'en paſſer, à préſent ſur-tout que
» les nuits ſont ſi longues? comment
» s'accommoderont-ils des frimats &
» des neiges de l'Apennin? ſi ce n'eſt
» peut-être qu'ils ſe croient en état de

» braver la rigueur du froid, parce » qu'ils ſont accoutumés à danſer nuds » dans les feſtins. Oh! qu'elle me » paroit redoutable cette guerre où » le général aura pour cohorte préto- » rienne cette troupe de proſtitués! ».

Nous invitons le Lecteur à comparer ces traductions à celles de l'Abbé *d'Olivet*. La meilleure des deux ſans contredit ſera celle qui aura le moins de reſſemblance avec la ſienne.

Je ſuis, &c.

ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE.

ON ſe plaignoit, Monſieur, que tous les genres étoient confondus, que nos Auteurs d'Opéras pilloient la Tragédie ; qu'uſant de repréſailles, les Auteurs tragiques mettoient l'Opéra à contribution : enfin, ce mal va ceſſer, je crois ; tout va rentrer dans l'ordre. La réforme commence par l'Opéra ; & en attendant que *Melpomène* redevienne ſimple & belle de ſa beauté, l'Opéra va ſe renfermer dans les Féeries, dans le merveilleux. Voici un beau commencement : *Alcindor*, qu'on a donné le Mardi 17, pour la rentrée du Spectacle, offre tout ce qu'on déſiroit ; décorations, métamorphoſes, ballets, coups de baguettes, marches, cérémonies, pantomimes ; tout cela eſt entaſſé dans l'Opéra nouveau, & les

yeux ſont raſſaſiés de jouiſſances. Reſte à ſçavoir ſi tout cela a été bien arrangé; car encore qu'on n'y regarde pas de ſi près dans un Opéra, toujours faut-il que cela ſoit un peu ſuivi, amené à propos, & qu'il y ait au moins une ſorte d'intérêt, léger peut-être, mais qui, ſans trop attacher, occupe un peu l'eſprit. Le ſujet eſt intéreſſant dans le Conte des *Mille & une Nuits*, d'où cet Opéra eſt tiré. Ces *Mille & une Nuits* ſont une mine bien féconde. C'eſt une ſource intariſſable, où l'on puiſe toujours, ſans pouvoir l'épuiſer. Elles ont fourni des Comédies, des Opéras, des Opéras-Comiques, & c'eſt encore à elles que nous devons *Alcindor*.

Alcindor eſt un jeune Roi de l'Iſle d'Or, que protège *Almorvars*, Génie ſupérieur. *Almovars* craignant que la paſſion d'*Alcindor* pour la gloire, ne ſoit funeſte à ſes peuples, veut le rendre ſenſible. Il l'attire dans ſon Palais, & l'y entoure des objets les plus ſéduiſans. *Alcindor*, peu ſenſible à tout le reſte, remarque une jeune

beauté, dont l'image se présente à lui pendant son sommeil. Cependant *Almovars*, qui poursuit son dessein, charge son élève de lui choisir pour épouse, une jeune fille, accomplie d'ailleurs, mais *qui n'ait rien connu, ni désiré de rien connoître*. *Alcindor* accepte la commission, il publie qu'il va se marier, & donne rendez-vous à toutes les prétendantes dans le cabinet des épreuves. Elles accourent. Voilà un cabinet que je ne sçaurois passer. Pourquoi le public est-il plus indulgent? Je ne sçais pas, en vérité, ce que bientôt l'on n'exposera pas aux yeux des spectateurs. Aucune des prétendantes ne sort victorieuse de l'épreuve. Cet honneur étoit réservé à la jeune *Azélie*. Seulement elle avoue qu'elle aime *Alcindor*. Elle est voilée; *Alcindor* ne peut la reconnoître. Il la conduit donc au Génie, il tire le rideau, il reconnoît cette chère image qu'il a vue en songe. Il gémit, il se désespère; *Azélie* laisse voir son trouble. Le Génie s'irrite, enlève *Azélie*, & laisse *Alcindor*. *Azélie* au milieu des

honneurs & des plaiſirs, regrette toujours ſon Amant & ſon Père. La ſcène change, & repréſente un déſert. *Azélie* s'y conſole avec ſon Père ; mais *Alcindor* paroît ; voilà le déſert peuplé. Un oracle annonce qu'*Alcindor* perdra ſon trône, s'il épouſe *Azélie* ; il renonce au trône. Ils étoient dans un antre : l'antre diſparoît, & fait place à un Palais ſuperbe ; *Alcindor* ne perd point ſon trône, & épouſe *Azélie*.

Vous trouverez peut-être, Monſieur, cette analyſe aſſez claire ; mais l'Opéra ne l'eſt pas autant. Il ſembloit que le Conte étoit aſſez fourni d'incidents, cependant l'Auteur en a ajouté de nouveaux. Nous avons maintenant plus d'imagination que les Orientaux même : & dans nos mains la baguette des Fées & des Génies a bien autrement de pouvoir. Tout cela ſeroit fort beau, ſi le ſujet avoit été mieux expliqué d'abord, conduit avec plus de clarté ; ſi les changemens de ſcène & les incidens euſſent été un peu mieux ménagés ; la fatigue que le public a eſſuyée, pour démêler ce labyrinthe,

a nui à ſes plaiſirs & à l'effet de l'ouvrage, qui au ſurplus ne pourroit ni compromettre ni augmenter la réputation de M. *Rochon de Chabannes*.

Le Muſicien a dû ſe trouver embarraſſé dans cette foule d'incidens, lui qui étoit accoutumé à s'exercer ſur des ſujets ſimples & champêtres. Encore le tumulte de la repréſentation a-t-il empêché d'apprécier pluſieurs morceaux dignes de M. *Dezede*; mais rien n'a empêché d'applaudir aux ballets charmans, ſemés dans cet Opéra, bien faits pour ſignaler le début de M. *Gardel* jeune, qui remplace ſon frère; il y danſoit lui-même, ſecondé par M. *Veſtris*; c'eſt tout dire.

N'oublions pas ſur-tout, Monſieur, de parler d'un homme qui devient de plus en plus, dirais-je, un Auteur ou un Acteur conſidérable? le Machiniſte: la critique même d'un Opéra ou d'une Tragédie fait ſon éloge, & cet Opéra fait beaucoup d'honneur à M. *Boullay*.

Je ſuis, &c.

P. S. Dans ma prochaine Lettre,

Monsieur, je vous rendrai compte d'une autre nouveauté donnée aux Italiens. *Fellamar & Tom-Jones*: c'est la suite de *Tom-Jones à Londres*, par le même Auteur; ce qui est d'un bon augure pour la pièce.

L'ORAGE.

Idyle

Je viens de semer un arpent de maïs. La pluye m'a surpris au septième rayon. Le tonnerre a grondé; des nuages épais ont obscurci le Ciel; des éclairs rapides, sillonnant avec un fracas horrible & de tous côtés à la fois, les plaines inégales de l'air, ont répandu l'effroi dans toute la nature. L'oiseau timide a quitté la branche où les zéphirs se jouant de son poids, le balançoient mollement à travers le feuillage. Il tremble; il est retiré dans son nid. Il n'essaye plus les sons de ce gozier touchant & flexible qui, quelques momens auparavant, donnoit à sa

compagne chérie le désir de conserver les feux d'un chantre aussi ravissant ; à ses petits fraîchement éclos, le germe d'une émulation à laquelle nous devrons tant de plaisirs ; aux amans, le goût de la solitude ; au Philosophe, l'enthousiasme de la candeur & de la vertu. Le vigneron renonce à l'ouvrage, & collant contre la terre humide un corps que l'âge & le travail ont déjà courbé, il se fait du cep rampant, un foible abri contre l'orage : secondé par son chien dont la fidélité partage la frayeur du maître, & contient celle du troupeau, le berger rassemble autour d'un vieux chataigner, ses brebis innocentes, dont les tendres bêlemens font un contraste si énergique, avec les roulemens épouvantables de la foudre. Moi, belle *Egérie*, j'ai continué mon arpent de maïs.

J'adore la vertu, j'adore l'innocence. Oh ! quand au milieu des foiblesses du jeune âge, j'aurois commis quelques erreurs ; quand j'aurois éloigné de moi les regards de ce Dieu bienfaisant mais juste, dont tout rappelle à notre ame la bonté, les loix, la pro-

vidence infinie ;... Mon amour, cette inclination pure qui m'attache à la plus parfaite, à la plus vertueuse de ses créatures, mon amour fléchiroit la colère céleste, & m'en obtiendroit le pardon... Mais j'ai toujours prôné la candeur, & je t'adore à jamais, naïve, innocente *Egérie*; ton image m'enflamme. Ton nom que je prononce à chaque instant, soutient mon courage, le tonnère, les éclairs, la grêle, rien n'altère mon bonheur; j'ai continué mon arpent de maïs... Ah! puisse-tu bientôt partager mes sentimens! puisses-tu faire sur moi l'épreuve de ton cœur! il aimera tendrement;..... Dois-je espérer?.... Oui,.... Oui, j'espère, ... *Egérie*, si tu veux récompenser l'amant le plus fidèle, celui qui s'occupera le plus de te rendre heureuse, oh! qui plus que moi doit prétendre à ton cœur?

L'arc-en-ciel annonce la réconciliation. La paix des élémens est signée. Bientôt le soleil dissipera ces vapeurs obscures qui couvroient son front. Déjà des nuages, affectant la forme & la couleur des toisons de nos brebis, sem-

blent nous promettre leur innocence, & par le calme, la transparence de leurs ondes, ils découvrent à l'œil curieux du campagnard, une nuance légère de cet azur céleste, gage magnifique & sûr de la sérénité. Le ciel est rafraîchi; le vent du sud-ouest aura bientôt essuyé les chemins : alors je retournerai voir mon plant de maïs. J'y semerai légèrement des graines de pin, & mes bœufs moins sensibles à l'aiguillon qui les presse, qu'aux refrains de la chanson amoureuse à laquelle j'ai sçu règler leurs pas, mes bœufs pour applanir le sol, & recouvrir les semences, feront passer plusieurs fois dans le champ, la herse aux dents rapprochées. Cette chanson, belle *Egérie*, je l'ai faite pour toi. Ton nom s'y lit à chaque vers, il en fait tout le charme. Ainsi dans le silence des champs, j'apprends à toute la nature, le sentiment qui fait mon bonheur. Je le vante aux échos, à tous les arbres des montagnes, aux ruisseaux qui serpentent dans la prairie, & toi seule ne le sçais pas encore, *Egérie*. Oh! combien de fois j'ai désiré que ces

ruisseaux par le murmure agréable de leurs eaux transparantes, ces arbres par le doux frémissement de leurs feuilles, ces montagnes par l'organe si souvent indiscret de l'écho, puissent redire à ton cœur, un secret qui sans doute un jour l'intéressera.... Mais je goûte au moins la douceur de t'aimer pour toi seule; & quand il me sera permis de t'exprimer la vivacité de mes feux, apprendras-tu sans plaisir qu'*Amyntas* soupiroit pour toi, bien avant d'avoir osé te le dire, & que sans se nourrir encore d'espérances, il trouvoit déjà mille délices à s'occuper de tes charmes & de tes vertus.

Par M. FRINARS DE SAINCY.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littérataire.

A Paris, le 25 Mars 1787.

MONSIEUR,

HÉRITIER du nom de *Vaniere*, je me trouve chargé des intérêts de sa

gloire; & par conséquent, forcé de repousser l'outrage qu'un inconnu vient de faire à la mémoire du *Virgile de la France*, (1) mon grand-oncle.

Au lieu de donner au public l'extrait de la vie de notre Poëte, qui se trouve à la tête de la dernière édition que l'on vient de faire de ses Œuvres, le *Journal de Paris* vient de publier le libelle qu'un certain M. *Th.* lui a envoyé, dit-il. Je laisse au public le soin de juger le *Journal*: je vais me borner au libelle.

L'origine de la maison de *Vaniere* n'est point connue en France; l'innocence de ses mœurs, sa bienfaisance & son goût héréditaire pour la vie champêtre, sont connus; l'Auteur du *Prædium* tire du sublime éloge que l'on a toujours fait de sa candeur, de sa probité & de son amour pour le bien, la gloire la plus pure; son Ouvrage passe pour le plus riche &

(1) Nom que M. de Lamoignon a donné le premier au Père de Vaniere. Voyez le *Prædium*, liv. 7; ensuite le Parnasse François l'a adopté.

le plus étendu en son genre, par l'heureux & fécond mêlange de préceptes d'agriculture & de vertus. Que fait l'inconnu ? il essaye de donner une origine à la maison de *Vaniere*; il tente de faire perdre le souvenir de ses vertus & de son goût de la vie champêtre ; il fait de l'Auteur du *Prædium*, un homme barbare & avide de sang, un persécuteur, un raviſſeur d'héritages ; il cherche à faire passer son Poëme pour un ouvrage confus, incomplet, contenant des pages à déchirer.

Il faut être bien pressé par le besoin de nuire, pour donner aujourd'hui une origine de bourgeoisie au nom de *Vanière*, tandis que personne en France n'a jamais osé ni pu rien statuer sur cette maison, qui n'est connue dans le Royaume que par les grands hommes qui l'ont illustrée, & par quelques Officiers & Chevaliers de *St. Louis*, comme le *Chevalier de Vaniere*, Brigadier des Gardes du Corps de *Louis XV*, blessé à la bataille de *Fontenoi*; on lit dans le *Prædium*, liv. 5, page 143, & dans *Morery*, que les portes

du Château de *Vaniere* étoient continuellement entourées d'une troupe innombrable de pauvres : *tritas usque fores inopum turmis*, que perſonne ne rencontroit un indigent ou un voyageur infortuné qu'il ne lui indiquât le Château de *Vaniere*, *paternas monſtraret miſeris peregrè vel eunibus ædes*, comme s'il eût été un hoſpice fondé pour les malheureux, *fundata velut ſibi tecta*. Les Dictionnaires des Illuſtres, dans l'ignorance à cet égard, ſe ſont tous laiſſés conduire par la prudence, & ſe ſont bornés à dire, en parlant de notre Poëte : « il *parvît* que ſes parens faiſoient leurs délices des occupations » de la campagne ». L'*Hiſtoire Littéraire de Louis XIV*, tom. 3, ne pouvant, non plus que les autres, rien dire d'une maiſon qui ne s'étoit point fait connoître, & qui ne connoiſſoit d'autre grandeur que celle de la vertu, ſe borne à faire remarquer » l'innocence de ſes mœurs » & la gloire qu'elle mettoit à faire valoir elle-même, ainſi que les anciens Romains, les biens qu'elle avoit hérités de ſes

peres, » Aucun d'eux n'a même bien ſçu écrire le nom de *Vaniere*, dont on n'avoit eu de connoiſſance publique que par le mot latin *Vaniarius*. *Pluche* eſt preſque le ſeul qui l'a fidèlement tranſmis dans ſon ſecond volume du *Spectacle de la Nature*, cinquième entretien. Je me borne donc à répondre, en deux mots, que la maiſon de *Vaniere*, d'une origine qui ſe perd dans l'antiquité, tire ſa nobleſſe d'Eſpagne, & n'a jamais dérogé. Mais ce n'eſt pas à cela que je mets de l'importance : la vie qui eſt à la tête de cette derniere édition du *Prædium*, n'eſt pas de moi : & ſi le premier feuillet qui a été changé dans cette vie, n'étoit pas encore parvenu à l'inconnu, quand il a compoſé ſon libelle, l'incertitude de celui qui l'avoit fabriquée, auroit pu donner lieu à cette mépriſe.

Voici maintenant une fauſſeté d'une autre eſpèce. On lui reproche d'avoir oublié la culture des bleds & des prairies. M. *Th.* oublie ſûrement ici, qu'il a dit plus haut que *Vaniere* étoit devenu le Poëte des *champs*. Peut-on

être assez hardi pour avancer une pareille chose, tandis que les 7e & 8e chants du Poëme sont particulièrement consacrés à cette culture !

« Un reproche sérieux que mérite » le Poëte, dit-il, c'est d'avoir inséré » dans son ouvrage, une sortie contre » les Hérétiques; il propose poëti- » quement à *Louis XIV*, de les per- » sécuter. Ce que *Vaniere* écrivit en » vers latins que le Roi ne lisoit pas, » d'autre les répétoient au Monarque, » en prose françoise; & le sang cou- » loit dans les Cèvenes..... » Rien de plus atroce & de plus calomnieux. Cette assertion est noire : 1°. parce que le chant du Poëme dans lequel il est question de l'hérésie n'a été ajouté à l'ouvrage qu'en 1730, c'est-à-dire, 25 ans après le soulevement des Cévennes, 15 ans après la mort de *Louis XIV*; & par conséquent, dans un temps où le Monarque n'a jamais pu lire ni faire lire cet article, qui se trouve comme perdu dans le chant *Arborum morbi*, où il n'a été inséré que par hazard. Il est d'ailleurs aisé de se convaincre qu'aucune édition

antérieure à l'année 1730, ne présente ce chant ; 2°. parce que les Cévenes se sont soulevées d'elles mêmes ; 3°. parce que le Poëte ne parle que de l'héréſie détruite ; & qu'il exhorte le Roi à prévenir le renouvellement du carnage qu'elle a fait, en affermiſſant la paix recouvrée. Voyez le *Prædium*, liv. 6.

Mais ſuppoſé, ce qui n'eſt pas, que *Vaniere* ait écrit contre l'héréſie dans un temps où elle ravageoit la France, ne ſeroit-il pas toujours d'une méchanceté odieuſe, d'attribuer à *Vaniere* le ſang qui auroit alors coulé ? Etoit-il aſſez puiſſant pour déterminer lui ſeul, la volonté de *Louis XIV* ?

Le même eſprit a fait dire à *Th.* que « *Vaniere* ayant emprunté » des épiſodes à nos Fêtes religieuſes, » il réſulte de ce mélange un aſſemblage aſſez diſcordant, le Vœu de » *Louis XIII*, la célébration de la » *Pâque* ». Tout cela, ſelon lui, eſt hors de propos dans un Poëme ſur l'*Agriculture* ; tandis que le plus grand mérite de ce Poëme, eſt d'avoir ſçu

toujours placer la Religion à côté de la Nature.

Je ne m'arrêterai pas aux autres critiques littéraires qui ne ſont ni plus juſtes ni mieux inſpirées. Les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Mais je ne puis me diſpenſer d'inſiſter ſur l'article de la Bibliothèque.

« Le génie de la Poëſie, continue » *Th.*, fut bientôt puni d'avoir été » perſécuteur ». . . . . Voilà une expreſſion odieuſe, & qui crie de toutes parts vengeance. (Il s'agit ici d'une Bibliothèque rare, qu'avoit M. de la *Berchere*, Archevêque de Narbonne : M. l'Archevêque reçut un jour une Epître en vers, dans laquelle ſa Bibliothèque demandoit à être rendue publique ; éclairé ſur le bien qui en pouvoit réſulter, M. l'Archevêque légua à cet effet ſa Bibliothèque aux Jéſuites ; &, en même temps, il écrivit à *Vaniere*, pour lui annoncer ce don ; lui ajoutant que la beauté de ſon Poëme avoit beaucoup contribué à la deſtination qu'il faiſoit de ſes livres. On ſçait, continue l'Hiſtoire, quelles

circonſtances firent dégénérer ce don en procès, qui fut bien triſte pour les lettres en général; car cette Bibliothèque fut vendue, pour n'être plus déſormais que les membres épars d'un grand corps.) Voilà mot à mot, ce qu'on trouve dans les Dictionnaires, & dans tous les autres ouvrages qui ont parlé de *Vaniere*: on n'y trouve rien autre choſe. *Th.* eſt le ſeul qui ait oſé avancer que « les héritiers de M. de la *Berchere* » prétendirent qu'il n'étoit pas permis » de ſuggérer un teſtament, même » avec de jolis vers. . . . & que le » Poëte étoit devenu plaideur, pour » n'avoir pas le démenti de ſon Epî» tre. » Cette affaire ne regardoit pas *Vaniere*, mais le Corps; & ſi *Vaniere* fut choiſi par ſon Corps, pour pourſuivre le procès, on ſera toujours révolté de voir M. *Th.* mettre cette affaire uniquement ſur la tête de *Vaniere*: tout le monde avoit regretté juſqu'ici, que cette ſuperbe Bibliothèque, compoſée de 20000 volumes, n'ait pas été rendue publique; ceux même qui auroient été tentés

de croire que *Vaniere* avoit contribué à ce don, ne voyoient en lui qu'un ami du bien public, un grand patriote.

Eſt-ce donc là la reconnoiſſance à laquelle devoit s'attendre celui qui, dans ſes écrits, s'eſt fait un devoir de rendre hommage à tous les hommes célèbres de ſon ſiècle! eſt-ce donc là la récompenſe que l'on donne aujourd'hui à une maiſon qui a ſacrifié toute ſon ambition & toute ſa fortune au bien de l'Etat & de la patrie! tant qu'elle a été opulente, cette maiſon, elle a partagé ſes biens avec les pauvres; quand les guerres civiles ont diminué ſon opulence, elle a enſeigné les moyens d'améliorer la terre, qui nourrit l'homme, enſuite elle a donné les véritables moyens d'être heureux, en produiſant le meilleur ouvrage qui ait jamais paru ſur l'éducation des peuples.

Mais ce n'eſt pas aſſez que de répondre à l'inconnu; il faut finir par donner une légère idée de notre grand homme, priſe dans les regiſtres de ceux qui n'ont pas craint de ſe nommer à la face de l'univers.

Vaniere, disent-ils, étoit un de ces hommes doués d'une candeur & d'une vertu que l'on ne retrouve plus dans nos mœurs; personne n'a été plus modeste dans le commerce de la vie, personne plus attaché à son dévoir; si la reconnoissance avoit fait des Dieux, *Vaniere* en seroit un. Quel magnifique éloge ne pourroit on pas faire de son cœur! il ne recevoit aucune marque d'amitié, aucun petit service qu'il n'éprouvât aussi tôt le plus pressant besoin d'en publier la gratitude; aussi tous ses ouvrages fourmillent-ils de témoignages reconnoissans; & ce qui lui fait le plus d'honneur sans doute, c'est d'avoir répandu jusqu'aux extrémités de l'univers avec son Poëme, les vertus & la gloire des illustres *Lamoignon*. Il a travaillé pendant 30 ans, quatorze heures par jour; & son zèle pour le bien des hommes a été jusqu'à désirer & solliciter, mais en vain, d'aller porter la lumière de l'Evangile dans les pays infidèles. Ne pouvant y parvenir, il y a suppléé, dit l'Histoire, par *de solides bienfaits*. Voyez *l'Histoire Litté-*

raire de *Louis XIV*, tom. 3, les différentes vies qui ont été faites, les siècles de la Littérature, le *Journal Economique* de Janvier 1759, le *Parnasse François*, &c.

Si *Vaniere* peut passer pour le plus grand homme de la France, en son genre, aussi est il l'homme de la France qui a reçu les plus grands honneurs: à son passage à Lyon, l'Académie vint le recevoir aux portes de la Ville; à son arrivé à Paris, le Monarque l'honora d'une pension; son jour d'entrée dans la Bibliothèque royale fut un jour de marque qu'on transmit à la postérité; les registres de cette Bibliothèque conservent encore le détail des honneurs qu'on lui fit; il est le premier des illustres dont on ait frappé la médaille de son vivant; & cette médaille annonce aux générations futures qu'il est à jamais devenu la richesse & les délices des campagnes, *Jacobus Vanierius ruris opes & delicia*. A son entrée dans la cour du Collège de *Louis le Grand*, les Classes s'interrompirent; & le Père *Porée* élevant la voix, dit à ses écoliers: Rhétoriciens, sortez, & venez voir le

plus grand Poëte de nos jours? A ſa mort, ajoute l'Hiſtoire, le monde littéraire fut en deuil; les écoliers de *Louis le Grand* compoſèrent une élegie latine; *Iſaac Badou* fit une Eglogue & une Epitaphe ſur cet émule de *Virgile*; & M. *Desforges Maillard*, une Ode qui a été imprimée dans le *Parnaſſe François*. Comment, pourſuit l'Hiſtoire, ce grand homme n'auroit-il pas eu des amis, lui qui a ſi bien dépeint l'amitié dans ſes [illegible]*uſcules*! il en eut ſans doute & d[illegible] mérite diſtingué! les *Lamoignon*, les *Cardinal de Fleury*, les *Fléchier*, les *Campiſtron*, les *Laberchere*, les *d'Harcourt*, & *tant d'autres*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, *L. DE FANIERE*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Voyage par l'Italie, en Egypte, au Mont-Liban & en Paleſtine ou Terre-Sainte ; par M. l'Abbé de Binos, *Chanoine de la Cathédrale de Comminges. 2 volumes* in-12. *A Paris, chez* Antoine Boudet, *Imprimeur du Roi, rue St. Jacques.*

On ne voyage guère aujourd'hui que par intérêt, ou par eſprit de Commerce ; il en eſt peu à qui le déſir de s'inſtruire, faſſe entreprendre de longs voyages ; il en eſt encore moins qu'une pieuſe curioſité conduiſe dans

les régions saintes, où l'histoire de notre Religion est encore vivante, pour ainsi dire, dans les monumens qui l'attestent à tous les yeux; &, où l'on ne peut faire un pas, sans y rencontrer les traces de son divin Fondateur. Tel a été le respectable motif qui a retiré M. l'Abbé *de Binos* d'une vie douce & paisible qu'il menoit parmi les siens, pour lui faire courir les hazards d'une navigation pénible, & des dangers non moins certains dans un pays gardé par des esclaves despotes, & infecté de toutes sortes de voleurs & de brigands.

L'Auteur quitte sa patrie, *Saint Bertrand*, Ville Capitale de Comminges, le 26 Octobre 1776. A peine embarqué à Marsei le, il eut à lutter, pendant quatre jours, contre une violente tempête qui le rejetta dans le port d'où il sortoit. » Je ne puis, » dit-il vous exprimer la peine que » me causa ce contre-temps; il sem» bloit que la mer ne vouloit plus de » nous. » Il ne se rebute point, & se rembarque le lendemain sur un autre vaisseau qui alloit à Ancône. Pendant

quelques jours la navigation fut heureuſe ; mais bientôt de nouvelles tempêtes, dont je vous épargne le récit, viennent aſſaillir le vaiſſeau, & le forcent enfin à relâcher au Val d'Alexandrie, Port de Céphalonie.

Ce pays eſt ſous la domination de la République de Veniſe, depuis le quinzième ſiècle. Les Céphaloniens ont l'air ſauvage ; ils ſont preſque tous armés d'un fuſil, & portent un piſtolet & un couteau à la ceinture : une cape groſſière de laine blanche ou brune, compoſe leur habillement ; leurs larges culottes vont depuis l'eſtomach juſqu'aux pieds, & ſont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la mouſtache. Les femmes marchent tête nue, les cheveux flottans ſur leurs épaules, ou treſſés en rond ſur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains exercées dès l'enfance, au travail, ne dédaignent pas les plus rudes fonctions ; on les voit ramer ſeules dans des barques, comme les hommes. La République de Veniſe fait bien ſon poſſible pour empêcher les abus que

ces insulaires font de leur liberté ; mais elle est forcée, malgré elle, de les tolérer. La sévérité des loix & l'autorité ne peuvent rien sur ces hommes indomptables, qu'on voit s'entretuer à la moindre dispute. Ce pays fertile méritoit des citoyens plus doux.

Notre Voyageur se remet en mer : nous ne le suivrons pas dans l'énumération de toutes les Villes qu'il apperçoit dans sa course, nous citerons néanmoins le morceau suivant, pour vous faire juger de son style, souvent agréable & naïf.

» Bientôt, dit-il, la blancheur des » murs de *Raguse* attira nos regards. » Une grosse tour placée au milieu, » les moles & la forme de la Ville » excitèrent notre curiosité. Le désir » d'y aborder me fit proposer au chef » de notre vaisseau de mouiller à la » rade pour pouvoir aller à terre : il » le promit, mais l'intérêt plus fort » que les vents, lui fit oublier sa pa- » role. Il ne regardoit ces objets que » comme des amorces séduisantes, » placées à dessein pour rallentir sa » course, ou comme des signaux qui

» lui annoncoient d'assez loin le port » d'Ancône, lieu de sa destination. » J'eus beau lui vanter la position de » *Raguse*, ses édifices, ses fortereſſes, » & supposer des beautés qu'on n'y » trouveroit peut-être pas ; rien ne » put le toucher : souvent dans des » momens de fureur, il murmuroit » contre les flots, les tempêtes & les » calmes qui retardoient sa navigation. » Cependant je m'amusois à observer » son chien, qui, allant de la proue » à la pouppe, abboyoit, & présentoit » une gueule irritée aux flots que la » mer envoyoit malgré lui sur le » pont ».

Il est temps de remettre notre Voyageur au port d'Ancône, où il arrive le 14 Janvier 1777, & où il prend congé du Capitaine *Bellucci*. Vous jugez bien que le premier soin de M. l'Abbé *de Binos* est d'aller visiter *Loretie* & *la Santa Casa*, qui fait la plus riche partie d'une très-belle Eglise. Une tradition constante dans le pays, atteste que la maison de la Sainte Vierge, située à Nazareth, où le Verbe s'est fait chair, a été con-

vertie en chapelle du temps des Apôtres, & entourée ensuite d'une Eglise par *Sainte Hélène*, mère de l'Empereur *Constantin*; que cette Chapelle a été visitée avec dévotion par plusieurs grands personnages, tels que *St. Jérôme*, *St. Louis*, & autres Princes François; qu'enfin elle a été transportée en Dalmatie, province de l'Illyrie, & de là dans la Marche d'Ancône, pays d'Italie, où est située la Ville de Lorette; mais on ignoroit jusqu'au treizième siècle d'où cette chapelle étoit venue. Cet événement miraculeux fut révélé à un homme simple qui le communiqua ensuite à des gens de bien. Ceux-ci voulant sçavoir la vérité, choisirent seize personnes pour aller à Jérusalem & à Nazareth, s'informer du vuide qu'elle avoit laissé; lesquels ayant pris la mesure de la Sainte Chapelle, trouvèrent dans la confrontation des lieux la plus exacte conformité, & rapportèrent avoir vu dans l'Eglise de Nazareth, une inscription gravée sur le mur, qui enseignoit que la Chapelle qui avoit été autrefois dans cet endroit,

avoit disparu. Ces Voyageurs, de retour dans leur pays, rendirent compte de leur mission. Il est impossible de fixer le prix des richesses que contient le trésor renfermé dans ce saint lieu. Ces richesses immenses composent deux trésors placés en deux endroits différens. Celui qui est dans la sainte maison renferme vingt-deux lampes d'or : la plus considérable est celle de Venise, pesant quatre-vingt marcs. On y voit plusieurs busles d'or & d'argent, parmi lesquels il en est un d'argent du poids de sept cens marcs. La figure en or, qu'on voit entre les mains d'un Ange, pèse quarante-huit marcs ; c'est le poids de *Louis XIV*, lors de sa naissance. Il est nud sur un coussin diapré de fleurs de lys, les bras étendus, le visage riant, & la bouche un peu entr'ouverte qui laisse appercevoir les deux dents avec lesquelles il vint au monde: c'est un présent fait par *Anne d'Autriche*, qui, après plusieurs années de stérilité, accomplit son vœu, en offrant son fils *Louis XIV* à la Sainte Vierge. La figure en or qui offre les deux couronnes d'or qui sont

ſur les têtes de la ſtatue de la Vierge & de l'Enfant, eſt de *Louis XIII* Ces deux couronnes ſont enrichies d'un grand nombre de diamans. Le drap qui couvre la Sainte Vierge, eſt orné de toutes ſortes de pierres précieuſes. L'Autel, la baluſtrade, les portes d'entrée & les crédences ſont d'argent maſſif. Il eſt inutile de faire le détail de toutes les richeſſes que renferme le ſecond tréſor; elles étonnent l'imagination. On montre dans cette ſeconde ſalle, un tableau de *Raphaël d'Urbin*, le plus excellent Peintre qui ait paru depuis la renaiſſance des Beaux-Arts. Il repréſente la Ste. Vierge, tenant dans les mains un voile pour couvrir l'Enfant-Jeſus, couché à ſes pieds, & St. Joſeph ſe tenant en arrière, comme en extaſe: ce qui eſt très-remarquable, c'eſt l'attitude avec laquelle la Ste. Vierge tient le voile pour couvrir l'Enfant, & le naturel ſimple avec lequel celui-ci veut le prendre, en allongeant ſes bras & ſes mains. Un amateur, touché de la beauté de ce tableau, en offrit cinquante mille écus.

Nous voici à Rome, où l'admiration & l'extaſe de notre Voyageur augmentent à chaque pas. On a tant donné de deſcriptions de tous les chef-d'œuvres de l'art que renferme cette magnifique capitale de la Chrétienté, qu'il n'eſt plus poſſible de rien dire de nouveau ſur ce ſujet. Je ne crois pas cependant qu'on ait fait une deſcription plus animée & plus pittoreſque de l'Egliſe de St. Pierre, que celle de notre Auteur. Je vous conſeille de la lire en entier dans ſon ouvrage. Je paſſe de fort longs détails des cérémonies Pontificales, pour vous dire un mot ſur les mœurs des habitans de Rome moderne.

« Le vrai Romain eſt très attaché au » Pontife ; il eſt bon ami, mais lent » à ſe communiquer : ſon maintien » grave, marque un homme réfléchi, » & paroît donner un plus grand prix » aux ſaillies de ſon eſprit vif & » pénétrant. Il recherche avec em- » preſſement les nouvelles politiques, » & celles qui concernent les que- » relles ou les guerres des Souverains; » on voit leur ancien goût retracé

» dans cette curiosité. Cependant
» l'humeur du peuple est pacifique ; &
» l'étranger ne peut que louer sa ci-
» vilité. Le seul quartier où cette
» qualité se fait moins remarquer,
» c'est à Trastevère : l'idée que les
» habitans ont d'être les vrais des-
» cendans des anciens Romains, qui
» renversèrent les trônes, & firent
» trembler les Nations, leur donne
» un caractère de fierté que de légers
» prétextes rendroient féroces, si une
» police surveillante ne sçavoit les
» contenir dans le devoir. La seule
» chose dont le Gouverneur, avec
» toute son attention, ne peut arrêter
» le cours, c'est la barbare manie des
» Plébéïens, d'assouvir leur haine
» avec le couteau. J'en ai vu quatre
» s'attaquer en plein jour, au milieu
» des places publiques, & se frapper
» plus cruellement, à mesure que le
» sang ruisseloit des membres blessés :
» ces horribles scènes sont fréquentes ;
» & quoiqu'elles soient propres à
» inspirer le dégoût & l'effroi, on
» voit les enfans badiner, s'exercer
» avec ce fer homicide, comme pour

» apprendre de bonne heure à le rendre un jour plus meurtrier. Les » liqueurs ſpiritueuſes dont s'abreuve » la populace, à cauſe de leur bas » prix, ſont, pour ainſi dire, le ferment de ſes diſputes. La taſſe de » café ne coûte qu'une baïoque & » demie, c'eſt-à-dire, ſix liards de » notre monnoie. Ce bon marché » engage le manœuvre & l'artiſan à » le prendre tous les matins dans les » lieux publics. Le pain eſt toujours » fixé à un bas prix : les autres ali» mens, tels que le poiſſon, légumes, » œufs, &c. n'y ſont pas vendus plus » cher que dans les autres grandes » Villes. Le prix de toutes ces den» rées, expoſées en vente à la place » Navonne, eſt fixé par le Prélat » chargé de la Police. »

De Rome, notre Voyageur ſe rend à Florence : il y admire différens édifices, & ſur-tout la ſuperbe Galerie des *Médicis*, qui contient les tableaux originaux des Peintres les plus fameux de l'univers. Ce qui rend le ſéjour de cette Ville bien agréable, c'eſt la douceur du Gouverne-

ment. On ne ceſſe de faire l'éloge du Grand Duc régnant : il donne Audience à tout le monde, trois jours de la ſemaine ; il écoute également & le pauvre & le riche ; il veut être inſtruit de tout, afin de corriger les abus. S'il y a des fêtes, des bals & des jeux publics, il y va traveſti, ſans que perſonne s'en doute, & voit par lui-même les abus qui méritent d'être corrigés. Dès lors, ſans qu'on s'y attende, on voit paroître de nouveaux règlemens dictés par le diſcernement le plus éclairé & par la plus ſaine politique ; il fait tout par lui-même : ſa ſévérité pour le maintien du bon ordre, n'eſt jamais plus rigoureuſe que dans les occaſions où un Miniſtre infidèle a pu trahir ſa confiance. L'indulgence à cet égard, ne lui paroît qu'une indifférence pour le bien public, & le déſir d'être trompé.

A Veniſe, une des choſes qui a le plus frappé M. l'Abbé *de Binos*, c'eſt l'Arſenal ; ce lieu qu'on peut regarder comme le rempart de la liberté, renferme dans ſa vaſte enceinte, tout ce qu'il faut pour équi-

per en peu de temps, une Flotte de trente vaiſſeaux de ligne, & pour armer au moins quarante mille hommes. *J'aimerois mieux*, diſoit un Général de *Charles-Quint*, *avoir cet édifice que quatre Villes d'Italie*. On voit ſur un monument de l'Egliſe St. Marc, deux lions aſſez voiſins l'un de l'autre ; l'un qui eſt au milieu d'un lac, tenant dans ſa gueule une branche d'olivier, eſt extrêmement gras ; l'autre, qui eſt ſur un éléphant & ſur la terre ferme, eſt très-maigre ; c'eſt le ſymbole de l'état ancien & moderne de la République, autrefois ſi puiſſante par ſon Commerce maritime, & reſſerrée maintenant dans les poſſeſſions de ſon territoire. Voici comment l'Auteur parle de la cérémonie des nôces de la Mer. « Cette nôce, que le plus » léger vent diſſiperoit dans le mo» ment de la cérémonie, eſt célébrée » tous les ans avec pompe & magni» ficence. Le jour de l'Aſcenſion, le » Doge, accompagné de pluſieurs » Sénateurs, du Patriarche, & de » certains membres du Chapitre de » la Cathédrale, entre dans un grand

» vaiſſeau plat, chargé de figures en
» bas-reliefs dorés; il eſt conduit par
» ving-quatre rameurs, & ſuivi par
» un nombre infini de gondoles, de
» galiotes & de barques. Le coup-d'œil
» que préſente la Mer couverte de
» bâtimens élégamment ornés, eſt le
» plus beau qu'on puiſſe déſirer; les
» canons tirés des forteresſes & des
» vaiſſeaux à trois mâts, font un bruit
» effroyable. On voit ce fier vaiſſeau,
» appellé le *Bucentaure*, couvert d'un
» velours cramoiſi, ſe traîner lente-
» ment ſur les eaux, dominant les
» autres par ſa hauteur, & recevant
» leurs ſaluts & leurs hommages,
» ſans détourner ſa proue altière. Il
» eſt conduit près d'une petite iſle, où
» eſt l'Egliſe de St. Nicolas. Le Doge
» & ſa ſuite y entendent la Meſſe, chan-
» tée en muſique & au ſon des inſtru-
» mens; il rentre enſuite dans le
» vaiſſeau, & va à Liddo, jetter à la
» Mer un anneau, en diſant ces pa-
» roles: *Mer, je t'épouſe, en ſigne du*
» *domaine que j'ai ſur toi.* Auſſi-tôt le
» feu d'artillerie redouble, & l'on ſe
» retire ».

Parmi un grand nombre de beaux édifices, on admire sur-tout l'Eglise de *St. Marc*. Sur le pavé de cette Eglise, partie en mosaïque, partie en marbre poli de différentes couleurs, entr'autres figures dont il est chargé, on voit deux coqs donner la chasse à un renard ; c'est l'emblême de l'expulsion de *Sforce*, Duc de Milan, causée par la poursuite des deux Princes François, *Louis XII* & *Charles VIII*.

De Venise, notre Voyageur continue sa route sur mer, passe à Trieste, Ville de l'Istrie, de Trieste à l'Isle de Zantes, qui est la fameuse *Jacinthe* qu'*Enée* côtoya avec sa flotte ; & de là il aborde à *Alexandrie* en Egypte, on ne voit plus que le cadavre de cette cité, autrefois si superbe. Les anciens monumens qui se sont le mieux conservés, sont les obélisques, les colonnes, quelques Palais, entr'autres, celui qu'on dit avoir appartenu à *Armide*, que *le Tasse* a chantée. L'obélisque de *Virgile* est près de ce Palais ; celui de *Cléopâtre* est hors l'enceinte de l'ancienne Ville ; ils sont de granit rouge, & chargés d'hiéroglyphes. La

plus majestueuse des colonnes est celle de *Pompée*. La Ville, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'a guère plus de vingt mille habitans. Le Gouvernement y est cruel, ainsi que dans tous les lieux où les Beys exercent leur souveraineté. Une chose qui étonne dans ce peuple, c'est son courage à supporter les exactions & les vexations des Souverains. Le Bey secrétement averti de la richesse d'un particulier, lui demandera une grosse somme d'argent. Le refus suit quelquefois la proposition; mais la prompte menace du supplice du bâton, est une puissante clef qui fait ouvrir le trésor. Ce malheureux sujet le donne avec une résignation sans exemple, & se console par la croyance que cette perte étoit dans la volonté de Dieu.

Les seuls hommes qui ayent sçu se soustraire à un si affreux despotisme, ce sont ceux qui ont eu le courage de vivre dans les déserts, ce sont les Arabes qui font souvent une guerre cruelle à ces tyrans. Le désert qu'ils habitent, est à 50 lieues d'Alexandrie; ils mènent une vie pastorale, sembla-

ble à celle des temps d'*Abraham* ; ils ſe vantent d'être les deſcendans des Iſmaëlites : ils vont avec leurs troupeaux à laine, avec des vaches & des chameaux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, n'ayant pour équipage que des tentes qu'ils placent aux lieux où ils s'arrêtent ; ils vivent de lait, d'olives, de figues, & d'une pâte cuite ſous la cendre, qui leur tient lieu de pain. Ils mènent une vie tranquille, mais au premier ſignal de guerre, ils ſe raſſemblent au nombre de cent mille, & quelquefois plus ; leur courage s'anime par l'amour de la liberté. Ils ſont robuſtes, adroits, & bons cavaliers ; ils ont d'excellens chevaux pour la courſe & pour la marche ; ils en ont de maigres qu'on croiroit près d'expirer de faim, & qui galoppent d'une vîteſſe incroyable. Ils dépouillent le Voyageur ſans le tuer, pourvu qu'il ne réſiſte pas. Ils ſont néanmoins fort hoſpitaliers. L'étranger ſera dépouillé par les uns, & couvert par d'autres qu'il rencontrera plus loin. Leur Chef, qu'on traite de Roi, partage à égales portions, avec

le Grand-Seigneur, les offrandes qui ſe font à la Mecque par les Agis ou Pélerins. Le jour de l'élection de leur Chef, ils le font jurer par le ſerment le plus ſolemnel, qu'il réſiſtera aux Turcs, qu'il ne fera ſa demeure dans aucune Ville ou Château, & qu'il demeurera toujours en raſe campagne, ſous les tentes & les pavillons, & aux déſerts comme leur grand-père *Kedar*. Ainſi, ils ont conſervé le principe fondamental, l'unique principe de la liberté.

D'Alexandrie, l'Auteur va à Roſette, & delà au Grand-Caire. Cette Capitale de l'Egypte eſt ſituée dans une plaine; elle eſt le ſéjour des Princes qui gouvernent le pays. La multitude qu'on voit entaſſée dans les rues, eſt innombrable; on évalue ſa population à dix-huit cent mille habitans. Cette Ville eſt fort riche & très-commerçante; elle eſt comme le centre où aboutiſſent les Nations du monde connu. On voit des Ethiopiens, des Aſſyriens, des Arméniens, des Tartares & des Scythes. L'affluence en eſt ſi grande, que la Ville paroît petite,

malgré sa vaste étendue. Le nombre des rues est immense; la plûpart n'ont point de pavé : chacune a sa porte, que les habitans ferment, lorsque les Princes se font la guerre dans la Ville. Elles sont illuminées la nuit pour la commodité des Marchands, que la fraîcheur invite au travail, & dédommage des chaleurs du jour. Ces rues sont étroites, & couvertes de draps ou de nattes qui interceptent les rayons du soleil. L'hospitalité est si respectée chez cette Nation, que leur plus grand plaisir est de voir l'étranger se mêler à leurs repas, & manger de ce qui est servi sur leur table; & par une suite de ce principe, ils ne dédaignent pas de se faire donner de ce que les autres mangent. « Un jour, » dit notre Auteur, j'étois assis devant » la porte de la maison où je logeois; » un Egyptien qui passoit, s'arrête, » & me prend amicalement une por- » tion d'un gâteau que j'avais dans » la main, & après l'avoir mangée » devant moi, il se retira, me disant : » *Catavatla querac ! que Dieu accroisse* » *ton bien* ».

Ce pays renommé par ſa beauté & ſa fertilité, eſt gouverné par quinze Princes, qu'on appelle Beys, & par un Pacha. Il faut, dès qu'ils paroiſſent dans les rues, que les habitans qui ſont à cheval ou ſur des ânes, en deſcendent auſſi-tôt; ſans cette marque de reſpect, on recevroit à l'inſtant de cruelles baſtonades. Les guerres que les Beys ſe font dans les Villes, ſont auſſi ſingulières que meurtrières : des pierres qu'ils amoncèlent dans les rues, leur ſervent de retranchemens; les troupes poſtées derrière, tirent leurs coups de fuſil. Le peuple ne prend point de part à leurs querelles; il en eſt quitte en ſe barricadant, chacun dans ſon quartier; & témoin éloigné du combat, il fait des vœux pour que ces tyrans s'exterminent tous.

Tout le monde ſçait que la grande félicité de ce pays provient des débordemens du Nil, qui arrivent en été. Le jour où l'on ouvre en céremonie la grande écluſe, eſt un jour de fête & de joie. Le Bey, ſuivi de la Cour, précédé des drapeaux & des étendards, ſe rend au lieu où doit ſe

faire l'ouverture : on perce une porte murée au bord du fleuve ; les eaux coulent auſſi-tôt dans un grand canal qui traverſe la Ville, & vont ſe répandre dans les campagnes voiſines. Il n'eſt guère poſſible d'exprimer la ſatisfaction des Egyptiens : les uns ſe jettent dans le canal, attendent l'arrivée des eaux, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles leur viennent aux épaules ; les autres danſent ſur les bords, au ſon de toute ſorte d'inſtrumens.

La deſcription des trois pyramides, que notre Auteur alla viſiter, apprend peu de choſe, après les excellens ouvrages qu'on a ſur cette matière ; il eut auſſi le plaiſir d'aſſiſter à la dépouille d'une Momie, qui avoit été enlevée des pyramides de Saccara par des Arabes, qui ſçavent les découvrir dans les ſinuoſités de ces vaſtes monumens. M. l'Abbé *de Binos* décrit encore la manière dont les Egyptiens font éclorre les œufs par la chaleur artificielle ; méthode qu'on a eſſayée parmi nous ſans beaucoup de fruit.

Notre Voyageur s'embarque ſur le Nil pour ſe rendre à Damiette, &

de là à Sidon. En ſortant de Damiette, il faut franchir le dangereux paſſage du *Bougas*. « Ce mot, dit l'Auteur, » qui en langue Arabe, ſignifie » *lieu de tempête*, n'exprime que foi- » blement toute l'horreur de cet en- » droit. C'eſt là que le Nil, s'embou- » chant dans la Mer, la force à le » recevoir dans ſon ſein. Ce combat » eſt terrible : la Mer, comme irritée, » en mêlant ſes flots aux eaux rouſ- » ſâtres du Nil, les amoncèle pour » repouſſer leur violence. L'un & » l'autre cherchent à ſe ſurmonter, » élèvent leurs eaux à une très-grande » hauteur, & accompagnent d'un » bruit effrayant leur horrible conflit. » Les vents venant bientôt prendre » part à la querelle, ſe déclarent tan- » tôt pour l'un, tantôt pour l'autre : » l'hiver ils favoriſent la Mer ; l'été » ils protègent le fleuve : auſſi ce » paſſage toujours dangereux, l'eſt-il » moins au mois d'Août. C'eſt dans » cette ſaiſon, que le vent proſpère » qui accompagne le Nil, enflé de » ſa crûe, preſſe la Mer de lui » donner place ; mais jamais elle n'ac-

» corde cet avantage, au-delà d'une » ou de deux lieues d'étendue : on » distingue aisément les limites qu'elle » met à cette faveur, par la couleur » différente des deux eaux ».

Arrivé à Sidon, qui s'appelle aujourd'hui Seyde, & ensuite à Tripoly, notre Auteur marche pour visiter le Mont-Liban. Il faut au moins dix heures pour arriver jusqu'au sommet. C'est à cette hauteur seulement qu'on trouve le cèdre, ce Roi des arbres, qui semble être là au trône de gloire. C'est delà que Salomon fit descendre les cédres qui servirent à la construction du plus beau Temple de l'univers. Les cédres ne souffrent dans leur société, aucun arbre étranger ; ils habitent les lieux froids & élevés, dans lesquels les autres ne peuvent subsister ; le terrein même qui environne leur séjour, est nud, décharné, privé de verdure, & présente dans les glaces & les neiges dont il est presque toujours couvert, une barrière que la nature semble avoir posée pour éloigner les arbres qui

voudroient s'unir à eux, & partager leur empire.

Le milieu de la montagne en eſt la partie la plus agréable. Les habitans de ce lieu fortuné ont ſçu tirer parti de ſa fertilité & de la variété de ſes productions. Un caractère doux & affable, une grande ſimplicité de mœurs, font trouver beaucoup d'agrément dans leur ſociété. Ce pays eſt un de ceux qui ont ſçu le mieux conſerver le genre de vie de nos premiers pères. L'inoculation y eſt très-uſitée; l'innocence des mœurs répond du ſuccès : ils choiſiſſent préférablement le mois de Septembre, comme plus favorable à cette opération; ils n'obſervent preſque pas de régime, & reſtent expoſés à l'air, comme s'ils n'avoient point de précautions à prendre contre la maladie. La montagne du Liban a environ dix lieues d'étendue du nord au ſud, & trois lieues de l'eſt à l'oueſt. Cette montagne eſt diviſée naturellement en pluſieurs zônes ou ceintures horizontales : la première & la dernière ſont les

les moins cultivées ; celle-ci, à cause de la rigueur du climat ; & l'autre, à cause du grand nombre de rochers qui occupent une partie de son étendue.

De Tripoli, M. l'Abbé *de Binos* se rend à Soura, l'ancienne Tyr, qui rappelle à peine, par ses ruines, l'idée de ce qu'elle fut. En allant de Soura à St. Jean d'Acre, on voit le Mont-Carmel, où le Prophète *Elie* fit sa demeure. C'est sur cette montagne qu'il prouva d'une manière éclatante, la protection dont Dieu l'honoroit, en faisant périr par le feu du ciel, ceux qui étoient venus troubler son repos dans cette solitude. A St. Jean d'Acre, qui est l'ancienne Ptolemaïs, du nom de *Ptolemée*, son Fondateur, on distingue les vieux murs de l'Eglise de St. Jean, que les Chevaliers de ce nom avoient fait bâtir. A Jaffa, notre Voyageur ne vit que les suites de la désolation d'un siège & des fureurs d'*Aboudab*, l'un des Chefs de *Mamelus*, qui avoit tout mis à sang dans cette Ville, en 1775. Ce tygre préparoit de nouveaux carnages ; mais un délire

frénétique, ſuite ordinaire de la cruauté, s'empara de ſon eſprit, & ſon mal ne pouvant être ſoulagé par aucun remède, il mourut au bout de cinq jours dans des ſouffrances cruelles, & vengea ainſi l'humanité & la nature.

Pour pénétrer dans la Paleſtine, ſans avoir rien à craindre des Arabes, M. l'Abbé *de Binos* eut la précaution de prendre l'habit de Prêtre arménien, & de ſe faire eſcorter d'un chef de ces Arabes, moyennant dix huit piaſtres, qui ſont trente-ſix livres de notre monnoye; malgré cela, il ſe vit un peu traverſé dans ſa route, par d'autres Arabes, parce que ſon guide l'avoit laiſſé à moitié chemin; ruſe ordinaire à ces conducteurs peu fidèles, pour faire payer le double aux voyageurs. Enfin le voilà à Jéruſalem.

Pour mettre un ordre ſuivi dans la deſcription des Saints lieux de la Paleſtine, l'Auteur a cru devoir commencer par ceux où les myſtères ont pris naiſſance, avant de parler de celui où ils ont reçu leur plénitude: ainſi, le ſurlendemain de ſon arrivée à Jéruſalem, il va à Bethléem, petite Ville

située sur une colline. Elle renferme une belle Eglise, bâtie par *Sainte Hélène* sur le lieu où *Jesus-Christ* est né. Dans la Chapelle de la Nativité, on voit la Créche où il a été déposé, & l'endroit où il a été adoré par les Mages. A peu de distance des murs de Jérusalem, est une grande caverne, qu'on appelle la Grotte du Prophête *Jérémie*; c'est là qu'il composa son livre des lamentations. Cette grotte, située au nord, est taillée dans le Roc; elle a trente pas de profondeur, & cent pas de circonférence, en comprenant la chambre du Santon qui l'habite aujourd'hui. A un mille du Bourg d'*Emmaüs*, est la fontaine des Apôtres, dont l'eau a la propriété de guérir plusieurs maladies: *Jesus-Christ* s'y arrêta avec eux pour en boire. Sur la partie de la montagne de Sion, qu'on a mise hors de l'enceinte de Jérusalem, est le Palais de *Caïphe*. En y entrant, & à la gauche, est une petite Eglise que *Sainte Hélène* fit bâtir sur les fondemens de la salle où ce Pontife donnoit audience. On a érigé un autel à l'endroit où *Jesus-*

Christ fut conduit & détenu, en attendant que le Pontife vint dans la salle pour l'interroger & le condamner. Au milieu de la cour, & à main droite, est un oranger qui marque l'endroit où l'on avoit allumé du feu pour la populace, & où *Saint Pierre*, qui avoit suivi *Jesus-Christ*, le renia trois fois. Près de la porte de l'Eglise, on voit une grosse pierre grise, conservée avec soin, qu'on dit avoir fait partie de la colonne sur laquelle le coq chanta. La grotte dans laquelle *Saint Pierre* alla pleurer son infidélité, est située sur le penchant du Mont-Sion. Sur cette même Montagne, est la maison qu'on appelle le Cénacle. C'est là que *Jesus-Christ* fit la Cène avec ses Disciples, & qu'il se montra à eux après sa résurrection. Ce Cénacle, entouré d'un grand mur, offre encore un bel édifice; il est défendu aux Chrétiens d'y pénétrer.

La Montagne des Oliviers, placée au levant de Jérusalem, est couronnée par trois pointes rangées sur sa cime. C'est sur cette Montagne que *Jesus* enseigna à ses Disciples l'Oraison Dominicale: on y a bâti un oratoire

dont on voit les fondemens. Près de là est une grotte bâtie en voûte, où les Apôtres composèrent le Symbole de la Foi. A deux cens pas de cet endroit, on remarque le lieu où *Jesus* s'arrêta le jour qu'il étoit parti de Bethphagé, pour faire son entrée à Jérusalem; c'est là qu'il contempla cette Ville, & qu'il versa des larmes sur le sort qu'elle devoit avoir. Le jardin de Gethsemani est au pied de la Montagne des Oliviers, voisin du Torrent de Cédron. Parmi les Oliviers qui couvrent son étendue, on en remarque huit qui sont très-vieux; leur prodigieuse grosseur donne à ces arbres l'air d'une grande antiquité. Un Santon, qui en est le propriétaire, en vend les fruits aux Chrétiens, qui font des chapelets de leurs noyaux. Au centre de ce jardin est un rocher qui indique le lieu où les trois Disciples se reposoient, lorsque leur Maître alloit prier dans la grotte voisine, où il fua sang & eau. A quinze pas de là, est marqué le lieu où le traître *Judas* livra *Jesus*. Dans le Palais de *Pilate*, on avoit bâti une Eglise dont il ne reste

que les murs. On voit encore le lieu, où il fit flageller *Jesus-Christ*: il consiste en une salle de vingt pieds en quarré; de petites colonnes de marbre blanc indiquent l'Autel que les Chrétiens y avoient construit: les Turcs en ont fait une écurie, & l'Auteur y trouva des chevaux.

Sur le Mont Golgotha, où *Jesus* fut crucifié, est l'Eglise du Saint Sépulchre, où l'on voit les tombeaux de *Godefroi* de *Bouillon* & de *Baudouin*. On monte par un escalier de dix-huit dégrés sur le haut du Calvaire; on marche sur la platte-forme de cette montagne érigée en chapelle. La place où *Jesus-Christ* fut étendu & cloué sur la Croix, se distingue sur le pavé par un quarré long d'environ sept pieds. A quelque pas de là est le trou où la Croix fut plantée. Le rocher se fendit lorsque *Jesus* expira: cette fente a cinq pieds de long & un & demi de large. Le St. Sépulchre est long de six pieds, large de deux, & haut de deux & demi; il est revêtu de pierres blanches bien polies, sur lesquelles est dressé un Autel pour y

célébrer la Messe. » A huit heures du
» soir, dit l'Auteur, je vis arriver
» dans l'Eglise environ quatre cens
» Pélerins Arméniens, de tout âge,
» tant hommes que femmes, for-
» mant deux haies. Les Janissaires pla-
» cés aux aîles de la Procession, mar-
» choient avec gravité, & paroissoient
» faire l'office de maîtres de cérémo-
» nies. Les Chrétiens portoient chacun
» un cierge allumé; leur Ministre, qui
» terminoit la marche, tenoit une
» Croix dans ses mains; ils se rangè-
» rent tous autour du Saint Sépul-
» chre, & personne n'y entra. Le
» Prêtre qui étoit devant la porte,
» prononça un discours pathétique:
» lorsqu'il eut fini, ces étrangers
» quittèrent leurs brodequins & leurs
» pantoufles, & se disposèrent à faire
» leur entrée: un bruit confus se fit
» entendre; on se frappoit la poitrine,
» & le nom divin étoit souvent répété.
» Mais bientôt la scène devint atten-
» drissante, on n'entendoit que des
» cris plaintifs & des gémissemens;
» on les voyoit les mains levées au
» Ciel, & tout-à-coup ils se proster-

» noient à terre : le ſentiment de chacun » s'exprimoit à raiſon de ſa vivacité. » Celui des hommes ſe manifeſtoit » par des tons forts & bruyans, la » douleur & la joie s'y peignoient » tour-à-tour : le petit intervalle où » ils ne diſoient rien, étoit rempli par » les accens affectueux & tendres des » femmes. Cette alternative donna » un grand mouvement à la ſenſibilité ; » mais lorſque les ſanglots des deux » ſexes ſe rencontroient, la commotion » étoit plus forte ; il falloit avoir un cœur » de rocher pour n'en pas être ému : » ces expreſſions d'une douleur pieuſe » durèrent une heure, & chacun en » porta l'hommage dans le ſacré dépôt » qu'il viſita. » Les Récollets, gardiens des ſaints lieux de la Paleſtine, n'ont pour tout bien que les dons des fidèles. Ces aumônes, qui ſont le fruit de leur quête, leur ſont portées par des Religieux de leur ordre, appellés Conducteurs. La charité eſt plus ou moins abondante dans certains Royaumes. L'Italie, Malthe, l'Allemagne fourniſſent leur contingent ; la Reine d'Hongrie envoyoit annuellement dix

huit mille sequins. La France y fait passer de l'argent ; mais sa plus grande générosité consiste dans la protection que la piété de nos Rois accorde aux Saints lieux. Le Portugal a donné en divers temps quarante-mille guinées, & ne se lasse point d'être chaque année libéral. L'Espagne, plus bienfaisante encore, envoya, peu de temps avant l'arrivée de l'Auteur à Jérusalem, quatre cents mille piastres, dont l'emploi fut destiné à l'entretien des Eglises & de ses Ministres, au payement des dettes contractées par la Terre-Sainte, & au soutien des familles qui languissoient dans la pauvreté.

Notre Voyageur quitte Jérusalem au mois de Décembre 1777, & arrive dans l'Isle de Chypre, au mois de Janvier 1778. Les Grecs avoient donné à cette Isle le nom d'*heureuse* ; mais il s'en faut bien qu'elle ait aujourd'hui la fécondité que les Arts & la population y avoient autrefois répandue. On n'y compte guère plus de 30000 ames. Une des montagnes de Chypre se trouve revêtue de pierre d'amiante, dont les anciens habitans sçavoient faire des

mouchoirs qu'on jettoit au feu pour les blanchir. C'eſt dommage que le génie des Artiſtes modernes ne ſe ſoit pas occupé de faire renaître cette curieuſe branche de l'induſtrie. Après trois mois d'une navigation très-difficile, M. l'Abbé *de Binos* arrive au Lazaret de Livourne, où il fait la quarantaine. Delà il ſe rend à Rome, où il reſte trois mois ; mais il ne nous dit rien de ce qu'il a fait & vu pendant ce temps. Il va paſſer le mois d'Août à Naples, où il eſt témoin d'une éruption du Véſuve. Il part en Septembre pour Gênes, Turin, Milan, Parmes, Plaiſance, Reggio, Modène, Bologne, Veniſe, d'où il s'embarque pour Trieſte ; & paſſant par la Corinthie & la Syrie, il arrive en Décembre, à Vienne en autriche ; il ſe propoſe de raconter dans une ſuite de ſes *Voyages*, les particularités que ces différens lieux lui ont offertes. Il quitte Vienne le 29 Mars 1779 ; & traverſant la Baviere, il entre en France par Straſbourg, d'où il vient à Paris. S'étant repoſé deux mois dans cette Capitale, il ſe rend en Gaſcogne, où le pays de

Comminges, qu'il habite, eſt ſitué. C'eſt là qu'il jouit, beaucoup mieux que dans ſes courſes, de tout ce qu'il a vu par le plaiſir ſi naturel de le conter à ſes amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

La Science de la Legiſlation ; par M. le Chevalier Gaetano Filangieri, *Ouvrage traduit de l'Italien, d'après l'édition de Naples, de 1784, volumes I & II*, in-8°. *A Paris, chez* Cuchet, *rue & hôtel Serpente, 1786 : 7 liv. 10 ſ. broché.*

DEPUIS l'immortel Eſſai du Marquis de *Beccaria*, nul ouvrage de légiſlation n'a fait plus de ſenſation en Italie, (& parmi les François au courant de la littérature étrangère), que le vaſte Traité que nous annonçons. L'Auteur éclairé des lumières & de la raiſon de

toute l'Europe, ſans préjugés comme ſans paſſion, nous paroît un Philoſophe profond & religieux, qui aime les hommes autant qu'il déteſte les abus & la tyrannie. Chaque page de ce proſateur énergique reſpire la grandeur des vues, la nouveauté des idées, & le plus courageux patriotiſme. Cet » Ouvrage, dit ſon élégant & fidèle » Traducteur, aura le bonheur de » rendre plus communes pluſieurs » vérités morales. La manière dont » il eſt compoſé ſemble devoir fortifier cette eſpérance. La raiſon de » l'Ecrivain, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, y eſt plus au niveau » de la raiſon publique, que dans » beaucoup d'autres Traités de morale » légiſlative. Il n'élève ſes principes » qu'à une hauteur où tous les eſprits » puiſſent atteindre; il donne d'ailleurs à ſon ſtyle cette abondance, » ce mouvement & cet éclat qui annoncent que l'on veut parler aux » hommes, & que l'on peut s'en faire » écouter. Souvent même il marche » environné de toutes les forces de » l'éloquence, parce qu'il eſt perſuadé

» sans doute, que si l'esprit philoso-
» phique découvre la vérité, ce n'est
» pas lui qui la rend populaire. »

On voit par cet échantillon du Traducteur, que son esprit n'est pas moins formé que son talent. *On ne s'apperçoit point qu'il traduit*, tant l'aisance & la clarté sont les qualités qui distinguent sa jeune plume. C'est *Audran* qui copie *Le Brun*, & son Burin traduit toujours avec feu le génie du pinceau. Nous ne craignons pas d'être taxés d'exaggération, si *des Juges compétens* veulent se donner la peine de comparer l'original avec la copie, & sentir quelle maturité de jugement suppose *la propriété* & la facilité de style que nous y avons remarquée.

Au reste, comme nulle production humaine n'est exempte de fautes, & que le divin *Homere*, ainsi que le divin *Platon*, ont leur moment de sommeil & de rêves; nous dirons avec franchise quelles taches nous avons cru appercevoir dans le Législateur italien. *J. J. Rousseau* & *Montesquieu* nous paroissent être les

Philoſophes de ce ſiècle qu'il a le plus étudiés, ſoit pour les combattre, ſoit pour marcher ſur leurs traces. Trop ſouvent il ne fait qu'amplifier leurs idées & délayer leurs penſées. La hardieſſe & l'éloquence nous ſemblent caractériſer ſon Ouvrage ; mais ſa hardieſſe l'entraîne quelquefois dans les brouillards des ſyſtêmes, & ſon éloquence devient de l'*ardeur*, & dégénère en pompeuſes déclamations.

Mais il faut le dire, il faut le répéter, on ne peut refuſer à M. *Filangieri*, d'aimer beaucoup les hommes, & d'avoir conſacré ſa vie à l'étude du *bon* & du *vrai*, qui reſpirent dans tous ſes livres. Voici la marche de ſon Ouvrage.

Il eſt diviſé en ſept livres, dont l'Auteur a déjà donné au public les quatre premiers. De ces quatre, le Traducteur en offre deux, & il ſe propoſe de faire paroître ſucceſſivement les autres volumes publiés ou qui doivent l'être. Le premier livre contient le développement des règles générales de la *Science Légiſlative* ; le ſecond traite des *Loix Politiques* &

Economiques; le troisième, des *Loix Criminelles*; le quatrième, *des Mœurs & de l'Instruction publique*; le cinquième, de la *Religion*; le sixième, de la *Propriété*; & le septième, de la *Puissance Paternelle*.

On voit que ce beau plan est comme un large rêts qui couvre la société entière; il est sage, bon & méthodique, & l'on sent par l'exécution, que celui qui l'a conçu est vraiment Philosophe, c'est-à-dire, qu'il pense en grand, & qu'il n'écrit que pour rendre les hommes plus éclairés & plus heureux.

Nous allons rapporter un de ses morceaux où il parle *de la Religion de l'Etat*, & nous sommes sûrs d'intéresser tous nos lecteurs par cette brillante citation.

Chapitre 17. Septième rapport des Loix.

« Il n'est point d'objet dont les » grands Législateurs se soient plus » profondément occupés que du rap-

» port des Loix avec la Religion d'un
» pays.

« Si nous remontons à l'enfance des
» Nations, nous ne trouverons dans
» les fauſſes Religions, qu'un culte,
» mais point de dogmes. On érigeoit
» un Autel, on immoloit une victime,
» on faiſoit quelques libations pour
» implorer le ſecours du Ciel, ou
» pour appaiſer ſa colère. Voilà ce
» que les peuples naiſſans appelloient
» *Religion.*

» Dans la ſuite, ils commencèrent
» à croire que les Dieux devoient un
» jour récompenſer la vertu & punir
» le crime. Mais leurs idées ſur le
» crime & ſur la vertu étoient vagues
» & ſouvent fauſſes. La Religion leur
» ordonnoit quelquefois ce que la
» morale leur défendoit; & celle-ci
» ſembloit commander ce que la Re-
» ligion ne vouloit pas. Preſſés ainſi
» par deux forces oppoſées, environ-
» nés d'erreurs, & diſtinguant à peine
» le crime de la vertu, & le bien du
» mal; il fallut que les Loix vinſſent
» interpoſer leur autorité, & leur
» enſeignaſſent ce qu'ils devoient ref-

» pecter & ce qu'ils devoient fuir.
» Certainement ce n'étoient point les
» Dieux abominables du paganiſme
» qui pouvoient preſcrire aux hom-
» mes une morale pure. Rien n'en
» étoit plus éloigné que les actions
» qu'on leur attribuoit. Leur culte
» portoit l'empreinte des folies &, des
» crimes qu'une aveugle ſtupidité
» avoit conſacrés à la vénération
» publique, avec les monſtres fan-
» taſtiques qui les avoient commis.
» C'étoit un devoir de Religion, pour
» le Grec & le Romain, de croire aux
» oracles & aux ſonges, de règler ſes
» actions d'après les réponſes de la
» *Pythie*, le vol des oiſeaux, & l'appé-
» tit des poulets ſacrés; il devoit
» reſpecter les obſervations des Au-
» gures & des Aruſpices: mais la
» Religion lui preſcrivoit - elle de
» même d'être juſte, ſobre & chaſte?
» Lorſque le Payen honoroit, comme
» le Père des Dieux, le raviſſeur
» d'*Europe* & de *Ganimède*; lorſqu'il
» voyoit des hommes ſouillés des
» crimes les plus honteux, devenir
» l'objet d'une apothèoſe; lorſque les

» emblêmes de *Vénus*, de l'*Amour* & des
» *Graces*, exposés à ses regards, faisoient
» couler le feu dans ses veines & embrâ-
» soient son ame de toutes les ardeurs
» de la volupté ; lorsque pour hono-
» rer l'infame Dieu des Jardins, où
» l'obscène divinité d'*Amathonte*, il
» ne falloit leur offrir d'autre culte que
» l'yresse de l'Amour, d'autre encens
» que l'héroïsme du plaisir, d'autres
» sacrifices que ceux de la pudeur.
» Lorsque le crédule Payen ne voyoit
» enfin autour de lui que des divinités
» protectrices des crimes & des plaisirs
» des sens : quels secours ses Mœurs
» pouvoient-elles tirer de sa Religion !
» Loin de les protéger, elle les anéan-
» tissoit. C'étoit à leur sagesse de répa-
» rer les maux que causoit la Religion.
» S'il eut été question de la détruire,
» il est aisé de sentir tout ce qu'une
» pareille entreprise eût exigé de
» combinaisons de la part d'un Lé-
» gislateur. A cet égard, ses travaux
» son devenus infiniment moins diffi-
» ciles de nos jours. . . . . »

Eloge de la Religion Chrétienne.

» L'Europe professe une Religion
» dont les préceptes, conformes à ceux
» de la morale la plus pure, resserrent
» les liens de la société, & main-
» tiennent l'ordre public, qui, aux
» menaces des Loix contre les crimes,
» joint celles d'un Juge équitable,
» pour lequel il n'est point de ténèbres
» ni de secret domestique, qui maî-
» trise les passions & les dirige vers
» un objet utile; qui surveille non-
» seulement les passions, mais encore
» les désirs & les pensées; qui unit
» le citoyen au citoyen, & le sujet
» au Souverain; qui fait tomber le
» glaive des mains de l'offensé, & or-
» donne à la Loi de s'en saisir, pour
» venger son offense; qui enfin pres-
» crit un culte & des pratiques re-
» ligieuses, mais permet d'en dis-
» penser pour des raisons d'Etat. Avec
» une Religion semblable, que reste-
» t-il à faire aux Loix? rien que de la
» défendre contre les atteintes de
» l'incrédulité & de la superstition,
» & de conserver sa pureté, qui peut

» être également altérée, & par ſes » ennemis, & par des Miniſtres peu » éclairés. Ainſi, l'on préviendra ſes » abus, & les hommes n'auront plus » que des bienfaits à attendre d'elle.

» Voilà ce qui diſtingue eſſentielle- » ment les rapports des Loix avec les » fauſſes Religions, de leurs rapports » avec le vrai culte.

» Les principes qui dérivent de » ces premiers rapports, ſont tou- » jours des principes de correction ; » ceux qui naiſſent des autres, ne » peuvent être que des principes de » ſimple protection ; car ſervir utile- » ment la Religion parmi nous, ce » n'eſt jamais que prévenir ſes abus. » Un corps de Loix, par exemple, » qui régleroit le nombre des Eccléſiaſtiques d'après les véritables » beſoins de la Religion ; qui em- » pêcheroit les uns de ſe corrompre » dans l'opulence ; & les autres, de » s'avilir dans la misère, en enlevant » aux premiers des richeſſes qui peu- » vent être plus utilement employées, » en dérobant les ſeconds aux hu- » miliations de la mendicité, & en

» assignant à chacun, comme on le
» verra dans une autre endroit de cet
» Ouvrage, un salaire proportionné
» à l'ordre où il se trouve placé dans
» la hiérarchie, à ses travaux & à sa
» dignité; ce corps de Loix, dis-je,
» feroit disparoître tous les abus dont
» la Religion est souillée; il seroit son
» plus ferme appui, comme le garant
» de sa sûreté, & il raffermiroit sur
» la même base le bonheur de l'Etat
» & la majesté de la Religion. Il est
» aisé de voir, en effet, qu'en rédui-
» sant les Ecclésiastiques à un nombre
» déterminé, il ne seroit plus si diffi-
» cile de voir le Sacerdoce honoré
» par des mœurs pures & par toute
» la perfection qu'il exige; alors,
» du fond du sanctuaire, on verroit
» sortir une foule d'hommes qui,
» rendus à l'Agriculture & aux Arts,
» cesseroient d'être à charge à l'Etat.
» Le nombre des célibataires ainsi
» diminué, l'on ne verroit plus tant
» de mains impures se poser sur l'Autel
» du Seigneur; la paix des familles,
» l'honnêteté conjugale n'auroient
» plus tant à redouter des crimes qui

» deshonorent un état de ſainteté ; &
» la population ſe reſſentiroit moins
» du ſacrifice qui leur eſt ordonné.
» L'excès des richeſſes d'un côté,
» & de l'autre, l'extrême pauvreté,
» éloignés à la fois par cette réforme,
» les Gens d'Egliſe n'irriteroient plus
» les hommes par leur faſte, & n'exci-
» teroient plus le mépris public par
» leur misère. Lorſque la Nation aura
» pourvu à leurs beſoins ; lorſqu'ils
» pourront tous ſe paſſer d'aumônes
» particulières, leur bouche, qui ne
» doit s'ouvrir que pour annoncer les
» vérités de la morale & les dogmes
» de la Religion, n'ira plus s'avilir
» à mendier une ſubſiſtance que l'Etat
» leur doit, puiſqu'ils le ſervent. La
» parole de Dieu ſera entendue avec
» recueillement, parce qu'on ne crain-
» dra plus de la voir ſervir de prétexte
» aux demandes importunes de ſes
» ſerviteurs ; & l'on verra s'enfuir
» loin du ſanctuaire, l'impoſture & la
» ſuperſtition, parce qu'elles ne pour-
» ront plus devenir une ſource de
» richeſſes ».

Voilà comment la Religion Chré-

tienne devroit être protégée ; & tels ſont les principes généraux qui dérivent du rapport des Loix avec elle. . . . . .

Au moment où nous achevons de rédiger cet article, les Journaux d'Italie annoncent avec les plus grands éloge, les tomes 5, 6 & 7 *de la Science de la Légiſlation*. Les preſſes de Florence, de Milan & de Veniſe, en multiplient les éditions. Les deux premiers volumes en ſont à la ſixième réimpreſſion depuis 1780. Cet empreſſement du public n'eſt pas un ſigne de réuſſite équivoque, ſurtout lorſqu'il s'agit d'un ouvrage auſſi grave que celui-ci. Il faut en conclure avec le Traducteur, que cette Italie, jadis ſi fertile en Poëtes & en conteurs, eſt aujourd'hui le pays de la terre où la ſcience des droits & des devoirs de l'homme eſt cultivée avec le plus d'ardeur & peut-être même avec le plus de ſuccès.

Je ſuis, &c.

BERENGER.

CONCERT SPIRITUEL.

LES Concerts de la quinzaine de Pâques, Monſieur, ont attiré des aſſemblées nombreuſes & brillantes, quoique le Directeur, malgré ſes ſoins & ſon zèle, ſe ſoit trouvé dans l'impoſſibilité d'offrir au public aucune nouveauté : mais le temps n'eſt plus où la France avoit beſoin pour ſes plaiſirs, des virtuoſes étrangères. Nos inſtrumens, & nos voix n'ont rien à envier à l'Allemagne & à l'Italie. Quand on a *Cheron*, *Lais* & *Rouſſeau*, il eſt inutile de faire venir à grands frais des chanteurs ultramontains. Les Dlles. *Renaud*, *Maillard*, *Dozon*, &c. ne nous permettent point de regretter les Cantatrices Allemandes ou Italiennes ; enfin des violons tels que *Guerillot*, *Gervais*, *Bertheaume* ; des violoncelles tels que *Duport*, &c. nous diſpenſent abſolument d'avoir recours à ces peuples qui s'arrogeoient autrefois une grande ſupériorité ſur nous dans la muſique : que les chanteurs Italiens & les ſymphonies

phoniſtes Allemands aillent donc maintenant faire admirer leurs rares talens dans ces contrées hyperboréennes où les arts agréables ſont des plantes exotiques ; qu'ils aillent charmer les oreilles des Ruſſes ; ils ne viendront à Paris que pour être jugés par leurs pairs.

Parmi les morceaux de muſique exécutés au Concert pour la première fois, le public a diſtingué le *Stabat* de *Riſpoli*. Les Muſiciens, à l'envi l'un de l'autre, s'efforcent d'égaler *Pergoleze* : ſi quelqu'un pouvoit s'en flatter, c'étoit le célèbre *Hayden* : mais quand un homme de génie s'eſt emparé des grands traits que fournit un ſujet, ceux qui viennent après lui ſont réduits à le copier : le verſet *Stabat Mater*, & celui qui commence par *Vidit ſuum dulcem natum*, &c. ont été rendus par *Pergoleze* d'une manière ſi pathétique, qu'il eſt impoſſible à aucun Muſicien de faire mieux : c'eſt le ſublime de la douleur. Ceux qui entreprennent de remettre en muſique ces verſets, ſe diſtinguent du moins, par la richeſſe des accompagnemens : mais *Pergoleze*

avec trois instrumens, produit plus d'effet que ces profonds harmonistes avec toutes les forces réunies d'un nombreux orchestre: en musique, comme en politique, le grand homme est celui qui fait de grandes choses avec les moyens les plus simples: je ne conçois pas comment des Musiciens supérieurs, tels qu'*Hayden*, ne sont pas honteux d'être si sçavans & de faire tant de bruit, à la vue des partitions de *Pergoleze* si nues, si simples, où quelques grosses notes sont sur les cœurs une si vive impression.

Rispoli a aussi des accompagnemens très-chargés & très-brillans; ses deux versets *Stabat Mater* & *Vidit suum*, &c. sont beaux, parce qu'ils rentrent comme nécessairement dans les motifs de *Pergoleze*: le morceau qui m'a paru le meilleur, & du plus grand effet, est le verset *O quam tristis & afflicta*, &c. chanté en chœur; la facture en est simple, majestueuse & antique; il n'a été que médiocrement applaudi.

M. *Berton* est un jeune compositeur de la plus grande espérance: son âge

ſemble demander de l'indulgence, mais ſes compoſitions n'en ont pas beſoin. On a applaudi avec tranſport, le jour de Pâques, une Ode ſacrée d'une touche vigoureuſe & d'une ſuperbe expreſſion. Le public a auſſi rendu juſtice aux talens diſtingués de M. *Vion* & de M. l'Abbé *le Preux*. Le Sieur *Babini*, *tenore* Italien, n'a pas réuni tous les ſuffrages ; ſa voix n'eſt pas aſſez brillante pour ſauver ce que la manière Italienne a pour nous de déſagréable ; ſes paſſages, ſes points d'orgue continuels & toute la prétentaille des ariettes de bravoure, ont fatigué une grande partie des auditeurs : ces difficultés ne ſont ſupportables que par l'extrême perfection avec laquelle on les exécute, encore deviennent elles faſtidieuſes quand on les prodigue, parce qu'elles ſont eſſentiellement uniformes & monotones, & qu'elles étouffent abſolument l'expreſſion de l'air où elles ſont multipliées : jamais ces hoquets, ces gargariſmes & ces caſcades ne pourront dédommager d'un beau trait de mélodie ; & il faut être bien blaſé ſur

la bonne & vraie muſique, pour s'amuſer de ces colifichets difficiles.

Les Dlles. *Renaud* ont excité à la Salle du Concert, le même enthouſiaſme qu'au Théâtre Italien. L'âge n'a rien ôté à M. *Bezozzi*, de ſa belle embouchure, de ſa manière ſûre & brillante : les ſymphonies concertantes qu'il a exécutées avec le ſieur *Garnier* ont fait le plus grand plaiſir : au mérite de l'exécution ſe joignoit celui de la muſique dont le genre étoit très-agréable & très-convenable à l'inſtrument : le même éloge eſt dû aux ſieurs *Guerillot* & *Imbaut*, qu'on a ſouvent entendus & toujours avec une ſatisfaction nouvelle : M. *Meſtrino* auroit eu plus de ſuccès encore, ſi ſon talent s'étoit exercé ſur de bonne muſique : c'eſt un amour-propre mal entendu dans tout joueur d'inſtrumens, que de ſe piquer d'exécuter ſes propres ouvrages, quand il n'a pas le génie de la compoſition. M. *Menel* a ſurpris le public, qui ne le connoiſſoit point encore, par la manière ſupérieure dont il a exécuté un concerto de

violoncelle. Quelques enfans prodigieux ont fait la plus vive ſenſation. Mlle. *Rigel*, ſur le *forte-Piano*, a enlevé tous les ſuffrages ; & particuliérement les deux fréres *Guerin*, dont l'un n'a pas onze ans, ont joué du violon & du violoncelle, de manière à étonner tous les amateurs, par une exécution admirable, indépendamment même de leur âge. M. *Punto* a prouvé qu'il étoit toujours le premier de l'Europe ſur le cors-de-chaſſe ; & s'il eut moins voulu le prouver, peut-être eût-il fait un plaiſir encore plus général.

Le goût & le diſcernement du ſieur *le Gros*, Directeur de ce Concert, ont ſingulièrement brillé cette année, où n'ayant rien de nouveau pour piquer la curioſité du public, il s'eſt efforcé d'y ſuppléer par le bon choix des morceaux & des Artiſtes.

Je ſuis, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

Vous avez admiré plus d'une fois, Monſieur, l'activité des Acteurs du Théâtre Italien; & vous ne ſerez plus ſurpris que leur rentrée ſoit marquée par une nouveauté. La curioſité du public eſt toujours piquée & ſatisfaite: les Auteurs ſont au moins tirés d'inquiétude; & on ne les fait pas languir, comme aux François. *Tom Jones & Fellamar* eſt le titre de la nouvelle Comédie qu'ils viennent de donner.

Il s'eſt écoulé environ ſeize ans depuis la première Comédie de *Tom Jones* à Londres; car la fille de *Tom Jones* a quinze ans. Cette fille a nom *Sophie*, comme ſa mère: cette reſſemblance eſt le fondement de toute l'intrigue. Milord *Fellamar*, Amant de *Sophie*, a, comme vous le ſçavez, ſacrifié ſon inclination au bonheur de *Tom Jones*. Depuis, il n'a ceſſé de le ſervir en véritable ami. Il le fait entrer au ſervice, & le met à portée

de déployer ſes talens & ſon courage, & de mériter le titre de *Commodore*; *Werſtern* s'eſt réconcilié avec lui, & à cauſe de lui, avec les Lords. Tourmenté par la goutte, & condamné par les Médecins, à ne plus chaſſer, il a accepté l'offre de *Fellamar*, qui lui cédoit une maiſon de plaiſance à un mille de Londres : & c'eſt là qu'il vit avec ſa femme, ſa fille & ſon ancien voiſin *Alworthy*. *Fellamar*, depuis quelque temps, y vient plus ſouvent ; il y eſt, ainſi que Lady *Bellaſton*, au moment où la pièce commence. *Jones* ſeul eſt abſent ; il s'eſt ſignalé par de généreux exploits, & la Gazette ne parle que de lui.

On apprend dès la première ſcène, que la jeune *Sophie* aime Milord *Fellamar* ; dès la ſeconde, on reconnoît que Milord *Fellamar* eſt amoureux de la jeune *Sophie*. Diſcret & reſpectueux, il n'a jamais oſé lui faire l'aveu de ſon amour ; il s'en dédommage en l'écrivant ſur ſes tablettes : ces tablettes ſont ſurpriſes par Lady *Bellaſton*, & vous verrez l'uſage qu'elle en fait.

Cette *Bellaſton* eſt toujours jalouſe de *Sophie* : ſon amour pour *Jones* a fait place à la vengeance. Elle ſe propoſe d'empoiſonner le bonheur dont *Jones* jouit avec ſa femme, en lui perſuadant que ſa femme eſt aimée de *Fellamar*. Ces tablettes la ſervent à ſouhait ; car le nom de *Sophie* y eſt ſouvent répété, & *Sophie* eſt le nom de la femme de *Jones*. Mme. *Millers*, cette bonne *Millers*, devenue la femme de *Padrige*, indignée que ſon mari ſerve, ſans le vouloir, d'inſtrument à la vengeance de Lady *Bellaſton*, s'explique très-vertement avec elle, trop peut-être ; car elle lui manque de reſpect, & Lady *Bellaſton* ne doit pas le ſouffrir. Cette Lady *Bellaſton* joue non ſeulement un mauvais, mais un ſot perſonnage dans la pièce : quoi qu'il en ſoit, elle diſtille ſon poiſon dans l'ame de *Werſtern* & d'*Alworthy* : ce qui ne me paroît pas tout-à-fait naturel. Que le bouillant *Werſtern* ſe laiſſe aiſément perſuader, je le conçois : ſon ancienne antipathie contre les Lords, peut ſe réveiller en un inſtant ; & d'ailleurs, il ne s'eſt

jamais donné le temps de réfléchir. Mais qu'*Alworthy*, le sage *Alworthy* soit aussi crédule, & sur la foi de Lady *Bellaston*, qu'il vient de traiter avec tout le mépris qu'elle mérite, croye *Fellamar* capable de trahison, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Les voilà donc tous deux persuadés que Lord *Fellamar* aime toujours la femme de *Jones*. Delà son apparente amitié pour le mari ; delà l'offre de son château ; delà ses assiduités ; delà l'avancement de *Jones* & son éloignement. Il y a cependant deux *Sophies*. On a dû remarquer le penchant de *Milord* pour la jeune. Mais il falloit que cela fût ainsi pour que cette suite eût lieu ; & dans le vrai, il n'y auroit point de pièces, si l'on étoit d'une exactitude scrupuleuse & géométrique. *Western* rompt ouvertement avec *Milord* : celui-ci part, moins pour se dérober à l'emportement de *Western*, que pour prévenir les suites d'une imprudence de *Jones*. *Jones* arrive : on l'avoit dit mort ; ce qui avoit consterné toute la maison ; lamentations bien tristes dans une

Comédie. A ſon arrivée la joie renaît dans tous les cœurs. Mais bientôt ſon beau-père lui apprend la fatale nouvelle ; redites un peu fatiguantes. Sur ces entrefaites, on le cite à l'Amirauté. Il y va, ſuivi de ſon oncle. Voici le ſujet de cet incident. *Tom Jones* a quitté ſon bord, ſans ordre ; ſon excuſe eſt l'impatience de revoir ſa famille : ſon véritable crime eſt la jalouſie que cauſe ſa victoire. Il eſt d'abord condamné à la mort, puis la peine eſt commuée en un exil. Il vient faire ſes adieux à ſa famille. Nouvelles lamentations qui attriſtent & refroidiſſent la ſcène. *Fellamar* arrive, & déclare qu'après avoir ſigné, comme juge, l'arrêt qui condamne *Tom Jones*, il l'a ſervi comme ami, & a obtenu ſa grace du Roi. Ils partent tous, pour aller remercier *S. M. Sophie* ſeule reſte avec Lady *Belaſton*, qui profite de ces inſtans pour achever ſon ouvrage. Elle perſuade à *Sophie* que *Fellamar*, toujours épris de ſa mère, a refuſé l'offre qu'elle *Bellaſton* lui faiſoit de demander pour lui la fille : la jeune *Sophie* eſt au déſeſpoir. Tout le monde

revient, *Weſtern* eſt enchanté : le *Roi lui a parlé*. Le voilà réconcilié, un peu légèrement avec *Fellamar*. Celui-ci veut reſter ſeul avec *Jones*. C'eſt pour lui déclarer que le Roi l'a nommé Amiral. Il eſt étonnant que le Roi ne le lui ait pas dit à lui même. Auſſi n'eſt ce qu'un prétexte de l'Auteur, qui vouloit ménager une entrevue entre les deux amis. *Jones* plaint *Fellamar*, gémit de le voir malheureux ſans eſpoir de guériſon, & d'être ingrat malgré lui. *Fellamar* demande l'explication de ces mots, *Tom* lui montre ſes tablettes. *Fellamar* frémit de la mépriſe, & avoue ſon amour pour la jeune *Sophie*. *Tom Jones* tranſporté de joie, prie *Milord* de s'éloigner, rappelle ſa femme & ſa fille, & leur fait part de ce qu'il vient d'apprendre : *Sophie* ne repète que ces mots : *Fellamar m'aimeroit* ! Sa mère achève le reſte, & déclare que *Fellamar eſt aimé*. Il paroît, & *Weſtern* eſt tout étonné de le trouver aux genoux de ſa petite-fille.

Je n'ai pu vous faire en peu de mots, Monſieur, l'analyſe de cette pièce, qui eſt chargée d'incidens. Car

il faut le dire, elle manque de cette belle simplicité qui est le premier mérite de tout ouvrage. On ne peut pas dire non plus que ce soit une véritable Comédie; car elle offre une foule de scènes & de situations pathétiques & larmoyantes. La mépriſe de *Werſtern* ſur les ſentimens de *Fellamar* eſt peu fondée; les aventures de *Jones* ne ſont peut-être pas très-bien liées avec l'intrigue principale; malgré tout cela, la pièce intéreſſe. Chaque mot de *Sophie* va au cœur: *Fellamar* élève l'ame: c'eſt un ſage ſenſible: on admire le Lord, on aime ſa jeune maîtreſſe. Hier, Monſieur, je ne ſongeois point aux défauts de la pièce; je pleurois, j'étois attendri; ce n'eſt que ce matin que ces idées me ſont revenues: à l'égard du ſtyle, on n'en peut guère juger à la repréſentation: j'y ai pourtant remarqué des enjambemens pénibles: mais auſſi j'ai été frappé d'une foule de vers naturels; hier même, j'en répétois pluſieurs au ſortir du ſpectacle: aujourd'hui, je ne me ſouviens plus que de ceux-ci

Quand je parle bien haut, c'eſt que j'ai bien raiſon.

. . . . . .

Quelle fille à ſa mère a dit la vérité ?

. . . . . .

La haine, en vieilliſſant, rafine ſon poiſon ;
Et je n'avois qu'un pas d'elle à la trahiſon.

Cent vers peut-être de cette force, des ſcènes tout entières, ſur-tout celle entre *Fellamar* & la jeune *Sophie*; ces deux caractères, tout cela ne peut que faire honneur à M. *Desforges*... On voit cependant qu'il eſt capable de faire encore mieux, qu'il pourroit ſoigner davantage ſon ſtyle, ſimplifier ſes plans, dégager ſes Comédies du larmoyant & du romaneſque; mais tel qu'il eſt, Monſieur, c'eſt un Auteur très-intéreſſant pour le Théâtre Italien; il doit à ſon tour être bien content des Acteurs. MM. *Granger*, *Raymond*, *Courcelles*, & *Perigny*, ont fort bien rendu leur rôles: Mme. *Gonthier* paroît faite tout exprès pour jouer la bonne *Millers*, & cette jeune Mme. *St. Aubin* ſemble être *Sophie* elle-même.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Sentimens d'une Ame pénitente, revenue des erreurs de la Philosophie moderne, au saint joug de la Religion; où l'on trouvera le modèle de la véritable conversion de l'esprit & du cœur, & toutes les règles nécessaires pour mener dans le monde une vie chrétienne & conforme à l'Evangile : Ouvrage non moins utile aux Pasteurs des ames qu'aux simples fidèles ; par feu M. de Besombes de St. Geniés, *Conseiller à la Cour des Aides de Montauban, & de l'Académie de cette Ville ; traduit du latin, par M. l'Abbé* C*** P***, *avec cette Epigraphe tirée du Pseaume 118 :*

Viam veritatis elegi.

2 vol. in-12. prix, 3 liv. brochés, & 6 liv. reliés. A Montauban, chez Pierre Ch. Cazamea, *Editeur & Libraire-Juré ; & se trouvent à Paris, chez* Nyon *aîné, Libraire, rue du Jardinet, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

CE livre, Monsieur, a beaucoup de rapport avec l'*Imitation de Jesus-*

Christ. Il a été de même composé en latin, dans le même esprit ; il est également l'ouvrage d'un homme modeste, qui ne vouloit point être connu, qui ne vouloit pas même que son ouvrage fût public. Ce n'est qu'un an avant sa mort, qu'on l'a déterminé à le mettre au jour. L'Auteur de cet Ouvrage fut pendant sa vie, « le flambeau de la Cour des » Aides de Montauban, la lumière » de l'Académie de cette Ville, l'ami » & le protecteur des lettres qu'il » cultiva toute sa vie avec le plus » grand succès, si connu dans la Pro- » vince par son respect pour la Reli- » gion, son amour pour la justice, » l'ami des pauvres, le modèle des » vrais Chrétiens, par une vie mor- » tifiée, austère, pénitente, & par » la pratique exacte de toutes les » vertus. Il est mort à Cahors en odeur » de sainteté, le 20 Octobre 1783, » dans la soixante-cinquième année de » son âge ».

Citer cet éloge de l'Auteur, c'est presque avoir fait celui de l'ouvrage

Il eſt le fruit des loiſirs de trente ans de magiſtrature. M. *de S. Geniés* ſe délaſſoit des travaux de ſon état, en liſant, en étudiant la Bible. Auſſi chaque ligne de cette production annonce qu'il en étoit pénétré. Il faiſoit ſur-tout ſes délices de l'*Imitation*.

» Il l'avoit lue toute ſa vie, il la » ſavoit preſque toute par cœur; mais » il ne la trouvoit pas aſſez nourrie, » ſi j'oſe le dire, ni aſſez forte pour » la plûpart de Chrétiens, qui demandoient, ſur tout dans ce » ſiècle d'incrédulité & d'aveuglement des inſtructions touchantes » comme celles de l'imitation, mais » plus étendues, plus convaincantes, » plus frappantes ».

Dans un parallèle de ces deux ouvrages, le Traducteur paroît donner l'avantage à celui qu'il a traduit. C'eſt aſſez l'uſage. Pour moi, Monſieur, qui ai lu l'un & l'autre, ſans traduire aucun des deux, j'eſtime infiniment l'ouvrage moderne: mais j'admire toujours l'*Imitation*. *Les ſentimens d'une Ame pénitente* ont quelque

chose de plus fort, mais l'*Imitation* est plus touchante ; l'un convainc, mais l'autre persuade : on croit assez à la Religion : le tout est de la faire aimer. Et si le cœur étoit gagné, on auroit bon marché de l'esprit. Mais l'*Imitation* peut être toujours le premier livre de piété, sans que l'ouvrage de M. de *St.-Geniés* en soit moins estimable. Outre que le second rang seroit encore beau à occuper ; les rangs ne sont rien en un pareil sujet. Un Auteur doit être content s'il a pu faire le bien, ramener une seule ame dans la bonne voie. Voilà tous les honneurs auxquels on doit aspirer, & ils n'échapperont pas à celui des *sentimens*, &c. & quand même notre Auteur eut formé en secret ce vœu si délicat vers exprimé par *Boileau* dans son épître 7 :

Et plût au Ciel... pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût lui donner son suffrage !

il seroit encore satisfait de ce côté,

puiſque ſon ouvrage a été accueilli par une auguſte Princeſſe qui ne veut plus tenir au monde qu'en accueillant les pieux ouvrages qui y paroiſſent de temps en temps.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE TROISIEME VOLUME.

Taité sur le Luxe; par M. Pluquet, 2 *vol.* in-12. *Paris*, Barrois *l'aîné & le jeune, quai des Augustins*, page 3.

Rapport des Commissaires chargés par l'Académie Royale des Sciences, de l'examen du Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu. Paris, Imprimerie Royale, in-4°. 25.

Vies des Grands Hommes du Christianisme, ouvrage orné de Portraits; par M. l'Abbé Robin. *Paris, chez l'*Auteur, *rue Boucher*, 50.

Collection de décisions nouvelles & de notions relatives à la Jurisprudence; par M. Denisart, *& mise dans un nouvel ordre, tome 5*, in-4°. *Paris*,

Veuve Desaint, *rue du Foin Saint Jacques*, 61.
Comédie Françoise. Le Préjugé à la mode & l'Ecole des Bourgeois, 64.
Vers sur feu M. Marduel, Curé de Saint Roch *à Paris, mort dans la 88e. année de son âge, par M.* de Sancy, 69.
Lettre à M. D **, *à qui j'avois écrit plusieurs fois, sans qu'il eût daigné me répondre*, 70.
Impromptu en acrostiche, à la louange de M. de Peters, *Peintre, par M.* Champelle, 72.
Oraison funèbre de la Reine de Sardaigne *par* M. l'Abbé de Saint Marcel, *Turin*, Imprimerie Royale, in-4°, 73.
Lettre au Redacteur de l'Année Littéraire, *au sujet des Monnoies*, 81.
Clôture des Spectacles, 107.
Traité des Droits, Fonctions, & Privilèges *annexés en France à chaque*

dignité, à chaque office, &c. ouvrage publié par M. Guyot, *ancien* Magistrat, *tome I.* in-4°. *Paris, chez* Visse, *rue de la Harpe,* 111.

La Nation disgraciée de la Nature, Apologue; par M. Nogent, 114.

Avis sur le Théâtre de Versailles, 116.

Lettre au sujet d'un Religieux Recollet, que l'on a cru mort, & qu'un Médecin a fait revenir en employant la musique militaire, 116.

Lettre au sujet d'une Lettre de M. de Buffon à Madame de Sillery, 119.

Guerre ouverte ou *Ruse contre Ruse, Comédie en trois actes & en prose; par M.* Dumaniant. *Paris,* Cailleau, *rue Gallande,* 121.

Œuvres morales de Plutarque, traduites en françois, par M. l'Abbé Ricard, *tome VI, chez la Veuve* Desaint, *rue du Foin St. Jacques,* 151.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, au sujet de la mort de M. Desprez de Boissy, 185.

Aux Soldats; par M. de Boussannelle. *Paris*, Delaguette, *rue la vieille Draperie*, in-8°, 163.

Traité sur le Luxe, par M. Pluquet. (Second Extrait) *Paris*, Barrois *l'ainée* & Barrois *le jeune*, *Quai des Augustins*, 169.

Le Payſan & la Payſanne pervertis, par M. Retif de la Bretonne, 4 *volumes* in-12. *figures*, 195.

Comedie Françoiſe, *Olympie* Tragédie de Voltaire, 223.

Lettre au Rédacteur de L'année Littéraire, au ſujet d'une Lettre écrite de Verſailles, rélative à la première repréſentation des Rivales, 234.

Comparaiſon de deux Traductions nouvelles des Catilinaires, par MM. Auger & Clément, 241.

Académie Royale de Musique. (Alcindor) *par M.* Rochon de Chabannes, 267.

Comédie Italienne, Feilamar & Tomes-Jones, 272.

L'Orage, Idyle; *par M.* Frinars de Saincy, 272.

Lettre au Redacteur *de l'Année Littéraire par M.* de Vaniere, *au sujet du* P. Vanière *son grand oncle*, 277

Voyage par l'Italie, en Egypte, au Mont-Liban & en Palestine ou Terre-Sainte; par M. l'Abbé de Binos, *Chanoine de la Cathédrale de Comminges. 2 volumes* in-12. *A Paris, chez* Antoine Boudet, *Imprimeur du Roi, rue St. Jacques*, 289.

La Science de la Legislation; par M. le Chevalier Gaetano Filangieri, *Ouvrage traduit de l'Italien, d'après l'édition de Naples, de 1784, volumes I & II*, in-8°. *A Paris, chez* Cuchet, *rue & hôtel Serpente, 1786: 7 liv. 10 s. broché*, 323.

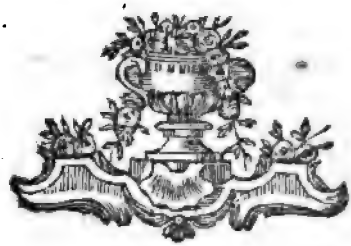
CONCERT SPIRITUEL, 136.
COMÉDIE ITALIENNE, 342.
Sentimens d'une Ame pénitente, revenue des erreurs de la Philoſophie moderne, au ſaint joug de la Religion; par feu M. de Beſombes de St. Geniés, *traduit du latin, par M. l'Abbé* C*** P***, 2 *vol.* in-12. *Prix*, 5 *liv. broch. & 6 liv. rel. A Montauban, chez* Pierre Ch. Cazamea; *& ſe trouve à Paris, chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, avec approbation & privilège du Roi*, 350.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

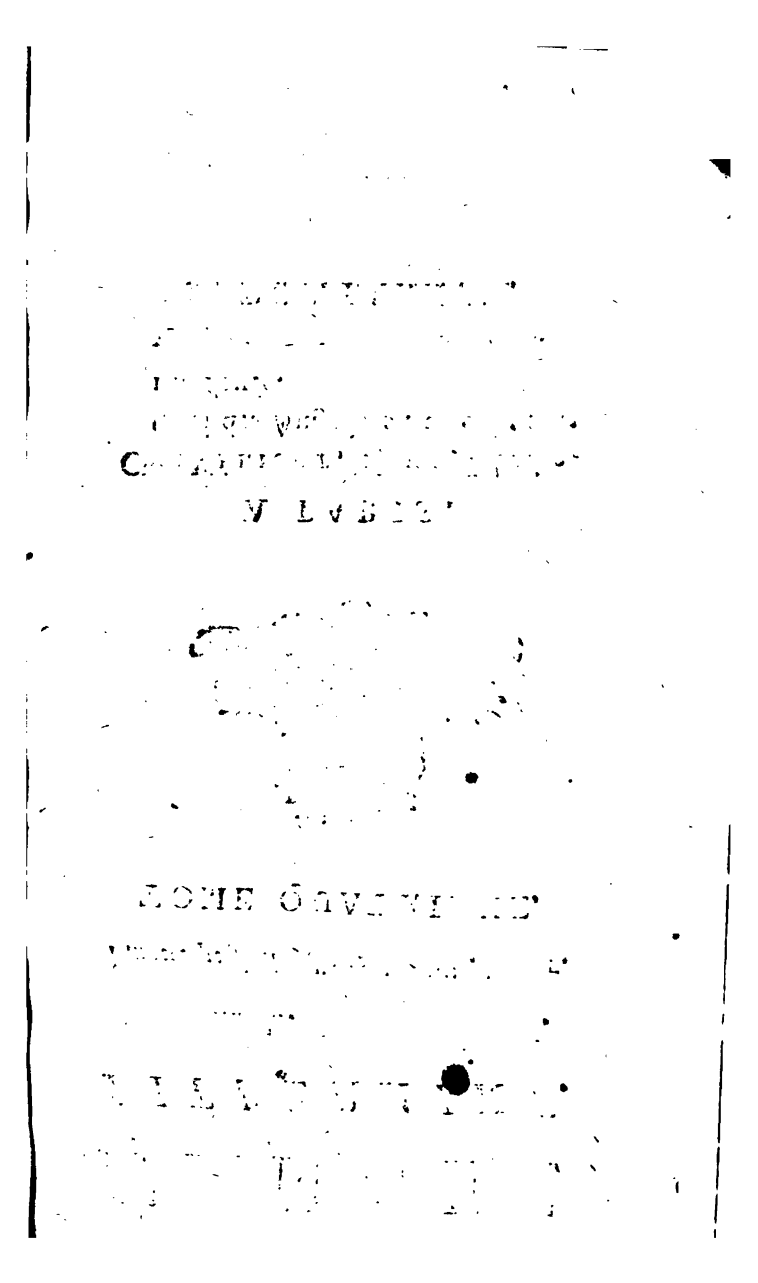
TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable Philosophie : ouvrage fait pour servir à l'éducation de S. A. S. Mgr. le Duc D'ORLÉANS, *& dans lequel on expose & l'on réfute les principes des prétendus Philosophes modernes, par Madame la Marquise* de Sillery, *ci-devant Madame Comtesse* de Genlis, 1 *vol.* in-8°. *A Paris, à l'*Imprimerie Polytipe, *rue Favart.*

POUR sentir tout le prix de cette production, Monsieur, il ne faut pas perdre de vue son objet : si on la

regarde simplement comme un ouvrage de Morale & de Métaphysique, fait pour le public, ce n'est qu'un rapprochement très-estimable sans doute, & très-utile, de ce qu'on a dit de mieux en faveur de la Religion & contre les prétendus Philosophes modernes ; mais si on considère cet essai comme destiné à l'éducation d'un Prince, c'est alors un livre infiniment précieux ; c'est un service important rendu à la société & à l'humanité ; car il est bien intéressant pour le bonheur public, que ceux qui, par leur naissance & leur rang, sont au-dessus des loix, soient gouvernés par des principes ; & comme l'a dit *Montesquieu*, *quand il seroit inutile que les Sujets eussent une Religion, il ne le seroit pas que les Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines, puissent avoir.*

La partie polémique de cet ouvrage où l'Auteur combat les nouveaux Philosophes, est celle qui offre le plus d'intérêt & d'utilité. Tant de grands hommes ont employé leurs veilles &

leurs talens à la défense de la Religion Chrétienne ; tant d'Orateurs font retentir tous les jours, les chaires de la Capitale & des Provinces, des preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses d'une autre vie, &c. que Mde. la Marquise de *Sillery* ne peut avoir à cet égard que le mérite d'avoir choisi & rassemblé les traits les plus frappans de ces modernes Apôtres : mais il me semble qu'on ne peut refuser à cette amazone chrétienne, l'honneur d'avoir fait la guerre aux Philosophes avec un succès très-distingué. Ce n'est pas que plusieurs Ecrivains n'ayent réfuté victorieusement les dangereux principes de ces pretendus sages : mais les uns ont dédaigné de parer la raison où n'en ont pas eu le talent ; les autres ont sçu réunir l'élégance à la solidité ; mais leur état même les a rendu suspects aux gens du monde ; ce sont des Prêtres & des Théologiens. Ils n'ont eu ni cabales ni prôneurs ; les Philosophes, juges & parties dans leur propre cause, les ont représentés à la

bonne compagnie comme de triſtes raiſonneurs & d'ennuyeux pédans. D'ailleurs, tous les ornemens du ſtyle ne rendront jamais la ſaine morale auſſi agréable aux grands & aux riches que la doctrine philoſophique qui flatte toutes leurs paſſions. Enfin, peut-être a-t-il manqué à la plûpart de ces Ecrivains, quelqu'élégans qu'ils ſoient, un ton & une connoiſſance du monde néceſſaires pour réuſſir auprès des lecteurs d'une certaine claſſe. Mais lorſqu'à la force des raiſonnemens, aux charmes de l'élocution on réunit, comme Mme la Marquiſe *de Sillery*, l'intérêt qu'inſpire un ſexe fait pour plaire, la fineſſe du meilleur ton, un rang dans la ſociété, un nom dans la littérature & dans le monde, on peut ſe flatter d'être pour le moins auſſi lu, auſſi répandu que les Philoſophes: un pareil Auteur ne repouſſe les gens de monde par aucun préjugé. Eh! quel eſt l'homme qui ne ſoit enchanté d'avoir une femme aimable pour prédicateur!

La meilleure manière de réfuter les dogmes des Philoſophes, eſt d'éclairer

le public ſur la médiocrité de leurs talens : leur autorité ne tient qu'à l'opinion qu'on a de leur génie & de leurs lumières ; leur crédit tombe néceſſairement avec leur réputation littéraire ; c'eſt leur ſtyle qui eſt le paſſe-port & le véhicule de leurs erreurs ; & on aura ſuffiſamment prouvé qu'ils ne raiſonnent pas bien, quand on aura prouvé qu'ils écrivent mal. Pluſieurs Journaliſtes ont employé contr'eux avec ſuccès, l'arme de la critique & du ridicule ; mais les Philoſophes, à force d'injures & de calomnies atroces, ſont parvenus à perſuader au gens du monde, que les critiques les mieux motivées & les plus judicieuſes, n'étoient que d'affreux libelles, des ſatyres groſſières & dégoûtantes, dictées par un intérêt ſordide. Mme. la Marquiſe de *Sillery*, qui n'eſt point Journaliſte, & contre laquelle on n'a aucune prévention, peut donc tourner avec plus d'effet & de ſuccès contre les Philoſophes, les mêmes traits qui, dans la main des Journaliſtes, manquent trop ſouvent leur coup : les mêmes obſervations qui, dans

l'*Année Littéraire*, par exemple, ſont regardées comme d'horribles injures, comme de ſanglans outrages faits aux talens & à la mémoire des grands hommes, paroîtront dans ſon Livre, des jugemens dictés par le goût, & pourront peut-être déſabuſer une foule d'enthouſiaſtes aveugles. Cependant, telle eſt la force du préjugé, que même après la lecture du livre de Mme. la Marquiſe de *Sillery*, il y a des Philoſophes qui diſent encore hautement, qu'il ſera *difficile de perſuader aux gens de goût*, que des Ecrivains tels que *Diderot* & d'*Alembert*, *ſont de mauvais Ecrivains* : auſſi les Philoſophes de cette eſpèce, ne ſont pas ceux dont Mme. la Marquiſe de *Sillery* peut raiſonnablement eſpérer la converſion. Ils ſçavent bien intérieurement à quoi s'en tenir ; mais pour admirer certains perſonnages, ils ont des raiſons d'une force à qui tout cède, & même la raiſon : ce n'eſt pas aux gens de goût qu'il eſt difficile de perſuader que d'*Alembert* & *Diderot* ſont de mauvais Ecrivains ; ils n'ignorent pas que l'un eſt une précieuſe

qui joignoit à un caractère doux & vertueux, des talens distingués ; il vivoit seul dans une petite maison près de Paris, forcé de se réduire à l'absolu nécessaire pour faire subsister deux sœurs infirmes, dont il étoit l'unique appui. Quelques personnes touchées de son mérite, s'occupèrent avec succès, des moyens de changer son sort. On lui offrit un emploi honorable & lucratif; il le refusa obstinément, afin de conserver *sa liberté. Je suis libre*, disoit-il, *je ne veux pas prendre de chaînes, je vis retiré, je n'attends rien des hommes, je ne leur demande rien ; ils n'ont pas le droit d'attenter à ma liberté.* L'Auteur observe très-bien que ce Philosophe étoit de bonne foi; ceux-là sont rares. En général, leurs préjugés résistent aux raisonnemens, mais cédent à l'intérêt.

Quel nom faut-il donner à l'aveugle & injuste prétention des Philosophes, contre les Ministres de la Religion? « Il y a long-temps qu'on a prouvé » dans d'excellens ouvrages, qu'en » général les Ecclésiastiques sont des » citoyens très-utiles par l'emploi

» bienfaiſant que la ſeule décence de
» leur état les oblige de faire de leurs
» richeſſes. J'ai vu toutes les provinces
» de la France, & dans toutes les
» terres poſſédées par des religieux;
» je n'ai point trouvé de pauvres;
» j'y ai vu l'agriculture floriſſante,
» des payſans plus heureux & moins
» groſſiers qu'ailleurs. Sans parler des
» aumônes immenſes diſtribuées à Paris
» par ſon Archevêque & ſes Curés,
» combien de millions de pauvres
» ſecourus, de laboureurs encouragés
» dans toute l'étendue du Royaume
» par les Miniſtres de l'Egliſe! Si
» les Eccléſiaſtiques ſuivent ſtrictement
» les obligations que leur impoſe
» leur état, leur charité n'a point de
» bornes, & même lorſqu'ils ne les
» ſuivent pas avec une ſcrupuleuſe
» exactitude, ils font encore infini-
» ment plus d'aumônes dans leurs
» terres que n'en font communément
» les ſeigneurs ſéculiers. Le faſte leur
» eſt interdit, il eſt à la fois pour eux
» un tort & un ridicule, & c'eſt le
» faſte ſur-tout qui produit l'avarice,
» & l'endurciſſement du cœur; ne

ridicule & grimacière, & l'autre un énergumène, toujours en convulsion; c'est à cette foule de lecteurs sans idées, sans principes, sans discernement, qui ne jugent que d'après autrui, qui n'admirent que sur parole, & dont l'opinion toujours incertaine, flotte au gré des prôneurs & des intrigans. Ceux-là, s'il leur reste une étincelle de sens commun, seront persuadés par les passages que l'on cite de l'un & de l'autre. D'après de pareilles pièces, le procès doit être jugé sans appel.

Mme. la Marquise de *Sillery* fait retomber sur la moderne philosophie, les reproches injustes que celle-ci fait à la Religion: les sages du jour n'ont cessé de se répandre en déclamations contre le fanatisme religieux, tandis qu'eux-mêmes introduisoient dans la Nation le fanatisme le plus extravagant & le plus dangereux: l'Evangile, qui ne respire que la douceur, la charité & la paix, condamne hautement les excès du fanatisme. Tout Chrétien ne peut être fanatique sans outrager son Dieu & violer sa Religion: ce n'est

pas la Religion Chrétienne qu'il faut accuſer d'un fanatiſme expreſſément contraire à ſa première loi. Mais la philoſophie le prêche, & l'inſpire hautement dans les livres de ſes chefs; elle ne ſe ſoutient elle-même que par le fanatiſme; elle n'a point d'autre baſe que l'idolâtrie pour certains hommes deshonorés par l'abus qu'ils ont fait de leurs talens; elle a tous les caractères d'une ſecte qui veut s'élever ſur les ruines de la Religion dominante; il ne lui manque qu'un corps de doctrine qu'elle puiſſe avouer: c'eſt ce défaut qui l'a fait tomber ſi promptement, & qui va l'anéantir pour jamais: ſes principes ſont ſi honteux, ſi révoltans pour la conſcience, ſi contraires à toute eſpèce de ſociété, qu'ils ne peuvent convenir qu'à un petit nombre de riches corrompus par le luxe: il eſt impoſſible qu'aucune Nation les adopte, ou elle ne ſubſiſteroit pas long-temps. Quand on lit dans Mme. la Marquiſe de *Sillery*, les diatribes virulentes & ſéditieuſes d'un Philoſophe qui, dans un excès de rage, excite les peuples à renverſer les Trônes & les

Autels, à chaſſer les Rois & les Prêtres ; on commence par frémir de cet excès d'audace, on finit par le mépris pour une folie plus ridicule encore que dangereuſe, quand on voit que l'Auteur qui veut tout détruire, ne ſubſtitue rien à la place, que ce qu'il appelle *la philoſophie*. *Platon* diſoit très-bien que le monde ſeroit heureux, quand il ſeroit gouverné par des ſages ; mais le même *Platon* n'imaginoit pas qu'une ſociété pût ſubſiſter ſans Religion & ſans Chefs.

Ces abſurdités ne ſe trouvent point dans des *Ouvrages obſcurs*, comme on a prétendu l'inſinuer, mais dans des ouvrages très-célèbres, très-répandus, dont on a fait pluſieurs éditions.

Mme. *de Sillery* compare enſuite les effets du fanatiſme religieux avec ceux du fanatiſme philoſophique : » remarquons encore que le fanatiſme » de Religion n'a qu'un objet ou un » ſeul prétexte, la Religion : par » conſéquent, il ne ſçauroit produire » des maux permanens. Il ne peut » troubler l'Etat que dans des temps

» d'hérésie & de dispute de contro-
» verse, & même alors la discorde
» qu'il excite, ne se répand point dans
» l'univers entier ; il n'a ni l'intention,
» ni le pouvoir redoutable de soulever
» tous les peuples à la fois. Il n'en est
» pas ainsi du fanatisme philosophique,
» qui brave toutes les bienséances,
» qui offre l'exemple de l'audace la
» plus effrénée, qui déifie les Auteurs
» des ouvrages les plus licencieux,
» qui donne à ces corrupteurs des
» mœurs publiques, les noms augustes
» de *bienfaiteur du genre humain !* .....
» Traiter de préjugés la décence &
» la pudeur, flatter & favoriser toutes
» les passions, vanter le luxe, insulter
» les Rois, leurs Ministres & les Magis-
» trats, déclamer contre le Gouver-
» nement, proposer aux Nations
» l'abolition totale & du culte & des
» loix, exhorter tous les peuples de
» la terre à la révolte, au parricide ;
» tel est le fanatisme philosophique.
» Ce n'est là ni un vice local & passa-
» ger, ni un mal produit par une
» cause particulière ; c'est un feu
» dévorant & destructeur, qui peut
» embrâser la terre entière, & qui ne

» manquera jamais d'aliment, tant que » les hommes auront du goût pour la » volupté & pour l'indépendance ».

Les Philoſophes ſe piquent ſur-tout d'être ſupérieurs aux préjugés, & prennent droit de mépriſer les hommes religieux comme autant de vils jouets de l'impoſture & d'eſclaves imbécilles de l'erreur; cependant ils ſont eux-mêmes entêtés d'une foule d'opinions auſſi fauſſes que dangereuſes; & voici les principales. Parce qu'ils n'ont point eux-mêmes de vertu; parce que l'intérêt perſonnel eſt leur unique principe & le ſeul mobile de toute leur conduite, ils ne croyent point à la vertu; ils ont un ſouverain mépris pour l'eſpèce humaine; ils font des peintures horribles de la Cour & du monde, qui ne peuvent qu'inſpirer à leurs lecteurs une miſanthropie funeſte à la ſociété. L'orgueil eſt toujours le principe de cette humeur noire: ils ſe regardent comme des êtres privilégiés, ſupérieurs aux autres hommes; & cependant ils voyent que réellement ils ſont peu de choſe dans le monde, & qu'ils ont beſoin de beaucoup de manège & de baſſeſſe pour faire

prendre à leur fortune une certaine consistance : delà ces dépits secrets d'une excessive vanité que tout irrite, & que rien ne peut satisfaire : dans les antichambres des Ministres, qu'ils assiègent continuellement malgré leur philosophie, ils font intérieurement des satyres sanglantes du luxe & de la morgue de ce même homme à qui ils vont demander une place ou une pension, & qui les accueille toujours avec plus de politesse & d'égards que souvent ils n'en méritent.

Leurs idées sur la *liberté de penser*, sont aussi fort singulières. Ils prétendent que tout homme a le droit d'écrire, de publier, de répandre toutes les extravagances qui lui passent par la tête, & qu'aucune Puissance ne peut, sans tyrannie, l'empêcher de dire hautement ce qu'il pense : cette assertion là même est une des plus grandes absurdités qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Elle prouve une ignorance absolue des principes fondamentaux de la société. Dans tout Etat bien gouverné, les citoyens ne doivent lire & entendre que ce qui est conforme aux bonnes

mœurs, aux loix & aux uſages de la Nation : c'étoient de grands tyrans que ces Lacédémoniens, ces enthouſiaſtes de la liberté, qui portèrent un décret pour défendre d'ajouter quelques cordes à la lyre : ils penſoient qu'une muſique nouvelle pouvoit avoir une influence dangereuſe ſur les mœurs des citoyens ; & ils préféroient avec raiſon, les bonnes mœurs à la perfection des arts : ce *Platon* qui ne vouloit pas qu'on lût dans ſa République, les Poëmes d'*Homere*, étoit ſans doute un barbare, un viſigoth, un ennemi des talens & des arts. Il n'eſt pas douteux que la liberté avec laquelle on a laiſſé circuler dans le Royaume, les livres impies, ſéditieux, obſcènes de ces Philoſophes qu'on appelle des *grands hommes*, n'ayent cauſé à la France beaucoup plus de maux que toutes les guerres de Religion, & le bénéfice léger qu'a produit à l'Etat la conſommation du papier, ne peut entrer en comparaiſon avec le tort immenſe & irréparable que de pareilles ſottiſes ont fait à la Nation ; & on le ſentira ſur-tout dans les générations ſuivantes.

Leurs préjugés contre l'autorité la

plus légitime qui leur paroît porter atteinte à l'indépendance naturelle de l'homme, ſont ridicules dans la théorie & très-pernicieux dans la pratique; car toute ſociété n'eſt fondée que ſur la mutuelle dépendance des membres qui la compoſent, & la ſubordination eſt néceſſaire au maintien de l'ordre & de cette paix dont ils ſont ſi jaloux. Que ſignifient donc toutes leurs déclamations ſur la liberté & la dignité de l'homme ? Comment, avec tant de prétentions à la philoſophie, peuvent-ils ignorer que la véritable liberté de l'homme, celle que les Stoïciens regardoient comme l'apanage de leur ſage, conſiſte à ſe rendre maître de ſes paſſions? Le ſage, même dans les fers, eſt libre; obéir aux loix, remplir les devoirs de la ſociété, employer les jours & les nuits à des travaux utiles, ce n'eſt point un eſclavage, c'eſt la plus noble fonction de l'homme; & cette liberté que vantent les modernes Philoſophes, eſt celle d'un ſauvage ou d'un animal féroce. Pluſieurs d'entr'eux ſont la victime de ce préjugé ſur la liberté. Mme. la Marquiſe *de Silly* a connu un Philoſophe

» pouvant ſe faire remarquer par le
» luxe & la magnificence, les Eccléſiaſtiques ne ſçauroient avoir qu'une
» ſorte de vanité, la ſeule qu'on
» puiſſe reſpecter, celle de ſe diſtinguer par des vertus; il en eſt une
» qu'on exige particulièrement d'eux,
» c'eſt la charité. L'opinion publique,
» l'honneur, la Religion, leur ſont
» également l'indiſpenſable loi d'être
» humains & charitables. Que l'on
» conſidère encore combien les Eccléſiaſtiques ſont utiles par les inſtructions qu'ils donnent, & les principes qu'ils enſeignent? Que deviendroit le peuple des campagnes;
» à quels vices affreux ne ſeroit-il pas
» livré, s'il étoit privé des exhortations & des leçons de ſes Paſteurs!
» Les Miniſtres de l'Egliſe ſeroient-ils remplacés par des Philoſophes?
» Il eſt à croire que dans ce cas, on
» verroit d'étranges révolutions, &
» que les *principes ſur l'égalité &*
» *l'amour de la liberté*, pourroient
» bien affranchir les payſans & les
» laboureurs de cette profonde ſou-
» miſſion que leur impoſent les pré-

» ceptes de l'Evangile. Enfin, quelles » obligations les ſciences & les lettres » n'ont-elles pas à pluſieurs Ordres » Religieux, dont les laborieuſes re» cherches ont produit dans tous les » genres, des ouvrages ſi ſçavans & » ſi utiles ? »

On a tellement prodigué dans ces dernières années, le nom de Philoſophie & de Philoſophe, & on en a fait des applications ſi ſingulières, que c'eſt aujourd'hui un problême que de déterminer préciſément ce que c'eſt qu'un Philoſophe. Dans l'antiquité on donnoit le nom de Philoſophe, à ceux qui s'élevoient au-deſſus des paſſions & des vices de la multitude, qui dans leurs diſcours, dans leurs actions, dans toute leur conduite, ſe piquoient d'obſerver ſcrupuleuſement les règles de la bienſéance, de la modeſtie & de l'honnêteté; qui inſtruiſoient le peuple par leurs exemples, encore plus que par leurs préceptes. Mais parmi nous, qu'eſt-ce qu'un Philoſophe ? Si l'on jette un coup-d'œil ſur les individus qu'on a ſingulièrement & comme ex-

eſuſivement décorés de ce titre, quel bouleverſement de toutes les idées ! quel étrange abus des termes ! Prenons, par exemple, Pidole de la nation Françoiſe, le fondateur, le patriarche de la moderne philoſophie, le grand homme, le Philoſophe par excellence, le divin & non jamais aſſez loué *Voltaire* ; que voyons-nous ? l'être le plus vil & le plus mépriſable aux yeux du véritable ſage, qui regarde les talens comme un avantage bien frivole, en comparaiſon de la vertu : un homme eſclave des paſſions les plus miſérables & les plus baſſes ; un homme vain, intéreſſé, colère, fourbe, menteur, bouffon, calomniateur ; un homme qui a paſſé toute ſa vie à écrire, & dont la plupart des écrits ſont remplis de bévues, de fauſſetés, d'injures, d'obſcénités, de facéties & de turlupinades : n'eſt-ce pas là l'antipode du Philoſophe ? & qu'y a-t-il de commun entre lui & la philoſophie, ſinon quelques belles maximes qu'il lui a dérobées, & auxquelles il a ſçu donner le coloris poétique ? Il étoit donc réſervé à

notre siècle, où tous les genres sont confondus, où tous les principes sont renversés, de faire un Philosophe & même un grand Philosophe, d'un homme qui ne fut jamais qu'un Poëte agréable & brillant.

Dans la suite des temps, quand l'enthousiasme philosophique aura fait place à une autre folie, le public n'entendra plus dans la plûpart des écrits d'aujourd'hui, si on les lit encore, le sens du mot *Philosophe* : il faudroit donc, par égard pour la postérité, ajouter dans toutes les éditions des Dictionnaires, au mot Philosophe, cette définition nouvelle ; *vers le milieu du 18e siécle, l'acception de ce mot a été totalement changée ; & il n'a plus signifié qu'un homme qui, pour faire sa réputation & sa fortune, attaque ouvertement ou d'une manière détournée, la Religion & le Gouvernement.* Voilà le problême de Mme. la Marquise *de Sillery* résolu, & la notion la plus précise qu'on puisse avoir de ce qu'est aujourd'hui un Philosophe. Voilà pourquoi dans le *nouveau style*, on n'appelle plus Philosophes, les *Pascal*, les

Nicole, les *Malebranche*, les *Fenelon*, les *la Bruyere*, &c. &c. quoique dans le vrai ces hommes ayent été de très-grands Philoſophes, & que leurs écrits contiennent la plus ſublime philoſophie ; mais ils ont toujours reſpecté la Religion & le gouvernement ; ils n'ont point affiché ſur ces objets importans, une autre manière de penſer que la multitude : dès-lors ce ſont, ſi l'on veut, des Moraliſtes éloquens, de profonds Métaphyſiciens, des hommes vertueux, des ſages ; mais ce ne ſont point des Philoſophes, parce qu'ils n'ont point le caractère eſſentiel & diſtinctif de la philoſophie : voilà les idées juſtes & vraies que l'on a des choſes dans ce fameux ſiécle de raiſon & de lumières, & dont tous les prétendus Philoſophes parlent avec une emphaſe aſſûrément très-peu philoſophique ; car c'eſt encore un des traits qui font le plus d'honneur à la ſageſſe de notre ſiécle, que de confondre deux choſes auſſi incompatibles que la philoſophie & l'enthouſiaſme, l'eſprit philoſophique & l'eſprit de ſecte.

Quelles ſont donc les grandes obligations que nous avons à la philoſophie moderne ? quelles ſont les lumières qu'elle a répandues, les découvertes qu'elle a faites ? quels ſont les chef-d'œuvres qu'elle a produits ? L'examen & l'eſpèce d'inventaire que fait Mme. la Marquiſe *de Sillery* des richeſſes philoſophiques de notre ſiécle, n'en donnent pas une haute idée. Le ſeul grand Ecrivain du parti eſt *Voltaire* ; encore ſes bons ouvrages ſont-ils ceux qu'il a compoſés d'après les anciens principes, lorſqu'il ne ſuivoit encore d'autre parti que celui du bon goût ; la plûpart de ſes écrits purement *philoſophiques*, ſeront mépriſés de la poſtérité, & le ſont déjà de tout lecteur ſenſé. Mme. la Marquiſe *de Sillery* auroit pu avec autant de vigueur que de ſuccès, ce gros Dictionnaire qui eſt comme la forteresſe & le boulevard de la moderne philoſophie, & dont les Editeurs diſoient modeſtement d'eux-mêmes qu'ils étoient *les bienfaiteurs du genre humain*, & qu'on devoit leur *élever des ſtatues* ; d'après la connoiſſance très-approfondie de nos différentes

différentes manufactures, elle a trouvé qu'il n'y avoit pas un seul article de cette vaste compilation, concernant les arts & métiers, auquel on ne puisse reprocher le manque de clarté ou d'exactitude : d'ailleurs, jamais une réflexion neuve ou judicieuse sur les moyens & les méthodes qui, dans plusieurs métiers, paroissent très-imparfaites : les Encyclopédistes n'ont point suivi avec détail les procédés des manufactures ; ils n'ont point voyagé chez les peuples industrieux, tels que les Hollandois, les Anglois, les Allemands, pour comparer leurs manufactures avec les nôtres, & nous donner sur cet objet des résultats intéressans & des idées neuves. Ils se sont contentés de demander aux différens artistes, des détails par écrit, dont ils ont corrigé le style, & dont ils ont, faute de connoître les métiers, retranché souvent des explications très-nécessaires, pour y substituer des phrases très-inutiles. S'il y avoit dans l'Encyclopédie, un article qui dût être bien traité, c'est l'article *Philosophe*; &

cependant cet article n'eſt que l'extrait fidèle d'un ouvrage auſſi mépriſable par le ſtyle que par les principes qu'on y développe ; on y trouve entr'autres traits curieux, cette définition du bonheur qui convient à un Philoſophe: *il lui faut outre le néceſſaire précis, un honnête ſuperflu néceſſaire à un homme, & par lequel ſeul on eſt heureux. La pauvreté nous prive du bien-être qui eſt le paradis du Philoſophe.*

N'y a-t-il pas un peu de cruauté à Madame *de Sillery*, à détruire le ſeul titre littéraire qu'ait jamais eu le Géomètre d'*Alembert*? Toute ſa réputation d'Ecrivain étoit fondée ſur la Préface de l'Encyclopédie : c'étoit cette Préface que l'on oppoſoit aux cenſeurs malins, qui demandoient pourquoi un mathématicien ſiégeoit dans le ſénat de la littérature. Et maintenant, à quoi ſe réduit cette Préface ? le plan, l'enchaînement des idées, & c'eſt ce qu'il y a de meilleur, appartiennent à *Bacon ;* il ne lui reſte que le ſtyle, & ce ſtyle eſt ſans chaleur, ſans intérêt, ſans élévation, diffus, aride & languiſſant ; il n'a que le mérite de n'être jamais emphatique & empoulé, comme

celui de plusieurs de ses confrères & de ses successeurs. Le progrès des sciences dans ce siécle, est dû aux découvertes du grand *Newton*, homme très-religieux, quoiqu'au jugement de M. *de Voltaire*, ce soit le plus grand génie qui ait existé : il est dû au temps qui perfectionne nécessairement tout ce qui tient à l'observation & à l'expérience ; il est dû à des hommes paisibles, modestes, sans ambition & sans intrigue, ensevelis dans leur cabinet, & qui n'avoient assurément rien de commun avec la philosophie moderne : pour ce qui regarde la littérature & les arts, cette philosophie en a corrompu absolument le goût ; elle a dénaturé la Poësie, l'éloquence, l'histoire ; les lumières qu'elle a répandues sur notre siécle, se réduisent donc rigoureusement à quelques principes destructeurs de toute société, tels que ceux-ci : point de Dieu, point d'ame, point de culte, point de subordination ; & cependant point de liberté morale ; les passions & les sens, unique source du bonheur ; pour mobile universel de toutes les

actions, l'intérêt personnel. Voilà en en peu de mots, tout le code philosophique ; voilà le fin & le sublime de la nouvelle doctrine : encore ces belles découvertes n'appartiennent-elles pas à nos Philosophes actuels. Ils ne sont que les échos de *Hobbes*, de *Spinosa*, de *Bayle*, de *Collins*, de *Tindal*, de *Shaffsbury*. Du reste, on n'apperçoit dans la société aucune trace du véritable esprit philosophique. « Je vois, dit Mme. la Marquise *de* » *Sillery*, une multitude de gens d'es- » prit, des sociétés entières, adopter » & croire des folies dont on se seroit » moqué dans des temps que nous » appellons barbares ; *la Baguette divi-* » *natoire*, *les Mystères de la Cabale* » occupent de très-grands personna- » ges. On entend parler familièrement » de morts ressuscités ; plus d'une » personne a soupé souvent avec » *Socrate* & *Marc-Aurèle*. On est en- » vironné de prodiges, on se trouve » dans des cercles nombreux où l'on » voit des valets & des servantes qui » marchent en dormant & qui prédi- » sent l'avenir. On se promène dans

» des jardins magiques, dont les
» arbres enchantés, cauſent à ceux
» qui les touchent, des *convulſions* &
» des *criſes* ſalutaires; l'on rencontre
» des gens qui, par le pouvoir d'une
» admirable *harmonie*, liſent au fond
» des cœurs, en pénètrent les plus
» ſecrets replis, & ſont eux-mêmes
» forcés invinciblement de répondre
» *à la penſée*, & d'obéir à *la volonté*
» *muette* des objets auxquels ils s'unif-
« ſent. Enfin, on a vu le contraire de
» ce qui s'étoit juſqu'alors conſtam-
» ment pratiqué, la ruſticité villageoiſe
» ſe jouer impunément de la crédulité
» de l'habitant des Villes, & des *Méde-*
» *cins* dupés par la charlatanerie des
» *malades*. Tels ſont les réſultats *de*
» *ces lumières philoſophiques* ſi vantées:
» M. *de Voltaire* a voulu être *univerſel*;
» tous ſes diſciples avoient auſſi la
» prétention d'être à la fois *légiſlateurs*,
» *politiques*, *littérateurs*, *ſavans*, *ama-*
» *teurs des beaux arts*, & *philoſophes*.
» Cette manie a gagné tout le monde.
» On veut parler des choſe qu'on en-
» tend le moins: à l'aide de quelques
» mots ſcientifiques, retenus par

» haſard & toujours placés mal-à pro-
» pos, on croit démontrer les effets
» de la baguette divinatoire & du
» magnétiſme, par d'excellens raiſon-
» nemens de *phyſique & de chymie.*
» Quand les ignorans ſont devenus
» vains & préſomptueux, qu'ils ſe
» croient des Philoſophes profonds,
» ils ne peuvent être éclairés par
» les vrais ſçavans. Toute déciſion
» contraire à leurs préjugés, les ré-
» volte, & l'amour propre rend leur
» obſtination inſurmontable. Ainſi la
» philoſophie moderne, en ébranlant
» tous les principes, en bouleverſant
» toutes les idées, a corrompu les
» mœurs & gâté les eſprits; les idées
» fauſſes en tout, ſont la ſuite néceſ-
» ſaire des mauvais principes; la dé-
» pravation de l'ame entraîne toujours
» celle de l'eſprit & du goût. Chacun
» s'eſt fait une morale à ſon gré, une
» logique à ſa mode; le déſir de la
» célébrité a ſuccédé à l'amour de la
» véritable gloire; les opinions les
» plus extravagantes, ont été défen-
» dues, ſoutenues, adoptées; les ſo-
» phiſmes, les paradoxes ont été reçus.

» comme d'excellens argumens, & » l'on a dédaigné, mépriſé les ſeules » choſes qui puiſſent aſſurer des ſuccès » durables : *la raiſon & la vérité* ».

On ſe doute bien que le livre de Mme. la Marquiſe *de Sillery* n'aura pas le bonheur de plaire à tout le monde : on a cherché à détourner autant qu'il eſt poſſible, les coups terribles qu'elle porte à la philoſophie : mais les ouvrages des Philoſophes donnent tant de priſe, qu'il eût peut-être été plus adroit de les abandonner : les efforts même qu'on a faits pour défendre une pareille cauſe, prouvent combien elle eſt mauvaiſe.

On a reproché à l'Auteur d'*attribuer à la philoſophie ou à ſes abus, les crimes des ſcélérats*, comme s'il n'y avoit pas eu de *grands crimes & des ſcélérats dans des pays & dans des temps où le mot de Philoſophe n'étoit pas même connu* : ce ſophiſme n'eſt pas même ſpécieux ; Mme. la Marquiſe *de Sillery* n'attribue point à la philoſophie *tous* les crimes des ſcélérats ; mais elle penſe avec raiſon, qu'une philoſophie qui renverſe tous les prin-

cipes de la morale, en leur ôtant leur sanction ; qu'une philosophie qui met les passions en liberté, est faite pour produire des scélérats & des crimes : ce n'est point là un *lieu commun*, c'est une réflexion judicieuse, beaucoup plus *digne d'un bon esprit* que la petite subtilité du critique. On l'accuse encore d'*imputer aux Philosophes en général, les absurdités qu'on trouve dans des ouvrages obscurs ou méprisés par les Philosophes autant ou plus que par leurs ennemis : d'attribuer un système commun de doctrine dangereuse à des Ecrivains qui diffèrent entr'eux sur des points essentiels ; de confondre les fauteurs de l'athéïsme, avec les plus zélés défenseurs de l'existence d'un Dieu :* on prend delà occasion de louer le *zèle* de *Voltaire*, *qui a*, dit-on, *attaqué & réfuté cent fois l'Auteur du Système de la Nature, avec plus de chaleur que Mme. la Marquise de Sillery elle-même, & qui a constamment reconnu un Dieu rémunérateur & vengeur.*

Des raisonnemens de cette espèce, sur-tout de la part d'un apologiste des Philosophes, ne peuvent être ex-

cusés que par l'impossibilité de trouver de bonnes raisons : voilà pourquoi on a cru même entrevoir de l'adresse & de l'art dans ces reproches qui peuvent éblouir quelques lecteurs frivoles, mais qui ne soutiennent pas l'examen.

Mme la Marquise *de Sillery* pourroit être accusée d'injustice, si elle attribuoit à *chaque Philosophe en particulier, toutes* les absurdités qu'elle rapporte; mais elle a raison de les attribuer aux *Philosophes en général ;* c'est-à-dire, à l'esprit qui les anime *tous*. Il y a des absurdités trop fortes, trop révoltantes que les Philosophes n'osent pas risquer sous leur nom, pour ne pas choquer les esprits qu'ils veulent séduire : il étoit du *decorum* de la philosophie que son chef reconnût l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame. Ces idées sont gravées trop profondément dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'il se trouve dans les ouvrages de *Voltaire*, quelques endroits qui tendent à l'athéïsme & au matérialisme, & où il s'est étrangement oublié, cependant en général & le plus souvent, il n'est que déiste; mais il ne faut pas croire qu'il y ait

au fond une ſi grande différence entre les athées & les déiſtes : en détruiſant la révélation, on détruit abſolument ce que l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame ont de plus avantageux pour la ſociété, les récompenſes & les peines d'une autre vie : il n'eſt pas exact de dire que *Voltaire a conſtamment reconnu un Dieu rémunérateur & vengeur* ; car il n'a jamais fait aucune mention expreſſe & préciſe des récompenſes réſervées aux bons, & ſur-tout des punitions réſervées aux méchans ; il a au contraire conſtamment attaqué la Religion qui établit ces récompenſes & ces peines : c'eſt anéantir Dieu que de lui ôter ſes rapports avec l'homme. J'ignore ſi le *Syſtême de la Nature*, le Livre *de l'Eſprit*, *la Vie de M. Turgot*, *l'Hiſtoire des Etabliſſemens des Européens dans les Indes*, *les Penſées Philoſophiques*, *l'Emile*, la *nouvelle Héloïſe*, &c. &c. ſont des ouvrages *mépriſés par* les Philoſophes ; mais ce ne ſont point des *ouvrages obſcurs* ; au reſte Mme la Marquiſe *de Sillery* a répondu elle-même victorieuſement dans ſon propre ou-

vrage aux objections du critique.

» La secte formée par M. de *Voltaire* » n'ayant point de principes assurés, » ne pouvoit avoir de plan ; mais elle » avoit un but, celui de dominer, » d'entraîner & de régner sur les es- » prits, & les moyens imaginés pour » y parvenir, furent certainement très- » adroits & très-bien concertés. » Comme on ne cherchoit point la » vérité, on sentit qu'il étoit impossi- » ble d'établir entre *les Philosophes* » une certaine conformité de princi- » pes & d'opinions ; d'ailleurs, en » laissant à chacun la liberté de pro- » duire des systêmes à son gré, on » pouvoit donner une multitude d'ou- » vrages, qui offriroient sûrement une » variété piquante, faite pour plaire » au public. Cependant il falloit con- » venir de quelques points principaux » qui se réduisirent à ceux-ci : *d'atta- » quer ouvertement la Religion, de » prêcher une tolérance illimitée, de favo- » riser les passions, sur-tout d'ériger en » vertu sublime le goût de l'indépen- » dance ; d'excuser & d'autoriser les » foiblesses & les égaremens de l'amour.*

» Du reſte, on enrôla indifféremment
» les Athées & les Déiſtes; mais on
» défendit à ces derniers d'admettre
» des punitions dans une autre vie;
» on leur ordonna de ſoutenir que
» l'ame immortelle ne peut être que
» récompenſée, & que l'Etre-Suprême
» réſerve aux ſcélérats même une éter-
» nelle félicité. Comme on ne vouloit
» que plaire & ſéduire pour entraîner
» la multitude, il étoit bien néceſſaire
» d'établir fortement une croyance ſi
» favorable à toutes les paſſions hu-
» maines; auſſi *ce dogme philoſophique*
» fut-il régardé comme le plus im-
» portant de tous, & quiconque
» auroit oſé le nier, même en rejet-
» tant la révélation, eût été exclus du
» parti; on auroit prononcé contre
» lui ce terrible anathême: *il n'eſt*
» *point Philoſophe.* Et par le même
» principe on ſtatua de plus que ceux
» qui refuſeroient d'entrer dans l'aſſo-
» ciation, quoique d'ailleurs traités
» en ennemis, ſeroient cependant
» réputés *Philoſophes*, s'ils décla-
» roient ne pas croire aux punitions
» après cette vie. Enfin, on convint

» encore de se louer réciproquement » dans les assemblées publiques, dans » les petits cercles, dans les bro- » chures, dans les *in-folio*, & de ne » dédaigner aucun des moyens qui » pourroient augmenter le crédit & » la réputation de la secte ».

Voici enfin le dernier chef d'accusation & le plus grave : *il y a long-temps qu'on a cherché à décrier la morale & même les talens de certains Philosophes, en détachant de leurs ouvrages des phrases qui étant isolées & quelquefois tronquées, seroient en effet difficiles à justifier. Les illustres Auteurs des Préjugés Legitimes contre l'Encyclopédie, des petites Lettres sur de grands Philosophes, du Mémoire sur les Cacouacs, de l'Année Littéraire, &c. ont employé cet ingénieux artifice, & l'on sçait avec quel succès. Mme la Marquise de Sillery qui copie les mêmes traits que ces Messieurs ont déjà cités, a trop d'esprit & de talent pour avoir besoin de copier même les plus excellens modèles.*

Quelqu'*ingénieux* que soit *l'artifice* employé dans une pareille réflexion, il est trop apparent, & par conséquent

sans effet. Si l'*illustre* Auteur de cette critique eût poussé la complaisance jusqu'à citer une phrase, seulement une de ces phrases isolées ou tronquées, qui rétablie & remise à sa place, présente un sens honnête & louable, il auroit évité l'inconvénient assez grave d'accuser gratuitement un Auteur respectable, de mauvaise foi, ou d'une négligence impardonnable en pareille matière. Mais quoiqu'on ne le soupçonne pas de manquer d'adresse, je doute qu'il soit capable d'un pareil tour de force. Au reste, on sçait que les passages de *Voltaire* & de ces *Messieurs* cités par les Auteurs des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, *des petites Lettres sur de grands Philosophes*, *du Mémoire sur les Cacouacs*, *de l'Année Littéraire*, &c. ont toujours excité l'indignation & le mépris des honnêtes gens & des bons citoyens, & ce *succès* est assez flatteur; il est à croire que ces *illustres* Auteurs n'ont pas compté sur le suffrage des prétendus Philosophes, & qu'ils peuvent s'en passer.

Des imputations aussi peu fondées

ſont peut-être le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de l'ouvrage de Mme. la Marquiſe *de Sillery*; puiſque l'eſprit de parti n'a pu lui oppoſer d'objections plus ſolides, c'eſt une grande preuve que ſon livre eſt excellent, que les grands principes de la Religion & de la morale y ſont expoſés avec une éloquence digne du ſujet, & qu'il eſt très-propre à préſerver la jeuneſſe du venin des nouvelles opinions & d'un fanatiſme aveugle pour des Ecrivains dangereux.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

*Hiſtoire abrégée de l'Egliſe, où l'on expoſe ſes combats & ſes victoires dans les temps de perſécutions, d'héréſies & de ſcandales; & où l'on montre que ſa conſervation eſt une œuvre divine, ainſi que ſon établiſſement: pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire de la Bible; par l'*Aut eur de la Doctrine Chrétienne *; prix relié, 2 liv. 5 ſ. A Paris, chez* Charles-Pierre Berton, *Libraire, rue St. Victor, vis-à-vis le Séminaire St. Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant.*

C'EST ſans doute, Monſieur, un ſpectacle bien intéreſſant que de voir l'Egliſe naître, pour ainſi dire, avec ſon divin Auteur, dans le ſein de l'humiliation & de la pauvreté, ſe fortifier & s'étendre par les perſécutions,

ſortir victorieuſe & triomphante des combats que lui livrent les puiſſances de la terre, ſe conſerver pure & ſans tache au milieu des héréſies & des ſcandales; & c'eſt en même temps une preuve bien frappante que ſi un Dieu l'a fondée, un Dieu veille & préſide à ſa conſervation. Tel eſt le tableau que préſente cet abrégé rapide de l'*Hiſtoire de l'Egliſe*. Les faits y ſont preſſés, ſans être confondus, ils ſe lient & s'enchaînent naturellement les uns avec les autres, & forment un enſemble parfait, qui doit porter la lumière & la conviction dans tous les eſprits. Le ſtyle de cet ouvrage eſt pur, correct & d'une élégante ſimplicité. L'Auteur plaît en même temps qu'il inſtruit & qu'il éclaire. On reconnoît par-tout l'Ecrivain (1) dont le zèle & les talens ont déjà été ſi utiles à l'éducation publique & à la Religion.

Je ſuis, &c.

(1) M. L'Homond, Profeſſeur-Emerite de l'Univerſité de Paris, & connu ſi avantageuſement par pluſieurs ouvrages élémentaires qui ont mérité le ſuffrage & l'approbation de toutes les perſonnes de goût.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

De Trapes près Versailles, ce 19 Avril 1787.

LE bruit des réclamations qui se sont élevées dans Versailles contre les petites observations que j'ai eu l'honneur de vous adresser dernièrement, est parvenu, Monsieur, jusque dans ma solitude, & la lettre *de M. le Chlr. de Cubieres* que je viens de lire dans votre N°. d'hier, ne fait que me les confirmer.

Avant de répondre à cette lettre, permettez-moi, Monsieur, de rendre ici à *M. le Chlr. de Cubieres* toute la justice qu'il mérite : je n'ai pas l'honneur de le connoître, hélas ! je ne connois personne, je vis tout seul ! mais de tous les Poëtes qui se sont distingués dans le genre où *Voltaire* seul s'est rendu inimitable, M. *de Cubieres* est un de ceux qui ont montré le plus de dispositions & de vrais talens : & si ses poësies légères l'ont

fait regarder comme un Poëte très-agréable, & ses dissertations sur la Comédie, comme un homme de beaucoup de goût; sa réponse nous le montre aujourd'hui comme l'adversaire le plus honnête & le plus modeste. Au reste, M. *de Cubieres* peut être assuré que si cette foible parodie n'ajoute pas un nouveau fleuron à sa couronne, elle n'obscurcira pas non plus ceux dont elle brille déjà.

De quoi s'agit-il dans cette affaire, Monsieur! d'avoir osé avancer: 1° *que la tentative des Rivales n'avoit pas été heureuse;* 2° *que l'Amateur de Musique avoit formé une nouvelle compagnie Poëtique.*

Quant au premier article, il seroit, je crois, bien difficile à *M. de Cubieres* de contredire un fait dont tout Versailles a été temoin. Je demande en effet si une pièce qui n'est jouée qu'une seule fois, & dont les rôles sont retirés le lendemain, si cette pièce a eu du succès, si elle a réussi. Je n'examine pas si la musique est réellement *d'une beauté ravissante*, si on y trouve *la même fraîcheur de coloris, la même*

flexibilité de talens, la même suavité d'expression que dans *Théodore* : je n'examine pas tout cela ; j'ai déjà dit que je n'étois pas Musicien, je ne suis qu'Amateur ; je parle d'un fait, & le fait est que *les Rivales* n'ont été jouées qu'une fois, & qu'elles ont été retirées. Est-ce là un succès ? appelle-t-on cela réussir ? enfin je ne sçais pas, comme l'assure *M. le Chev. de Cubieres*, si plusieurs spectateurs *se sont essuyé les yeux* ; mais j'étois aussi à la représentation, & j'en connois beaucoup qui ont porté le mouchoir au front pour essuyer, non des marques de sensibilité, mais des marques d'un sentiment plus pénible & moins agréable. M. *de Cubieres* convient *que les paroles ne pouvoient pas réussir, & qu'elles n'ont pas réussi.* Je n'ai pas dit autre chose ; nous sommes d'accord là-dessus, & sur tout ce qu'il dit des difficultés qu'il a eu à vaincre, elles ont sans doute été insurmontables. Mais ce ne sont pas les paroles *des Rivales*, qui ont nui au succès de la pièce, puisque, comme l'observe fort bien M. *de Cubieres*, *les paroles n'ont pas tué cet Opéra.* La

comparaiſon, car il faut toujours comparer pour bien juger, la comparaiſon ne doit exiſter qu'entre les Muſiciens, & non entre les Poëtes: or, *Paſiello* & *Sarti* ont toujours été joués avec la plus grande affluence & & les plus grands applaudiſſemens, & *les Rivales* ne l'ont été qu'une ſeule fois, & foiblement applaudies; donc..... je n'acheve pas, de peur d'être accuſé de lèze Muſique. Concluons donc, pour ce premier article, *que ſi les Rivales n'ont été joués qu'une ſeule fois, ſi les rôles ont été retirés le lendemain, la tentative n'a pas été heureuſe.*

Il ne m'eſt pas permis de parler auſſi clairement ſur l'article *de la nouvelle compagnie Poëtique.* Mais je puis faire ſur ce ſujet à M. *de Cubieres*, quelques révélations que ſûrement il ignore. Il peut être ſûr que ſes actions ont très peu de valeur *pour la bourſe dramatique de Verſailles.* En conſéquence, elles ont été tranſportées à Paris, dans la rue des Anglois. Les vrais talens ſont modeſtes, & la démarche a été infructueuſe. Revenues à Verſailles, elles

ont été mises sur la place, & il y a eu des gens assez hardis pour les endosser, quoique nés & habitans de Versailles.

M. *de Cubieres* m'apprend que l'Amateur de Musique à qui nous devons la connoissance des *Rivales*, est M. *Simon*. Il n'est pas étonnant que vivant loin des affaires, des intrigues & du tourbillon, je ne connoisse pas même de réputation, les talens de M. *Simon*. On m'a observé qu'il avoit fait l'ouverture *des Rivales*; je lui en fais mon compliment. Au reste, je ne crois pas que ma lettre puisse lui causer la moindre peine; un ouvrage qui ne lui appartient pas, doit peu exciter sa sensibilité. La pièce n'a pas réussi: que lui importe? Il n'y étoit pour rien; car tout le monde sçait que les ouvertures sont malheureusement aujourd'hui des morceaux de musique, des symphonies détachées du sujet principal, & que ce n'est jamais de là que dépend le succès ou le désastre d'une pièce. Il est malheureux pour lui que le public de Versailles n'ait pas mieux jugé.

Depuis ma dernière lettre écrite, on a donné ici une autre pièce, nommée *Hélène & Franciſque*, qui a eu beaucoup de ſuccès ; mais par prudence, je ne vous en parlerai pas, & je finirai en vous renouvellant les aſſûrances des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

AVIS

Sur la Galerie Hiſtorique univerſelle de M. de P***, *dont il paroît neuf Livraiſons, chez* Mérigot *le jeune, Libraire, à Paris, ſur le quai des Auguſtins ; chez* Giar, *Libraire, à Valenciennes, ſur la place ; & chez les principaux Libraires de l'Europe. Prix, 3 liv. 12 ſ. chaque Livraiſon de huit Portraits.*

M. *de Pujol*, Auteur de toutes les parties de cet Ouvrage, ayant, en ſa qualité de Prévôt de la ville de Valenciennes, reçu ordre du Roi de ſe rendre à l'Aſſemblée des Notables, a dû ſuſpendre ſon travail pendant le temps de la durée de cette Aſſemblée

seulement. Il a l'honneur d'en prévenir Messieurs les Souscripteurs, & celui de les assûrer que, rendu à lui-même, il sera d'autant plus exact à remplir ses engagemens, qu'il veut, autant qu'il est en lui, mériter l'accueil favorable que le public a fait à son Ouvrage. La dixième Livraison, composée des Portraits & des abrégés de la vie d'*Aristote*, de *J. Astruc*, de *Caton d'Utique*, de *Charlemagne*, d'*A. van-Dyck*, d'*Esp. Fléchier*, de Madame *de Graffigny*, & du Maréchal de *Noailles*, paroîtra vers la fin de Juillet prochain.

Histoire du trouble de l'Amérique Angloise, écrite sur les Mémoires les plus authentiques, & dédiée au Roi; par François Soulés, 4 *vol.* in-8°. *avec des Cartes* (1), *& cette Epigraphe:*

Tros Tyriusque mihi discrimine nullo agetur. VIRG. ÆNEID. *Lib. I.*

A Paris, chez Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins,* 1787. *Prix, 16 liv. br. 20 liv. rel.; & 18 liv. broché, franc par la Poste.*

---

(1) Le 4e & dernier volume avec les Cartes, sera remis sous moins de trois semaines.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire, sur le caractère & les ouvrages de Boileau.

Le public a paru dernièrement adopter les nouvelles idées de M. *Nigond Doutremer* sur la Promenade de *Long-Champ*. Elles étoient juſtes, raiſonnables, & méritoient un pareil ſuccès. L'Auteur en les propoſant, n'étoit point ſorti de ſa ſphère. Un Peintre eſt juge compétent de la beauté d'un ſite. Mais qu'il eſt difficile de ne pas s'oublier dans la proſpérité ! Fier d'être devenu l'arbitre & l'ordonnateur des plaiſirs du public, notre donneur d'avis ne fait qu'un ſaut du Bois de Boulogne ſur le Parnaſſe; & de l'allée

de Madrid, le voilà dans les douces promenades d'Hélicon : on peut dire qu'il y eſt bien plus étranger qu'en France : il paroît qu'à *meſure qu'il acquiert des renſeignemens ſur le local de ſa nouvelle patrie*, il ſe perſuade de plus en plus que la préſomption, jadis le partage des ſots, eſt devenue par le *progrès des lumières*, une qualité fort à la mode & même eſſentielle, pour réuſſir dans le monde ; que la modeſtie, autrefois le caractère du vrai talent, n'eſt plus que la vertu des dupes & de ceux qui ne connoiſſent pas le *local* de leur patrie.

Je vous l'avoue, Monſieur, je ne croyois pas que M. *Nigood Doutremer*, Peintre étranger, qui étudie encore *le caractère de la nation & l'eſprit de la langue*; qui ne fait que *commencer à ſe familiariſer avec nos bons Auteurs*, eût acquis déjà une aſſez grande connoiſſance du *local*, pour oſer adreſſer au *Journal de Paris* (1), une ſa-

(1) Voyez le Journal de Paris du lundi 23 Avril de cette année, page 494, à l'article *Variété*

tyre très-maligne contre *Boileau*, ſous la forme modeſte de doutes & de queſtions d'un pauvre étranger, qui ne ſçait comment *aſſeoir ſes idées*.

Ce *pauvre étranger* entr'autres *renſeignemens* qu'il a reçus, a ſans doute appris déjà que *Boileau* eſt un des Ecrivains du ſiécle de *Louis XIV*, qui déplaît le plus à un parti très-puiſſant dans la littérature; qu'autrefois l'Académie Françoiſe couronna avec de grands éloges, une ſuite d'héréſies & de blaſphêmes littéraires, où l'on diſoit que *Boileau* n'avoit ni *feu*, *ni verve*, *ni fécondité*; que l'Auteur d'un ouvrage auſſi bien penſé, eſt aujourd'hui Secrétaire de l'Académie: mais il ne ſçait peut-être pas que *Boileau* a deux grands crimes aux yeux de la plûpart de nos Auteurs modernes: le premier eſt cette extrême perfection de ſes ouvrages; cette raiſon mâle & vigoureuſe, cet admirable enchaînement des idées, cette netteté, ce ſens droit, ces beautés ſolides & auſtères; en un mot, toutes les qualités qui leur manquent abſolument, & qui peuvent

ouvrir les yeux du public sur les défauts contraires dont leurs écrits fourmillent. Le second est la sévérité de son goût, le ridicule ineffaçable dont il a couvert les mauvais Ecrivains qui, de son temps, avoient usurpé la gloire due au vrai génie, & qui presque tous étoient de l'Académie Françoise. Il est vrai qu'il rendit en cela un service important à la société & à la littérature ; mais les ennemis de *Boileau* sont personnellement intéressés à la cause des *Chapelain* & des *Cotin* : des satyres contre des Académiciens distingués ! voilà un exemple dangereux & qui tire à conséquence ; comme ils n'ont pas la conscience tranquille sur leur réputation, en décriant *Boileau*, ils veulent décourager quiconque seroit tenté de marcher sur ses traces.

Ce qu'on n'aura pas dit sûrement à M. *Nigood*, c'est que le public qui d'ailleurs est aujourd'hui fort dupe, n'a cependant point pris le change sur le mérite de *Boileau* ;

L'Académie en corps a beau le censurer ;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Boileau eſt encore aujourd'hui l'oracle du goût, le plus parfait modèle de l'éloquence poëtique & de la verſification françoiſe ; l'Ecrivain auquel notre Littérature a le plus d'obligations ; & ſa gloire aura la même durée que celle de notre Poëſie & de notre langue. Si les Auteurs du *Journal de Paris*, *ne ſont point d'accord*, comme le dit M. Nigood, *ſur le plus ou le moins de reconnoiſſance que l'on doit à Boileau*, la Nation s'accorde à publier que c'eſt lui qui a proſcrit ce ton faux & romaneſque qui défiguroit la plûpart des écrits, qui a banni les équivoques, les pointes, les jeux-de-mots, le ſtyle précieux, obſcur & maniéré, les mauvaiſes plaiſanteries, défauts ſi chers & ſi fêtés à l'hôtel de Rambouillet; que c'eſt lui en un mot, à qui l'on doit ce ſens exquis, ce goût du vrai & du beau qui, dans les beaux jours du ſiècle de *Louis XIV*, ſe trouvoit également dans les Auteurs & dans les Lecteurs.

M. *Nigood* commence par des éloges : c'eſt un artifice aujourd'hui bien uſé. Il fait à *Boileau* la grace de

convenir que ſon Art Poëtique *eſt réellement un beau catéchiſme, & qu'il le ſçait par cœur :* il remarque enſuite que *Boileau Deſpréaux eſt le ſeul de tous les Ecrivains qui, par l'admirable perfection de ſes ouvrages, ſe ſoit rendu immortel ſous deux noms également familiers, également conſacrés.* Remarque importante ſans doute : quand on n'a que ſix lignes d'éloges à donner à un homme tel que *Boileau*, il ne faut pas en perdre trois à une obſervation auſſi minutieuſe & auſſi puérile. Cependant, perſuadé qu'il a rendu à cet Ecrivain toute la juſtice qui lui eſt due, le voilà qui enfile une litanie de doutes, de queſtions, de *pourquoi* qui ne finiſſent pas. Il me paroît que les Auteurs du *Journal de Paris* n'ont pas eu pitié de l'*embarras* de ce *pauvre étranger*, & ne ſe ſont pas donné la peine de réſoudre des *difficultés* dont *ſon maître de goût lui-même* n'avoit pu venir à bout : en inſérant dans leur *Journal* des queſtions de cette nature, c'étoit annoncer d'avance qu'ils n'y répondroient pas. Je vais donc tâcher de ſuppléer au ſilence du *Journal de*

Paris, & pour soutenir l'honneur de la politesse Françoise à l'égard des étrangers, j'essayerai de répondre aux questions de M. *Doutremer*, d'une *manière satisfaisante*, quoique je ne me pique pas d'être aussi habile que son *maître de goût*.

Demande. *Pourquoi ce génie souple & fécond, qui a donné de si excellens préceptes, n'a-t-il pas en même temps fourni les exemples des différens genres qu'il a traités ? pourquoi n'avez-vous pas de lui une seule Eglogue, une Elégie, une scène comique, tragique ou lyrique.*

Réponse. Parce que *Boileau* n'a point eu la manie d'être universel, & qu'il a été assez judicieux pour se renfermer dans son génie, qui le portoit à la Poësie satyrique & didactique. On pourroit aussi demander pourquoi *Moliere* n'a point fait de Tragédies ; pourquoi *Corneille* ne nous a laissé ni Eglogue, ni Elégie, &c. &c. La présomption qui porte un Ecrivain à essayer tous les genres, est une marque infaillible de médiocrité.

Demande. *Pourquoi promettre toute*

Voilà tout ce qu'on dit dans l'Art Poëtique, du *Triolet*, de la *Ballade* & du *Rondeau* : eſt-ce donc là ce qui s'appelle en *parler harmonieuſement* ? le Sonnet étoit encore fort à la mode, lorſque *Boileau* en a donné une *deſcription technique* ; & cette deſcription eſt un chef-d'œuvre de difficulté vaincue, un morceau de Poëſie très-curieux, que les amateurs ſeroient bien fâchés de ne pas trouver dans l'Art poëtique.

Demande. *Pourquoi paſſer ſous ſilence dans ſon Code poëtique, le Conte tout-à-fait inconnu des Anciens, la Fable, dont* Lafontaine *ſon ami, lui fourniſſoit chaque jour de ſi beaux modèles ?*

Réponſe. Le Conte n'étoit point tout-à-fait *inconnu* aux Anciens : il y en a quelques-uns dans *Horace*, & une foule de charmans dans les Métamorphoſes & les Faſtes d'*Ovide* ; mais les Anciens n'en faiſoient point un genre à part, parce qu'ils étoient perſuadés que le caractère eſſentiel de la Poëſie épique eſt de *conter* ou de raconter. *Boileau* n'en a point parlé, parce que ce genre lui pa-

roiſſoit deshonoré par la licence & les mauvaiſes mœurs. Il ſeroit bien à déſirer, ſans doute, qu'il nous eût donné ſur la Fable, un morceau pareil à ceux qu'on ne ſe laſſe point d'admirer ſur l'Églogue, l'Ode, l'Élégie, &c. Mais pourquoi s'obſtiner à lui reprocher cette omiſſion, & répéter inutilement une accuſation déjà cent fois intentée contre l'Auteur de l'Art poëtique. Jouiſſons de ce qu'il a bien voulu nous donner, ſans nous plaindre trop durement de ce qu'il nous a refuſé.

Demande. *Pourquoi ne trouve-t-on jamais de lui un ſeul vers de dix ſyllabes, vers qui, par ſa coupe inégale, devient ſi aiſément imitatif, prête ſi bien à la gaieté, & devoit être, ce me ſemble, l'air ſur lequel il falloit chanter ſon Lutrin? Pourquoi n'a-t-il pas employé les rimes redoublées qui marquent l'abondance, les vers mêlés qui viennent d'eux-mêmes, & ſur-tout ceux de huit ſyllabes dont on a fait depuis un ſi bel uſage.*

Réponſe. Il faut être de bien mauvaiſe humeur contre *Boileau*, pour

ſonger à lui faire de pareilles chicanes ; *Boileau* a penſé qu'il ſuffiſoit à ſa gloire de perfectionner le plus beau, le plus difficile des vers françois. Cela ne ſuffit pas à M. *Doutremer* ; il lui faut des vers de dix ſyllabes ; je ſuis fâché que *Boileau* n'en ait pas fait pour lui plaire. Il eſt très-probable que l'Auteur immortel du *Lutrin* a ſçu, mieux que perſonne, *l'air ſur lequel il devoit chanter* la fameuſe querelle du *Tréſorier* & du *Chantre* : la gravité même du vers Alexandrin ſert à faire reſſortir le comique du ſujet ; le vers de dix ſyllabes eût été bien moins convenable. Puiſque le *Lutrin* écrit en grands vers, eſt, de l'aveu de tous les connoiſſeurs, un ouvrage parfait, croyons qu'il ne falloit pas le *chanter ſur un autre air* : au reſte, pour contenter le goût un peu fantaſque de M. *Doutremer*, il y a dans le Recueil des pièces fugitives de *Boileau*, des *rimes redoublées*, des *vers de huit ſyllabes*, des *vers mêlés* : malheureuſement on n'y trouve point de vers de dix ſyllabes ; il faut qu'il ſe faſſe une raiſon là-deſſus.

Demande. *On souffre de voir cet ami de la vérité, si avare d'éloges pour les Ecrivains du premier ordre, & si prodigue de louanges pour la Cour & les Courtisans. On regrette que ce grand Peintre, au milieu des chef-d'œuvres & des merveilles de son siécle, ne nous parle jamais des Arts, & dépense tant d'esprit & de rimes pour l'amour de Dieu, l'Equivoque, les embarras de Paris.*

Réponse. M. *Nigood Doutremer*, témoin tous les jours d'un vil commerce de flatterie entre les plus médiocres Ecrivains, qui s'accablent mutuellement d'éloges fastueux & ridicules, s'imagine sans doute que c'étoit aussi la mode du temps de *Boileau*; il ignore peut-être que dans ce siécle de la décence & de la raison, les basses manœuvres des prôneurs, n'étoient point connues: les Auteurs se louoient par leurs ouvrages; & laissoient au public le soin de les apprécier. *Corneille*, *Moliere*, *Lafontaine* n'avoient point besoin des louanges de *Boileau*; ils ne l'ont point loué lui-même. Et sans s'être loués réciproquement, ces

grands hommes n'en sont pas moins aujourd'hui les objets de l'admiration publique : tandis que les petits Auteurs de nos jours, en dépit des pompeux éloges qu'ils donnent & qu'ils reçoivent, vont tous s'ensevelir dans un profond oubli.

C'est le plus précieux avantage de la Poësie, d'immortaliser les Héros : *Boileau* qui ne louoit point les Auteurs, a loué *Louis XIV*. Il devoit cet hommage aux bienfaits du Monarque ; il le devoit à ses vertus, à ses belles actions, aux merveilles de son règne dont il étoit entouré : les courtisans qu'il a loués étoient le *grand Condé*, le Maréchal *de Vivonne*, *Colbert*, *la Rochefoucault*, *Pomponne*, *Montausier* : on seroit tenté de croire d'après ces expressions, *la Cour & les courtisans*, employées par un étranger tel que M. *Doutremer*, qui n'en sent pas la valeur, que *Boileau* prostitua lâchement sa muse & son encens à la faveur, qu'il se deshonora lui-même en prodiguant des éloges intéressés à des hommes diffamés par leurs vices & par leurs brigandages. La vertu, la probité,

les mœurs ont toujours avoué les louanges données par *Boileau*. *Louis XIV* même ne l'a point assez enrichi pour qu'on puisse soupçonner le Poëte d'avoir, en écrivant, consulté l'intérêt plus que la justice : aujourd'hui le plus méprisable Auteur, par la flatterie, la bassesse & l'intrigue, est sûr d'obtenir une fortune infiniment supérieure à celle que l'Auteur de l'Art poëtique avoit méritée par le plus rare talent : mais alors les pensions modiques accordées aux gens de lettres, étoient très-honorables & très-flatteuses, parce qu'elles étoient la récompense du génie modeste, & non la proye de l'homme intrigant & protégé. Ce n'est pas ce que *Louis XIV* a donné aux gens de lettres, qui au fond se réduit à peu de chose, c'est la manière dont il a donné, qui lui a fait tant d'honneur dans la postérité ; d'autres Princes ont donné davantage sans avoir acquis la même réputation.

Boileau, en homme vertueux & sensé, a donné dans ses vers la préférence aux monumens utiles à la société & à l'humanité, sur les arts de luxe tels que la

Peinture, la Sculpture, la Musique : son sujet d'ailleurs n'exigeoit point qu'il en parlât ; & s'il eut été obligé d'en parler, il l'eût fait sans doute avec plus de discernement & de connoissance que le fameux *Voltaire*, qui n'a cessé de louer le luxe, sans avoir aucun goût, aucune sensibilité pour les arts : *l'amour de Dieu*, & *l'Équivoque* ne sont pas à la vérité, les meilleurs ouvrages de *Boileau* du côté du style : il étoit toujours correct, mais l'âge le rendoit dur. Au reste, les sujets de ces deux épitres sont graves & importans, & l'on peut *dépenser de l'esprit & des rimes* à les traiter, tout aussi bien qu'à parler des Ballons & du Magnétisme : je sçais que des lecteurs sans principes ne peuvent pas trouver beaucoup d'intérêt à un poëme sur *l'amour de Dieu* ; mais un pareil sujet étoit très-piquant sous *Louis XIV*, où l'on avoit de la religion ; & les sujets qui nous intéressent beaucoup aujourd'hui, auroient paru alors très-frivoles & très-ridicules. *L'équivoque* est un sujet très-important & très-moral, fait pour attacher même les Philosophes : j'exhorte M. *Dourx*,

mer à relire la pièce. *Les embarras de Paris* préſentent un tableau agréable & comique, où l'on peut déployer toutes les couleurs de la poëſie : & de pareilles deſcriptions ſont bien préférables aux niaiſeries ſentimentales, aux amplifications pédanteſques, à toutes les homélies vérſifiées de nos Poëtes pédagogues.

Demande. *Comment n'a-t-il pas au moins preſſenti quelle force, quelle énergie on pourroit donner à l'art des vers, en les nourriſſant des grandes idées d'une morale univerſelle & de la ſaine philoſophie ? Comment n'a-t-il pas imaginé qu'on ceſſeroit d'invoquer Pegaze & Phœbus, qu'on ſe laſſeroit inſenſiblement des vieilles illuſions de la Mythologie, & que la poëſie changeroit enfin de langage & de couleurs ? Comment* Boileau *entouré de ce qu'il y avoit de grands hommes & de ſçavans dans ſon pays*, Boileau, *diſciple* d'Horace & *contemporain de* Pope, *eſt-il éternellement occupé de la facture du monotone* Alexandrin, *jamais du progrès des lumières & de la marche de l'eſprit humain.*

Réponſe. On voit que toutes les queſtions n'ont été faites que pour

amener celle-ci, & que le grand crime de *Boileau* eſt de n'avoir pas été *Philoſophe*. Je ne connois rien qui révolte davantage & qui ſoit plus propre à exciter l'indignation que l'injuſtice & la partialité aveugle: en liſant cette queſtion où la vérité eſt ſi cruellement outragée, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de colère, & j'ai été tenté de répondre durement au queſtionneur; mais je me ſuis calmé ſur le champ, en réfléchiſſant que c'étoit un étranger, initié peut-être depuis peu aux myſtéres philoſophiques, dont on avoit étourdi les oreilles des prétendus triomphes de la vérité, des progrès de la raiſon & des lumières, des merveilles de la Philoſophie moderne, & qui exprimoit moins ſes propres idées qu'il n'étoit l'écho de celles d'autrui. Voilà donc *Boileau* réduit à marier des mots, à peſer des ſyllabes, à coudre des hémiſtiches, triſtement borné *à la facture du monotone alexandrin*; & c'eſt du Poëte de la raiſon, de l'ami du bon ſens; c'eſt d'un Poëte vraiment Philoſophe qu'on oſe parler ainſi à la face d'une Nation

que l'on dit éclairée, tandis qu'il ſuffit d'ouvrir le livre, pour ſe convaincre qu'aucun Poëte n'a plus nourri ſes vers d'une *ſaine Philoſophie*. Voyez la Satyre 4e à M. *le Vayer*, ſur les *Folies humaines*; la Satyre 5e. à M. *Dangeau*, ſur la *Nobleſſe*; la Satyre 8e ſur *l'abus que l'Homme fait de la raiſon*: liſez les Epîtres au *Marquis de Seignelay*, ſur les *charmes de la Vérité*; à M. *Arnaud*, ſur la *mauvaiſe Honte*; à M. *de Guilleragues*, ſur la *connoiſſance de Soi-même*; l'Epître à *mon Jardinier*, &c.

Je voudrois bien ſçavoir ſi la morale contenue dans ces différentes pièces, n'eſt que pour les Pariſiens & les François; ſi elle n'eſt pas *univerſelle* & convenable à tous les hommes. Voyez une foule de traits de mœurs, d'excellens préceptes répandus dans tous ſes écrits, & d'autant plus agréables, qu'ils ne ſont point gâtés par le pédantiſme & la morgue magiſtrale. Voyez les admirables leçons qu'il donne aux Poëtes, ſur la fin de l'Art poëtique, & ſur-tout ce trait

de Philoſophie profonde, confirmé aujourd'hui par l'expérience :

En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.

Il faut convenir que *Boileau* reſpecte la Religion, les Mœurs & le Gouvernement; qu'il ne cherche point à éblouir par de dangereux ſophiſmes; qu'il ne s'égare point dans les détours d'une métaphyſique obſcure & alembiquée; qu'il ne nous donne point de mauvais rêves pour des idées neuves & hardies; qu'il n'eſt ni charlatan, ni déclamateur, ni fanatique; en un mot, qu'il n'eſt point *Philoſophe* dans le ſens qu'une certaine claſſe d'Ecrivains attache à ce mot; mais aucun Poëte ne penſe & ne raiſonne mieux, n'a des idées plus juſtes & plus nobles, une logique plus ſaine & plus vigoureuſe; & ſans affecter la Philoſophie, aucun n'eſt plus véritablement Philoſophe; c'eſt par-tout la raiſon & le bon ſens, parés de toutes les graces de la Poëſie; la plûpart de ſes vers ſont des ſentences & des proverbes admirables, qui ſe

gravent facilement dans la mémoire ; & par-là même, c'eſt le Poëte le plus utile à la jeuneſſe.

Je ne pardonne pas à M. *Nigood*, qui eſt cenſé avoir lu *Boileau*, d'ignorer que ce Poëte n'*invoque* preſque jamais *Pégaze* & *Phœbus*, & fait très-peu d'uſage de la fable : dans ſes Satyres, pas la moindre trace des *vieilles illuſions de la Mythologie*. Dans les Epîtres, je ne vois que la fiction magnifique du *paſſage du Rhin*, un des morceaux de Poëſie épique, qui fait le plus d'honneur à notre langue ; dans le *Lutrin*, pas l'ombre de Mythologie ; & dans l'Art poëtique, elle n'eſt employée qu'autant que le ſujet & l'ornement du ſtyle l'exigent. Il eſt poſſible que *Boileau* n'ait pas eu aſſez mauvaiſe opinion du goût de la poſtérité, pour *imaginer que la Poëſie dût changer de langage & de couleurs*. Elle n'en a point changé en effet, ſi ce n'eſt dans les écrits de quelques rimeurs ſoi-diſant Philoſophes, qui réellement ont rendu barbare le langage de la Poëſie, & ont abſolument flétri ſes couleurs ; mais les véritables

Poëtes, jaloux de la perfection de leur Art, ſe gardent bien de changer le *langage & les couleurs* que *Boileau* a donnés à la Poëſie ; & encore aujourd'hui, les meilleurs vers ſont ceux qui reſſemblent le plus à ceux de *Boileau*.

Quand les fumées philoſophiques dont M. *Nigood* eſt enivré, ſeront un peu diſſipées, je l'invite, pour l'honneur de la moderne Philoſophie, à conſigner dans le *Journal de Paris*, une ſeule de ces vérités morales, découvertes dans notre ſiècle, & inconnues au ſiècle précédent ; & je m'engage de mon côté à lui prouver qu'il n'y a pas dans les prétendus Philoſophes de notre ſiècle, une ſeule idée juſte, vraie & utile ſur la Métaphyſique, la Morale & la Politique, que leurs prédéceſſeurs ne puiſſent revendiquer. Enfin, pour achever de mettre au fait M. *Doutremer* ſur ce *progrès des lumières*, & ſur cette *marche de l'eſprit humain* qui lui tourne la tête ; je le prie de vouloir bien regarder autour de lui, d'obſerver ce qui ſe paſſe, d'examiner nos mœurs ; c'eſt

toujours dans la conduite d'une Nation qu'il faut étudier l'esprit général qui l'anime ; il verra de quelle nature est ce *progrès des lumières*, si cette *marche de l'esprit humain* est en avant, ou en arrière; en un mot, il verra par nos actions, de quelle espèce est la Philosophie qu'on nous enseigne, & il félicitera sans doute la patrie d'avoir de pareils Docteurs.

Demande. *Après toutes ces questions, Messieurs, il en resteroit peut-être une plus importante encore. Il seroit facile de montrer, le livre à la main, nombre d'expressions, nombre de façons de parler qui sans doute étoient reçues au temps de ce célèbre Satyrique & qui certainement sont aujourd'hui des fautes de françois, ce qui dans le fait accuse moins le goût très-épuré du Poëte que l'instabilité de nos idiomes modernes.*

Reponse. Voilà sans doute une *question* bien *importante* : qu'il y ait dans *Boileau* quelques taches, quelques imperfections, quelques défauts, ses plus grands admirateurs en conviennent ; c'est le sort de tous les ouvrages humains, & c'est sur-tout aux Auteurs

qu'il faut appliquer ce qu'*Horace* a dit de l'homme.

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

Le meilleur est celui qui a le moins de défauts. Or *Boileau* est un des Ecrivains qui satisfait le plus le goût & la raison d'un lecteur délicat & qui les choque le moins souvent.

L'homme aux questions finit par de très-humbles excuses à *Boileau*, qu'il eût mieux valu ne point offenser par des observations fausses, injustes ou puériles: *je demande humblement pardon si mon profond respect pour le nom de* Despréaux *ne me rend point aveugle sur sa Législation.* Il n'a point été question dans la lettre du Peintre, de *la Législation* de *Despréaux*. M. *Nigood* n'a attaqué aucun des préceptes de goût consignés dans l'Art poétique.

Je sçais qu'il faut des titres que je n'ai point pour analyser ce qu'on doit seulement admirer..... De Peintre que je suis, si je me livrois au genre polémique, & m'avisois de régenter mon maître,

maître, on me renverroit bien vîte à ma palette & à mes pinceaux.

Si M. *Nigood* a cru employer ici un artifice oratoire, il s'eſt trompé, & ne ſe connoît pas plus en Rhétorique qu'en Poëſie; ce prétendu artifice eſt préciſément ce qui le condamne, ce qui rend ſa témérité inexcuſable: que penſer d'un homme qui dit au public: je ſçais très-bien que mes queſtions ſont impertinentes; cela ne m'empêche pas de les faire: je n'ignore pas que je parle à tort & à travers de ce que je n'entends point, & cependant je ne puis me réſoudre au ſilence: je m'expoſe de gaieté de cœur à l'affront d'être ſifflé & renvoyé à mon attelier, quoiqu'intérieurement très-perſuadé que je le mérite & que c'eſt le ſeul fruit que je puiſſe recueillir de mes réflexions critiques.

(*Note du Rédacteur*). Cette lettre étoit déja imprimée, lorſqu'il a paru dans le *Journal de Paris* du lundi 7 Mai, une réponſe aux queſtions de M. *Nigood*. Elle ne reſſemble preſque en rien à celle que nous offrons au public. Quoique peu diſ-

posés à prendre la défense de M. *Nigood*, nous observerons cependant par amour pour la justice, qu'on l'accuse d'un anachronisme dont il n'est pas coupable. Les Fables *de la Fontaine* au nombre de cent-vingt-quatre, divisées en six livres, ont été publiées pour la première fois en 1668, *in*-4°. chez *Claude Barbin*: M. *Coste* est mon garant. On peut consulter l'avertissement qu'il a mis à la tête de son édition de 1757. L'Art poëtique a paru en 1674, comme il est dit dans les remarques qui précedent ce Poëme, dans l'édition de Hollande 1711, à Amsterdam, chez les F. *G. & R. Westein*. L'Auteur de la lettre insérée dans *le Journal de Paris* le lundi 7 Mai, n'est donc pas fondé à dire que les *Fables de la Fontaine ont été imprimées pour la première fois en 1678*; & que l'Art poëtique n'a paru qu'en 1684.

Dans la même lettre, pour prouver que le Conte n'étoit pas tout-à-fait *inconnu aux Anciens*, on cite les *Fables Milesiennes* & *Apulée*, que l'on dit être le *premier Auteur connu de la Matrone d'Ephese*. Ce n'est point *Apulée*, mais *Petrone*, antérieur de plus

d'un siécle à *Apulée*, qui est *le premier Auteur connu de la Matrone d'Ephèse*. D'ailleurs, lorsque M. *Nigood* a dit que *le Conte étoit tout-à-fait inconnu aux Anciens*, il est visible qu'il n'a voulu parler que des Contes en vers, & non pas des Contes en prose, tels que les *fables Milesiennes* & la *Matrone d'Ephèse*.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Opuscules Poëtiques; par M. le Chevalier de Cubières, *des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel; nouvelle Edition, corrigée & augmentée, trois Volumes* in-16, *reliés, dorés sur tranche, 9 liv. brochés 7 liv. 4 s. A Orléans, de l'Imprimerie de* Couret de Villeneuve, *Imprimeur du Roi, rue du Colombier. Et se trouvent à Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente 1786.*

TROIS Volumes d'*Opuscules Poëtiques*! c'est beaucoup, Monsieur, il

a pourtant fallu que je lusse tout cela, pour vous en rendre compte. J'ai, à plusieurs reprises, fermé & rouvert le livre : enfin j'en suis venu à bout. Que vous dirai-je donc ? je ne sais trop ; c'est ici le cas de répéter encore pour la mille & unième fois le vers de *Martial*.

Sunt bona, sunt mala, sunt quædam mediocria plura.

Au fond, c'est peut-être la faute des vers en eux-mêmes. Ils ne sont pas faits pour être ainsi entassés ensemble. Une Epître, un Conte, une Epigramme, se font lire avec plaisir dans une feuille légère, ou parmi de la prose. Mais dans trois volumes, des vers, & encore des vers, & toujours des vers ! cela est bien fatiguant. On peut dire alors de ces Poésies, ce que le *Savetier* de *la Fontaine* disoit des fêtes, *l'une fait tort à l'autre*. Par exemple, Monsieur, la moitié du premier volume est consacré aux *Thémirïdes* : c'est-à-dire, qu'il est question de *Thémire* dans 76 pages ; je sais que *Tibulle* & *Properce* ont ainsi chanté toujours *Delie* & *Cinthie* ; mais c'étoient *Tibulle*

& *Properce*. Il y a peu de ton & de couleur dans ces *Thémirétides*. J'en ai cependant remarqué une qui a pour titre, *la mort de Thémire*. Elle a vraiment de l'énergie & elle respire la sensibilité. Je crois même me ressouvenir que c'est par cette pièce que M. *le Chevalier de Cubieres* s'annonça dans la carrière des lettres, & cela promettoit. On applaudit alors à la chaleur de ce début :

Barbare, qu'as-tu fait ?.. Mon amante n'est plus !
Elle n'est plus ; mes pleurs, mes cris sont superflus :
Je voudrois vainement la rendre à la lumière ;
J'ai vu son sang couler sous ta main meurtrière !
Elle n'est plus... O toi qui fus son assassin !
Que ne puis-je, à mon tour, te déchirer le sein !
Que ne peut cette main, à t'écrire occupée,
Y plonger lentement, y retourner l'épée,
L'en retirer fumante, & l'y plonger encor !

Toute l'Epître étoit sur ce ton, &

fut distinguée dans l'*Almanach des Muses* d'il y a dix ans peut être. Je n'ai pas l'époque bien présente. J'ai encore éprouvé, en ouvrant le second volume, ce plaisir que l'on goûte, en retrouvant les personnes que l'on a connues autrefois : *l'Idyle à l'arbre qui m'est cher*, est aussi une des premières pièces que M. le Chevalier *de Cubières* ait données au public, & elle fit dans le temps, un égale sensation. Elle annonçoit à la fois un Poëte & une ame sensible. Je n'avois pas oublié quelques-uns des vers que voici :

La terre, ainsi qu'à vous, lui servit de berceau ;
Quand vous étiez enfant, il étoit arbrisseau :
Il a crû comme vous ; comme vous, avec l'âge,
Il a développé ses rameaux, son feuillage ;
Comme vous, il reçut de la puissante main
Qui d'un limon grossier tira le genre humain,
Une seve de feu, vivifiante, active,
Qui toujours réparant la chaleur fugitive,

Des pieds monte à la tige, emplit tous les vaisseaux,
De la tige s'élève, atteint tous les rameaux;
Des rameaux abreuvés, par des routes voisines,
Retourne, redescend jusques dans les racines,
Et toujours circulant, même après les beaux jours,
Dans son règne éternel se succède toujours.

Cette fin étoit encore noble & touchante.

Vous mépriſez mon arbre! Alors que ſur vos têtes
Le temps aura jetté neuf luſtres redoublés,
Et qu'elles fléchiront ſous leurs ans raſſemblés,
Vous ne ſerez pas loin de l'inſtant redoutable:
Vous tomberez, & lui devient toujours plus ſtable,
Victorieux du temps par qui tout eſt vaincu,
Il ſera jeune encore, quand vous aurez vécu;

Immobile, il verra vos rapides années
Paſſer, comme un torrent, devant vos deſtinées;
Il vous verra mourir, & ſes larges rameaux
De leur ombrage épais couvriront vos tombeaux.

Je le répète, Monſieur, cette pièce & la précedente ſont preſque la première production de l'Auteur. Comment ſe fait-il donc que ce qui a ſuivi y ait répondu ſi peu? Seroit-ce le ſort des ouvrages de l'eſprit, comme de ceux de la nature? Le premier jet eſt-il toujours le plus fort, le plus puiſſant? Pluſieurs exemples inviteroient à le croire? On acquiert par la ſuite, encore pas toujours, du goût, de l'expérience; mais le génie n'acquiert rien, il s'annonce d'abord, & décline ſouvent. Seroit-ce auſſi que les applaudiſſemens outrés, l'uſage du monde, les délices de la vie, nuiſent au talent, énervent le génie? On ne compoſe plus alors, parce que la verve nous entraîne; mais pour plaire, pour être loué, careſſé, fêté. On rime par occaſion, on fait des à-propos, des im-

promptu, des bouquets, que sais-je ? ne seroit-ce pas là l'histoire de nos jeunes Poëtes ? & la plupart d'entre eux qui, après un premier succès, pourroient escalader le Capitole, ne rencontrent-ils pas des *Capotte* ? Quoi qu'il en soit, Monsieur, je n'ai trouvé dans tout ce recueil, en trois volumes, aucune pièce qui approchât des deux que je vous ai citées. J'ai trouvé souvent de l'esprit, de la grace, sur-tout beaucoup, peut-être trop de facilité, mais peu de caractère, d'énergie, de véritable sensibilité. En général on voit que M. *de Cubieres* a trop écrit. Nos grands Poëtes, si l'on en excepte *Voltaire*, qui est un Ecrivain à part, ne faisoient pas tant de vers que cela. Ils ne rimoient pas à tout propos. Ils laissoient en prose ce qui devoit être en prose : ils ne disoient pas, en parlant d'une lettre brûlée :

Mes yeux ont tant versé de pleurs
Qu'ils ont failli l'éteindre.

Ils auroient craint que l'on ne se moquât d'eux s'ils avoient imprimé,

Je la poserai sur mon cœur,
Pour la réduire en cendre.

Ils ne faisoient pas, à quelque prix que ce fût, venir les roses dans leurs vers ; ils auroient dérobé aux yeux du public, des plaisanteries échappées par hazard, peut-être bien reçues alors, mais bien fades en vérité, telles que celle-ci sur *deux roses captives*.

A ces deux infortunées
Daignez donc rendre leurs droits,
Vous avez quatorze années,
Elles ont quatorze mois.

Il faut être juste pourtant, Monsieur, je ne prétends pas dire que tout le recueil soit sur ce ton, ni que les autres pièces, quoiqu'infiniment au-dessous des deux premières, soient tout-à-fait sans mérite. *L'Eloge de Voltaire* n'est pas indigne du Poëte de Ferney ; on le fait parler lui-même, & l'on met dans sa bouche quelques vers que lui-même auroit pu faire, & des louanges que lui-même auroit pu se donner. *L'Epitre à Moliere* est agréable & ingénieuse ; mais on n'y trouve pas assez de verve & de chaleur : c'est en général le défaut qu'on pourroit reprocher à notre Poëte. Sa

Poëſie eſt ſouvent lâche & diffuſe : ce n'eſt quelquefois que de la proſe rimée. Pluſieurs pièces ſont là, on ne ſçait trop pourquoi. Tel quatrain ſemble n'avoir été imprimé que pour remplir une demi-page vuide : Que direz-vous, Monſieur, de ce quatrain ſur un Drame ?

Eh quoi ! vous voulez qu'aux François
On ait vu tant de monde un jour caniculaire,
Et qu'un Drame lugubre ait eu tant de ſuccès ?
Hélas ! n'en ſuis-je pas témoin auriculaire ?

Que fait ici la *Confeſſion de Deſdémona*, romance *en dialogue*, *imitée de Shakeſpear*, copie foible & pâle de la ſcène Angloiſe, ſcène à la fois terrible & touchante ? Cette imitation ne ſuffit pas aſſûrément, pour réparer l'infidélité de *Voltaire*, qui a ſi indignement parodié ce beau morceau. Enfin, que ſont telles & telles pièces, agréables peut-être en ſociété, mais indignes de l'impreſſion ? Un ſeul volume, un ſeul petit volume *in-16* eût fait plus d'honneur à l'Auteur, & n'eût rien fait perdre au public.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Mémoires concernant l'Hiſtoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Uſages, &c. des Chinois; par les Miſſionnaires de Pekin, *Tome* XIIe. *Prix, 15 liv. relié* (1). *Vie de* Koung-Tſée, *appellé vulgairement* Confucius, *le plus célèbre d'entre les Philoſophes Chinois, & le reſtaurateur de l'ancienne Doctrine, avec cette Epigrahe, tirée de Tacite, vie d'Agricola :*

Ne famam quidem, cui etiam ſæpè boni indulgent,
Oſtentanda virtute, aut per artem quæſivit.

A Paris, chez Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

CE douzième volume eſt ſans contredit, Monſieur, le plus inté-

(1) On a été obligé d'augmenter le prix de ce volume, à cauſe du grand nombre de figures qui y ſont inſérées, & des ſoins qu'il a fallu apporter à leur gravure.

reſſant de tous : il contient la vie de l'homme qui fait le plus d'honneur à la Chine, & dont elle tire ſon plus grand luſtre.

Des prodiges ont, dit-on, précédé & accompagné la naiſſance de *Confucius*. M. *Amiot*, ſon hiſtorien, ſe contente de les raconter, ſans nous obliger d'y croire. En général, il raconte à la manière des Chinois : ce n'eſt point ſon opinion ſur *Confucius*, c'eſt celle des Chinois qu'il rapporte. Delà, quelques longueurs, quelques détails minutieux peut-être, mais très-importans aux yeux d'un peuple qui révère la mémoire de ſon Légiſlateur ; l'hiſtoire en eſt un peu plus longue, mais elle en eſt plus fidelle : au ſurplus, j'élaguerai tous ces prodiges : la vie de *Confucius* ſera bien aſſez intéreſſante ſans cela.

Confucius n'eut point d'enfance : dès ſes plus tendres années, il ſe diſtinguoit par ſa ſoumiſſion aux ordres de ſa mère, ſon reſpect pour les vieillards : ſes jeux étoient des cérémonies graves : devenu écolier, il ſe fit admirer par ſa modeſtie, ſon

application, ſes progrès, ſur-tout par ſa vertu : à l'âge de dix-ſept ans, c'étoit déjà un homme, un homme propre à tout. Né pour les plus hautes charges, il ſe contenta du Mandarinat ſubalterne, d'*Inſpecteur ſur la vente & la diſtribution des grains*. L'emploi étoit petit, mais il l'aggrandit & l'honora : il y trouva l'occaſion de faire beaucoup de bien, & d'y acquérir de la réputation. Dès l'âge de dix-neuf ans, ſa mère le maria, & à vingt ans, il étoit père ; car ce grand Philoſophe vécut comme tout le monde, & ne ſe ſingulariſa que par ſa vertu. On le jugea bientôt digne d'une charge plus conſidérable, & il fut nommé *Inſpecteur général des campagnes & des troupeaux* : s'il s'étoit montré ſupérieur à ſon premier emploi, il ne fut point au-deſſous de celui-ci, & il y mérita les bénédictions du peuple & le renom d'un grand Philoſophe. Mais le Philoſophe étoit homme & ſenſible. La mort de ſa mère l'arrêta tout court dans ſa carrière, & les trois années qui la ſuivirent, furent pour lui trois années

de solitude & de deuil. Outre qu'il satisfaisoit par là sa tendresse, il étoit jaloux de faire revivre les anciennes cérémonies, depuis long-temps négligées. Sa vie entière fut un effort continuel pour ressusciter l'ancienne doctrine ; ce temps de retraite ne fut point perdu pour lui. Il le consacra à l'étude, à la méditation, & se perfectionna de plus en plus dans la science de la morale, qu'il a portée si loin. Ses délassemens même étoient dignes de lui, & il cultiva sur-tout avec soin & avec succès, l'étude de la Musique, qu'il rappella à son illustre origine, à la louange du *Tien* (divinité des Chinois), & à l'éloge de la vertu.

Les trois années du deuil se sont écoulées, & *Confucius* reparoit dans le monde. Déjà il reçoit des ambassades des Rois voisins ; déjà il commence ses voyages : comme *Platon*, il va instruire les Rois ; & trouve, comme lui, des *Denis* le Tyran : mais *Platon* à cette époque, étoit dans l'âge mûr ; & au retour de son premier voyage, *Confucius* n'avoit que 28 ans. Depuis cet âge jusqu'à 30 ans, il délibéra

mûrement sur le genre de vie qu'il embrasseroit ; & après avoir balancé les avantages & les inconvéniens de chaque état, il s'arrêta irrévocablement au dessein de consacrer toute sa vie à l'instruction de ses semblables : vœu sublime, auquel il fut fidèle jusqu'à son dernier soupir !

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir entrer avec vous dans cette illustre carrière qu'a fournie *Confucius* : vous ne regretteriez pas votre peine, ni moi non plus. Mais ces détails nous meneroient trop loin. Jamais vie ne fut plus active ; jamais voyageur n'observa si bien ; jamais Philosophe ne répondit si bien à tout. A chaque pas il s'arrête, & trouve matière à instruction pour ses élèves.

A l'entrée d'un voyage, il rencontre un homme désespéré ; il calme son désespoir, & le rend à sa famille & à lui-même : ailleurs, il trouve dans deux sceaux suspendus à un puits célèbre, l'emblême d'une morale exquise, & dont la trace s'étoit perdue dans le pays même ; une autre fois, curieux seulement en apparence, d'observer le

butin d'un oiſeleur, & de ſçavoir pourquoi il n'y avoit là que de jeunes oiſeaux, il ſaiſit cette occaſion d'apprendre à ſes diſciples que la jeuneſſe crédule, préſomptueuſe, imprudente, court à ſa perte, inſtructions ſimples, douces, familières, & plus profitables ſur-tout que les beaux diſcours & les graves maximes. Ses diſciples pourtant, n'étoient pas tous des jeunes gens: c'étoient même pour la plûpart, des hommes faits, des hommes de tous les âges & de toutes les profeſſions, qui venoient de temps en temps l'écouter, le conſulter; quelques-uns lui étoient plus intimément attachés, & le ſuivoient par-tout. Tel étoit ſur-tout le jeune *Yenhoei*, modèle de ſageſſe, de douceur & de vertu, mort à la fleur de l'âge, & juſtement regretté de ſon maître, & des Chinois, à qui ſa mémoire eſt encore chère & précieuſe.

La ſageſſe de *Confucius* ne ſe bornoit pas à de ſtériles préceptes; élevé à la Magiſtrature, il met en pratique lui-même ce qu'il avoit conſeillé, & débute par un acte de ſévérité néceſſaire, pour faire réfleurir la Juſtice:

tombé entre les mains de brigands ; il conserve dans les fers, sa constance & sa tranquillité : écoutez-le, Monsieur, écoutez-le lui même :

« C'est à présent, (dit-il au bouillant *Tsélou*, l'un de ses disciples) c'est » à présent le temps de montrer les » progrès que vous avez faits dans » l'étude de la sagesse ; si vous n'êtes » pas aussi résigné que vous l'étiez, » ou paroissiez l'être, avant le funeste » événement qui nous retient ici ; » vous ne différez pas de l'homme » ordinaire, & vous avez perdu votre » temps à ma suite. N'oubliez pas le » motif qui vous engagea à vous » attacher à moi ; ne vous laissez » point abattre ; supportez courageu- » sement une disgrace à laquelle vous » n'avez pas donné lieu. . . . . .

. . . . . .

» Ne perdons rien de notre humeur ; » travaillons de concert à adoucir » nos maux ; communiquons-nous » mutuellement nos réflexions, & » tâchons de faire notre profit de ce » qui nous arrive ».

Que voilà bien, Monsieur, la véri-

table grandeur, sans morgue, sans enflure, sans ostentation ! Elle se peint encore dans ces paroles simples & nobles :

« Je suis sous la protection du ciel; » je remplis les devoirs qui me sont » imposés. *Ni Sée Ma-Hoang-Touin*, » ni tous autres, ne sçauroient me » nuire, qu'autant que ce même ciel, » auquel j'obéis, le leur permettra ; » soyez tranquille sur mon compte ».

Il n'eut pas la consolation de voir de son vivant ses préceptes mis en pratique. Les Rois l'appellèrent souvent auprès d'eux & l'écoutèrent avec autant d'attention que de respect ; mais à peine étoit-il sorti de leurs états, qu'ils oublioient ses conseils. Quelquefois des Ministres ombrageux réussirent à l'écarter ou à rendre ses leçons infructueuses : il eut souvent occasion de prononcer ces mots touchants :

» Je vois bien qu'il n'y a rien à faire » ici pour moi. Ce seroit perdre mon » temps que de m'y arrêter davantage. » J'ai vu mes anciens disciples ; j'en » ai fait de nouveaux ; les uns & les » autres sont assez instruits pour pou-

» voir expliquer l'ancienne doctrine à » qui voudra l'apprendre ».

Cette espérance n'a pas été trompée. Ses disciples, qui avoient recueilli précieusement ses sages instructions, les ont répandues dans toute la Chine, où eux-mêmes étoient dispersés; grace à cette édifiante tradition, l'ancienne doctrine a repris vigueur, les antiques cérémonies ont été de nouveau observées, & le nom de *Confucius*, revéré dans toutes la Chine, est parvenu jusqu'à nous.

Ce n'est pas seulement dans ses entretiens avec ses disciples & dans ces entrevues avec les Rois, que *Confucius* a montré son zèle & sa sagesse: il a laissé après lui des ouvrages excellens & où respirent sa religion, son patriotisme, sa saine morale & son humanité. Le plus important de tous, sont les six *Kings* mis en ordre par lui, & enrichis d'une foule d'observations précieuses. Ç'avoit été l'ouvrage de toute sa vie: ce fut la consolation de ses derniers instants:

» Il acheva enfin ce grand ouvrage, » & quand il l'eut conduit au dégré

» de perfection où il le vouloit, il
» cessa d'écrire, & ne pensa plus qu'à
» se disposer à la mort. Mais en ter-
» minant sa carrière littéraire, il crut
» qu'il étoit de son devoir de remer-
» cier le ciel de lui avoir donné assez
» de vie & de force pour pouvoir la
» fournir jusqu'au bout. Il assembla
» ceux de ses disciples qui lui étoient
» le plus attachés, & sur lesquels il
» comptoit le plus pour la publication
» de sa doctrine après sa mort; & les
» ayant conduits au pied de l'un de
» ces antiques tertres, près duquel
» on avoit construit un *ring* ou pavil-
» lon, pour en conserver la mémoire,
» il leur enjoignit d'y dresser un autel.
» L'autel dressé, il y déposa les six
» Kings; puis se mettant à deux ge-
» noux, la face tournée du côté du
» nord, il adora le ciel, & le remercia
» avec les sentimens de la plus sincère
» reconnoissance, du bienfait insigne,
» qu'il lui avoit accordé, en prolon-
» geant le cours de sa vie autant de
» temps qu'il lui en falloit pour pou-
» voir remplir l'objet qui seul lui
» faisoit désirer de vivre. Il s'étoit

» disposé à cette pieuse cérémonie, » par la purification & par le jeûne ; » il la termina par l'offrande entière » & sans réserve du fruit de son tra- » vail ».

La fin de sa vie n'étoit pas éloignée ; peu de temps après cette pieuse cérémonie, il tomba dans un profond assoupissement, qui dura sept jours, & le huitième, il rendit l'esprit, la seizième année du règne de *Ngai-koung*, Roi de Tou ; 479 avant *Jesus-Christ*, & 9 ans avant la naissance de *Socrate*. Sa mort causa un deuil universel. Elle réveilla le souvenir de toutes ses vertus. Ses disciples sur-tout convinrent de porter le deuil de leur maître, aussi long-temps qu'on porte celui d'un père. L'un d'eux le porta trois ans de plus, & s'enferma tout ce temps dans une cahute, non loin de son tombeau. A son exemple, cent de ses anciens disciples, vinrent s'établir auprès de ce lieu respectable, & y formèrent un village, se déclarant *Vassaux* de *Tsée-Sse*, petit-fils de leur *Confucius*, & son unique héritier. On montre encore un tronc aride, reste

précieux des arbres plantés autour de ſa tombe. Ses ouvrages, ſes habits de cérémonie, ſes inſtrumens de muſique, ſon char, & quelques-uns de ſes meubles furent dépoſés dans une ſalle, conſtruite dans le voiſinage; à ſon imitation, d'autres *Miao* (c'eſt le nom de ces ſalles) ont été conſtruits; & tout homme lettré, tout Mandarin doit s'y rendre avant d'entrer en exercice de ſa charge; hommage bien dû ſans doute au Légiſlateur de la Chine, & mieux mérité que celui du conquérant arabe!

Ce volume, orné d'eſtampes, eſt terminé par une lettre curieuſe de M. *Amyot*, où il rend compte d'une fête aſſez biſarre, mais touchante, donnée par le nouvel Empereur à tous les vieillards de ſon empire.... Mais j'ai la tête & le cœur pleins de *Confucius*, & quand on a parlé de lui, on ne peut plus s'occuper de perſonne.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Leçons de Morale, ou *Lectures Académiques*, *faites dans l'Université de Leipzig*; *par feu M.* Gellert; *auxquelles on a joint des réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur*; *le tout traduit de l'Allemand. Nouvelle édition*, *revue & corrigée*, 2 *vol.* in-8°. *prix*, 3 *liv.* 10. *s. broché. A Genève*, *chez* Barde, Manget & Compagnie, *Imprimeur-Libraires*; *& se trouvent à Paris*, *chez* Buisson, *Libraire*, *hôtel de Mesgrigny*, *rue des Poitevins*, N°. 13.

SECOND EXTRAIT.

SIXIÈME règle : tenez-vous en garde contre l'impression des sens & les illusions de l'imagination ; modérez vos penchans légitimes ; étouffez aussi-tôt

auſſi-tôt ceux qui ſont déréglés, & oppoſez la raiſon aux fauſſes idées, d'où les paſſions tirent leur origine. La ſeptième & la huitième règles ſont de nous former continuellement d'après les bons exemples que nous avons ſous les yeux, & d'après la lecture des bons ouvrages.

La onzième & douzième *Leçons* roulent *ſur le ſoin qu'on doit prendre de la ſanté.* A cet égard, une exceſſive inquiétude eſt plus nuiſible qu'une trop grande négligence; & une attention trop curieuſe aux diſpoſitions du corps, empêche de ſonger aux facultés de l'ame. Il n'y a point de maladie plus dangereuſe que le fréquent uſage de la Médecine. Les moyens de conſerver la ſanté, & de l'étayer lorſqu'elle chancelle, peuvent aiſément ſe connoître par l'expérience, par l'attention à ce qui ſe paſſe en nous & chez les autres. *Eprouve*, dit le fils de Sirach, *ce qui convient à ta perſonne, & ne lui permets pas ce qui eſt mauvais.* Ce n'eſt pas tant l'habile Médecin, qu'une attention réfléchie, qui nous apprend

que la modération dans le manger, le boire & les plaisirs; l'application au travail, & l'exercice du corps; l'assujettissement des passions fougueuses; un cœur libre de souci & d'agitation, des recréations réglées après le travail, sont les plus sûrs soutiens de la santé.

La treizième *Leçon* traite *de la décence & du soin qu'on doit prendre de son extérieur*. L'attention à tout ce qui peut rendre notre extérieur décent, quelque éloignée qu'elle soit de la vertu, peut devenir de la vertu, lorsqu'elle a pour objet de se rendre plus utile, & de ne choquer personne. Au reste, trop de recherche dans la parure est aussi contraire à la décence, qu'un extérieur trop négligé.

Dans la quatorzième *Leçon*, il est question *des devoirs qui ont pour objet les biens extérieurs, relativement à l'état de société où nous vivons; & en premier lieu, de ceux qui se rapportent à la bonne réputation & à la gloire*. La renommée ne peut donner à l'ame aucune excellence, si elle ne la possède

en propre & n'en a le ſentiment intime. Cette approbation de notre conſcience, qui nous rend le témoignage que nous nous ſommes ſincérement, & de notre mieux, appliqués à nous conformer aux loix de la raiſon & de la vertu, eſt donc préalablement requiſe, pour que la réputation que nous nous ſommes faite, ne ſoit pas un vain bruit ſans réalité. Le plus ſûr & principal moyen de ſe faire une bonne réputation, eſt de s'efforcer à ſe rendre utile, & d'être un homme de bien.

Dans la quinzième *Leçon*, il eſt parlé *des biens extérieurs qui ſe rapportent aux richeſſes, aux honneurs & à l'autorité.* Il eſt difficile d'être homme de bien avec de grandes richeſſes. Il eſt ſouvent difficile en certains pays, d'être homme d'honneur, en aſpirant aux honneurs; il n'eſt pas moins difficile d'être juſte & ſage, avec une grande autorité. Relativement à ces choſes, c'eſt dans l'état de médiocrité qu'il eſt moins rare de trouver l'honnête homme. L'épargne diſpenſe d'être riche; la véritable

gloire est au-dessus de tous les honneurs; & l'estime publique vaut mieux que l'autorité.

L'Auteur examine, dans la seizième Leçon, *les devoirs qui ont pour objet les biens de l'ame, & en particulier, l'exercice de ses facultés intellectuelles.* L'esprit se fortifie par l'expérience; l'usage fréquent de ses facultés recule les bornes de ses connoissances; & lui donne plus d'empire sur le cœur & sur ses penchans. La négligence, au contraire, l'abus des forces de l'entendement, font naître dans l'ame, comme dans un Etat mal gouverné, des mésintelligences, des oppositions & des révoltes. L'erreur & l'illusion prennent la place des idées justes & vraies. Des opinions mal fondées donnent lieu à des désirs irréguliers; elles nous font attacher aux objets de nos affections, un prix qu'ils n'ont pas; elles excitent des passions impétueuses qui font le tourment de notre cœur, & des personnes avec qui nous vivons. Lorsque nous nous occupons souvent, & d'une manière convenable, des ouvrages de l'art, nous perfectionnons

notre goût en le délectant. Ce goût pour les chef-d'œuvres de l'art, nous en fait mieux appercevoir les beautés, & excite dans notre ame plus d'ardeur à les rechercher : elle se pénètre de l'idée du beau, de l'ordre, de l'harmonie & du sublime; elle apprend insensiblement à s'y conformer pour la conduite de la vie & la décence extérieure, en conséquence de cette règle générale, que lui fournit la nature, d'écarter tout ce qui peut déplaire, & d'adopter tout ce qui a de l'agrément.

L'application de notre esprit à l'étude & à la contemplation des merveilles de la nature, est l'objet de la dix-septième *Leçon*. M. *Gellert* ne traite pas seulement ce sujet en Moraliste, mais en Peintre & en Poëte. Jugez-en par ce passage : « Tout homme qui pense, trouve par-tout mille occasions de se livrer à cette étude. Une feuille que nous voyons se développer, sans y prendre le moindre intérêt ; une fleur que nous foulons aux pieds, sans être frappés ne l'éclat de ses couleurs ; un insecte que nous ju-

[illegible]

canaux ! Chacune de ces petites parties est à son tour un tout, auquel il n'y a rien à ajouter ou à retrancher ; un tout complet, & qui s'accorde cependant avec la structure de la fleur & sa destination. Considérez ce calice qui en renfermoit les feuilles, & dont elles se dégagent peu à-peu & toutes à la fois ; n'en admirez-vous pas l'étonnante texture ? De plus, la sève qui fournit à la fleur sa nourriture, elle la tire à travers les secrets canaux de la tige, qui tient elle-même à l'oignon, dont les racines pénètrent dans la terre, & en pompent les sucs, pour les distribuer dans toutes les parties de la plante. C'est ainsi que la considération attentive d'une seule fleur, eh, qu'il en est d'espèces différentes ! présente à notre esprit tant de sujets de réflexions, & étend ses vues au point qu'il peut à peine y suffire ».

Les devoirs qui ont pour objet les biens du cœur, & en particulier l'assujettissement de nos désirs & de nos passions, sont traités dans la dix-huitième leçon. Ce ne sont ni nos lumières, ni l'étendue

geons à peine digne de nos regards ; quelle ſageſſe ne nous annoncent-ils pas ! quel art admirable dans la compoſition & l'aſſemblage de leurs parties ne nous indiquent-ils pas, à moins que nous ne nous refuſions nous-mêmes à entendre leur langage ! Que l'on décompoſe une feuille ou une fleur, en n'oubliant pas de faire attention à la bonne odeur qu'elle répand, & ce qu'il y a de merveilleux dans ce ſentiment agréable dont elle nous affecte. D'où vient à cette fleur ſon odeur ſi balſamique ? Et celle-ci, & cent autres, pourquoi ſont-elles ſi différemment, quoique toutes d'une manière qui nous recrée ? Quel mélange de couleurs raviſſantes ! Les nuances de cette fleur, la beauté de ſon panache, ne la rendent-elle pas plus belle, que ſi l'ordonnance de ſon coloris étoit différent ? Ses feuilles ſont compaſſées & diſpoſées de manière à faire un tout régulier. S'il en manquoit une, la ſymmétrie en ſouffriroit. Et chacune de ſes feuilles combien ne reſſemble-t-elle pas à de petites parties ? que de filamens & de

canaux ! Chacune de ces petites parties eſt à ſon tour un tout, auquel il n'y a rien à ajouter ou à retrancher ; un tout complet, & qui s'accorde cependant avec la ſtructure de la fleur & ſa deſtination. Conſidérez ce calice qui en renfermoit les feuilles, & dont elles ſe dégagent peu-à-peu & toutes à la fois ; n'en admirez-vous pas l'étonnante texture ? De plus, la sève qui fournit à la fleur ſa nourriture, elle la tire à travers les ſecrets canaux de la tige, qui tient elle-même à l'oignon, dont les racines pénètrent dans la terre, & en pompent les ſucs, pour les diſtribuer dans toutes les parties de la plante. C'eſt ainſi que la conſidération attentive d'une ſeule fleur, & qu'il en eſt d'eſpèces différentes ! préſente à notre eſprit tant de ſujets de réflexions, & étend ſes vues au point qu'il peut à peine y ſuffire ».

Les devoirs qui ont pour objet les biens du cœur, & en particulier l'aſſujetiſſement de nos déſirs & de nos paſſions, ſont traités dans la dix-huitième leçon. Ce ne ſont ni nos lumières, ni l'étendue

de nos connoiſſances qui peuvent nous rendre heureux ; mais leur uſage & leur juſte application à leur véritable but. L'eſprit qui ne contribue en aucune manière à rendre le cœur vertueux, loin d'être un avantage, eſt le poiſon de l'ame. Celui qui a le plus de lumières, & qui agit d'une manière qui y eſt oppoſée, eſt par cela même plus malheureux qu'un autre qui eſt dans l'ignorance. Nous pouvons être riches en ſcience & pauvres en vertu. Nous pouvons acquérir le plus grand crédit dans le monde par la ſupériorité de nos vues & de nos principes, faire parade de grandeur d'ame & de fermeté, & néanmoins nous montrer abattus dans l'adverſité, préſomptueux dans la proſpérité, déſolés à la moindre marque de mépris, & ſemblables à la feuille que le vent agite à l'occaſion de la plus légère diſgrace. En ce cas, le plus ſimple manœuvre qui ſupporte patiemment ſa mauvaiſe fortune, comparé à nous, eſt un héros. Euſſions-nous conſacré toute notre vie à de ſçavantes ſpéculations, aux quelles le monde entier auroit applaudi ; des

couronnes de lauriers & toutes les marques d'honneur fussent-elles entassées sur notre lit de mort, la conscience peut nous y mettre au supplice, & nous faire mourir avec le désespoir d'un payen.

Malheureusement de pareils exemples ne sont pas rares de nos jours, & l'on ne peut trop rappeller à nos beaux-esprits un exemple contraire. Nous lisons dans la vie d'*Addisson*, que toute espérance de relever de sa maladie étant perdue, les Médecins l'ayant abandonné, il fit appeller un jeune homme, son proche parent, à qui, en mourant, il vouloit encore donner une utile leçon. Arrivé près de son lit, & voyant qu'il se taisoit, le jeune parent, après quelques moments d'un silence discret & modeste, lui dit : vous m'avez fait appeller, Monsieur; je pense & je me flatte que vous avez quelques ordres à me donner; ils seront sacrés pour moi. *Addisson*, lui prenant la main & la lui serrant, *voyez*, lui dit-il, avec une douce tranquillité, *de quelle paix un Chrétien peut*

jouir à ſa mort, à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il expira.

La tranquillité de l'ame & la patience, ſont le ſujet de la dix-neuvième *Leçon*. La tranquillité de l'ame eſt l'effet de l'empire ſur nos paſſions, & de la ſageſſe avec laquelle nous apprécions les choſes de ce monde; elle nous fait oppoſer à l'impreſſion déſagréable de quoi que ce ſoit, le ſentiment agréable & ſupérieur d'un plus grand bien. Il eſt ſenſible ſans doute de ne pas obtenir la gloire qu'on a méritée; de perdre par les calomnies & les pratiques artificieuſes des hommes, la bonne réputation qu'on s'étoit acquiſe par ſes vertus. Mais combien la tranquillité d'ame ne tempère-t-elle pas cette amertume! c'eſt l'écho de ta gloire qui ne ſe fait plus entendre; mais elle-même eſt encore en ta puiſſance; elle te parle au fond de ton cœur. Tu n'as rien perdu de ton excellence, n'ayant eu pour but que de faire ton devoir, quand même le monde entier penſeroit mal de toi.

L'humilité dont il eſt parlé dans la

vingtième *Leçon*, eſt une vertu qui n'a été connue que par le Chriſtianiſme, & c'eſt peut-être la ſeule qui puiſſe remédier aux abus ſans nombre de la ſociété. A l'humilité on oppoſe l'orgueil, ſon plus grand ennemi, qui la qualifie de baſſeſſe, & d'oubli de la gloire; qui lui inſulte en des termes outrageans, quoique ſouvent, ſans le ſavoir, il ſouhaite de la trouver par-tout ailleurs. En effet, quelque complaiſance que l'orgueil ait en ſa propre préſomption, il la déteſte dans les autres; & malgré toutes les railleries qu'il fait de la modeſtie & de l'humilité, il n'eſt pas rare qu'il s'affectionne aux perſonnes modeſtes, & ſe trouve à ſon aiſe dans leur ſociété. C'eſt une preuve certaine que l'humilité eſt une excellente vertu, puiſque ſon ennemi capital la recherche; & que l'orgueil a quelque choſe qui répugne, puiſque celui-même qui en eſt dominé, ne peut rien moins que le ſouffrir en autrui. Une maxime bien vraie de la *Rochefoucault*, eſt celle-ci : *force gens veulent être dévots, mais perſonne ne veut être humble.*

C'eſt le peu d'humilité des dévots qui a décrié la dévotion. C'eſt le peu d'humilité des Miniſtres de la parole céleſte qui a preſque éteint la foi. On ne peut ſe rappeller, ſans un rire d'approbation, l'ignorante ingénuité d'une petite fille que l'on queſtionnoit ſur le cathéchiſme, & à qui l'on demandoit : *qu'eſt-ce que l'orgueil ?* elle repondit : *c'eſt une vertu qui fait les Prêtres.*

La vingt-unième *Leçon* traite *de la bienveillance univerſelle.* Quelque affoibli que ſoit ce penchant, il ſubſiſte encore dans tous les cœurs. Nous nous ſentons une diſpoſition à rendre ſervice aux autres, ſans aucune vue d'intérêt. Nous ne pouvons nous empêcher d'approuver & d'honorer en eux de nobles diſpoſitions à la bienfaiſance, & les actes qui les manifeſtent, ſans même qu'il en réſulte aucun avantage par rapport à nous. Nous éprouvons une tranquillité, une approbation ſecrette du cœur, bien ſatisfaiſante, lorſque nous avons contribué à rendre les autres heureux, même par la perte de quelques avan-

tages, lorſque nous les avons délivrés du danger, en nous y expoſant nous-mêmes, adouci ou terminé leurs peines par nos ſoins, nos travaux, & en y ſacrifiant une partie de notre bien-être. Plus nous remarquons de déſintéreſſement dans les bienfaiteurs du genre humain, plus il leur en a coûté d'efforts de génie, de fatigues & de ſacrifices. Plus ils ſe ſont montrés n'avoir en vue que l'avantage des autres, & plus le nombre de ceux à l'utilité deſquels ils ſe ſont conſacrés, eſt grand; plus auſſi ils nous paroiſſent recommandables, & dignes de notre affection. Autant avons-nous de mépris pour une ame qui ſemble avoir dépouillé tout ſentiment d'humanité, & qui, uniquement occupée d'elle-même, n'eſt ſenſible, ni au bonheur des autres, ni à leur infortune, quand même cette perſonne auroit vécu dans un ſiècle ou un pays différent du nôtre: tout cela prouve que la bienveillance univerſelle eſt un penchant qui tient à l'eſſence de notre ame, & qui s'y trouve imprimé de la main même du Créateur.

La vingt-deuxième & la vingt-troisième *Leçons* roulent sur l'éducation. On a tant rebattu cette matière depuis quelque temps, que les oreilles en sont fatiguées. La seule réflexion qu'on n'ait pas faite, c'est que dans un pays où les Mœurs générales ne valent rien, l'éducation ne peut jamais être bonne; parce que les principes du monde & de la corruption publique détruisent en peu de temps, les principes particuliers que le plus sage Instituteur peut donner à un enfant.

La vingt-quatrième *Leçon* est consacrée *aux devoirs de la parenté & de l'amitié*. Quelque sorte que soit l'obligation de procurer l'avantage de nos proches, cette affection particulière doit cependant être restreinte par la bienveillance qui est due à tous les hommes, pour ne pas dégénérer en partialité intéressée, préjudiciable au bien public. Prétendre pousser ses parens dans les emplois, & les préférer avec peu de mérite, aux personnes qui en ont un supérieur, par la seule raison qu'ils nous appartiennent;

les enrichir, parce qu'on a un foible pour eux, tandis qu'on laiſſe dans la néceſſité des hommes qui les valent, qui leur ſont ſouvent préférables, & qui ſe trouvent dans un plus grand beſoin; c'eſt une injuſtice envers la ſociété, & une double injuſtice, en ce que nous faiſons le malheur des uns, en leur procurant des emplois ou des richeſſes qu'ils ne ſont pas en état d'adminiſtrer, & qu'en négligeant les autres, nous nuiſons par notre faute, à l'ordre & au repos public.

Les liens du ſang ſont l'ouvrage de la nature; c'eſt le commerce de la vie & les bons offices mutuels qui les reſſerrent. Les liaiſons d'amitié ſont auſſi ménagées par la nature; mais elles ſont l'effet de notre choix & de nos qualités morales. La véritable amitié ſuppoſe toujours un mérite réciproque, au moins réputé tel. On peut dire de l'amitié qu'elle eſt un lien plus étroit & plus noble que la parenté, & qu'un ami véritable aime mieux qu'un frère.

Dans la vingt-cinquième *Leçon*

M. *Gellert* parle *du mariage & des devoirs des Epoux.* L'hymen n'eſt point fait pour le bonheur des inſenſés. Ses nœuds doivent former entre deux cœurs bien faits, un attachement qui dure autant que leur vie, & un accord unanime à pratiquer les vertus ſociales. Quand des perſonnes, en formant une union ſi intime, perdent de vue cet objet, ou ſont incapables de le remplir, elles deshonorent l'hymen; elles en violent les droits ſacrés. Il eſt remarquable que les peuples les plus ſauvages ont regardé, & regardent encore les droits de l'hymen comme inviolables, juſque là qu'il ſe trouve dans l'Afrique, une Nation dont les mœurs diffèrent peu d'ailleurs, de celles de la brute, chez laquelle néanmoins il exiſte une loi qui punit de mort l'adultère. Pourquoi les contempteurs de la loi naturelle, qui ſe fondent ſur l'exemple des ſauvages, chez qui ils prétendent qu'elle n'a pas lieu, n'en appellent-ils pas auſſi à cet exemple, par rapport à la ſainteté du mariage?

La vingt-ſixième *Leçon* termine ce

cours de Morale, comme l'Auteur l'a commencé, en rapportant à Dieu tout principe de vertu, en rappellant *les devoirs envers Dieu, conſidérés comme la ſource de tous les autres devoirs.* Nous ne pouvons nous faire de Dieu une trop haute idée; nous ne pouvons nous le repréſenter jamais auſſi digne qu'il l'eſt, d'être aimé. Il faut concentrer dans l'image que nous nous en formons, tout ce qu'il y a de parfait, tout ce que la raiſon nous repréſente comme aimable, tout ce que la création & la conſervation de l'univers nous offrent de grand & d'excellent. Le ciel & la terre nous annoncent ſa bonté & ſa majeſté ſouveraine. C'eſt lui qu'atteſtent chaque étoile du firmament, chaque production de la terre, chaque goutte d'eau de la mer, chaque battement de notre poulx, chaque ſentiment de notre cœur, chaque penſée de notre ame, chaque reproche ſecret de notre conſcience, chaque mouvement de joie qui accompagne une bonne action. Le vice redoute l'éternité, parce qu'il eſt contraint de redouter Dieu, avec une frayeur d'eſclave, & que n'oſant

prétendre d'être l'objet de ſa bonté infinie, il ne s'en forme que des idées peu relevées. Soyez vertueux, & penſez à la puiſſance ſans borne de votre Créateur; après cela, que votre ame ſoit un être ſimple, ou compoſé de parties, vous aurez toujours la certitude que le Tout-Puiſſant a le pouvoir de la faire vivre éternellement. Soyez vertueux, & il vous ſera inconcevable que celui qui eſt infiniment bon, l'anéantiſſe jamais.

Nous nous ſommes attachés à montrer le plan que l'Auteur a ſuivi dans ce cours de Morale; nous en avons indiqué toutes les diſtributions, toutes les diviſions, & nous avons donné quelque idée de la manière dont il en a rempli les détails; on y trouve plus de ſentimens que de diſcuſſions, plus de ſageſſe que d'éloquence, plus de raiſon que d'eſprit, plus de religion que de Philoſophie. Nous ſouhaiterions que le *Cathéchiſme de Morale* propoſé au concours de l'Académie Françoiſe, fut compoſé dans les mêmes principes & les mêmes vues, & il ne

peut guère en avoir d'autres, pour être vraiment utile; mais que devoit donc penſer le fondateur de ce prix, puiſque dans ce ſiècle de lumières & de raiſon, il nous renvoye au *Cathéchiſme* pour la Morale?

Je ſuis, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

Je ne puis, Monſieur, ſuivre les Italiens dans leur marche rapide. *Boileau & Racine* s'excuſoient auprès de *Louis XIV*, de n'avoir pas aſſiſté à la conquête de la Franche-Comté, en diſant qu'ils n'avoient pas eu le temps de faire faire leurs habits. Et moi, je pourrois dire que les nouveautés du Théâtre Italien ſe ſuccèdent ſi vîte, qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous en rendre compte auſſi-tôt qu'elles paroiſſent. Les Comédiens Italiens s'occupent peut-être déjà d'une autre nouveauté, au moment où je vous

annonce *Azemia*, Comédie en 3 actes mélées d'ariettes : elle eſt intéreſſante. Elle offre pluſieurs ſituations piquantes. Deux ou trois caractères ſont d'une fraîcheur délicieuſe. Voici en deux mots le ſujet *d'Azemia*.

Azemia a fait naufrage avec ſa fille & ſon ami Milord *Aikinſon*. Sa fille & lui ſe ſont ſauvés & ont été jettés ſur une côte déſerte. *Milord* a diſparu, mais ſon jeune fils *Proſper*, a été ſauvé avec *Azemia* & ſon père. Douze ans ſe ſont écoulés, lorſque la pièce commence. *Proſper* a été élevé dans une innocence extrême qui lui laiſſe ignorer le ſexe d'*Azemia*, & lui dit en général beaucoup de mal des femmes. Malgré tout cela, il les aime ; & quand *Azemia* lui a avoué qu'elle en eſt une, il l'en aîme encore davantage. Cette ſcène eſt fort agréable ; un bâtiment Eſpagnol aborde dans cette Iſle ; le Capitaîne voit *Azemia*, & en devient amoureux. *Proſper* eſt déjà jaloux, & éclate en reproches. Le Capitaine s'emporte, & refuſe d'emmener *Proſper* : il n'offre ſes ſervices qu'à *Azemia* & à ſon père, qui tous deux refuſent

de le ſuivre à ce prix. L'Eſpagnol conçoit le projet d'enlever *Azemia*, & envoye à l'entrée de la nuit, une troupe d'Eſpagnols: ils rodent dans les environs, & ne peuvent trouver la demeure de . . . . . Cependant un étranger erre auſſi dans cette Iſle, & entend la voix d'un jeune homme, c'eſt celle de *Proſper*. *Proſper* enfermé dans ſa cabane, ne peut lui offrir d'aſyle, mais il lui indique celle qu'habitent *Azemia* & ſon père. Les raviſſeurs prêtent l'oreille, & profitent des renſeignemens qu'on donne à l'étranger: la ſituation eſt vraiment piquante..... paroît, reconnoît dans l'étranger, *Milord Atkinſon*, le père de *Proſper*. On entend des cris: c'eſt *Azemia* qu'on enlève: *Atkinſon*, ſon domeſtique, *Eduin* & *Proſper* volent à ſon ſecours. Ce ne ſont pas eux cependant qui la ſauvent. Les raviſſeurs rencontrent une troupe de ſauvages, & s'enfuyent: *Azemia* profite du *conflit des voleurs*, & ſe ſauve. Elle apperçoit le commandant Eſpagnol, celui-même qui la faiſoit enlever. *Azemia* l'ignore, & le croit un homme d'hon-

neur. Elle court à lui ; elle se jette presque entre ses bras, & implore son appui. Cette confiance pique la générosité du Capitaine, & étouffe son amour. Cette situation, rappelle l'intrépidité de la généreuse *Marguerite* Reine d'Angleterre qui, à l'aspect d'un brigand, se rassure & dépose entre ses bras son fils unique, en lui recommandant le fils de son Roi. Mais elle n'en est pas moins touchante ici. *Askinson*, son fils & *Eduin* paroissent & veulent arracher *Azemia* des mains de l'Espagnol qu'ils croyent toujours son ravisseur. *Azemia* les désarme en les désabusant. L'Espagnol confesse sa première faute, & renonce hautement à ses espérances, & comme de raison, les jeunes gens s'épousent.

Voilà l'intrigue de la pièce. Mais elle gagne à être détaillée. Toutes les scènes de *Prosper* & d'*Azemia* sont intéressantes, sans être très-neuves. J'ai sur-tout aimé celle où *Prosper* enfermé dans sa cabane, s'entretient du haut d'un rocher avec son amie ; l'entretien n'en est pas moins tendre ;

& le ſpectateur eſt plus tranquille. Bien que l'intérêt domine dans cette pièce, elle n'eſt pas ſans gaieté. Un valet de l'Eſpagnol décrit très-joyeuſement la réception qu'il ſe promet de ſa chère famille ; il eſt vrai que la muſique l'accompagne parfaitement en cet endroit. En général, elle eſt très-piquante & très-agréable : j'ai remarqué pluſieurs airs frais & délicieux : & je crois que cet ouvrage eſt celui qui fait le plus d'honneur à M. *Daleyrac*, connu par pluſieurs autres ſuccès. On voit qu'il aime ſur-tout à travailler de concert avec M. *de la Chabruſſière*. On ne peut qu'applaudir à cette ſociété ſi agréable pour eux & pour le public.

Je ſuis, &c.

A Mme. CLAIRANSON,

Jouant le Rôle de NINA, *ſur le Théâtre de Genève.*

Recevez mon hommage, aimable Clairanſon,
Qui pourroit dans Nina regretter Dugazon?

Vous avez ſes talens, elle n'a point vos charmes.
Ah ! lorſque ſur ce banc arroſé de vos larmes,
Vous attendez Germeuil, Germeuil qui ne vient pas,
Ou qu'un bouquet en main, égarée, incertaine,
Cherchant le Bien-aimé, portant par-tout vos pas,
Vos beaux cheveux épars, vous errez ſur la ſcène ;
Pour ne point ſuccomber à la ſéduction,
Il faut être inſenſible & ne voir ni n'entendre.
Heureux cent fois celui qui, dans l'illuſion,
Où vous plongez ſon cœur par votre voix ſi tendre,
Croit perdre & retrouver avec vous ſa raiſon ;
Plus heureux le Germeuil qui vous la fait reprendre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Voyage de Provence, contenant tout ce qui peut donner une idée de l'Etat ancien & moderne des Villes, les curiosités qu'elles renferment, la position des anciens peuples, des Anecdotes Littéraires, d'autres qui regardent des hommes célèbres, l'Histoire Naturelle, les plantes, le climat, &c. &c. Cinq Lettres sur les Trouvères & les Troubadours, & la vie de trois Troubadours; par M. l'Abbé Papon. *Nouvelle Edition.* 2 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.*

CE voyage de Provence est une espèce d'abrégé de la grande histoire de cette Province, par le même Au-

téur, dont le quatrième volume *in 4°.* vient de paroître; nous ne tarderons pas d'en rendre compte. L'Auteur a donné à l'ouvrage que nous annonçons, le titre de *Voyage*, parce que cette forme lui a paru plus commode pour la description des différens lieux, où il fait, pour ainsi dire, voyager son lecteur. Son plan est de suivre l'ordre des Diocèses; il commence par ceux qui sont situés dans l'intérieur de la Provence; il parcourt ensuite ceux qui sont le long des côtes, & finit par *Glandèves* & *Senez*. Avant tout, il dit un mot d'Avignon & de la fontaine de Vaucluse, qu'on trouve sur sa route, quand on va de Lyon en Provence.

La Ville d'Avignon n'a rien qui réponde à la beauté de sa situation: elle est grande, mais mal bâtie; on n'y compte qu'environ vingt-six mille ames. *Jeanne* première, Reine de Naples & Comtesse de Provence, dans la circonstance la plus malheureuse où jamais Princesse se soit trouvée, vendit au Pape *Clément VI*, en 1348, la Ville d'Avignon pour la somme de

quatre-vingt mille florins d'or. Depuis cette époque, la Cour de Rome en a toujours été en poſſeſſion. Elle y entretient un Vice-Légat qui commande en même temps dans le Comtat-Venaiſſin. Cette Ville offre peu d'objets de curioſité, excepté les tableaux de quelques Peintres célèbres. Dans une des ſalles des Céleſtins, on en voit un qui repréſente un Squelette de grandeur naturelle, & un cercueil enveloppé dans une toile d'araignée, peinte avec beaucoup de vérité. Au bas du tableau, on lit des vers en lettres gothiques, qui atteſtent que ce Squelette eſt celui d'une femme célèbre par ſa beauté. On dit que le Roi *René* l'avoit aimée, & qu'ayant enſuite éprouvé des remords, il avoit voulu faire ſentir l'aveuglement de ſa paſſion, en repréſentant ſous cette forme hideuſe, la beauté dont il avoit été idolâtre.

Dans une chapelle des Cordeliers, on remarque le tombeau de la belle *Laure*, femme de *Hugues de Sade*, devenue ſi célèbre par les vers de *Pétrarque*. Ce Poëte fit en l'honneur

de cette Dame, jusqu'à 318 sonnets & 88 chansons, *qui prouvent*, dit M. l'Abbé Papon, *combien la réputation de ces deux Amans étoit attachée au sort qui les unissoit.* Cette réflexion peut être fine, mais elle ne nous paroît pas claire; nous avouons même que nous ne l'entendons pas.

Pour aller à la Fontaine de Vaucluse, on traverse la plus belle partie du terroir d'Avignon, & de celui de Lîle, qui est dans une plaine charmante. La description de cette Fontaine est par-tout. *Pétrarque* habitoit près du village de Vaucluse, une petite maison de payſan, dont il ne reste plus de vestiges: il la comparoît à la maison de *Fabrice* ou de *Caton*. « Ici, » dit-il, je fais la guerre à mes sens; je ne » vois que le ciel, l'eau & les rochers; » ni or, ni pierreries, ni ivoire, ni » pourpre. La seule femme qui s'offre » à mes yeux, est une servante noire, » sèche & brûlée comme les déserts » de la Lybie. Je n'entends que des » bœufs qui mugissent, des moutons » qui bêlent, des oiseaux qui gazouil- » lent, & des eaux qui murmurent. Je

» garde le silence depuis le matin » jusqu'au soir, n'ayant personne à qui » parler; le peuple uniquement occupé » à cultiver sa vigne & ses vergers, » ou à tendre des filets, ne connoît ni » la conversation, ni la société. Je me » contente souvent du pain noir de » mon valet, & je le mange même » avec une sorte de plaisir. Les figues, » les raisins, les noix, les amandes sont » mes délices. J'aime les poissons dont » ce fleuve abonde; c'est un plaisir » pour moi, de les voir prendre au » filet, & de les prendre quelquefois » moi-même. Je ne parle pas de mes » habits; tout est changé; je ne porte » plus ceux dont j'aimois tant à me » parer; vous me prendriez pour un » Laboureur ou pour un Berger ».

De Vaucluse on vient reprendre à Avignon, la route de Provence; à deux lieues de cette Ville, on passe la Durance, rivière inégale dans son lit, & fort rapide, comme toutes celles qui ont leur source dans les Alpes, & qui reçoivent plusieurs torrens! Aussi est-elle appellée par le Poëte *Ausone*, *Sparsis incerta Druentia ripis*.

Quand on l'a traverſée, le premier endroit qu'on trouve, eſt *Noves* : on croit que la belle *Laure* y prit naiſſance, & que ſon père en étoit Seigneur.

De *Noves*, l'Auteur paſſe tout de ſuite à *Lambeſc*, petite Ville, où les Communautés de la Province tiennent tous les ans, leurs Aſſemblées. Il n'en dit qu'un mot, & nous parle plus amplement d'*Aix*, capitale de la Provence, & la plus ancienne Ville que les Romains ayent eue dans les Gaules. M. l'Abbé *Papon* fait une deſcription très-détaillée de cette farce ambulante, qui ſe joue tous les ans, à Aix, le jour de la Fête-Dieu, ſous le nom de Proceſſion. Rien de plus groteſque & de plus oppoſé au véritable eſprit de la Religion, qui ne permet pas d'entretenir la piété, ou plutôt la ſuperſtition dans le cœur des peuples, par des maſcarades & des ſingeries. La Ville d'Aix eſt la patrie de quelques hommes célèbres. On mettra de ce nombre, ſi l'on veut, le Père *Thomaſſin*, que le Pape vouloit faire Cardinal, pour l'attirer à Rome, & à

qui *Louis XIV* fit manquer cette dignité, parce qu'il vouloit le garder à Paris. Quoiqu'Auteur de plusieurs ouvrages fort sçavans, le Père *Thomassin* avoit oublié sur la fin de ses jours, qu'il eût écrit.

Tournefort naquit aussi à Aix, en 1656. Sa passion pour la Botanique étoit extrême. Un jour qu'il étoit allé herboriser sur les Monts-Pyrénées, peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de son ardeur; car une méchante cabane où il couchoit, tomba tout à coup, & il fut deux heures enseveli sous les ruines. Il y seroit mort, si l'on eût encore tardé quelque temps à l'en retirer. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous les petits cantons qu'il parcourt, & qui offrent peu de chose à la curiosité.

A deux lieues environ de Saint-Maximin, on voit la Sainte-Beaume, où, suivant la tradition du pays, *Sainte Madeleine* fit pénitence: ce lieu a été long-temps célèbre par le nombre & la qualité des Pélerins que la dévotion y attiroit. *Louis XIV*, le Duc d'*Anjou*, son frère, la *Reine-Mère*, & une partie

de la Cour, allèrent visiter la Sainte-Baume, en 1660. La hauteur de la montagne où se trouve cette grotte, est de 504 toises.

La petite Ville de Brignolle étoit regardée comme une place importante, par les différens partis qui déchirèrent la Provence durant les guerres civiles. Le Duc d'*Epernon* en étoit maître en 1595, lorsque le Parlement & la plus grande partie de la Province s'étoient réunis pour le faire dépouiller de son Gouvernement : un paysan imagina de se défaire de lui, par un moyen bien exécrable. Il remplit deux sacs de poudre, desquels sortoit une longue ficelle ; il suffisoit de la tirer pour faire partir un artifice qui y étoit caché. Il les apporta à la maison où le Duc logeoit, & il les plaça lorsqu'il étoit à table, immédiatement au-dessous de la salle à manger, contre un mur mitoyen qui soutenoit le plancher. Quelques personnes ayant voulu voir ce qu'ils contenoient, eurent à peine commencé à les délier, que le feu prit aux poudres, fit sauter le plancher, renversa le mur mitoyen, & auroit fait

de plus grands ravages, si les portes & les fenêtres, qui étoient ouvertes, n'avoient donné une libre issue à l'air. Le Duc d'*Epernon* fut blessé au bras droit, à la cuisse, & eut la barbe & les cheveux brûlés. Les convives enveloppés dans la flamme & la fumée, & entraînés dans la chûte du plancher, en furent quittes aussi pour quelques meurtrissures. Cet attentat fut commis un samedi, par un homme qui passoit pour être attaché aux Protestans. Cette circonstance, jointe à ce que dans les mines on employe une mêche appellée, *Saucisse*, fit dire au Duc : *mes ennemis ont voulu me faire manger de la Saucisse un samedi ; mais je suis trop bon Chrétien.*

L'Auteur nous raconte une atrocité encore plus révoltante, dont le village de *Roussillon* fut témoin, dans le douzième siècle. C'est le même fait que celui qui sert de catastrophe à la Tragédie de *Gabrielle de Vergi* ; mais les auteurs de *Roussillon* n'étoient pas les mêmes. De tout temps la Provence a été féconde en crimes monstrueux.

Le Château de *Sisteron* servit de

feu de la jeuneſſe, & doué de cette ſenſibilité ſur laquelle il n'eut pas toujours aſſez d'empire, fixa ſur cette jeune perſonne, un regard qui trahit les mouvemens de ſon cœur. Elle s'en apperçut; & frappée des ſuites d'une foibleſſe, que le rang & les qualités du vainqueur ne pourroient pas juſtifier, elle ſe retira dans ſa chambre, & eut le courage de ſe défigurer le viſage, à une fumée brûlante. *François I*, frappé de ce trait de vertu, fit donner à la Demoiſelle, une ſomme qui lui ſervit tout à la fois de dot, & de gage de ſon eſtime.

Le fameux *Gaſſendi* naquit à *Champtercider*, à une lieue & demie de *Digne*, en 1592. Le talent ſingulier avec lequel il rajeunit en quelque manière, la vieille Philoſophie d'*Epicure*, le rendit, pendant quelque temps, le rival de *Deſcartes*, qui en créoit une nouvelle beaucoup plus approchante de la vérité. *Gaſſendi* étoit ſçavant en plus d'un genre; il étoit ſur-tout fort verſé dans les Mathématiques & l'Aſtronomie, & avoit contribué avec ſes amis *Peyreſc* & *Gautier*, Prieur de

la Vallette, à répandre en Provence, le goût des connoissances utiles. Le Comte d'*Alais* écrivoit à *Gassendi* : *si les Grands négligeoient un homme de votre mérite, il faudroit qu'ils eussent chassé les Muses de la France.*

La Ville d'*Arles*, qui a joué un si grand rôle sous les Empereurs Romains, est beaucoup moins grande & moins peuplée qu'autrefois ; c'est une des raisons pour laquelle on y trouve encore quelques restes d'anciens monumens, parce que les habitans n'ont eu besoin ni des pierres, ni du local pour bâtir. Cependant ces monumens y sont en petit nombre. L'Amphithéâtre est remarquable ; mais tel qu'il est, il nous retrace à peine l'idée de ce qu'il étoit anciennement. Les gradins ont été démolis, l'arène est remplie de maisons, & la seule galerie qui reste & forme la circonférence de ce vaste édifice, est coupée par des magasins, & des logemens pratiqués entre les arceaux. Ce qu'on voit encore avec plaisir, c'est la porte d'entrée du côté du nord, quoique le terrein, qui s'est considérablement exhaussé,

détruiſe l'effet de ſes belles proportions. L'arene, ſuivant l'eſtimation qui en a été faite, avoit, dans ſon plus grand diamètre, 38 toiſes : elle paroît beaucoup plus grande à préſent, parce que les gradins étant détruits, elle n'a point d'autre borne que l'enceinte intérieure des murs. La galerie du rez-de-chauſſée, par laquelle on faiſoit entrer les animaux & les gladiateurs, ſert de cave aux maiſons bâties dans l'épaiſſeur des murs de cet édifice.

Arles eſt la patrie de pluſieurs hommes célèbres. On peut citer ce brave *Porcellet*, qui avoit ſuivi à la chaſſe, avec cinq autres Gentilshommes, *Richard Cœur-de-Lion*, Roi d'Angleterre, lorſqu'il combattoit en Paleſtine, en 1193 : ils furent inveſtis par un corps de Sarraſins, qui tombèrent ſur eux, le ſabre à la main : *Richard* & ſes ſix compagnons ſe défendirent vigoureuſement pendant quelque temps : mais de ſix, il y en avoit déjà quatre de tués, & il alloit lui même perdre la vie ou la liberté, lorſque *Porcellet*, faiſant encore des prodiges de valeur,

s'écria en langue Sarrasine : *je suis le Roi.* Aussi-tôt les Sarrasins qui combattoient contre *Richard*, abandonnent ce Prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec *Porcellet*, croyant qu'effectivement c'étoit le Roi, s'attroupent autour de lui, le ferrent de près, & se saisissent de sa personne, sans lui faire de mal, espérant d'avoir part à sa rançon. Cette mépriſe donna le temps à *Richard* de se sauver ; & quand il fut en lieu de sûreté, il se hâta de retirer des mains des barbares, l'homme généreux auquel il devoit la vie & la liberté. Il donna pour sa rançon, les dix plus puissans Satrapes qu'il eût parmi ses prisonniers.

Marseille est sans contredit la plus ancienne & la plus belle Ville de la Provence. Rien ne fut plus brillant que cette Cité, tant que dura son gouvernement Républicain. Elle fut l'*Athènes des Gaules*, suivant l'expression de *Ciceron*, & la *maîtresse des études*, suivant *Pline*. On y cultivoit avec succès la Géographie, la Médecine, les Mathématiques, l'Eloquence & la Poësie, puisqu'on y donna une

Edition d'*Homere*. On peut juger des beaux Arts par les médailles qui nous restent. Il y en a qui peuvent le disputer à tout ce que la Grèce a de plus fini en ce genre ; ce sont des chef-d'œuvres de gravure & de dessin. Rien dans cette Ville de plus frappant que le coup d'œil de la porte d'Aix à la porte de Rome ; ce sont les deux extrémités d'une rue qui peut avoir un mille de long, mais il faut la voir un dimanche au soir au printemps ou en été, lorsque les habitans s'y rassemblent pour profiter de la fraîcheur. Un autre coup-d'œil bien intéressant est celui du port, en temps de paix, à cause de l'affluence de toutes les nations commerçantes. C'est un tableau raccourci de l'Europe par la variété de costumes, de mœurs & de langage.

D'un coup d'œil on voit, on admire ;
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, République, Empire ;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

A *Toulon*, l'Arsenal fait l'admiration des Voyageurs. En passant sur

le port, on s'arrêtera pour voir les deux termes qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville. Ce sont des chef-d'œuvres du célèbre *Puget*. On dit que cet Artiste ayant à se plaindre de deux Consuls qui étoient alors à la tête de l'administration, exprima les traits de leur visage sur ces figures, avec tant de vérité, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & que ces Messieurs, après leur Consulat, n'osèrent plus passer devant l'Hôtel-de-Ville.

Hières est l'endroit le plus délicieux de la Provence. Les jardins & les plantes offrent un spectacle, qu'on ne trouve dans aucun autre canton de cette Province, en hiver même, lorsque la nature est engourdie dans le reste de la France, elle est encore belle dans ces jardins, où, par une illusion dont on ne peut se défendre, on croit, en arrivant, avoir changé de saison & de climat. *Hières* est la patrie du P. *Massillon*, un de nos plus éloquens Prédicateurs. Une femme du peuple, se trouvant pressée par la foule en entrant à *Notre-Dame*, un jour que cet Orateur prêchoit, dit, avec un ton

de vivacité : *ce diable de Maſſillon, quand il prêche, remue tout Paris.*

Fréjus eſt la patrie de *Julius-Agricola*, un des plus grands Généraux de ſon temps, & un des hommes les plus vertueux. Ses ſuccès ne ſervirent qu'à lui attirer la jalouſie des courtiſans, & même celle de l'Empereur *Domitien*, qui le rappella de la grande Bretagne, & qui, pour tout accueil, l'embraſſa froidement ſans lui dire un ſeul mot. *Agricola* ne parut point étonné de cette froideur ; mais il ſentit qu'il falloit tempérer l'éclat de ſa réputation par des vertus obſcures. Il prit le parti de ſe retirer à la campagne où il vécut tranquille. Il étoit beau-père de *Tacite*, qui a écrit ſa vie.

L'Iſle *Sainte-Marguerite* eſt fameuſe par le priſonnier au *Maſque de Fer*, qui y fut transféré vers la fin du dernier ſiècle. Il n'y avoit que peu de perſonnes attachées à ſon ſervice, qui euſſent la liberté de lui parler. Un jour que M. de *Saint-Mars* s'entretenoit avec lui, en ſe tenant hors de la chambre dans une eſpèce de corridor, pour voir de loin ceux qui vien-

droient ; le fils d'un de ses amis arrive & s'avance vers l'endroit où il entend du bruit. Le gouverneur, qui l'apperçoit, ferme aussi-tôt la porte de la chambre, court précipitamment au-devant du jeune homme, & d'un air troublé, il lui demande s'il a entendu quelque chose. Dès qu'il se fut assuré du contraire, il le fit repartir le jour même, & il écrivit à son ami, *que peu s'en étoit fallu que cette aventure n'eût coûté cher à son fils; qu'il le lui renvoyoit de peur de quelque autre imprudence.*

» J'eus la curiosité, dit l'Auteur, le » 2 Février 1778, d'entrer dans la » chambre de cet infortuné prisonnier. » Elle n'est éclairée que par une fenêtre » du côté du nord, percée dans un » mur fort épais, & fermée par trois » grilles de fer, placées à une distance » égale. Cette fenêtre donne sur la » mer. Je trouvai dans la citadelle un » Officier de la Compagnie Franche, » âgé de 79 ans: il me dit que son » père, qui servoit dans la même Com- » pagnie, lui avoit plusieurs fois » raconté qu'un *Frater* apperçut un

» jour, ſous la fenêtre du priſonnier » quelque choſe de blanc qui flottoit » ſur l'eau : il l'alla prendre & l'apporta à M. de *Saint-Marc*. C'étoit » une chemiſe très-fine, pliée avec » aſſez de négligence, & ſur laquelle » le priſonnier avoit écrit d'un bout » à l'autre. M. de *Saint-Marc*, après » l'avoir dépliée, & avoir lu quelques » lignes, demanda au *Frater*, d'un air » fort embarraſſé, s'il n'avoit pas eu » la curioſité de lire le contenu. Celui-ci l'aſſura du contraire ; mais deux » jours après il fut trouvé mort dans » ſon lit. C'eſt un fait que l'Officier » a entendu raconter tant de fois à » ſon père, & à l'Aumônier du fort, » de ce temps là, qu'il le regarde » comme inconteſtable. Le ſuivant » me paroît également certain, d'après » tous les témoignages que j'ai recueillis ſur les lieux, & dans le Monaſtère » de *Lérins*, où la tradition s'en eſt » conſervée. On cherchoit une perſonne du ſexe pour ſervir le priſonnier. Une femme du Village de » Mongins vint s'offrir, dans la perſuaſion que ce ſeroit un moyen de

» faire sa fortune de ses enfans ; mais
» quand on lui dit qu'il falloit renon-
» cer à les voir, & même à conserver
» aucune liaison avec le reste des
» hommes, elle refusa de s'enfermer
» avec un prisonnier dont la connois-
» sance coûtoit si cher. Je dois dire
» encore qu'on avoit mis aux deux
» extrémités du fort, du côté de la
» mer, deux sentinelles qui avoient
» ordre de tirer sur les bateaux qui
» s'approchoient à une certaine dis-
» tance. La personne qui servoit le
» prisonnier mourut à l'Isle *Sainte-*
» *Marguerite*. Le père de l'Officier,
» dont je viens de parler, qui étoit,
» pour certaines choses, l'homme de
» confiance de M. de *Saint-Marc*,
» a souvent dit à son fils qu'il étoit
» allé prendre le mort à l'heure de
» minuit dans la prison, & qu'il
» l'avoit porté sur ses épaules dans le
» lieu de la sépulture. Il croyoit que
» c'étoit le prisonnier lui-même qui
» étoit mort ; c'étoit comme je viens
» de le dire, la personne qui le servoit,
» & ce fut alors qu'on chercha une
» femme pour le remplacer. »

Il y a encore plusieurs autres choses curieuses & intéressantes dans ce *Voyage* : voilà celles qui nous ont paru le plus frappantes. Les connoissances variées & le style agréable de M. l'Abbé *Papon*, contribuent à rendre cette lecture fort amusante. Les lettres sur les *Troubadours* & *les Trouvères*, sont d'une critique légère, & néanmoins bien raisonnée ; elles tendent à détruire le sentiment de M. *le Grand*, qui donnoit la préférence aux *Trouvères*. Il n'en est pas moins vrai que les successeurs des *Trouvères* ont laissé bien loin derrière eux les successeurs des *Troubadours*, & qu'il ne nous est pas encore venu un excellent Poëte de Provence. Vous lirez aussi avec plaisir les vies de trois fameux *Troubadours*, qui terminent le second volume. Ce *Voyage* fera connoître suffisamment la Provence aux gens du monde, peu empressés de lire l'histoire d'une Province en quatre gros volumes *in*-4° : il est d'un Littérateur instruit, & qui a sçu concilier l'érudition avec les agrémens du style.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Œdipe à Colone, Opéra en trois Actes, dédié à la REINE, *représenté devant Leurs Majestés à Versailles, le 4 Janvier 1786; & pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 30 Janvier 1787. Prix, 30 ſ. A Paris, de l'Imprimerie de* P. Delormel, *Imprimeur de ladite Académie, rue du Foin St. Jacques, à l'Image de Ste. Geneviève.*

ON peut dire que les Opéra ne ſont plus aujourd'hui que des contrefaçons de nos Tragédies. Deux ou trois belles ſcènes avoient fait le ſuccès de l'*Œdipe chez Admète* de M. *Ducis*: M. *Guillard* a tranſporté ces deux ou trois ſcènes ſur le Théâtre Lyrique, & elles ont ſoutenu ſon Opéra. Il eſt vrai qu'il a eu le bon eſprit de ſe débarraſſer de la double

action d'*Alceſte*, qui a paru ſi déplacée dans la Tragédie, & qu'il a remis la ſcène à ſa véritable place, d'après l'exemple de *Sophocle*. Pour lier davantage le rôle de *Polynice* à l'intrigue de la pièce, il ſuppoſe que *Théſée* a une fille, & que ce Héros donne ſa fille au fils d'*Œdipe*, avec de puiſſans ſecours, pour aller combattre contre ſon frère. Cette ſuppoſition eſt abſolument démentie par l'hiſtoire grecque; mais on n'y regarde pas de ſi près au Théâtre, ſur-tout à l'Opéra. C'eſt par là que s'ouvre la ſcène. *Polynice* eſt ſi tranſporté de cette double faveur de *Théſée*, qu'il s'écrie:

Ethéocle, frémis d'effroi!
La valeur & la beauté même
Se réuniſſent contre toi;
Cède à leur *voix* ſuprême;
Tremble devant ton Roi!

Vous ſentez bien qu'un Roi, armé pour défendre ſon trône, ne cède point à *la voix de la beauté ni de la valeur*; cela ne ſignifieroit rien; mais qu'importe; le bon ſens & l'Opéra n'ont jamais

Jamais été trop bons amis. *Théſée* déclare ſes intentions à ſon peuple & à ſes ſoldats. Les ſoldats en chœur jurent de ſe battre pour *Polynice* :

Thèbes nous ouvrira ſes portes,
Ou *le dernier de nous* mourra ſous ſes remparts,

Ils veulent dire qu'ils *mourront tous juſqu'au dernier*; ne regardons pas de ſi près à ce que chantent des ſoldats. Ils font différentes évolutions pour ſe mettre en train, & ils s'éloignent. Après quoi de jeunes Athéniénes viennent offrir des préſens à *Eriphile*, (c'eſt la fille de *Théſée*;) on chante, on danſe, pour ſe réjouir de ſon mariage : rien de plus naturel. *Théſée* fait ceſſer le bal, pour mener ſon gendre au Temple des Furies : ce Temple là n'eſt pas trop bien choiſi pour célébrer un mariage. A ce nom des filles du Styx, *Polynice* ſent ſes remords ſe réveiller; l'image de ſon père ſe préſente à ſon eſprit; & il apprend au Roi, comment il a eu *la foibleſſe de ſigner l'exil* du malheureux *Œdipe*. Il a peur, d'après cela, que les *Euné-*

gides ne lui fassent un fort mauvais accueil. *Thésée* le rassure comme il peut, & ils s'approchent du Temple. Voici *l'hymne aux Furies* que chante le Grand-Prêtre :

O vous, que l'innocence même
N'ose implorer qu'avec terreur,
De votre justice suprême
Ne déployez pas la rigueur,
Vous percez *dans la nuit obscure*
Du cœur des perfides mortels ;
L'audace impie & l'imposture
N'ont jamais souillé vos autels.

Les *Euménides*, qui *percent dans la nuit du cœur* de *Polynice*, ne se rendent point aux vœux qu'on leur offre pour lui. A chaque prière qu'on leur adresse, elles répondent par un *grand silence*. Ce *grand silence* produit un grand effet au milieu du bruit & du vacarme d'un Opéra. O prodige ! on veut brûler l'encens ; *le feu s'éteint*, & *le réchaud sacré se renverse*. Quoi de plus capable d'inspirer la terreur ? ajoutez à cela le tonnerre qui gronde ; & les trois *Euménides* qu'on apperçoit

en grouppe. Le chœur les supplie de s'appaiſer ; elles répondent, comme dans *l'Orphée* de M. *Gluck*, *non*, *non*. Tous les Acteurs fuyent en déſordre ; ainſi finit le premier acte.

L'acte ſecond ſe paſſe dans un *déſert épouvantable*. On apperçoit dans le fond un autre temple des *Euménides*, & ſur le côté des ifs, des cyprès & des rochers. C'eſt là que *Polynice* vient ſe promener tout ſeul, & rêver à ſa maîtreſſe & à ſon père. Il n'a pas plutôt parlé de ſon père qu'on apperçoit un vieillard aveugle & ſoutenu par *Antigone* ; c'eſt *Œdipe* lui-même. *Polynice* qui déſiroit ſi vivement de le revoir, ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il s'enfuit. La ſcène ſuivante eſt un extrait de celle de M. *Ducis* ; & toute abrégée, toute décharnée qu'elle eſt, elle produit encore un effet tragique & touchant ; elle prête beaucoup aux grands mouvemens de la muſique. Le chœur du peuple qui arrive, & qui veut chaſſer *Œdipe*, ſert à varier & à ſoutenir le pathétique de la ſituation ; c'eſt là que triomphe le Muſicien, car le Poëte n'a eu qu'à copier M. *Ducis*.

Théſée vient fort à propos défendre & protéger *Œdipe* contre les inſultes du peuple ; il emmène ce malheureux vieillard, & termine le ſecond acte.

Au troiſième acte, la ſcène eſt dans le Palais *de Théſée*. *Polynice* paroît avec ſa ſœur ; il lui dit qu'il craint pour *Œdipe* :

Hélas ! un Dieu vengeur habite parmi nous ;
Par-tout la mort nous environne :
Les ſombres Déités qu'on adore à Colone,
Par les plus grands fléaux annoncent leur courroux,
Les meilleurs citoyens ſont frappés de la foudre.
On s'aſſemble en tumulte, on ne ſçait que réſoudre.
Par un grand ſacrifice on veut fléchir les Dieux,
Et l'on demande enfin Œdipe pour victime.

On ne conçoit pas d'où peut provenir toute cette déſolation, ni pourquoi la préſence d'*Œdipe* à Colone ſeroit ſi funeſte ; puiſqu'au contraire la cendre de ce Prince doit être *pour Athènes*

un gage précieux. Au reſte, nous verrons à la fin de la pièce à quoi tient ce courroux ſuppoſé des Dieux & des Furies; dont il n'eſt plus parlé dans les ſcènes ſuivantes. *Polynice*; auſſi bon fils déſormais qu'il a été dénaturé, propoſe à ſa ſœur de partager ſes ſoins & ſes peines *pour ſoulager ſon père en ſes preſſans beſoins. Je ſais*, dit-il,

Je ſçais tous mes forfaits.
Je fus ingrat, dénaturé, barbare;
Mais qu'au moins *mon retour* répare
Les crimes affreux *que j'ai faits.*
. . . . Tout me ſera facile;
Oui, je renonce, en ce moment,
A mes droits, à mon ſceptre, *à la main d'Eriphile.*
Juge par là, ma ſœur, ſi mon cœur ſe repent.

On ne l'accuſera pas d'immoler trop facilement ſon devoir à ſon amour; car il ſacrifie au contraire ſon amour & ſa maîtreſſe, ſans y faire aucune façon, & ſans aucun reſpect pour la parole qui l'engage à *Théſée* & à ſa fille. Si la Princeſſe

étoit instruite d'une disposition si peu galante, elle ne lui donneroit pas si tendrement sa main à la fin de la pièce. Enfin *Polynice* veut voir son père, & le fléchir ; cette scène entre le père & le fils, est encore retournée sur celle de M. *Ducis* ; c'est la même situation ; ce sont les mêmes discours ; & elle finit de même par le pardon qu'*Œdipe* accorde à *Polynice*. Aussi-tôt le Grand-Prêtre vient apprendre que le courroux des Dieux est *fléchi* ;

Œdipe a pardonné, le Ciel pardonne aussi.

Ainsi la colère du Ciel venoit du courroux d'*Œdipe* contre son fils ; & *ces meilleurs citoyens* de Colone qui ont été *frappés de la foudre*, ont été les victimes d'un courroux qu'ils n'avoient sûrement pas mérité. Rien de plus absurde sans contredit. *Polynice* reprend aussi tôt son amour ; *Thésée* lui amène sa fille ; les deux amans s'épousent, & l'on danse. Ainsi tout le monde est content. On n'a jamais vu régner tant de joie dans la famille d'*Œdipe*.

Pour donner une idée du talent de M. *Guillard* à greffer un Opéra sur

une tragédie, & à tailler des vers lyriques sur des vers tragiques, nous allons rapporter un passage de l'*Œdipe chez Admète* auquel nous comparerons le morceau parallèle de l'*Œdipe à Colone*; on verra jusqu'où s'étendent le mérite & la difficulté d'un si rare travail. C'est dans la scène du père & du fils que M. *Ducis* fait parler ainsi le malheureux *Œdipe*:

C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.

Va, tu n'es point mon fils ; seul elle eſt ma famille,
Antigone, eſt-ce toi ? viens, mon ſang, viens ma fille,
Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux :
Ton front n'a point rougi de mon ſort malheureux ;
Toi ſeule a de ce ſort corrigé l'injuſtice ;
Voilà mon cher ſoutien, voilà ma bienfaitrice.

Voyons les grandes beautés que M. *Guillard* a tirées de ſon génie, dans l'imitation qu'il a faite de ce paſſage.

Mon fils ! tu ne l'es plus ; va, ma haine eſt trop forte.
D'Etéocle & de toi tous les droits ſont perdus.
Dans mon ame ulcérée, oui, la nature eſt morte ;
Ton frère & toi, je ne vous connois plus,
Antigone me reſte, Antigone eſt ma fille ;
Elle eſt tout pour mon cœur ; ſeule elle eſt ma famille.
m'a prodigué ſa tendreſſe & ſes ſoins ;

Son zèle, dans mes maux, m'a fait trouver des charmes :
Elle les partageoit, elle essuyoit mes larmes ;
Son amour attentif prévenoit mes besoins ;
Viens, ô mon digne fils ! viens, mon guide fidèle ;
Que ton père attendri te presse sur son cœur :
Puisse des Dieux la justice éternelle
A ma reconnoissance égaler ton bonheur !

C'est ainsi que les meilleurs endroits de la Tragédie sont embellis par l'Opéra. Je ne doute point que le Musicien n'ait trouvé à faire briller son talent ; c'est du talent du Poëte qu'il faut douter. Le beau travail de démembrer les idées & les vers d'un autre, pour les reproduire sous une forme triviale, & comme son propre ouvrage ! c'est pourtant de ce travail que M. *Guillard* s'applaudit en aspirant aux prix fondés pour de si belles compositions. N'est ce pas là un mérite bien digne d'être encouragé ?

Je suis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, le Théâtre François n'est pas aussi fécond en nouveautés que le Théâtre Italien & l'Opéra. Déjà les Comédiens Italiens en ont offert deux au public, & les Comédiens François se contentent de tirer de temps en temps de leur répertoire, des pièces oubliées. Ils ont remis *Coriolan* & *Briseis*; voilà les nouveautés dont on nous régale: auteurs qui languissez, prenez patience, vous mourrez un jour, & alors on vous jouera. M. de la *Harpe*, plus heureux, jouit de son vivant. Sa Tragédie de *Coriolan* a produit à-peu-près le même effet qu'aux premières représentations. Les trois premiers actes ont été assez bien reçus: on a trouvé sur-tout fort Tragiques les adieux de *Coriolan* à sa mère & à la patrie. Son ressentiment concentré, son air morne & immobile ont été sentis comme ils devoient

l'être : *Coriolan* a paru très-beau lorsque refusant titres, honneurs, distinctions, il ne demande aux Volsques qu'un bouclier, le mot du combat, &c. Cet abandon a entraîné les spectateurs. Mais depuis ce moment l'action a paru languir. Ici le défaut de la pièce s'est fait sentir. *Volumnius* est venu trop tôt. Ce ne fut qu'après plusieurs défaites, plusieurs villes forcées, que Rome se détermina à envoyer des Ambassadeurs. Ici, il n'y avoit encore qu'un camp forcé. On ne reconnoît plus la fierté de Rome. *Veturie* a fait une foible sensation. Elle est plus intéressante dans Vertot. Quelques-uns ont regretté la femme de *Coriolan*, le cortége des Dames Romaines : peut être tout cela est il beau dans une histoire, & eût moins bien réussi sur la scène. Quoi qu'il en soit, cette belle entrevue a été un peu froide. Elle n'a rien qui la distingue beaucoup des scènes que *Veturie* a déjà eues avec son fils. Enfin le dénouement a été désagréable. Il paroît peu naturel que les Volsques amènent *Coriolan* au lieu où est *Veturie*; cela

donne d'ailleurs un air languiſſant à cette fin : *Veturie* devoit voler auprès de ſon fils; mais les mourants ont la fureur de venir faire leurs adieux. Le ſtyle a paru ſage & élégant, mais froid & peu tragique ; rentré chez moi, j'ai ouvert *les Révolutions Romaines*, & j'ai mieux aimé encore le *Coriolan* de *Vertot*.

Je relis ma lettre, Monſieur, & je m'apperçois que je me ſuis trompé. Je vous ai dit que pour toute nouveauté, les Comédiens François remettoient des Tragédies & des Comédies anciennes ; enfin, des pièces déjà jouées ; quelle injuſtice ! Mardi premier Mai, ils ont repréſenté une comédie nouvelle en cinq actes en proſe. Tout Paris y a couru, attiré par la nouveauté. La ſalle a retenti d'applaudiſſements : le ſpectacle a duré quatre heures, & pas un ſpectateur ne s'eſt ennuyé. On n'a pas demandé l'Auteur, parce qu'on le connoiſſoit, & chacun s'eſt retiré plein de joie & d'allégreſſe. Deux jours après, on a redonné la même pièce; même affluence, mêmes applaudiſſe-

mens, mêmes transports de joie : on dit que cette pièce aura beaucoup de représentations, qu'il n'y a point de raisons pour qu'elle finisse. Pour le coup, Monsieur, voilà votre curiosité à son comble. Quel est cet Auteur connu du public ? Vous le connoissez aussi. Quoi, vous ne devinez pas ? Cette Comédie, annoncée depuis si long-temps, affichée mardi premier mai, comme Comédie nouvelle... Eh bien, c'est le *Mariage de Figaro ou la Folle Journée*.

ENFIN M. *Poinsinet de Sivry* a vu reprendre sa Tragédie de *Briseis*. Elle fut donnée pour la première fois, en 1759, (remarquez bien cette date, Monsieur,) elle fut dit-on, bien accueillie ; déjà elle avoit eu 4 représentations. A la 5e, *le Kain* se démit le pied au 4e. acte. Le sort *d'Achille* est d'être blessé au talon. Cet accident arrête les représentations : *le Kain*

guérit, mais *Briseis* ne se remit pas sitôt de cette entorse. Cependant *tout vient à point à qui peut attendre.* Après 28 ans, le 11 Mai 1787, *Briseis* a reparu sur la scène : il y auroit bien des choses à dire, Monsieur, sur cette longue interruption : mais cela parle assez de soi-même. J'observerai seulement que le *Journal* annonça la veille, que les représentations seroient au profit d'un Maître de pension qui depuis plusieurs années nourrit & instruit gratuitement le fils de l'Auteur : cette annonce étoit bien faite pour intéresser ; mais s'il faut l'avouer, je n'ai pu me défendre d'un mouvement d'indignation en voyant M. *la Rive* laisser le rôle d'*Achille* à son double. Auroit-il dédaigné un rôle que *le Kain* a joué ? ce refus ne feroit pas honneur à son goût ; car le rôle est beau & tragique. A-t-il craint

l'accident de *le Kain*? Mon dessein n'est point de mortifier M. *St. Prix*; il a rempli de son mieux ce personnage important: & à la 2e. représentation, le public lui a témoigné sa satisfaction. Mais enfin le public aime M. *la Rive*, il pouvoit prendre de l'humeur, & il en a pris: cette humeur pouvoit nuire à la piéce, & c'est un risque que les Acteurs devroient épargner à un Auteur vieilli dans l'attente, envers qui l'on avoit eu des torts, & qui consacroit toutes ses espérances à satisfaire une dette sacrée, celle de la reconnoissance. Le rôle de *Briseis* a de même été abandonné à Mlle. *Fleury*: je ne l'ai point trouvé mal rendu; mais enfin les premières Actrices devoient se disputer l'honneur de le jouer: en vérité, Monsieur, je dirois à tous ces premiers Acteurs ce que M. *Jourdain* dit au Maître de

Musique, *vous n'étiez pas trop bons pour jouer ces rôles.* Mais c'est assez parler des Acteurs : parlons de la pièce.

Briseis a excité un vif enthousiasme. Les Amateurs d'*Homere*, car il y en a encore, ont été charmés de le voir reproduit sur la scène ; & ceux qui ne connoissoient point l'*Iliade*, ont pu s'en former une idée. Il étoit difficile de faire entrer plus heureusement dans un cadre étroit, un Poëme entier. Aucun évènement intéressant n'en a été oublié. Le courroux d'*Achille*, la démarche suppliante d'*Ulysse* & d'*Ajax*, les instances de *Patrocle*, sa généreuse résolution, sa mort, la fureur d'*Achille*, son retour aux combats, sa lutte contre le Fleuve du *Xanthe*, sa victoire sur *Hector*, sa vengeance, la douleur & les prières de *Priam*, la pitié d'*Achille*, tout est

peint à grands traits, & à la manière d'*Homere*.

Il est malheureux, Monsieur, que tout cela n'ait point suffi à l'Auteur, & qu'il y ait cousu une espèce de Roman : il se sert d'abord d'un petit moyen. Il suppose qu'*Achille* rend à *Priam* un fort, voisin des murs de Troye, dont il s'étoit emparé. *Priam* vient s'y établir dès le premier Acte ; la scène se passe dans ce fort ; & pour que *Priam* n'y soit pas oisif, on l'y fait retrouver sa fille. *Briseis* n'est autre chose qu'*Hyppodamie*. Il y a dans la pièce un certain *Brisès*, qui passoit pour le père de *Briseis*, & qui joue un rôle beaucoup plus intéressant qu'il ne devroit. Son récit, ses exhortations, la reconnoissance, tout cela blesse l'unité, & gâte la noble simplicité du Grec. Trente ans plus tard, on auroit osé présenter la colère d'*Achille* toute

ſeule, comme on nous a donné le *Philoctete de Sophocle*. *Briſeis* dégagée de tout ce qui eſt romaneſque, *Briſeis* en trois Actes, auroit fait la plus grande ſenſation ; car par-tout où M. *P. de S.* prend *Homere* pour guide, il paroît pénétré de ſon génie, & digne de lui ſervir d'interprête auprès de nous. Et même ſa Tragédie, telle quelle eſt, n'eſt pas faite pour laiſſer le ſpectateur tranquille. *Achille* eſt le vrai *Achille* d'*Homere*. *Patrocle* eſt un peu plus intéreſſant. C'eſt une belle ſcène que celle où il déclare qu'il va combattre *Hector*. Celle où *Ulyſſe*, accompagné d'*Ajax*, eſſaye d'appaiſer *Achille*, eſt pleine d'adreſſe & d'art. *Ulyſſe* y eſt bien auſſi l'*Ulyſſe* de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* ; & M. *Dorival* mérite le même éloge. J'ai pourtant regretté dans cette ambaſſade, le bon *Phenix*, qui plaît tant,

dans *Homere*, malgré son bavardage. Le retour d'*Achille*, qui vient de tuer *Hector*, est terrible. Le récit qu'il fait, à *Priam* lui-même, des détails de sa victoire & de sa vengeance, est affreux, mais il est bien tragique. Cependant j'aurois mieux aimé que *Priam* ne parût qu'au 5e acte, & vînt comme dans l'*Iliade*, redemander le corps de son fils. Quoi qu'il en soit, les prières de *Priam* sont du plus grand pathétique. *Briseis* est fière & noble; mais je ne puis lui pardonner de jetter un romanesque, une sorte de langueur sur toute la pièce. *Achille* joue auprès d'elle un foible personnage, & celà lui fait tort. Le style de cette Tragédie n'a pas toujours ce naturel, cette simplicité qui sont si remarquables dans *Homere*. J'ai applaudi avec tout le public, à plusieurs vers enfantés par la verve, à dès vers de génie. En

un mot, Monſieur, les beautés de *Briſeis* l'emportent ſur ſes défauts : les défauts appartiennent au temps où elle a été faite ; les beautés ſont de tous les temps : *Briſeis* ne peut que faire honneur à M. *Poinſinet de Sivry*, & même au Poëme ſublime où le ſujet a été puiſé.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vous êtes le défenseur du goût, & , commme une sentinelle vigilante, vous observez avec une application continuelle tout ce qui se passe dans la république des lettres. D'après cela, je m'étonne que vous ayez lu, sans la relever, une assertion très-fausse au sujet du Poëte *Rotrou* & du Docteur *Quesnay*, qui se trouve dans l'extrait que les Auteurs du *Journal de Paris*, feuille du 23 Avril dernier, N°. 113, ont donné de l'histoire de la Ville de Chartres, du pays Chartrain & de la Beauce; par M. *Doyen*. Ils y ont avancé, peut-être d'après ce nouvel Historien, mais avec trop peu de fon-

dement, qu'entre les principaux hommes célèbres de *Chartres*, qui ne vivent plus, il faut compter *Rotrou* & le Docteur *Quesnay*. Rien n'est moins exact.

L'Auteur de *Venceslas*, (*Jean Rotrou*) est né à *Dreux* le 19 Août 1609, (Voyez le dictionnaire des Théâtres de Paris) & il subsiste encore dans cette Ville plusieurs personnes de son nom & de sa famille, à laquelle j'ai personnellement l'avantage d'être allié.

Quant au Docteur *Quesnay*, j'ai dans mon cabinet son portrait très-bien gravé en 1767, d'après le buste peint par *Fredou*, au bas duquel on lit ces mots latins : » *D. Franciscus Quesnay*, » *ex. Montfort. Natus die 4a. Junii* » 1694 » ; inscription qui n'est pas même encore exacte, puisqu'il est certain & à ma connoissance particu-

lière, que ce savant Médecin est né à *Meré*, simple village situé à la porte de la petite Ville de Montfort-Lamaury où moi même je suis né.

Les Villes de Dreux & de Montfort ne sont pas même situées en Beauce. Elles dépendent seulement du Diocèse de *Chartres*. Mais ce n'étoit point une raison pour que ce nouvel Historien de cette dernière Ville, déjà si féconde en grands hommes, lui fît honneur d'avoir encore produit le maître du grand *Corneille* & le célèbre Docteur que le feu *Roi* appelloit ingénieusement son *penseur*. Qu'il me soit permis, à votre défaut, Monsieur, de revendiquer cette gloire pour ceux à qui elle appartient. J'y suis intéressé à l'égard de ces deux hommes illustres par un double titre bien précieux pour moi, étant allié de l'un & le compatriote de l'autre. Je

désire que ma réclamation vous paroisse digne d'être accueillie dans vos Feuilles que je lis toujours avec un nouvel intérêt ; & j'ai l'honneur d'être avec toute la considération due à vos talens,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, ROBERT, Avocat en Parlement.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, recueillies de la conversation de diverses personnes de distinction de Petersbourg & de Moscou ; par M. de Stæhlin, *Membre de l'Académie Impériale de Petersbourg, ouvrage traduit de l'Allemand. A Strasbourg ; & à Paris, chez les principaux Libraires.*

Vous sçavez, Monsieur, que la Cour de Russie, ne trouvant ni dans son Empire de deux mille lieues d'étendue, ni dans toute l'Allemagne, un Historien digne d'écrire la vie de

Pierre-le-Grand, & frappée de l'étonnante réputation de *Voltaire*, ne crut pas pouvoir mieux faire que de s'adreſſer à lui, & de lui envoyer tous les Mémoires & les matériaux néceſſaires pour un ouvrage ſi intéreſſant. On n'épargna rien de ce qu'on ſçavoit le plus propre à exciter le zèle de cet Ecrivain; les louanges & les préſens les plus magnifiques furent prodigués. La Czarine lui envoya une ſuite de Médailles Ruſſes en or, un nombre conſidérable de fourrures précieuſes en martres-zibelines choiſies, en renard noir ou gris, & beaucoup d'autres choſes d'une très-grande valeur. Mais quelle fut la ſurpriſe de la Cour, lorſqu'au lieu d'une Hiſtoire digne du Héros, on ne vit qu'un ſquelette informe, indigne même de *Voltaire* !

L'Auteur Allemand s'exprime là-deſſus avec une franchiſe remarquable: voici ſes propres termes. « L'amour » de l'argent empêcha l'Hiſtorien de » faire uſage au moins de la moitié des » manuſcrits qui lui furent envoyés. » Il a même ſubſtitué, dans pluſieurs

» endroits, ſes propres penſées à celles » de ſon Héros, avec des circonſtances » tout-à-fait oppoſées à celles qui ſont » détaillées dans les manuſcrits. L'ob- » jet de *Voltaire*, en compoſant un » livre auſſi imparfait, & en n'em- » ployant qu'une très-petite partie des » matériaux qu'on lui avoit envoyés, » dont enſuite il a fait uſage dans quel- » ques autres de ſes productions, » étoit de donner de nouvelles éditions » l'une après l'autre, en les perfec- » tionnant ſucceſſivement, & par ce » moyen de remplir ſa bourſe. »

En cela ſon objet fut manqué : ſon Hiſtoire fut ſi mal reçue en France, qu'on lui épargna la peine d'une nouvelle édition. M. de *Schouvalow*, Chambellan de la Czarine, lui accuſa la réception de ſon ouvrage par une lettre fort polie, dans laquelle il lui obſervoit cependant ce qu'il y avoit trouvé de défectueux, & lui faiſoit les queſtions ſuivantes. Il lui demandoit : 1°. comment il ſe faiſoit, qu'ayant eu entre ſes mains une auſſi riche collection de matériaux indiſpenſables pour cette Hiſtoire, il n'avoit fait uſage

que d'un si petit nombre ? 2°. Pourquoi il avoit altéré, tronqué ses originaux, & même souvent dit tout le contraire de ce qu'ils contenoient ? Pourquoi il n'avoit fait usage dans son livre, d'aucune des *Anecdotes* qui étoient entre ses mains ? 3°. Pourquoi enfin, il avoit omis, sans nécessité, les noms de plusieurs grands personnages, & estropié tellement ceux qu'il lui avoit plu de nommer, qu'ils n'étoient presque plus reconnoissables ; tels que *Scheremetu* pour *Scheremetoff*; *Tchernischu* pour *Tchernischeff*, &c. Cette dernière question fut faite par M. *Taubert*, Conseiller & Sous-bibliothécaire, qui avoit tiré beaucoup de choses des livres & des manuscrits Russes, pour servir à la composition de l'ouvrage de l'Ecrivain françois.

Voltaire répondit à la première question, qu'il n'avoit pas coutume de copier aveuglément les manuscrits qu'on lui envoyoit, mais d'écrire ses pensées relativement aux renseignemens qu'il avoit lui-même. A la seconde : qu'il connoissoit bien le mérite des *Anecdotes* qu'on lui avoit communiquées, mais qu'il n'étoit

point entré dans son plan de raconter les particularités de la vie de *Pierre-le-Grand*, & conséquemment d'y faire entrer des *Anecdotes*. Quant au troisième reproche, il répondit à sa manière ordinaire : *pour ce qui est de l'estropiement des noms propres, il me semble que c'est un Allemand qui me fait ce reproche. Je lui souhaite plus d'esprit & moins de consonnes.* Ce fut ainsi qu'il se justifia.

Sur ce dernier article, *Voltaire* n'avoit pas tout-à-fait tort : il écrivoit en François, & principalement pour des François ; la rudesse barbare des noms Russes auroit entièrement dérouté l'attention & fatigué la délicatesse de les lecteurs. Il crut devoir imiter en cela, les Ecrivains Grecs, qui ont absolument changé les noms des hommes & des lieux étrangers dont ils parloient, pour les conformer à la nature & au génie de la langue Grecque. On pourroit aussi le justifier en quelque chose, sur le premier reproche ; car il ne devoit pas s'en rapporter scrupuleusement aux mémoires qu'on lui envoyoit ; il au-

roit eu un peu trop l'air d'un flatteur à gage, & d'un Historien suivant la Cour. Quant aux *Anecdotes*, nous allons voir qu'il est inexcusable de n'avoir pas fait usage des plus intéressantes, qui étoient même nécessaires pour l'intelligence des faits, & pour bien faire connoître son Héros; enfin, son plus grand tort fut d'écrire une mauvaise Histoire, ayant tous les moyens d'en faire une bonne: à moins qu'on ne veuille dire que le génie lui ait manqué.

Voici comment il s'explique dans sa Préface, sur l'omission des faits particuliers & des *Anecdotes* dont on lui avoit fait part.

» Cette Histoire, dit-il, contient » la vie publique du Czar, laquelle » a été utile, non sa vie privée, sur » laquelle on a quelques *Anecdotes*, » d'ailleurs assez connues. Les secrets » de son cabinet, de son lit & de sa » table, ne peuvent être bien dé- » taillés par un étranger, & ne doi- » vent point l'être. Si quelqu'un eut » pu donner de tels mémoires, c'eût » été un Prince *Menzikoff*, un

» Général *Sheremeto*, qui l'ont vu si » long-temps dans son intérieur; ils » ne l'ont pas fait; & tout ce qui » aujourd'hui ne seroit appuyé que » sur des bruits publics, ne mérite- » roit point de créance ».

On reconnoît là, comme en bien d'autres choses, le peu de bonne foi de *Voltaire*. Les *Anecdotes* envoyées par la Cour de Russie, étoient appuyées du témoignage authentique de ceux qui les avoient conservées, & de l'approbation de cette même Cour qui les confioit à l'Historien : il en avoit donc des garans certains & respectables, qui ne l'eussent pas désavoué. D'ailleurs, la plûpart de ces *Anecdotes* ont rapport à des faits publics, qu'elles servent même à développer & à éclaircir. Où *Voltaire* avoit-il vu que les loix de l'Histoire lui défendoient de pénétrer dans la vie privée de son Héros ? C'est la partie la plus intéressante d'une Histoire particulière; c'est une des plus utiles aux hommes de tous les états; c'est ce qui fait peut-être le plus de plaisir dans la vie d'*Alexandre*, & dans celles

de tous ces grands hommes que *Plutarque* nous a ſi bien fait connoître. Voyons donc quelles ſont ces *Anecdotes* que *Voltaire* n'a pas jugées dignes de ſa maigre Hiſtoire.

On ne conçoit pas comment cet Auteur ayant à parler de la révolte des Strélitz, qui éclata dans l'Empire, durant l'enfance de *Pierre I*, & qui mit ce jeune Prince à deux doigts de ſa perte, a pu négliger le trait ſuivant. Dans le premier feu de cette révolte, *Pierre* fut conduit par ſa mère & par un petit nombre de ſerviteurs fidèles, à l'Abbaye de Troëtz, où l'on ſe croyoit en ſûreté. Mais cette retraite n'échappa point aux rebelles, & bientôt on en vit accourir une bande furieuſe, cherchant le Czar, pour l'égorger. Ils fouillèrent toute la maiſon; & ne le trouvant pas, quelques-uns de ces bandits pénétrèrent juſques dans l'Egliſe. Là ils apperçurent le Prince entre les bras de ſa mère, ſur l'Autel même & dans le lieu le plus ſacré. Soudain l'un de ces ſcélérats court le ſabre à la main, ſur cet enfant; il le prend d'une

main par l'épaule, de l'autre il lève le fer meurtrier, & se préparoit à lui trancher la tête : l'Enfant Impérial le regardoit d'un œil effaré. Tout-à-coup un autre rebelle crie au premier : *arrête, frère! non pas sur l'Autel; attends qu'il soit hors de l'Eglise; il ne peut plus nous échapper.* Dans le même instant, voilà que les autres Strelitz voyant entrer sur la place de l'Eglise, un nombreux détachement de Cavalerie qui volon au secours du Czar: ils crient à ceux qui étoient dans l'Eglise, de prendre la fuite: tous se sauvent à la hâte & en désordre, & le jeune Czar échappe ainsi à la mort. L'impression de ce péril avoit fait une trace si profonde dans son cerveau, que, plus de vingt ans après, ce Prince passant en revue une troupe de Matelots nouvellement enrôlés, & les examinant avec attention, tout-à-coup il jette un cri de frayeur, & saute en arrière de quelques pas, en ordonnant de saisir l'un de ces Matelots. Ce malheureux tombe aux pieds du Czar, & s'écrie : grace! grace! je suis coupable; je mérite la mort.

Perſonne ne ſçavoit ce que cela vouloit dire ; ceux qui connoiſſoient cet homme, l'avoient toujours vu exact à ſon ſervice, & d'une conduite régulière. Quel fut l'étonnement général, lorſqu'on entendit le Czar lui demander s'il n'avoit pas été Strélitz, & même celui qui, dans le Monaſtère de Troëtz lui avoit tenu le fer ſur la poitrine ? Le Matelot en fit l'aveu, & ſur les nouvelles queſtions du Prince, raconta qu'ayant été enrôlé fort jeune dans ce corps, il s'étoit trouvé enveloppé dans la révolte ; qu'enſuite frappé de repentir, il l'avoit abandonné, avant même que ſes complices euſſent été arrêtés ; que, pendant pluſieurs années, il avoit erré au loin dans les déſerts, menant la vie la plus miſérable ; & qu'enfin, s'étant préſenté à l'Amirauté d'Archangel comme un payſan venu de Sybérie, il avoit été reçu matelot, & avoit ſervi en honnête homme juſqu'à ce moment. Le Monarque, touché d'un ſentiment de clémence à ce récit naïf, eut pitié du malheureux, & lui fit don de la vie, mais avec

défense de se représenter jamais devant ses yeux.

Voici un second trait, non moins remarquable, qui ne devoit point être oublié dans la vie d'un Prince dont on vouloit peindre la fermeté & l'intrépidité. Dans une autre rebellion des Strélitzs, postérieure de plusieurs années à celle dont nous venons de parler, une troupe de ces dangereux soldats, ayant à leur tête deux Officiers, nommés *Sikel* & *Soukanin*, trama le noir complot d'assassiner *Pierre I.* Pour y mieux réussir, ils imaginèrent de mettre le feu pendant la nuit, à deux maisons de Moscou, voisines l'une de l'autre; & comme l'Empereur, dans tous les cas d'incendie, ne manquoit jamais de se trouver un des premiers à l'endroit où étoit le feu, les Conjurés devoient y accourir aussi, comme pour y donner du secours, & profiter du trouble & du tumulte pour entourer le Czar dans la foule, & lui donner le coup de la mort sans être remarqués. On prit jour pour l'exécution de ce projet horrible. Les Conjurés se ras-

ſemblèrent & dinèrent chez *Soukanin*; ils reſtèrent à boire juſqu'à la nuit. Mais tandis qu'ils s'efforçoient de prendre avec la biere & l'eau-de-vie, la doſe de courage dont ils avoient beſoin, l'un d'eux preſſé par ſa conſcience & par l'excès de la boiſſon, deſcendit vers les huit heures du ſoir, dans la cour, où un autre le ſuivit, agité des mêmes inquiétudes. Se voyant ſeuls, l'un dit à l'autre : *frére, je ne ſçais pas trop à quoi tout ceci aboutira; ce que j'y vois de plus ſûr, c'eſt qu'il nous en arrivera mal. Comment nous y prendre pour nous tirer avec honneur de ce mauvais pas?* — *Frère*, répondit l'autre, *tu as raiſon; j'y ſonge comme toi; je ne vois pas d'autre moyen que d'aller tout découvrir au Czar.* Après avoir pris un prétexte pour ſe ſéparer quelque temps de leur compagnie, ils ſe rendirent droit au Château, près de Moſcou, où le Czar faiſoit ſa réſidence, & demandèrent à lui parler en perſonne. Le Czar les fit introduire. Ils ſe proſternèrent aux pieds du Monarque, en diſant qu'ils lui apportoient leur tête, qu'ils avoient

mérité de la perdre pour avoir pris part à un complot contre la vie de Sa Majesté, avec plusieurs de leurs camarades, qui, à l'instant même, étoient assemblés chez *Soukanin*; & ils expliquèrent tout le complot. Ce Prince écouta froidement un rapport aussi effrayant, & se contenta de leur demander s'il étoit bien vrai; ce qu'ils confirmèrent. Le Czar fit garder ces deux Strélitz dans le Château, & écrivit à l'instant un billet au Capitaine de ses Gardes, portant ordre d'assembler sa compagnie entière dans le plus grand silence, & de se rendre vers onze heures, à la maison de *Soukanin*, de l'investir, & d'arrêter prisonnier tout ce qui s'y trouveroit. Le Capitaine exécute ponctuellement les ordres de son Maître: mais le Czar croyant les avoir donnés pour dix heures, pensa qu'en se rendant vers dix heures & demie à la maison de *Stoukanin*, il les trouveroit exécutés. Dans cette idée, il monte en cariole aussi-tôt après dix heures, avec un seul de ses valets-de-chambre, & va droit au lieu indiqué; il y arrive

à dix heures & demie, & s'étonne de ne pas trouver un seul de ses Gardes, ni devant la porte, ni autour de sa maison. Il pense que sans doute ils sont distribués dans la cour & dans la maison même : sans balancer, il va droit à la cour, descend à la porte, & dans la maison, avec son domestique pour suite. Tout y fut en mouvement, dès qu'on apprit que le Czar étoit là. *Pierre-le-Grand* entra sans aucun sentiment de crainte, & trouva dans la chambre *Soukanin* & *Sikel* avec tous les Conjurés. Tous se levèrent précipitamment, & donnèrent à leur Maître les marques ordinaires de respect. Il les salua familièrement, & leur dit qu'en passant devant la maison, & la voyant très-éclairée, il avoit présumé que le maître du logis n'y étoit pas seul ; & comme il étoit encore de trop bonne heure pour s'aller coucher, qu'il lui avoit pris envie d'entrer pour boire un coup avec la compagnie. Le Czar outré contre son Capitaine des Gardes, qu'il accusoit de n'avoir pas exécuté son ordre, se gardoit bien d'en laisser rien appa-

cevoir. Il fut assis long-temps au milieu des Conjurés, qui, se tenant debout, buvoient à la ronde, à sa santé, & il leur en faisoit raison. Cependant un des Strélitz fit un signe à *Soukanin*, & lui dit même tout bas : *il est temps, frère. Soukanin*, qui ne vouloit pas encore éclater, répondit : *pas encore.* Le Czar qui l'entendit, s'élance de son siège, & donne un coup de poing à *Soukanin* au milieu du visage, en lui disant : *s'il n'est pas temps pour toi, fils de chien, il l'est pour moi ; allons, qu'on lie ces chiens là.* Onze heures sonnoient, & à l'instant même le Capitaine des Gardes entroit dans la salle, suivi de sa Compagnie en armes. A cette vue, les traîtres tombèrent à genoux, & avouèrent leur crime. Le Czar leur commanda de se lier les uns les autres, & ils le firent. Alors se tournant vers le Capitaine de ses Gardes, dans le premier mouvement il lui appliqua un soufflet, en lui reprochant d'avoir tardé d'une heure entière. Le Capitaine tire le billet qu'il avoit reçu, & le montre au Prince ;

celui-ci convient de sa mépriſe, baiſa le Capitaine au Front, le reconnut hautement pour un fidèle Officier, & lui remit la garde des traîtres. On ſçait quelle fut la peine de leur crime.

Vous avez peut-être été ſurpris de ce ſoufflet ſi vivement appliqué à un Capitaine des Gardes. Un Roi de France ſe deshonoreroit en faiſant un pareil outrage ; mais en Ruſſie, c'eſt un uſage Impérial, auquel on eſt ſi accoutumé, qu'on n'y prend pas garde ; & l'on voit par ces *Anecdotes*, que *Pierre I*, très-prompt à s'irriter, diſtribuoit largement les ſoufflets dans ſa Cour ; puis ſouvent en étoit fâché, & reconnoiſſoit franchement ſon tort. Ses ſujets n'étoient point ſenſibles à cet affront, & ſe croyoient fort honorés de ſes réparations : mais *le Blond*, Architecte François, qu'il avoit attiré dans ſes Etats, ayant reçu de lui un coup de canne, dans un premier mouvement de colère, qu'avoit excité un faux rapport de *Menzikoff*, jaloux des faveurs de *le Blond* ; cet Architecte, déſeſpéré d'un pareil outrage, qu'il n'avoit pas mérité, en conçut

un tel chagrin, qu'il en prit la fièvre, & mourut peu de temps après. Ce genre de récompense ne devoit pas encourager les François à transplanter leur talent à la Cour de Russie.

Voltaire, dans sa Préface, contredit ceux qui prétendent que le Czar, en abolissant le Patriarchat, se déclara lui-même Patriarche, & réunit sur sa tête les deux puissances. *Voltaire* avoit pourtant en main l'*Anecdote* suivante, attestée par des témoins oculaires & dignes de foi.

Après la mort d'*Adrien*, Patriarche de Moscou, cette dignité resta vacante pendant plusieurs années, quoique *Pierre I* eût été vivement sollicité par le haut Clergé de ses Etats, d'y nommer un sujet digne de la remplir. Ce n'étoit pas l'intention du Monarque, qui répondit longtemps d'une manière vague, & s'excusa sur les embarras de la guerre. Quoique l'Archevêque de Novogorod, *Théophane Procopvitz*, se fût mis sur les rangs pour obtenir cette place, il entra aisément dans les projets du Czar, & lui conseilla de substituer à

un Patriarche, un Collége Ecclésiastique, sous le nom de Synode Consistorial. Ce projet fut exécuté en 1721. L'Empereur étant venu un jour au Synode, aux séances duquel il présidoit souvent, on lui remit une requête, par laquelle il étoit supplié de nommer un nouveau Patriarche: transporté de colère à cette lecture; *voilà votre Patriarche*, s'écria-t-il, en se frappant la poitrine avec violence; puis se levant, il s'en alla. De ce moment, on n'a plus entendu parler qu'il lui ait été présenté de pareilles suppliques.

L'Auteur Allemand, qui raconte ce fait avec plus de détail, ajoute: « J'ai entendu raconter cette *Anecdote* » au comte *Bestoucheff*, grand Chan» celier de Russie; & le Secrétaire du » Cabinet de l'Empereur, qui étoit » présent, m'assura que *Pierre-le-*» *Grand* avoit frappé d'une main sur » sa poitrine, & de l'autre avoit tiré » son couteau de chasse; & que frap» pant du plat sur la table, il avoit » dit tout en colère: *voilà votre* » *Patriarche* ».

Je demande encore ſi *Voltaire* dans le récit de la guerre du Czar contre les Turcs, où il ſe vit bloqué au camp de la Prouth en 1711, par une armée de cent mille hommes, devoit oublier l'*Anecdote* ſuivante, qui relève beaucoup le caractère du Czar que *Voltaire* a peint bien en petit dans cette ſituation déſeſpérée.

Il eſt certain que le Czar ne devoit jamais ſortir d'une ſituation ſi périlleuſe, ſi le Général des Turcs eût voulu vaincre. Dans ce moment terrible, il paroît que *Pierre-le-Grand* fut moins inquiet pour lui-même que pour le danger de l'Etat. Quand il ſe crut perdu ſans retour, il entre dans ſa tente, s'aſſied tranquillement, ſe met à écrire, cachète ſa lettre, & fait appeller celui de tous ſes Officiers en qui il avoit le plus de confiance. *Te ſais-tu fort*, lui dit-il, *de paſſer à travers le Camp Ennemi, & de porter une lettre à Petersbourg?* L'Officier qui connoiſſoit parfaitement toute la contrée, répondit qu'oui, & aſſura ſa Majeſté que la lettre ſeroit remiſe. *Pierre-le-Grand*, comptant ſur la

parole de ſon ſerviteur, lui donne ſa lettre adreſſée au Sénat, le baiſe au front, & lui dit ces deux mots ſeulement : *va donc à la garde de Dieu !* en neuf jours l'Officier fut rendu dans la Capitale ; il remit la lettre en plein Sénat, & l'on en fit lecture, les portes fermées. Quel fut l'étonnement de cette Aſſemblée, lorſqu'ils entendirent ce qui ſuit !

« Je vous annonce que, trompé par » de faux avis, & ſans qu'il y ait de » ma faute, je me trouve ici enfermé » dans mon Camp par une Armée » Turque quatre fois plus forte que la » mienne, les vivres coupés, & ſur » le point de nous voir tailler en » pièces ou prendre priſonniers, à » moins que le Ciel ne vienne à notre » ſecours d'une manière inattendue. » S'il arrive que je ſois pris par les » Turcs, vous n'aurez plus à me » conſidérer comme votre Czar & » Seigneur, ni à tenir compte d'au» cun ordre qui pourroit vous être » porté de ma part, pas même quand » vous y reconnoîtriez ma propre » main : mais vous attendrez que je

» vienne moi-même en personne. Si » je dois périr ici, & que vous receviez la nouvelle de ma mort bien » confirmée, alors vous choisirez pour » mon successeur le plus digne d'entre » vous. »

L'Original de cette lettre se trouve encore dans le cabinet de *Pierre-le-Grand*, au Palais Impérial de Pétersbourg, parmi une foule d'autres papiers de la main de ce Monarque. Le Prince *Scherbatoff*, qui en a la garde, l'a montré à plusieurs personnes d'un rang distingué. Il semble que *Voltaire*, en refusant de faire usage de traits si remarquables & si frappans, ait écarté à dessein de son Histoire, tout l'intérêt qu'il y pouvoit mettre. On aura lieu d'appliquer la même réflexion à chacune des *Anecdotes* qu'on va lire.

Pierre I n'étoit âgé que de 25 ans, lorsqu'il tomba malade d'une fièvre inflammatoire qui le conduisit aux portes du tombeau. On se flattoit à peine que ce Prince en relevât, la consternation étoit générale, & l'on faisoit jour & nuit dans toutes les

Egliſes des prières publiques pour ſon rétabliſſement. Dans ces triſtes conjonctures, le Juge criminel vint ſe préſenter, ſelon l'ancien uſage, & demander s'il ne ſeroit pas à propos de rendre la liberté à neuf criminels condamnés à mort pour meurtres & vols de grands chemins, afin que ces malheureux adreſſaſſent des prières à Dieu pour la guériſon du Czar. On en rendit compte au Prince malade; il ordonna de faire approcher le Juge de ſon lit, & lui commanda de lire à haute voix les noms des neufs criminels, & les chefs d'accuſation: quand le Juge eut obéi, le Monarque, d'une voix foible & entrecoupée, lui dit: » penſes-tu qu'en accordant l'impu» nité à des ſcélérats, & en arrêtant » le cours de la juſtice, je ferois une » bonne action, & que le Ciel en ré» compenſe, prolongeroit mes jours? » crois-tu que Dieu exauceroit de » préférence les vœux des aſſaſſins & » des impies qui l'ont oublié lui» même? va, je t'ordonne de faire » exécuter dès demain la ſentence » prononcée contre ces malfaiteurs;

» & ſi quelque choſe peut obtenir du » Ciel qu'il me rende la vie & la » ſanté, j'eſpère que ce ſera cette » œuvre de juſtice. » Les intentions du Czar furent remplies; ſon état s'améliora de jour en jour, & en peu de temps, ce Prince fut entièrement rétabli.

Pierre-le-Grand étoit perſuadé que la vraie grandeur ne conſiſte point dans l'appareil & la magnificence. Il en dédaignoit l'étalage, qui n'étoit à ſes yeux qu'une vanité puérile & fatigante. D'après cette façon de penſer & ſa manière de vivre, il regardoit comme un grand mal la prodigalité de certaines Cours, & diſoit qu'il n'y avoit point de pays où l'on ne pût employer ces dépenſes ſuperflues, à ſoulager les peuples, & augmenter la puiſſance de l'Etat. Il ne cachoit pas ſon ſentiment à ce ſujet, même dans les Cours qu'il viſitoit. Un jour le Roi d'Angleterre, *Guillaume*, lui ayant demandé comment il trouvoit Londres. *Très-bien*, répondit le Czar, *j'ai ſur-tout du plaiſir à voir la ſimplicité, la propreté & la modeſtie avec*

laquelle s'habille la nation la plus riche de l'Europe.

Le Roi de Pruſſe *Frédéric I*, penſoit bien différemment. Dès que ce Prince eut appris que *Pierre-le-Grand* ſe propoſoit de voyager en Hollande & en France, il lui fit faire toute ſorte d'inſtances pour l'engager à prendre ſa route par Berlin. Il ordonna en même temps tous les apprêts de la plus brillante réception, & pour les fêtes ſuperbes qu'il vouloit donner à ſon Hôte ſi illuſtre. Le Czar au contraire, recommanda expreſſément que l'on ne fît aucune cérémonie pour lui; mais le Roi ne changea point de réſolution. Le Monarque Ruſſe avoit pour cette raiſon réglé ſa marche de manière qu'il n'entra que le ſoir fort tard dans Berlin, & deſcendit dans un logement que lui avoit fait préparer ſon Ambaſſadeur. *Fréderic* l'envoya complimenter par ſon Grand-Maître des Cérémonies & deux de ſes gentilshommes. Le Czar leur fit entendre qu'il n'avoit que quelques jours à reſter à Berlin; que ſi le Roi le vou-

loit

loit bien, il iroit le voir le lendemain vers midi. Le lendemain à neuf heures, ſix des plus belles voitures de la Cour ſe rendirent au logement du Czar qui, dans ce moment, avoit avec lui ſix jeunes Seigneurs Ruſſes, qu'il avoit envoyés à Berlin pour y étudier. Ces magnifiques équipages attendirent le Prince Ruſſe & ſa ſuite juſqu'à midi : les gens qui les conduiſoient reçurent avis que ce Prince étoit déjà depuis long temps à la Cour, & même avec le Roi. A onze heures, il s'étoit gliſſé par une porte de derrière, & avoit été à pied tout ſimplement au Palais Royal. Après la réception la plus amicale, le Roi tout ſurpris, lui demanda, s'il étoit vrai que ſa Majeſté fût venue à pied, & ne ſe fût point ſervie des équipages qu'il lui avoit envoyés. Le Czar le remercia de ſon attention, & lui dit : *je les ai évitées, je ne ſuis point accoutumé à cette magnificence ; je ne veux point d'étalage à la Ville, & vais toujours à pied. Il m'arrive ſouvent de faire dans un jour cinq fois plus de chemin qu'aujourd'hui.*

On ſçait que *Pierre I*, avoit montré

dès sa jeunesse une horreur comme naturelle pour l'eau; néanmoins il vint à bout de vaincre sa répugnance pour cet élément, & même il prit tant de goût pour la navigation, qu'elle devint pour lui une sorte de passion. Il la poussa au point de s'exposer souvent aux dangers les plus évidens. La confiance qu'il avoit dans son savoir en fait de pilotage, le rendit d'une intrépidité inébranlable. Etoit-il surpris par une tempête, loin de perdre courage, il rassuroit les matelots effrayés, *Ne craignez rien, leur* disoit-il gaiement, *le Czar Pierre ne peut pas se noyer; avez-vous jamais entendu dire qu'un Empereur de Russie ait péri dans l'eau?* Un jour ce Monarque invita les Ministres étrangers résidens à sa Cour, à faire une partie de promenade sur l'eau, de Pétersbourg à Cronstadt, afin de leur montrer sa flotte qui étoit prête à mettre à la voile. Ils s'embarquèrent avec lui sur un paquebot hollandois, dont le Prince lui-même tenoit le gouvernail. Comme ils étoient en mer, à peu près à moitié chemin, il s'éleva un vent d'ouest

assez fort, & l'Empereur apperçut au loin dans l'horison un léger brouillard avec un nuage qui se formoit. Il avertit ses compagnons de voyage, que cela leur annonçoit une tempête prochaine. La plûpart effrayés conseillèrent à *Pierre I* de diminuer de voiles; quelques-uns lui proposèrent de retourner sur leurs pas, ou au moins d'aborder à Peterhof; mais le Prince, qui ne voyoit pas le danger aussi grand qu'ils le trouvoient, & qui auroit cru se deshonorer en retournant, se contenta de leur dire: *ne vous inquiétez pas, Messieurs.* Cependant la tempête que ce Pilote expérimenté avoit prédite, approchoit de plus en plus. Les vents & le tonnerre se firent entendre avec fureur, & les vagues heurtant le bâtiment d'une manière terrible, les menaçoient d'un prochain naufrage. La frayeur de la mort étoit peinte sur toutes les figures. *Pierre-le-Grand* seul & ses matelots paroissent dans la sécurité. Ce Monarque intrépide, attentif aux soins du gouvernail, commandoit tranquillement les différentes manœuvres,

ſans faire attention aux diſcours ni aux prières de ſes compagnons de voyage. Un d'eux s'approchant de lui d'un air ſérieux & effrayé lui dit : *je ſupplie votre Majeſté, au nom de Dieu, de retourner à Pétersbourg, ou à Peterhof qui eſt encore plus proche, & de ne pas oublier que ma Cour ne m'a pas envoyé vers votre Majeſté pour me faire noyer. Si je péris ici, comme il y a toute apparence, votre Majeſté en répondra au Roi mon Maître.* A ces mots, le Czar ne put s'empêcher de rire, malgré le preſſant danger où étoit le bâtiment. *Monſieur*, répondit-il, *ſi vous vous noyez, nous nous noyerons tous auſſi, & votre Cour ne pourra rendre perſonne reſponſable de votre excellence.* Cependant le Czar, voyant qu'il luttoit en vain contre la tempête, dirigea vers la terre, & louvoyant quelque temps ſur la côte, échappa au danger en abordant à Péterhof. Là il rendit ſes compagnons à la vie, au moyen d'un bon repas & d'excellent vin de Hongrie. Il les laiſſa ſe repoſer toute la nuit, mais lui ſe remit en mer le lendemain dès la pointe du jour,

pour se rendre à Cronstadt, & envoya des chaloupes pour les chercher.

Pierre I avoit plus de bon sens que de saillie dans l'esprit. Le peu de bons mots qu'on rapporte de lui, sont tous marqués au coin de la raison. Lors de son premier voyage à Londres, un jour après avoir passé la matinée à voir le magnifique Hôpital de Greenwich pour les Matelots invalides, & à examiner l'ordre qui règne dans cette maison, il se rendit à la Cour à dîner avec le Roi *Guillaume*. Ce Prince lui demanda comment il avoit trouvé l'Hôpital de Greenwich : *parfaitement bien*, repondit le Czar, *au point même que si j'avois un conseil à donner à votre Majesté, ce seroit d'y établir votre Cour, & de céder ce Palais-ci aux Matelots.*

Pierre allant en Hollande, & passant par le pays de Valdeck, dans la basse Saxe, voulut profiter de l'occasion pour prendre pendant quelques jours les eaux de Pyrmont. Les Comtes de Valdeck s'y rendirent pour recevoir un hôte si distingué, & l'invitèrent à venir voir leur nouveau Palais d'Ar-

holzen, lorſqu'il auroit pris les eaux. Ce Prince s'y rendit en effet : il y fut traité avec la plus grande magnificence ; & après le repas qui fut très-long, on le conduiſit dans toutes les parties du Château. Alors le Comte règnant lui ayant demandé comment il trouvoit ce nouvel édifice, le Czar, accoutumé à une vie fort ſimple, répondit qu'à la vérité la ſituation en étoit charmante & la ſtructure d'un goût diſtingué, mais qu'il ne le croyoit cependant pas exempt de défauts. Le Comte ayant preſſé Sa Majeſté de s'expliquer : *je n'y en trouve qu'un ſeul*, dit le Monarque, c'eſt que *les cuiſines me paroiſſent beaucoup trop grandes.*

Le Czar, contre l'uſage de tous les autres Princes, n'entretenoit point de chaſſeurs ; il avoit des gardes-forêts pour veiller, non à la conſervation du gibier, mais des chênes. Loin de prendre quelque plaiſir à la chaſſe, il avoit beaucoup de répugnance à voir ſouffrir les animaux. Ce Prince ſe trouvant dans une terre de la Province de Moſcou, où il étoit allé paſſer quelques jours, un Gentil-

Homme du voisinage, qui étoit grand chasseur, crut lui faire une fête en l'invitant à une partie de chasse qu'il avoit préparée, & qui devoit se terminer à celle de l'ours. Mais le Monarque le remercia avec bonté, & refusa d'être de la partie. *Chassez, Messieurs*, leur dit-il, *chassez tant qu'il vous plaira; faites la guerre aux bêtes sauvages. Pour moi, je ne saurois m'amuser à cela, tant que j'aurai des ennemis à combattre hors du pays, & des sujets opiniâtres & indociles à réprimer.*

Pierre-le-Grand ne connoissoit presque aucun jeu de cartes, & ne jouoit que très-rarement. Il préféroit de passer les soirées à s'entretenir avec ses Officiers de Marine, des Constructeurs de vaisseaux & des Marchands; aussi le jeu étoit-il peu à la mode à sa Cour. Il n'étoit pas entièrement défendu à l'armée, ni sur la flotte, mais la perte ne devoit pas excéder un rouble; celui qui perdoit plus, étoit dispensé de payer, selon les réglemens. Ce Monarque avoit coutume de dire que les joueurs n'avoient

aucun goût pour les choſes utiles, & qu'ils ne penſoient qu'aux moyens de s'attrapper réciproquement de l'argent.

Dans les premières années que la Ville de Pétersbourg fut bâti, il n'y avoit encore que peu de rues de pavées; & pour peu qu'il y eût de pluie, elles étoient fort ſales & fort bourbeuſes. Cependant dès que le Czar y paroiſſoit, tout le monde ſe jettoit à genoux ſur ſon paſſage, ſelon l'ancien uſage de la Nation. Il eſt aiſé de juger en quel état on ſe relevoit. *Pierre-le-Grand*, peu jaloux de ces reſpects inutiles, faiſoit toujours ſigne au peuple de s'en abſtenir, & déclara pluſieurs fois que cette étiquette n'avoit rien de flatteur pour lui. Mais comme cela n'opéroit rien, & qu'on s'en tenoit toujours à la vieille coutume, ce Prince ſe vit enfin obligé de faire faire défenſes publiques, ſous peine du knout, de s'agenouiller devant lui dans la rue: & de ſe couvrir de boue pour honorer le Souverain.

Ce Monarque avoit fort bien étu-

dié le caractère distinctif des particuliers des différentes Nations de l'Europe ; il connoissoit leur façon de penser & de vivre ; & d'après cette connoissance, il s'étoit fait des règles de conduite & de traitement à l'égard des étrangers qu'il attiroit dans ses Etats. Un jour qu'il se trouvoit à l'Amirauté, & qu'il y étoit question de donner du service à divers étrangers, il en prit occasion de parler sur la manière de se comporter à leur égard, sur leurs dispositions, leurs talens, leurs inclinations, & particulièrement sur le plus ou le moins de gages qu'on pouvoit leur accorder. « A un François, disoit-il, » on peut toujours donner une meil- » leure paye ; c'est un bon vivant » qui ne thésaurise pas, & qui dé- » pense bien dans le pays, ce qu'il » y gagne. Pour l'Allemand, il n'y » a pas grande différence à faire ; il » aime assez la bonne chaire, & ne » met guère de côté. L'Anglois » demande quelque chose de plus ; » car il veut être au large, dût-il lui » en coûter même du sien. Quant

» au Hollandois, il mange à peine » ſon ſaoul, & ne ſonge qu'à épar- » gner ; il faut lui donner moins. » Encore moins à l'Italien ; il eſt ſi » chiche de ſon naturel, qu'il a tou- » jours de l'argent de trop : d'ail- » leurs, il n'en fait pas myſtère ; il » avoue tout bonnement qu'il ne ſert » chez l'étranger que dans la vue » d'y épargner de quoi vivre à ſon » aiſe dans ſon Paradis, ſa chère » Italie, où l'argent eſt rare ».

Il y avoit à Varſovie, une Dame charmante, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeuneſſe, dont l'eſprit & les graces rendoient la ſociété infiniment agréable. Elle deſcendoit d'une des plus anciennes familles de Pologne, & étoit alliée aux meilleures maiſons du Royaume, ce qui lui donnoit beaucoup d'influence dans les affaires publiques. *Pierre-le-Grand* étoit intimément lié avec cette Dame, & paſſoit ſouvent des ſoirées entières avec elle, mettant à profit ſes grandes connoiſſances ſur les principales maiſons de la Pologne & les matières d'Etat. Le Monarque de la Ruſſie

voyant *Charles XII* revenir de Saxe avec une Armée fraîchement recrutée & abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, traverser la Silésie pour entrer en Pologne, & delà pénétrer dans son Empire par l'Ukraine, se trouva très-embarrassé. Dans un danger si pressant, ce Prince ordonna de détruire tous les hameaux, les villages, les petites villes situées sur la route que les Suédois devoient tenir, depuis leur entrée dans la Pologne jusque dans l'Ukraine, & de brûler toutes les provisions, afin que l'ennemi ne pût trouver aucune espèce de subsistance. Pendant que cet ordre cruel s'exécutoit & excitoit les clameurs des malheureux habitans de la Pologne & de l'Ukraine, *Pierre I* étoit resté à Varsovie. La Dame, dont nous venons de parler, fit à ce Prince des représentations sérieuses sur l'état misérable auquel il réduisoit un peuple nombreux & innocent, non seulement en Pologne, mais encore dans ses propres Etats; que ce parti violent lui ôteroit à lui-même & à son Armée, tout moyen de subsister dans un pays

autrefois ſi floriſſant & ſi heureux. » J'en conviens, répliqua le Czar, » mais je n'ai point d'autre reſſource » pour arrêter l'ennemi & gagner du temps ». Votre Majeſté, répliqua la Dame, fait comme un certain gentilhomme Polonois, qui ayant éprouvé quelque chagrin de ſa femme, s'aviſa, pour la punir, de ſe faire eunuque.

Ce Recueil renferme pluſieurs autres *Anecdotes*, non moins intéreſſantes & curieuſes; je regrette que les bornes de ce Journal ne me permettent pas de vous en faire connoître un plus grand nombre. Tous ces différens traits rapprochés, forment un enſemble qui caractériſe très-bien *Pierre I*, & nous en donne un portrait fort reſſemblant; ce que ſon Hiſtorien n'avoit pas ſçu faire. Il en réſulte que ce Héros de la Ruſſie avoit des vices & des défauts de terroir, dont il n'avoit pu ſe purger entièrement; mais qu'il avoit pluſieurs des qualités qui font les grands hommes. Sa gloire la plus vraie eſt d'avoir retiré ſon peuple de la barbarie; mais il ne paroît pas

que les Ruſſes ſoient capables de devenir jamais un peuple bien diſtingué. Toute Nation qui naît eſclave, eſt condamnée à la baſſeſſe & à l'abrutiſſement. Je ne conçois pas quelle eſpérance *Pierre I* pouvoit fonder ſur des ſujets auxquels il falloit défendre, ſous peine d'un châtiment infame, de ſe jetter dans la boue en préſence de leur Maître.

Je ſuis, &c.

ASÊME,

CONTE PHYLOSOPHIQUE,

Traduit de l'Anglois de Goldsmith.

LA où le Mont-Tauris élève sa tête & se perd dans les nues, où il ne présente à l'œil du Voyageur que l'aspect des rochers qui menacent ruine, de torrens qui se précipitent, & tous aspects effrayants de la nature; c'est dans les grottes de cette horrible montagne que vivoit *Asême* le misanthrope, loin de toute société humaine, & détestant jusqu'aux traces des hommes.

Asême avoit passé sa jeunesse parmi ses semblables; il avoit pris part à leurs amusemens & les avoit vraiment aimés : mais né compatissant & sensible il dépensa tout son bien au soulagement des malheureux. Jamais on n'employoit en vain son assistance; le Voyageur fatigué ne manquoit jamais de trouver un asyle chez lui,

& il ne cessa de faire du bien, que lorsqu'il n'en eut plus les moyens.

Il s'attendoit au moins que la reconnoissance le consoleroit d'un bien qu'il avoit ainsi dépensé en bonnes actions : aussi s'adressa-t-il avec confiance à ceux qu'il avoit précédemment obligés, persuadé qu'il en seroit secouru ; les ingrats devinrent bientôt las de ses importunités ; la pitié est un sentiment si passager ! Dès-lors il commença à envisager le monde sous un aspect tout différent ; il apperçut des vices qu'il croyoit ne pas exister. De quelque côté qu'il portât ses regards, il voyoit l'ingratitude & la dissimulation liguées contre lui. Résolu donc de ne plus vivre dans un monde qu'il détestoit, & qui payoit sa haine de mépris, il s'étoit retiré dans ces cavernes sombres, pour mieux nourrir dans la solitude, son ressentiment, & pour ne s'entretenir qu'avec son cœur, le seul qu'il connût être honnête.

Une grotte étoit son seul abri contre les injures du temps ; du fruit, cueilli avec peine sur la pente du

rocher, faiſoit ſa nourriture, & il ſe déſaltéroit en allant chercher, au riſque des plus grands dangers, un peu d'eau au bas de la caſcade. Ses jours couloient ainſi, loin de toute ſociété humaine, méditant toujours & s'applaudiſſant quelquefois de pouvoir vivre, ſans le ſecours de ſes ſemblables.

Au pied de la montagne, un lac immenſe déployoit ſon onde argentée; ſa vaſte ſurface réfléchiſſoit cet horrible rocher, qui ſembloit menacer d'une chûte prochaine. C'eſt là qu'il ſe plaiſoit à venir quelquefois; & ſe baiſſant de deſſus une hauteur qui avançoit dans ce lac, il portoit ſes regards ſur la plaine liquide qui étoit ſous ſes yeux. « Que la nature eſt » belle! s'écrioit-il ſouvent, qu'elle » eſt aimable, même dans ſes ta» bleaux les plus ſauvages! Combien » le contraſte de cette ſurface unie » avec ces monceaux menaçans de » rochers dont les têtes altières ſe » perdent dans le nues. Combien, » dis je, ce contraſte eſt majeſtueux! » Mais la beauté de ces tableaux

» n'approche en rien de leur utilité ;
» c'eſt d'ici que cent rivières tirent leur
» ſource, & portent dans leur cours,
» la ſanté aux différens pays qu'elles
» arroſent. Toutes les parties de
» l'univers ſont belles ; elles ſont toutes
» juſtes & ſages : chacune d'elles a ſon
» utilité, les orages même & les tem-
» pêtes. Mais l'homme, cet être vil,
» eſt le ſeul monſtre que porte la
» terre. Pourquoi ſuis-je né de cette
» race maudite, dont les déborde-
» mens ſont preſque un reproche à la
» ſageſſe du Créateur ? Si les hommes
» ne connoiſſoient point le vice ;
» l'harmonie, l'ordre, la bonne intel-
» ligence, régneroient dans la nature.
» Un monde, compoſé de perfections
» morales, ſeroit le réſultat d'un
» Agent parfaitement moral. O *Alla* !
» faut-il donc que je vive auſſi dans
» les ténèbres, le doute & le déſeſ-
» poir ! »

En prononçant ces dernières paroles, il alloit ſe précipiter dans le lac, pour faire ceſſer ſes doutes & terminer ſes chagrins, lorſque tout-à-coup il voit un Génie marcher fière-

ment sur les eaux, & s'approcher de la colline où il étoit. Une apparition aussi subite lui fait suspendre la résolution; il s'arrête, contemple le Génie, & croit démêler dans son regard quelque chose de divin & qui inspiroit le respect.

« Fils d'*Adam*, s'écria le Génie, » arrête ta téméraire résolution; le » Père des fidèles a vu ta droiture, » ton intégrité, ton infortune, il t'a » plaint & m'a envoyé vers toi, pour » apporter du soulagement à tes maux. » Donne-moi la main, & suis moi » sans crainte par-tout où je te con- » duirai: reconnois le Génie de la » conviction, que le grand Prophète, » employe pour tirer de l'erreur ceux » qui s'égarent, non par curiosité, » mais par droiture d'intention. Suis- » moi, & apprends à devenir sage ».

Aséme aussi-tôt descendit & marcha avec son guide sur le lac; arrivés à-peu-près vers le milieu du bassin, ils commencèrent tous les deux à enfoncer; les eaux se rejoignirent bientôt au dessus de leurs têtes: ils descendirent ainsi plusieurs milles brasses, lors-

qu'*Aſéme* ſe croyant ſur le point de rendre ſon dernier ſoupir, ſe trouva tout à coup avec ſon guide divin dans un autre monde, où jamais traces d'hommes n'avoient encore paru. Son étonnement fut extrême, lorſqu'il y vit un ſoleil ſemblable à celui qui nous éclaire, l'ether au-deſſus de ſa tête & la verdure ſous ſes pieds.

» Je vois bien quel eſt ton étonne-
» ment, dit le Génie, mais prête-moi
» un moment ton attention. Ce monde
» fut créé à la prière & ſous les
» auſpices de notre grand Prophête,
» tourmenté un jour des mêmes idées
» qui rempliſſoient ton eſprit, lorſque
» je vins te trouver. Les habitans de
» cette planète ſont créés conformé-
» ment à tes ſouhaits; ils ne connoiſ-
» ſent point le vice. Ce monde à
» quelques égards reſſemble bien au
» tien, mais il en différe en ce qu'il
» eſt habité par des hommes qui n'agiſ-
» ſent jamais mal; ſi tu préfère ce ſéjour-
» ci à celui que tu viens de quitter, il
» ne tient qu'à toi d'y paſſer le reſte
» de ta vie; mais je vais te guider
» quelque temps encore, pour ſatis-

» faire à tes doutes & te mieux faire » connoître ta société & ta nouvelle » habitation.

» Un monde sans vices ! des êtres » doués de raison & vertueux en même » temps ! s'écria *Aséme*, dans le délire » de la joie. Je te remercie, ô *Alla !* » tu as enfin exaucé mes vœux : c'est » ici que je trouverai le bonheur. Oui » j'accepterois l'immortalité, pour » vivre parmi des hommes qui ne » connoîtroient point l'ingratitude, » la fraude, la violence, l'injustice & » mille autres vices, qui sont les » fléaux de la société.

» Calme tes transports, réplique » ce Génie. Jette un coup-d'œil autour » de toi, réflechis sur tout ce qui » t'environne, & fais-moi part du résul- » tat de tes observations. Mène-moi » par-tout où tu jugeras à propos, » je t'assisterai toujours & t'éclairerai » de mes lumières. » *Aséme* & son guide marchèrent quelque temps en silence, le premier ne pouvant revenir de son étonnement : à la fin reprenant son air de satisfaction, il ne put s'empêcher d'observer que le pays avoit

beaucoup de reſſemblance avec celui qu'il avoit quitté, mais que ce monde ſoûterrein avoit conſervé encore toute la rudeſſe des premiers âges.

» Ici, dit *Aſême*, j'apperçois des » animaux de proye & d'autres, qui » ne ſemblent deſtinés qu'à leur ſervir » de pâture; c'eſt abſolument de » même dans le monde qui eſt au- » deſſus de nos têtes. S'il m'avoit été » permis de donner des conſeils à » notre Prophête, j'aurois remédié à » ce défaut; & je n'aurois pas voulu » d'animaux voraces qui ne font que » détruire d'autres parties de la créa- » tion. » J'aime à voir l'intérêt que tu » prends aux petits animaux, dit le Gé- » nie en ſouriant, mais quant à eux, le » monde que tu habitois & celui-ci » ſe reſſemblent parfaitement; & cela » par une bonne raiſon; car, ſi la » terre étoit obligée de nourrir de » ſes productions tous les animaux, » elle pourroit en contenir bien moins, » qu'en les faiſant ainſi ſervir de pâture » les uns aux autres; enſorte qu'au- » lieu de ſe détruire ils ſubſiſtent dans » le plus grand nombre poſſible.

» Mais hâtons-nous d'arriver au pays » habité, pour voir les objets d'inſ- » truction qu'il nous fournira. »

Ils traverſèrent la forêt, & arrivèrent enfin au pays habité par ces hommes ſans vices: *Aſême* ſe réjouiſſoit déjà intérieurement des plaiſirs purs dont il eſpéroit jouir dans une ſociété auſſi innocente. Mais il étoit à peine ſorti de la forêt, qu'il apperçoit un habitant du pays, fuyant de toutes ſes forces, une armée d'écureuils qui le ſerroit de près. « Ciel! s'écria *Aſême*, pourquoi ſe » ſauve-t-il? que peut-il craindre » d'auſſi vils animaux?

Dans le même moment il voit d'un autre côté deux chiens, qui pourſuivoient un autre habitant du pays qui faiſoit tous ſes efforts pour leur échapper. » Ceci, dit *Aſême* à ſon » guide, m'étonne on ne peut davan- » tage, & je ne puis concevoir ce que » je vois. « Les habitans du pays, lui » répondit le Génie, trouvant qu'il » étoit injuſte d'uſer de ruſe ou de » force envers des animaux privés » de raiſon, les ont laiſſé s'accroître

» à un tel point, que maintenant ils » viennent les inquiéter dans leurs pai- » sibles habitations. Il auroit donc » fallu les détruire, s'écria *Aſême*, » vous voyez les ſuites d'une pareille » pitié. Mais cette tendre compaſſion, » dit le Génie en ſouriant, que tu » me témoignois, il n'y a qu'un mo- » ment, pour les petits animaux, tu » ne l'as donc plus ? tu parois avoir » oublié cette branche de la juſtice.

» J'avoue ma mépriſe, dit *Aſême*; » je ſuis convaincu maintenant qu'il » faut uſer de tyrannie & d'injuſtice » envers les animaux, ſi nous vou- » lons nous aſſûrer la jouiſſance du » monde. Mais ne nous arrêtons pas » davantage ſur ce ſujet : examinons » un peu les rapports des hommes » entr'eux ».

Plus *Aſême* s'avançoit dans le pays, plus il s'étonnoit de ne découvrir ni édifices, ni villes, aucune eſpèce de grands bâtimens. Son compagnon appercevant ſa ſurpriſe, lui dit là-deſſus, que les habitans du nouveau monde ſe contentoient de leur antique ſimplicité ; que chacun d'eux

avoit ſa petite maiſon groſſièrement bâtie, mais ſuffiſamment grande pour loger ſa famille, & que c'étoit là où ſe bornoient tous leurs déſirs; qu'ils penſoient trop ſagement pour vouloir élever des Palais, dont la magnificence ne feroit qu'enfler leur orgueil & inſpirer de la jalouſie à ceux qui n'en pourroient point poſſéder; qu'enfin, ils ne bâtiſſoient que pour la commodité, & non pour l'apparence. — « Ils n'ont donc parmi eux, dit » *Aſême*, ni Architectes, ni Peintres, » ni Statuaires. — Au reſte, ces Arts » n'étant que des Arts d'agrément, » on peut fort bien s'en paſſer. Mais » vous me ferez plaiſir de m'intro» duire le plutôt poſſible, dans la » ſociété de quelques-uns de leurs » ſages: une converſation inſtructive » eſt une de mes jouiſſances, & je ne » chéris rien tant que la ſageſſe. La » ſageſſe, dit ſon guide, quelle bi» zarrerie! nous ne la connoiſſons » pas; car nous n'avons point d'occa» ſions d'en faire uſage: la vraie » ſageſſe n'eſt autre choſe que la » connoiſſance de nos devoirs & des

» devoirs

» devoirs des autres à notre égard ;
» mais ici, de quoi nous ſerviroit-
» elle ? Chacun ſe conduit d'après les
» règles de la juſtice, & ſe perſuade
» que les autres en font autant. Si par
» ſageſſe, vous entendez cette vaine
» curioſité & ces chimériques ſpécu-
» lations de vos Philoſophes, comme
» ce ſont des plaiſirs qui naiſſent de la
» vanité ou de l'avarice, nous ſommes
» trop vertueux pour y penſer. Tout
» cela peut être vrai, dit *Aſême*,
» mais il me ſemble remarquer dans
» ce peuple, un grand amour de la
» ſolitude ; chaque famille ſe tient
» renfermée dans ſes petites poſſeſ-
» ſions, ſans qu'aucune ſociété, aucun
» commerce les lient avec les autres.
» —Votre remarque eſt en effet, très-
» juſte, il n'y a pas de ſociété établie,
» & il ne doit point y en avoir non
» plus ; car les ſociétés ſe ſont for-
» mées ou par la crainte, ou par
» l'amitié : or les hommes, parmi
» leſquels nous nous trouvons main-
» tenant, ſont trop bons pour ſe
» craindre, & aucun motif ne peut
» engager à des amitiés particu-

» lières, puisqu'ils sont tous égale-
» ment estimables. — Eh bien donc,
» dit le Sceptique, puisque je dois
» passer ma vie sur cette terre, &
» qu'il faut que je sois privé des
» Beaux-Arts, de la Sagesse & de
» l'Amitié, je serois bien-aise au
» moins d'avoir un Compagnon, qui
» pût me communiquer ses idées, &
» auquel je pusse faire part des miennes.
» Eh! pour quelle raison, dit le Génie?
» La flaterie & la curiosité sont des
» motifs vicieux, & que l'on ne
» tolère point ici. Quant à votre sa-
» gesse, qu'il n'en soit plus question.
» Il faut pourtant, dit *Aséme*, que
» ces habitans soient heureux; car
» enfin chacun paroît être satisfait de
» ce qu'il possède, & ne désire que
» ce qui est absolument nécessaire à
» sa subsistance; ils doivent donc être
» toujours prêts à soulager ceux qui
» ont besoin de leurs secours. »

Il avoit à peine proféré ces paroles, qu'il est frappé soudain par les gémissemens d'un malheureux, couché au bord du chemin, & qui, dans la plus grande misère, se plaignoit de la

rigueur de ſon ſort avec beaucoup de douceur. *Aſême* auſſi-tôt vole vers lui & veut le ſoulager, mais en vain, l'infortuné étoit au dernier période de la conſomption.

» O biſarrerie étrange ! s'écria le » fils d'*Adam ;* quoi ! des hommes » ſans vices ſont expoſés ainſi à ſouffrir » la misère, ſans pouvoir être ſou- » lagés. » — N'en ſoyez pas ſurpris, » dit le malheureux *moribond ;* com- » ment puis-je exiger que des gens » qui n'ont rien au-de là de leurs » beſoins urgens, & qui ſe contentent » d'un modique entretien, aillent ſe » priver encore de ce peu pour me » ſoulager ? ils n'ont jamais un grain » d'orge de ſuperflu, & toutes les » choſes de première néceſſité, on » ne peut s'en paſſer.

— « Pourquoi donc ne leur donnoit- » on pas au-delà de ce ſuperflu, » s'écria *Aſême ?* Mais je vois bien » que je me contredis encore. Ah ! » tout dans ce monde, n'eſt que téné- » bres, doute & perplexité. Ici la » reconnoiſſance même n'eſt point » une vertu, puiſqu'ils ne ſavent pas

» ce que c'eſt que d'obliger ; en ont-
» ils donc une ſeule ! continua *Aſême*,
» & connoiſſent-ils au moins ce que
» c'eſt que l'amour de la patrie ?
» — Arrête, *Aſême*, lui dit ſon guide,
» en jettant ſur lui un régard ſévère,
» & ne vas pas rapporter toutes les
» vertus à ta ſageſſe ; les mêmes motifs
» d'amour-propre qui nous font pré-
» férer nos intérêts à ceux des autres,
» nous font auſſi aimer notre patrie
» plus que celle de l'étranger.

» Rien n'eſt plus exempt de vices
» que cette égalité de ſentiment que
» nous avons pour tous les pays. O
» Dieu ! s'écria le pélerin dans l'épan-
» chement de la douleur, où m'a-t-
» on tranſporté ! Dans ce monde
» biſarre, hors la tempérance, on n'y
» pratique aucune vertu ; & en cela,
» la ſimple brute leur eſt égale. Pour
» le courage, la libéralité, l'amitié,
» la ſageſſe, l'amour de la patrie ils
» ne les connoiſſent point du tout.
» Faut-il donc connoître le vice,
» pour connoître la vertu ? Reconduis-
» moi, ô mon Génie, dans ce même
» monde que j'ai ſi fort mépriſé ; le

» monde dont *Alla* eſt l'Auteur, eſt » bien plus ſagement formé que celui » que *Mahomet* a projetté. Je ſçaurai » maintenant ſupporter l'ingratitude, » le mépris & la haine; car je puis les » avoir mérité. Lorſque je me ſuis » élevé contre la ſageſſe, ô providence » divine! je n'ai montré que ma tur- » pitude. Déſormais, fais que je m'abſ- » tiene du vice & que je le plaigne » dans mon prochain. »

Il avoit à peine achevé de parler, que le Génie prenant un regard farouche & évoquant le tonnerre & les éclairs, diſparut dans un tourbillon. *Aſême* étourdi par cette ſcène effroyable, cherchoit à retrouver ſon monde imaginaire, lorſqu'il apperçut qu'il étoit dans la même poſture & au même endroit où, le déſeſpoir dans l'ame, il avoit voulu ſe jetter dans le lac; ſon pied droit, qu'il avoit avancé pour ſe précipiter, n'étoit pas encore retiré.

Ce fut alors qu'il quitta les bords affreux de ce ſéjour d'horreur. Une douce tranquillité ſe répandit dans ſon ame; il s'achemina vers Segeſterm

sa Ville natale ; là il se livra entièrement au commerce. Il sçut faire usage de la sagesse qu'il avoit acquise dans la retraite, & quelques années d'une vie retirée, le mirent bientot à son aise ; sa maison redevint opulente ; ses amis vinrent à lui de tous côtés, & il ne les reçut point avec dédain. C'est ainsi qu'*Asémi*, après avoir passé son jeune âge dans le malheur, retrouva dans sa vieillesse, le bonheur & la tranquillité.

Par le Prince BORIS GOLITZIN.

COMÉDIE FRANÇOISE.

CET *Hercule* promis depuis si long-temps, attendu avec tant d'impatience, a enfin paru, Monsieur, hier 24 Mai, sur la scène Françoise, S'il faut que je le dise, je ne partageois point l'enthousiasme qu'il sembloit inspirer d'avance à tout le monde. Je concevois bien qu'*Hercule* devoit être un personnage tragique ; on me disoit qu'il étoit fortement dessiné, Ces récits, le souvenir de la Tragédie Grecque me préparoient à la terreur, à l'admi-

ration ; mais, je doutois que ce sujet pût jamais intéresser ; & puis je n'augurois pas très-bien de ce bûcher, de cette espèce d'ascension : c'est dans cette disposition que je suis allé au Théâtre François. Tout ce que j'avois prévu est arrivé. *Hercule au Mont-Œta* a fait très-peu d'effet, moins même que je n'avois cru. Le 1er. Acte a paru languissant & froid. *Dejanire* ouvre la scène avec *Illus* son fils, & l'envoie chercher son père : c'est d'abord une imitation de la scène d'*Hyppolite* avec *Theramene* ; & puis cette scène est beaucoup trop longue : on y remarque même une sorte d'élégance & d'afféterie beaucoup trop Françoise. *Dejanire* reste avec sa confidente ; puis *Illus* revient, & est bientôt suivi de *Philoctete*, qui annonce son maître, & le sacrifice qu'il veut faire au pied du Mont-Œta. *Philoctete* joue en général dans cette pièce, un personnage peu intéressant. Au surplus, c'est un reproche qu'on peut faire à tous les rôles, sans excepter celui d'*Hercule*. *Iole* ouvre le second Acte ; c'est une captive qu'*Her-*

cule a amenée avec lui : il l'aime, & elle aime *Illus*. Confidences, plaintes, lamentations, jalousie de *Dejanire*, tout cela remplit presque le second Acte, & est, je suis fâché de le dire, froid & languissant. *Hercule* paroît à la fin du second acte, & ranime un peu la scène; mais le coup une fois porté, rien ne peut ranimer le public froid & glacé. N'attendez point de moi, Monsieur, une analyse détaillée des trois derniers Actes. *Hercule* déclare à son fils qu'il aime *Iole*, & qu'il va la lui faire épouser; il prie son fils d'accepter ce présent, & d'épouser *Iole* pour l'amour de lui. *Illus*, noble & franc, lui avoue qu'il obéit sans répugnance; qu'il aime *Iole*, & qu'il en est aimé : la jalousie d'*Hercule* se reveille, & il sort sans s'expliquer davantage. Cette scène est fort belle, mais j'ai vu à regret qu'*Hercule* appuyoit trop sur la magnanimité de son sacrifice; sa sortie même est un peu celle d'un Capitan. La véritable grandeur est plus simple. Encore un mot sur cette scène : à la ruse près, c'est la scène de *Mithridate* & de *Scipharès*.

Mais voici des imitations bien plus marquées. La jalousie de *Dejanire*, l'écharpe qu'elle donne à *Iole* pour *Hercule*, l'empoisonnement d'*Hercule*, ses douleurs, tout cela se voit dans *Médée*; la seule différence entre les deux Tragédies, c'est que *Médée* connoît la vertu de sa robe, & que *Dejanire* ne croit à son écharpe, présent fatal du Centaure *Nessus*, d'autre pouvoir que celui de ramener un infidèle. Mais un motif différent ne change pas les situations. Et puis quelle nécessité de remettre sur la scène des traits affreux, qui révoltent sans intéresser. Au cinquième Acte, la décoration change, & représente le Mont-Œta, un bûcher: *Hercule* est au pied de la montagne, étendu, abattu, assoupi. Ses douleurs se sont un peu calmées. Ici, Monsieur, choisissez: c'est *Philoctete* ou le Roi *Léar*. Mais *Philoctete* est plus beau, plus tragique que son maître; & le Roi *Léar* avec ses extravagances, parle au cœur. A son réveil, *Hercule* dit les plus belles choses du monde; mais je dirai d'*Hercule* ce que j'ai dit de

Bayard : ces hommes-là n'étoient point de beaux parleurs : ils se battoient ; voilà tout. Je ne sçais pourquoi, même les beaux vers qu'il débite n'ont point fait d'effet. Le monologue d'*Hercule* est trop long ; point d'action, toujours des paroles : pour la troisième fois les Prêtres, les Soldats & le Peuple se rassemblent ; car la scène est presque toujours pleine. *Hercule* monte au bûcher, toujours un peu en *Matamore*. Il y a pourtant quelque chose de sublime dans son intrépide dévouement : & le public est demeuré froid. Peut-être *Hercule* est-il trop grand, trop au-dessus de nous : il nous faut des Héros plus imparfaits. *Hercule* est enlevé dans un nuage ; & cette ascension est fort belle. C'est je crois alors pour la premiere fois, que l'on a applaudi unanimement ; mais il est un peu trop tard ; & ce coup de théâtre une fois exécuté, le public est retombé dans sa froideur, & j'ai entendu que tout le monde disoit autour de moi ; ce n'est pas là une bonne pièce. *Hercule* n'intéresse point, il n'excite même pas toujours

l'admiration : *Ilus* est un foible fils d'un tel père. *Dejanire* est une copie de *Medée* : *Iole* est presque nulle ; c'est un autre *Creuse*. D'après le rôle que *Philoctete* joue en tout ceci, on ne se douteroit jamais que c'est le même qui nous intéresse si fort dans la Tragédie de *Sophocle*, traduite par M. de la *Harpe* : enfin, M. *Larive* s'est bien trompé, en préférant le rôle d'*Hercule* à celui d'*Achille* dans *Briseis* : sa peau de lyon est superbe, son costume est imposant. On dit qu'il aimoit ce rôle, qu'il l'a étudié pendant trois mois : on ne peut que lui sçavoir gré de son zèle ; mais en dérobant quelques-uns de ces instans au rôle d'*Achille*, il eût rendu justice à un Auteur respectable & intéressant, & il eût mieux servi le public.

Je suis, &c.

Bayard : ce[illegible]
point d[illegible]
toient
quoi
n'o
d[illegible]
i

LETTRE IX.

Galerie universelle des Hommes qui se sont distingués dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours, des Savans, Ministres & hommes d'Etat les plus célebres, ornée de leurs Portraits; dédiée à LL. AA. SS. Messeigneurs le Duc de Chartres, le Duc de Montpensier & le Comte de Beaujolois : présentée au Roi, avec cette Epigraphe :

C'est en les comparant qu'on peut mieux les connoître.

A Paris, chez l'Auteur, *au Bureau de la Galerie universelle, maison de M. de Bourville, rue du Petit-Lyon St. Sauveur, au Bureau de la Loterie ;* Bailly, *Libraire, rue St. Honoré, près la Barrière des Sergens ;* & Laporte, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers. 1787, avec approbation & privilége du Roi.*

VOICI, Monsieur, une nouvelle Galerie ouverte aux Amateurs. Vous y trouverez à la vérité, peu de portraits nouveaux ; mais ils seront rangés d'une autre manière. C'est à-peu-près

la seule nouveauté dont on se pique à présent. Et, en effet, la liste de nos grands hommes, de nos beaux esprits, est susceptible de tant de combinaisons ! c'est un beau champ pour nos Historiens. Qu'avec cela, l'on imagine un titre piquant ou pompeux, on est sûr du succès; n'y eût il que la nouveauté des estampes, ce seroit un titre suffisant pour piquer la curiosité. Nos Historiens d'autrefois, n'avoient pas songé à cela. Il n'avoient pas toujours un graveur à leurs ordres. Ils racontoient, & voilà tout. Maintenant l'Historien & le Déssinateur marchent de compagnie, & se réuniſſent pour doubler nos plaisirs. Un Pape en habit Pontificaux, un Sçavant en bonnet doctoral, un grand Général Polonois décoré du bâton d'or, un penseur une tête de mort à la main, tout cela a quelque chose d'intéressant, de curieux. Et puis ce rapprochement bizarre peut-être, de personnages étonnés de se trouver à côté l'un de l'autre: *Léon X*, *Pierre-le Grand*, *Erasme*, *François I*, *Young*, le Comte *de Rewuski* ! Cette première livraison

lecture n'eſt point du tout fatigante. Elle l'eſt d'autant moins, que la narration eſt très-agréable, le ſtyle piquant, quelquefois un peu trop pompeux & figuré, mais toujours rapide & intéreſſant. Ces hiſtoires ont ſur-tout le mérite de l'impartialité, mérite plus rare que jamais. Tout en admirant *Leon X*, on avoue ſes fautes; & à travers le Pontife, & le Protecteur des Lettres, on nous montre l'homme. Sa vie eſt précédée d'un *Diſcours préliminaire* ſur l'influence des Lettres ſur les hommes en ſociété: diſcours où reſpire l'enthouſiaſme & la vaine Philoſophie. C'eſt avec le même feu & la même égalité qu'on nous donne dans le premier cahier, un tableau précis, mais fidèle, de la littérature françoiſe. En un mot, Monſieur, cette *Galerie* ſera très-piquante: & digne des jeunes Princes à qui elle eſt dédiée, & de ſon Auteur. M. le Comte *de la Platiere* joindra à la variété des matières & à l'intérêt du ſtyle, le charme des portraits & la beauté des caractères. Ce que cette entrepriſe paroît avoir de bizarre, ne

doit pas s'imputer à l'Editeur; la faute en eſt à nous, Lecteurs légers, frivoles, qu'il faut amuſer avec des images comme des enfans. Ne pouvant pas nous corriger, on eſt obligé de ſe plier à nos foibles; & puiſque les lectures ſérieuſes, les hiſtoires ſuivies nous fatiguent, il faut bien, pour nous faire lire malgré nous, mettre l'Hiſtoire en pièces, & faire d'un *in-folio*, pluſieurs brochures.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

La Guide des Supérieures, ou Avis à une Supérieure, sur les moyens de se conduire & de bien conduire les autres; par une Religieuse.... *vol.* in-8°. : *prix* 3 *liv. broché; & se vend à Paris, chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins.*

CET ouvrage, Monsieur, qui n'a rien d'imposant par le titre, mérite cependant l'attention du public par le ton de sagesse & de piété douce & éclairée qui y règne. Quoique l'Auteur ne semble se proposer que le bonheur & la sanctification de tant de personnes faites pour nous intéresser, puisqu'elles nous édifient par leurs vertus, & que presque toutes se dévouent à l'éducation de la jeunesse de leur sexe; les hommes mêmes, & sur-tout ceux qui sont chargés de conduire les autres, comme les Directeurs & Instituteurs,

y trouveront d'excellentes leçons & des moyens admirablement appropriés à ce qu'ils doivent faire pour se rendre vraiment utiles. Quelles connoissances du cœur humain, & avec quelle douceur de sentiment & quelle force de raison on fait agir & parler ceux qui sont chargés de maintenir cette subordination si nécessaire à la paix & par conséquent au bonheur de toute la société & de tous les individus qui la composent. Nous avons lu peu d'ouvrages aussi solides, aussi intéressans, & par le fond des choses & par la manière simple, claire & insinuante dont elles sont présentées. Nous allons entrer dans quelques détails : l'Auteur veut d'abord que la Supérieure se forme une grande idée de sa place, non pour s'en prévaloir, mais pour en remplir plus dignement les devoirs : » Vous » éprouverez alors, dit-elle, presque » continuellement en vous même la » sainte inquiétude qui prévient les » négligences, un courage ferme » contre les difficultés, une vive ar» deur pour opérer de grandes choses, » beaucoup d'attention à ne pas négli»

» ger les petites, un zèle qui embraſſe » tous les moyens, qui s'étend à » toutes les perſonnes, & qui ne ſe » laſſe jamais.

Elle demande enſuite le bon exemple, comme le plus ſûr moyen de porter efficacement au bien; une grande pureté d'intention, & qu'on cherche en tout Dieu qui nous a confié ces ames pour les former & les rendre dignes de lui; du zèle, & qu'il y a de choſes ſages & raiſonnables ſur ce zèle, ſur la douceur, la patience, la charité qui doivent l'accompagner; le ſoin de ſe faire aimer: « C'eſt, dit » l'Auteur, l'affection bien connue » des ſupérieurs pour leurs inférieurs, » & celle des inférieurs pour leurs » ſupérieurs, qui ſont l'ame de tout » bon gouvernement. Voici comme » s'explique à ce ſujet, l'Auteur des » conſeils de la ſageſſe; & ce paſſage » eſt ſi beau, que je ne puis m'empêcher » de l'inſérer ici. Se faire aimer, dit » cet Auteur, voilà le grand & divin » ſecret de l'économie dans les mai- » ſons, de la politique ſur les trones, » de la hiérarchie dans le ſanctuaire.

» En quelque gouvernement que ce » ſoit, ſi vous voulez qu'il ſoit heureux, » ſoyez aimable. Ne tâchez point de » vous former une méthode plus » ſpirituelle & moins connue. Dieu, » tout Dieu qu'il eſt, n'en ſuit point » d'autre dans l'empire de ſon éter- » nité. » Mais développons cette belle penſée par des leçons de pratique & des réflexions d'expérience. 1°. « Pour » être aimable aux autres & en être » aimé, il faut les aimer ſoi-même; car » l'amour ne peut s'acquérir, comme il » ne peut ſe payer que par l'amour..... » Cet amour cependant, prenez-y » garde, doit être ſans foibleſſe, ſans » baſſeſſe, ſans petiteſſe & ſans cette » familiarité incivile qui, tôt ou tard, » engendre le mépris..... Vivez en » ſainte joie parmi vos enfans, diſoit » *St. François de Sales à Ste. Françoiſe* » *de Chantal*; montrez-leur une poi- » trine ſpirituelle, de bonnes vues & » de gracieux abords, afin qu'elles y » accourent en gaieté. Je ne dis pas » que vous ſoyez flateuſe, cajoleuſe, » rieuſe, mais douce, ſuave, aimable, » affable.

2°. « Vous ne devez faire acception » d'aucune, mais agir également bien » à l'égard de toutes, selon l'état & » le besoin de chacune.... Evitez donc les prédilections, les préventions..... » 3°. Il faut que vous gagniez leur » confiance. Si vous savez la mériter » & l'attirer, vous aurez la consolation » d'être ordinairement assurée que vos » ordres seront reçus & bien suivis, » parce que les autres se persuaderont » facilement qu'ils auront été sagement donnés, & quelquefois les » regarderont comme autant de preuves de votre affection pour elles.

4°. Ne souffrez jamais qu'on parle mal de personne en votre présence, & prenez autant que vous pourrez, le parti des absentes.

5°. Ne marquez jamais à personne de l'indifférence & du mépris, qu'il ne vous échappe point d'expressions qui marquent l'un ou l'autre.

L'Auteur passe ensuite à la prudence & au secret. » La conduite des » autres exige de la part d'une Supérieure, une grande attention aux » divers caractères, aux diverses incli-

» nations, aux différens dégrés de » vertus ou de foiblesses de chacune, » afin d'y proportionner sa manière » d'agir à leur égard.

Les fautes, dit-elle ailleurs, toutes secrettes qu'elles sont, doivent » être » ordinairement reprises, mais ménagez l'amour-propre de la coupable » pour vous ménager à vous-même » la facilité de corriger sans blesser, & la » satisfaction de le faire avec succès. »

On ajoute sur le secret & contre l'espionage qui n'est jamais bon à rien, puisqu'il avilit toujours celles qui le pratiquent, les avis les plus sages & les plus raisonnables, les plus charitables. L'article de l'instruction, du soin qu'il faut se donner pour la rendre claire & persuasive, est un des plus importans & des mieux traités. On y entre dans tous les détails, & l'on fait bien de ne négliger rien sur un objet aussi essentiel. Un fond de paresse & beaucoup d'amour propre s'opposent au soin de s'instruire sur tout ce qui n'est pas sensible & extérieur. La moralité cependant, & par conséquent la bonté de nos œuvres viennent plus

de l'intérieur & de la perfection des motifs que de cette reſerve, de cette ſurface que nous ſommes ſi jaloux de bien compoſer. Rien de ce qui conduit à la vertu, de ce qui la rend ſolide & aimable n'eſt omis dans cet excellent ouvrage; & quoiqu'il ſoit court, tout s'y trouve expoſé ſans confuſion & avec une étendue ſuffiſante pour tous les bons eſprits. Nous ne ſçaurions donc trop exhorter à le lire & les perſonnes pour qui il a été plus particulièrement compoſé & ceux même qui veulent mettre dans leur conduite & dans celles qu'ils ſont chargées de diriger, de l'exactitude, de la ſuite, de la prudence & de la vraie & ſolide piété.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Roland furieux, Poëme héroïque de l'Arioſte, nouvelle Traduction; par MM. Pankouke & Framery, *10 vol. A Paris, chez* Plaſſan, *Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

BOILEAU, l'ami du bon ſens & le Poëte de la raiſon, diſoit dans ſon *Art poëtique*:

Il faut même en chanſons du bon ſens & de l'art.

à plus forte raiſon en faut-il dans un *Poëme héroïque*, le plus noble & le plus difficile de tous les genres de

Poëſie. Voici cependant un Poëte *heroïque* qui a ſçu ſe paſſer de *l'art* & du *bon ſens*, & qui cependant s'eſt acquis dans ſa patrie une ſi prodigieuſe réputation qu'on ne parle jamais de lui ſans ajouter à ſon nom l'épithète de *divin*; on lui donne même la préférence ſur un autre Poëte du même pays qui a ſçu réunir à toutes les richeſſes d'une imagination vive & brillante, la ſageſſe du plan & l'exacte obſervation des règles de l'art. Dans quel pays direz-vous, porte-t on de pareils jugemens? eſt-ce chez les *Topinamboux*? non; c'eſt dans la patrie des *Virgile* & des *Horace*, c'eſt en Italie; & c'eſt au temps même de la renaiſſance des lettres, lorſque les grands modèles de l'antiquité juſqu'alors inconnus, ou dédaignés, commençoient à fixer tous les regards, que ce chef-d'œuvre de folie, & cette débauche du génie poëtique s'attirèrent une ſi grande attention. Cependant tout ce qu'il y avoit alors de perſonnages graves & ſenſés en Italie, furent de l'avis du Cardinal *Hypolyte d'Eſt*, qui après

avoir lu le *Roland furieux*, dit à l'Auteur : *Meſſire Louis, où diable avez-vous pris toutes ces extravagances.*

Dans le ſiècle du goût & de la raiſon en France, dans les beaux jours de *Louis XIV*, on laiſſa l'Italie s'engouer des contes de vieille de *Meſſer Lodovico*, on aima ſes graces & ſon enjouement, ſans admirer ſon prétendu Poëme : *Boileau* préféroit ſes contes amuſans à la froide gravité de certains Poëtes empeſés :

J'aime mieux Arioſte & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur croiroient ſe faire affront,
Si les graces jamais leur déridoient le front ;

On voit que *Boileau* regardoit *l'Arioſte* à-peu près comme un fou, mais comme un fou très-gai & très-agréable ; il étoit bien éloigné d'en faire un homme divin. *Voltaire* lui-même, lorſ-

qu'il publia ſon *Eſſai ſur le Poëme épique*, n'oſa pas donner à l'*Arioſte* une place parmi les grands maîtres de l'*Épopée*; il n'eut pas le front d'aſſocier à l'*Iliade*, à *l'Eneïde*, à la *Jéruſalem délivrée*, un amas de folies & d'impertinences harmonieuſes: *Voltaire* alors reſpectoit les loix de la raiſon & du goût, parce que le public les reſpectoit encore, & que ce grand Philoſophe a toujours eu un ſoin extrême d'étudier & de flatter l'opinion publique. Mais dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il a vu que la tête tournoit abſolument à la Nation, il s'eſt répandu en éloges faſtueux de l'*Arioſte*, & il a pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à mettre au-deſſus d'*Homere* & de *Virgile*, un homme qu'autrefois il n'avoit pas jugé digne de tenir un rang parmi les Poëtes épiques.

Aujourd'hui que les ſublimes clartés de la Philoſophie ont achevé de bannir des eſprits toute eſpèce de raiſon & de jugement, & qu'on n'exige pas même de bon ſens dans les Traités de Morale; l'*Arioſte* eſt devenu en France un homme tout auſſi *divin*

qu'en Italie. On adore ſes caprices les plus biſarres & les plus ridicules ; on eſt à genoux devant ſes fictions les plus abſurdes & les plus extravagantes ; & des contes qui ne le cèdent point à ceux de *Peau d'ane*, cauſent des raviſſemens & des extaſes à nos graves littérateurs. Le bon *La Fontaine* l'avouoit ingénuement :

Si Peau d'ane m'étoit conté, ...
J'y prendrois un plaiſir extrême.

Les hommes ſont toujours des enfans, qu'on amuſe avec des contes ; & ceux de l'*Arioſte* ſont très-amuſans ; mais il y a bien loin du plaiſir que nous fait un conte, à l'admiration pour l'Auteur. Si l'on accorde au génie brute & groſſier, la même gloire qu'au génie poli & cultivé ; ſi le talent de débiter des ſottiſes avec grace, l'emporte ſur les nobles inventions d'une imagination ſage & reglée, il faut donc anéantir tous les principes de goût fondés ſur la nature & le bon ſens ; il n'y a plus ni art ni littérature ; & la Poëſie, autrefois deſtinée à relever les attraits de la raiſon &

de la vérité, ne ſervira plus que de maſque aux traits hideux de la folie & du menſonge.

Il faut ſans doute laiſſer un libre eſſor au génie des Poëtes; mais cette liberté ne doit pas aller juſqu'à leur permettre de choquer ouvertement la nature & le bon ſens.

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas
Scimus & hanc veniam petimuſque damuſque vicißim;
Sed non ut placidis coeant immitia non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Or c'eſt cet aſſemblage biſarre des idées les plus diſparates; c'eſt cette incohérence, cette confuſion, ce déſordre qui, dans le Poëme de l'*Arioſte*, révolte un lecteur ſenſé. Il ſemble que le Poëte ait pris plaiſir à réaliſer le monſtre dont *Horace* fait la deſcription au commencement de l'Art poëtique: on diroit que ſon génie inſulte à toutes les règles, s'indigne de toute

eſpèce de contrainte ; & c'eſt de tous les Ecrivains, celui qui a le mieux montré ce que peut la nature ſans le ſecours de l'art.

Le principe fondamental de toute eſpèce d'ouvrage d'eſprit, eſt cette union des différentes parties qui forment un ſeul tout : l'*Arioſte* n'a ni plan, ni deſſin, ni ſujet : je *chante*, dit-il, *les dames*, *les paladins*, *les combats*, *les amours*, *la galanterie*, *&c.* Son Poëme eſt la ſuite d'un autre, & peu lui importe que ſon lecteur connoiſſe ou non, les fables de *Pulci* & de *Boyardo*; il les ſuppoſe connues : c'eſt un tiſſu d'aventures qui n'ont point de liaiſon entr'elles; & l'Auteur a une ſi grande averſion pour l'ordre & pour l'unité, qu'il ne ſe donne pas même la peine de raconter une hiſtoire de ſuite, il l'interrompt au plus bel endroit comme pour ſe jouer de la curioſité du lecteur ; il en commence une autre qu'il n'achève point encore ; delà il ſaute à une troiſième, & vous promène impitoyablement dans ce tortueux labyrinthe, ſans s'embarraſſer ſi on aura la patience de le ſuivre. On conçoit que les tran-

ſitions ne lui coutent rien : *la continuation de cette aventure*, dit-il, *ſe trouvera dans la ſuite*; ou bien : *attendez un moment, je vous prie, car l'amour que je ſens pour le brave Roger, vient de m'en rappeller ſoudain le ſouvenir.*

La vraiſemblance eſt un des grands préceptes de l'art; c'eſt le mérite eſſentiel de toute fiction poëtique; c'eſt ce qui diſtingue l'œuvre du Poëte des contes abſurdes des Romanciers. Il eſt vrai que le merveilleux eſt la baſe de l'*Epopée*, & que le merveilleux ſuppoſe toujours des incidens extraordinaires qui s'élèvent au-deſſus des loix de la nature : mais ce merveilleux même peut & doit s'accorder avec la vraiſemblance : dès qu'on admet des divinités & des êtres d'un ordre ſupérieur à l'humanité, les effets de leur puiſſance deviennent en quelque ſorte, vraiſemblables. Le merveilleux de la féerie peut donc entrer dans un Poëme épique, ſans que le Poëte puiſſe être accuſé d'abſurdité; mais ce merveilleux même a ſes bornes : d'ailleurs, l'*Arioſte* ne ſe borne point là : il y a dans ſon Poëme, une foule de

fictions extravagantes & monſtrueuſes, qui n'ont point de rapport à la féerie.

Encore ſi ces fables avoient un but moral; ſi elles cachoient, ſous le voile de l'allégorie, des vérités utiles & importantes; car les plus agréables fictions perdent beaucoup de leur prix, quand elles ne renferment aucune leçon: c'eſt cette utilité morale qui annoblit les contes d'*Homere* dans *l'Odiſſée: Circé, les Syrenes, le Ciclope Polypheme*, &c. cachent ſous une écorce groſſière, la plus ſublime Philoſophie. Pour l'*Arioſte*, il s'embarraſſe fort peu d'inſtruire: la plûpart des aventures de ſon Poëme ſemblent n'avoir été imaginées que pour amuſer des enfans: il y en a quelques-unes, en très-petit nombre, dont il réſulte quelque inſtruction & ce ſont les plus vraiſemblables & les plus naturelles.

Si on ne conſidère l'*Arioſte* que du côté de l'invention, il faut le reléguer dans la claſſe des plus mépriſables Romanciers: ce qui fait ſa gloire, ce qui lui donne un rang parmi les Poëtes, c'eſt le charme de ſon ſtyle élégant, précis, naturel, varié; c'eſt

le talent singulier de peindre des couleurs les plus vraies tous les objets dont il parle; c'est l'aisance & la grace avec laquelle il sçait prendre tous les tons, depuis le sublime jusqu'au familier: & en cela il a quelque rapport avec notre inimitable *la Fontaine*; mais *la Fontaine* eut l'avantage d'écrire dans un siècle plus poli & plus éclairé: il badine avec plus de délicatesse & de goût, il sçait mieux proportionner son style aux sujets qu'il traite. L'*Arioste* est souvent plus trivial que familier; il mêle indiscrètement le comique avec le sérieux; il donne dans la farce; il se permet beaucoup de jeux de mots, de quolibets, de pointes & d'allusions froides.

Il faut sans doute attribuer à un enthousiasme aveugle pour la Poësie, les éloges qu'ont donnés à ce Recuil de contes bouffons, deux Papes très-célèbres, *Clément VII* & *Leon X*. Si l'on en croit même *David Blondel* & *Bayle*, *Léon X* publia une Bulle en faveur de l'*Arioste*, où il menaçoit d'excommunier tous ceux qui blâme-

roient cet Ouvrage, ou qui en empêcheroient le débit.

Ce qui n'eſt peut-être pas moins ſingulier, c'eſt de trouver à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'*Arioſte*, un Mathématicien & un Géomètre tel que *Galilée* : on rapporte qu'un Géomètre, après avoir lu l'*Iphigénie* de *Racine*, dit froidement : qu'eſt-ce que cela prouve ! Sans doute que *Galilée* a trouvé que les facéties & les contes bleus du *Roland* furieux prouvoient beaucoup ; il donne hautement la préférence aux biſarreries & aux caprices de l'*Arioſte*, ſur les beautés nobles & régulières du *Taſſe* : que répondre à ce Géomètre ? il ſuffit de le renvoyer à ſa règle & à ſon compas.

Un homme bien plus capable que *Galilée* de juger & d'apprécier l'*Arioſte*, c'étoit *Michel Cervantes*, Auteur de *Dom Quichotte* ; on peut voir ce qu'il en dit au chapitre VI du Ier livre de ſon immortel Roman. Naturellement *Cervantes* a dû être un peu ſcandaliſé que l'*Arioſte* ſe fût donné la peine de rimer toutes les ſottiſes, toutes les

impertinences dont les livres de Chevalerie étoient pleins, & dont il s'étoit moqué avec tant d'esprit & de grace : aussi ne trouve-t-il rien de divin dans le *Roland furieux* ; & voici comme il en parle.

« Pour cet *Arioste*, si je le rencontre, & qu'il parle une autre » langue que la sienne, qu'il ne s'attende pas que je lui pardonne. » Véritablement je le respecte en sa » langue & j'aurai toujours beaucoup » de considération pour lui. Je l'ai » en Italien, dit le Barbier, mais je ne » l'entends point. *Tant mieux pour* » *vous. Consolez-vous*, reprit le Curé, » *vous n'y perdez pas grand chose, &* » *nous serions très-obligés à son Tra-* » *ducteur, s'il s'étoit épargné la peine* » *de l'apporter en Espagne & de le* » *mettre en notre langue* : outre qu'à » dire le vrai il lui a bien ôté de son » prix, & *c'est ce qui arrivera de tous* » *les livres de vers que l'on traduira, à* » *qui jamais on ne peut conserver leurs* » *premières graces & le caractère naturel,* » *quelque soin & quelqu'habileté qu'on y* » *porte*.

Il ſemble qu'un jugement de cette nature de la part d'un homme de génie tel que *Cervantes*, étoit fait pour détourner de leur entrepriſe, MM. *Pankouke* & *Framery* : mais les difficultés même n'ont fait qu'enflammer leur courage, & le ſuccès a répondu à leurs eſpérances ; ils ont donné au public la meilleure traduction de l'*Arioſte* que nous ayons en françois, & celle qui approche le plus des graces de l'original. Les cinq premiers volumes & le diſcours ſur la traduction, ſont de M. *Pankouke*, qui, par un accord aſſez rare, réunit les talens d'un littérateur & d'un bon Ecrivain, aux vues les plus ſûres & les plus étendues ſur le commerce de la Librairie ; les cinq derniers volumes ſont de M. *Framery*, connu par ſon goût pour les Arts, & particulièrement pour la Muſique.

Il y a d'excellens principes dans le diſcours de M. *Pankouke*, ſur l'art de traduire : je ſuis abſolument de ſon avis ſur la néceſſité d'être littéral autant que l'élégance le permet, ſi l'on veut faire une bonne traduction : cette

opinion même n'eſt la ſienne que parce qu'il a jugé à propos de l'adopter & de la conſigner dans ſon diſcours. Je conviens avec lui que ſi le précepte n'eſt pas neuf, les traducteurs l'ont tellement négligé, qu'on ne ſçauroit trop le répéter & l'inculquer. La manie d'habiller à la Françoiſe, les Grecs, les Romains d'autrefois, les Eſpagnols, les Italiens, & ſur-tout les Anglois d'aujourd'hui, me paroît ridicule, & très-déſagréable pour les gens de lettres, qui ſur-tout ſont curieux de connoître les mœurs des étrangers. Ils ſçavent très-mauvais gré à l'Abbé *Prevoſt*, d'avoir mutilé *Richardſon*, pour l'accommoder au goût des femmes de Paris; mais l'Abbé *Prevoſt*, ainſi que la plûpart des traducteurs, veulent ſur toutes choſes, procurer du débit à leurs traductions. Ils ſçavent que ce ne ſont pas les gens de lettres qui achètent les traductions, & que les gens du monde qui n'aiment & ne connoiſſent que les Mœurs Françoiſes, ſont aſſez peu Philoſophes pour vouloir les trouver par-tout.

J'aurois désiré que M. *Pankouke* insistât davantage sur la prodigieuse différence qu'il y a pour la difficulté entre la traduction des anciens & celle des modernes : un Espagnol, un Italien, un Anglois, un Allemand a un tour d'esprit qui s'éloigne peu de celui d'un François. Ce sont toujours à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes idées sur la Religion & le Gouvernement : mais les Grecs & les Romains sont pour nous des hommes d'un autre monde. Ce ne sont ni les mêmes habits, ni les mêmes meubles, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes exercices ; Religion, Gouvernement, manière de faire la guerre, intérieur de la maison, arts, métiers, spectacles, préjugés, tout est changé du blanc au noir. Et comment veut-on qu'un Poëte Grec ou Romain, qui nous présente sans cesse des objets inconnus pour nous, des idées qui ne sont point les nôtres, des évènemens qui ne nous touchent point, puisse nous intéresser & nous plaire dans une autre langue que la sienne ?

Il n'y a point d'homme du monde qui ne baille à la lecture de *Ciceron*, de *Demoſthene*, & ſur-tout d'*Homere*, même dans la meilleure traduction, s'il ne s'eſt dépouillé de tous les préjugés d'un François : opération plus difficile qu'on ne penſe, même pour un Philoſophe, même pour un homme de lettres, puiſque *Voltaire* lui-même n'en a pas été capable ; & qu'avec beaucoup de goût & de ſagacité, il a toujours jugé les Grecs en véritable ignorant, parce qu'il rapportoit tout aux Mœurs Françoiſes. Il n'y a donc que ceux qui ſe ſont naturaliſés Grecs & Romains par une longue étude de l'antiquité, qui puiſſent goûter & juger les traductions des Anciens ; & ceux là préciſément en font peu de cas, parce qu'ils entendent les originaux : il ne faut pas qu'on s'imagine pouvoir jamais ſe familiariſer avec les Mœurs des Grecs ou des Romains, ſans acquérir la connoiſſance de leur langue.

Pour avoir une traduction parfaite de *Virgile* & d'*Horace*, qui rendît

les originaux inutiles, il faudroit que des Ecrivains François, nés avec autant de génie que *Virgile* & *Horace*, vouluſſent bien entreprendre ce travail : encore la différence des Mœurs empêcheroit-elle toujours que la copie ne fût auſſi parfaite que l'original.

Si les traductions, dit M. *Pankouke*, *acquéroient la perfection dont elles ſont ſuſceptibles, on pourroit alors ſe paſſer des originaux. Il ſeroit très-inutile de traduire dans une langue morte, un Auteur qui ſeroit parfaitement rendu dans la ſienne* : ſi M. *Pankouke* n'avoit pas prouvé d'ailleurs, qu'il connoît & entend les anciens, de pareilles opinions pourroient faire ſoupçonner qu'il n'en ſent pas les beautés : comment peut-on ſe flatter que les traductions de *Virgile* & d'*Horace*, de *Salluſte*, de *Tite-Live*, de *Tacite*, puiſſent jamais acquérir une aſſez grande perfection pour qu'on puiſſe ſe paſſer des originaux. Les raiſonnemens que M. *Pankouke* entaſſe pour établir cette poſſibilité, paroiſſent de purs ſophiſmes.

Peut-être la langue françoiſe per-

sectionnée par nos grands maîtres est-elle en état de rendre heureusement tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus beau ? Mais pourquoi parmi nos grands Ecrivains, n'avons-nous pas un *Virgile* ? Et si par le plus heureux des hazards il nous en naissoit un, son génie même lui permettroit-il de s'attacher à la traduction du *Virgile* latin ? N'aimeroit-il pas mieux nous donner un Poëme épique qui nous manque, que de traduire un Poëme étranger, qui ne peut être intéressant pour nous. Quoiqu'au jugement de M. *Pankouke*, nous ayons *des chef-d'œuvres en tous genres*, nous n'avons pas encore un Historien; & s'il arrivoit qu'il s'élevât parmi nous un *Salluste* ou un *Tacite*, certainement son génie ne dérogeroit pas jusqu'à faire des copies de *Catilina*, de *Jugurtha*, de *Tibere* ou de *Néron*, il aimeroit mieux nous tracer des portraits originaux des *Valois* & des *Guise*.

M. *Pankouke* demande si *les pensées, les affections des peuples modernes perfectionnés, sont différentes de celles des grands hommes de l'antiquité*. Je réponds

que les grands hommes de l'antiquité ne reſſemblent pas plus aux modernes que les Chinois ou les Indiens ne reſſemblent aux François. Suppoſez que les Athéniens exiſtent encore aujourd'hui avec les mœurs & les préjugés qu'ils avoient du temps d'*Euripide*; qu'on traduiſe littéralement en grec la plus intéreſſante pièce de notre Théâtre, *Zaïre* ſi vous voulez, & qu'on la joue ſur le théâtre d'*Athènes*, elle ſera trouvée univerſellement ridicule, parce qu'elle ſera jugée, non par des femmes, mais par des hommes qui n'ont aucune idée de l'eſpèce de paſſion & de caractère qu'on y repréſente.

Cet *Oroſmane* qui donne à ſa maîtreſſe une liberté contraire à tous les uſages du pays, & qui lui ménage des tête à tête avec de jeunes étrangers, & qui cependant eſt jaloux à la rage; cet *Oroſmane* qui commence par tuer ſa maîtreſſe ſans s'informer du myſtère de la lettre qu'il a ſurpriſe, contre l'ordinaire des amans qui ſe plaiſent à confondre une infidelle qu'ils aiment encore. Les fureurs, les agitations, les larmes, le déſeſpoir de cet

illuſtre *Soudan* pour une petite fille ſon eſclave, & dont il peut jouir quand il voudra : & cette *Zaïre* ſi indifférente pour la religion, & qui ſacrifie cependant à une religion qu'elle ne connoît pas, l'amant qu'elle adore, tout cela eût paru aux Athéniens, abſurde, puéril, miſérable, extravagant, indigne de l'attention d'un peuple courageux & ſenſé, & propre tout-au-plus à divertir les eunuques & les femmes du Roi de Perſe. Et quand *Sophocle* ou *Euripide* auroient voulu ſe donner la peine de traduire eux-mêmes en grec, une pareille pièce avec toute l'élégance & la fidélité poſſibles, ils ne l'auroient pas rendue plus intéreſſante pour le peuple d'Athènes.

Si *Racine*, au lieu de faire une *Iphigénie* pour le Théâtre de Paris, eut traduit celle d'*Euripide*, auſſi bien qu'il le pouvoit faire, il n'eût fait qu'expoſer *Euripide* au mépris de toutes les précieuſes de la Cour de *Louis XIV*; elles ſe ſeroient bien moquées de la pudeur ſcrupuleuſe d'*Achille*, qui redoute un tête-

à-tête avec *Clitemneſtre* ; qui ſe retire comme un autre *Joſeph*, quand *Clitemneſtre* s'avance en lui tendant la main ; & qui craint d'offenſer *Agamemnon*, *en touchant ce qu'il ne doit pas toucher*, (cela eſt littéral) ; ſurtout elles auroient eu horreur de la groſſièreté du même *Achille*, qui s'embarraſſe fort peu d'*Iphigénie*, qui n'eſt ſenſible qu'à l'affront que lui a fait *Agamemnon* ; qui dit crûment que *ce n'eſt pas un mariage manqué qui excite ſa colère, puiſqu'il y a dix mille filles qui ſoupirent pour lui ; qu'au reſte, s'il eut épouſé Iphigénie, & que la Grèce eut eu beſoin de ſon ſang, il l'auroit ſacrifiée en bon citoyen.* Il eſt vrai que c'eſt là le langage que doit tenir un guerrier féroce, uniquement amoureux de la gloire & des combats, faiſant très-peu de cas des femmes, qui à chaque priſe de Ville, en a plus qu'il n'en veut pour ſa part du butin, & qui eſt accoutumé à faire laver ſa vaiſſelle par des Princeſſes : cela eſt dans la nature & dans la vérité. Mais comment offrir à un peuple auſſi galant & auſſi romaneſque que les François, les

mœurs des Arabes du désert ; & de pareilles idées, quand elles seroient revêtues du style de *Racine*, en seroient-elles moins choquantes pour la bonne compagnie ?

La possibilité de faire des traductions des anciens, aussi parfaites que les originaux, est donc une pure chimère. On peut cependant traduire avec fruit les Historiens & les Philosophes de l'antiquité, parce qu'on y retrouve du moins les faits & les idées, qui, indépendamment du style ont leur mérite, & parce que la différence des mœurs se fait moins sentir dans ces sortes d'ouvrages. Mais il faut laisser dans leur langue naturelle les Poëtes & les Orateurs de la Grèce & de Rome, qui ne peuvent jamais être intéressans que pour les gens de lettres & les hommes instruits. Ce sont les traductions indiscrettes des Ecrivains de cette espèce qui ont donné lieu à la ridicule querelle des anciens & des modernes & à tant de blasphêmes & d'hérésies littéraires. Les jeunes gens & ceux qui veulent apprendre le grec & le latin, n'ont besoin que de versions interli-

naires : des traductions ſont plus nuiſibles qu'utiles à leurs progrès, parce qu'elles favoriſent la pareſſe & perſuadent aux commençans qu'ils entendent ce qu'ils n'entendent pas réellement. Prétendre que nous pouvons avoir des traductions aſſez parfaites des Auteurs grecs ou latins, pour nous diſpenſer de la connoiſſance de leur langue, c'eſt avancer un principe très-dangereux à la littérature, & très-propre à ramener la barbarie.

Je ne dis pas la même choſe des écrivains étrangers de l'Europe moderne : on traduira toujours en françois avec plus de ſuccès & d'utilité, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglois & les Allemands. Et nous aurons des traductions de la *Jéruſalem délivrée* & du *Roland furieux*, preſqu'auſſi parfaites que les originaux, quand il ſe trouvera des Traducteurs doués d'un goût exquis, d'une extrême ſenſibilité & conſommés dans l'art d'écrire.

Je vous rendrai compte, Monſieur, dans le N°. ſuivant, de la traduction de MM. *Pankouke* & *Framery*.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Œuvres de M. François de Salignac de la Mothe Fénélon, *Précepteur des Enfants de France, Archevêque de Cambrai : Tome I & II. A Paris, de l'Imprimerie de* François Ambroiſe Didot, *1787, avec approbation & permiſſion du Roi.*

LE nom de *Fenelon* ſuffit à ſon éloge : il rappelle tout à-la fois de grands talens & de grandes vertus. La belle édition qu'on prépare de ce grand homme, n'ajoutera rien à ſa réputation, mais elle ajoutera à nos jouiſſances, en nous faiſant connoître d'excellens ouvrages juſqu'ici ignorés. Cette première livraiſon contient *la vie de Fenelon*, qui remplit le premier Volume, *un Traité de l'exiſtence & des attributs de Dieu!* des *Lettres ſur la Religion*, & un *Traité du Miniſtère des*

des Paſteurs, trois ouvrages utiles autant qu'édifiants; mais ce qui m'a touché ſur-tout, je vous l'avoue, Monſieur, c'eſt la Vie de *Fénélon*; elle eſt un peu longue, mais excepté la trop prolixe hiſtoire du Quiétiſme, j'en aime juſqu'aux longueurs; les moindres détails intéreſſent, quand ils concernent *Fénélon*. Que j'aime à ſuivre cet homme grand, vertueux & bon, depuis ſa plus tendre enfance juſqu'à ſon dernier ſoupir, & de le trouver toujours le même! Elevé dans l'amour de la vertu par le Marquis *de Fénélon*, ſon père, & ſon digne inſtituteur, il répondit bien aux ſoins qu'on prit de lui. Modeſte, diſcret & généreux dès l'âge de huit ans; verſé à douze ans, dans le grec & le latin; à dix-neuf, il étoit déjà applaudi dans les chaires de la Capitale: mais pour mûrir ſes talens & ſes vertus, il entre au Séminaire de St. Sulpice: là il oublie ſa naiſſance & ſes richeſſes, ſous les yeux d'un vertueux ſupérieur, M. *Tronſon*. Il ſe forme en ſilence aux devoirs de ſon état; il en ſort à la

voix de M. *Harlay*, Archevêque de Paris, pour aller inſtruire, prêcher, confeſſer : dans cet obſcur emploi, il touche, il édifie, il convertit, & trouve la réputation ſans la chercher. *Louis XIV* ſi habile à démêler le mérite, nomme l'Abbé de *Fénélon* chef des Miſſionnaires envoyés en Saintonge & au pays d'Aunis : que de bien il y fit ! il y fit tout celui qu'on pouvoit y faire ; & ceux même qui réſiſtèrent à ſes touchantes inſtructions, applaudirent à ſon zèle & à ſa douceur. Cependant il trouvoit le temps d'étudier & d'écrire : ſon traité de *l'Education des Filles* parut vers ce temps, & on admira ce qu'on a depuis admiré dans tous ſes ouvrages, un ſtyle ſimple, clair, élégant, des vues ſages, l'art de faire aimer la vertu. Des *Dialogues ſur l'éloquence* ſuivirent de près, & lui firent beaucoup d'honneur. Cependant *Fénélon* reſtoit oublié, & ſe conſoloit de ſon obſcurité au ſein de la Religion & des lettres. En 1589, M. le Duc de Bourgogne ſort des mains des femmes :

M. le Duc de *Beauvilliers* eſt nommé ſon Gouverneur : il déſire *Fenelon* pour Précepteur, & ſes vœux ſont remplis, diſons les vœux de la France entière. Je n'entrerai point ici, Monſieur, dans les détails de cette belle éducation, à laquelle concoururent avec tant de zèle & d'union, tant de ſages inſtituteurs. En vous rendant compte de la vie de M. le Duc de Bourgogne, par M. l'Abbé *Proyart*, je vous ai entretenu avec complaiſance de *Fenelon* : j'ai pourtant relu encore avec plaiſir les touchants & ſages procédés de ce digne inſtituteur ; ſes écrits lumineux & ſimples, & juſqu'à ſes moindres paroles. Son illuſtre élève le regardoit comme ſon père. *Louis XIV* en faiſoit le plus grand cas : le Duc *de Beauvilliers* avoit pour lui la plus tendre amitié : tout le monde à la Cour l'aimoit & le reſpectoit : voici dans quels termes Madame de *Maintenon* s'exprimoit en parlant de lui : » Que M. l'Abbé *de Fenelon* eſt » aimable ! diſoit-elle ; qu'il prête de » charmes à la vertu, & qu'il perſuade

» aiſément ce que d'autres ont tant » de peine à nous faire concevoir ! ſa » piété eſt communicative, on ne » ſçauroit ſe défendre de penſer & » d'agir comme lui ; & il penſe, il agit » en ſaint avec tous les dehors de la » douceur & de la facilité. »

Ce pieux Abbé, cet excellent inſtituteur étoit encore un charmant Ecrivain : auſſi à la mort de M. *Peliſſon*, l'Académie Françoiſe jetta-t-elle les yeux ſur lui : ſon remercîment eſt un modèle de modeſtie, de politeſſe & de goût : tout le monde l'appelloit auſſi au ſiège de Paris, vacant par la mort de M. *de Harlay* ; mais M. *de Noailles*, Evêque de Châlons, l'emporta, grace à Madame *de Maintenon*, qui peut-être dès ce temps là ſongeoit au mariage de Mlle *d'Aubigné* avec le Neveu de M. *de Noailles*. Mais peu de temps après l'Archevêché de Cambrai vint à vaquer, & *Fenelon* y fut nommé ; il ne l'accepta qu'avec répugnance & qu'après avoir rendu l'Abbaye de St. Valery. Nous l'avons vu Séminariſte docile & modeſte, zélé

& touchant Missionnaire, Prédicateur onctueux, rare & aimable Instituteur d'un grand Prince, digne Académicien. Nous allons le voir Prélat vertueux, infatigable, tolérant, dévoué à ses devoirs, attaché à son troupeau: Hélas! nous allons le voir aussi souffrant, persécuté, malheureux: un nuage s'élève, vous sçavez, Monsieur, de quoi je veux parler: ou plutôt je n'en parlerai point. Je n'imiterai point l'Historien qui s'appésantit trop sans doute sur cette discussion désagréable. Trois cens cinquante pages eussent pu être mieux employées qu'à conserver la mémoire de ce long & fastidieux démêlé entre de savans & pieux Prélats. Il suffisoit de dire en deux mots, que *Fénélon* fut trompé peut-être par son amour pour Dieu, *Bossuet* entraîné un peu loin par son zèle; que *Fénélon* condamné par l'Eglise Romaine, mais toujours estimé par le Pape, se condamna lui-même, & se couvrit de gloire, en avouant son erreur. Sa docilité surprit agréablement *Louis XIV*, mais ne le

rétablit pas tout-à-fait dans ſes bonnes graces : *Télémaque* qui parut peu de temps après, n'étoit pas fait pour diſſiper ces fâcheuſes impreſſions : on crut voir dans *Seſoſtris* & dans *Idomenée*, des applications faciles & claires. *Fénélon* conſerva peu d'amis à la Cour. M. le Duc de Bourgogne qui l'aimoit toujours tendrement, n'oſoit en parler. C'eſt quelque choſe de touchant que de voir ce jeune Prince écrire preſque à la dérobée à ſon Maître, l'appeller ſon père ; que de voir l'Archevêque de Cambray répondre à ces marques de confiance & d'amitié, par des inſtructions douces & fermes & vraiment paternelles. On aime à voir M. le Duc de Bourgogne, nommé Général de l'armée de Flandres, prévenir *Fénélon* de ſon paſſage, trop heureux de le voir en paſſant, de l'embraſſer & de recueillir quelques-uns de ſes avis. Non, *Fénélon* ne fut jamais plus grand qu'au ſein de ſon troupeau. Si l'on perſonnifioit la vertu & la charité, on la peindroit ſous les traits de l'Archevêque de Cambray : *Auguſtin* dans

la chaire, *Charles Borromée* dans son palais, *Titus* dans tout son diocèse ; par-tout religieux & sensible, il étoit adoré de son troupeau & de ses coopérateurs, béni par ses pauvres & ses malades, respecté & chéri par les ennemis même de la France : ils n'étoient pas les siens : son palais, sa ville étoient ouverts à tous : de quelque pays, de quelque Religion qu'on fût, n'importe ; il suffisoit qu'on fût malheureux. Et cet homme si tolérant étoit le plus saint, le plus orthodoxe des Prélats : tel il fut toute sa vie, tel il fut à sa mort. Belle mort, & digne de couronner une vie aussi belle... Je m'arrête ici, Monsieur ; la plume me tombe des mains : *Fénélon* est mort.

Sa vie est terminée par un portrait de lui, très-bien fait, & par une élégie latine du Père *Porée* : le second volume contient, comme je vous le disois, Monsieur, d'excellens ouvrages spirituels & trop peu connus : on nous promet beaucoup d'autres écrits ignorés jusqu'ici, & qui venant de

Fénélon, ne peuvent manquer d'être bien reçus : tous les amis de la Religion, de l'humanité & des Lettres applaudiront à ce beau monument élevé à l'immortel *Fénélon*, par l'un de ſes deſcendans. Que de droits il a à notre empreſſement ! ce ſont les *Œuvres de Fénélon*, ornées de ſon portrait ; un autre *Fénélon* nous les préſente ; le Roi en accepte la dédicace ; & pour tout dire enfin, *Didot* ſi juſtement célèbre, les inprime.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Le Peuple instruit par ses propres Vertus, ou *Cours complet d'Instructions & d'Anecdotes, recueillies dans nos meilleurs Auteurs, & rassemblées pour consacrer les belles actions du Peuple, & l'encourager à en renouveller les exemples : Ouvrage classique, principalement destiné au Peuple des Villes & des campagnes, & à ses enfans de l'un & de l'autre sexe, & distribué de manière à pouvoir servir de lecture journalière & d'instruction morale chaque jour de l'année ; rédigé par* P. L. Berenger, *avec cette Epigraphe tirée de l'Emile :*

N'y auroit-il pas moyen de rapprocher tant de Leçons éparses dans tant de bons Livres, de les réunir sous un objet commun, qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant ?....

Prix, 6 liv. les 2 volumes reliés. A Paris, chez Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, 1787, avec approbation & permission.*

L'EPITRE *au Peuple*, par M. *Thomas*, a donné à M. *Berenger* l'idée de ce Recueil : si M. *Thomas* vivoit,

ce ſeroit à ſes yeux le plus bel éloge qu'on pût faire de ſon *Epître* : elle eſt à la tête du Recueil, & ſemble lui ſervir de texte. Vous jugez bien, Monſieur, qu'un tel ouvrage n'eſt point dédié à un Grand de la terre, mais au peuple lui-même. Touchante dédicace ! c'eſt la première Epître dédicatoire que j'aye lue : la citer, c'eſt vous donner une idée de l'ouvrage.

« C'eſt à vous, pauvre peuple des » Villes & des campagnes, que je » dédie ce Recueil. J'ai raſſemblé » avec zèle & conſtance, cette foule » de faits intéreſſans & inſtructifs, » afin qu'on bénît à jamais les noms » obſcurs des héros qui en ſont les » acteurs. J'eſpère que vous ne lirez » pas ce Livre ſans reſſentir dans » votre cœur un très-vif déſir d'imiter » les belles & généreuſes actions que » vous y verrez célébrées à chaque » page. Liſez-le tous les jours en » famille ; & le ſoir, après la fin de vos » reſpectables travaux, que chacun » de vous retienne quelques-uns de » ces traits admirables, & aime à les

» raconter à ſes enfans & à ſes amis.
» Les jours conſacrés au Seigneur &
» au repos, reliſez enſemble & chacun
» à votre tour, toutes les hiſtoires
» de la ſemaine, & joignez-y l'inſtruc-
» tion eſſentielle que j'ai eu ſoin de
» placer en ſon lieu. Apprenez par
» cœur les ſentences excellentes qui
» terminent chaque mois, & qui ren-
» ferment toute la ſubſtance de la
» Religion & de la raiſon. Un jour
» viendra qu'on recueillera auſſi les
» beaux traits de votre vie, pour les
» offrir à l'admiration publique. Cette
» récompenſe flatteuſe, vous le voyez
» dans ce Livre, eſt preſque toujours
» précédée de celle qui couronne la
» vertu, dès que ſes effets héroïques
» frappent l'attention de vos chefs.....
» & quand même ils les ignoreroient,
» n'avez-vous pas pour témoins de
» vos actions & de vos plus ſecrettes
» penſées, l'œil même d'un Dieu
» ſouverainement juſte, bon & puiſ-
» ſant ? N'avez-vous pas, dès le mo-
» ment que vous méditez un acte de
» vertu, une joie vive & pure dans
» le cœur, à quoi l'on ne peut com-

» parer aucune volupté terreſtre & » charnelle? Souvenez-vous, mes amis, » qu'il n'eſt & ne peut être aucune » ſituation dans la vie où votre bon- » heur puiſſe naître de vos fautes : » que le bonheur des méchans eſt » néceſſairement corrompu par le » poiſon du remords ; & que ce n'eſt » enfin que de l'accompliſſement des » devoirs ſacrés de notre état, que » peuvent réſulter & les vrais plaiſirs » & la vraie & durable félicité ».

Je n'ai plus rien à ajouter, Monſieur : cette Epître dédicatoire, toute modeſte qu'elle eſt, loue ſuffiſamment l'Ouvrage : il n'y a rien de plus touchant que de voir un jeune Ecrivain travailler pour le peuple, recueillir les traits de vertu, de courage & de patriotiſme qui font honneur au peuple, & les repréſenter à ce peuple même, comme autant d'exemples propres à l'enflammer. On le néglige trop ce peuple : on ne prend pas aſſez de ſoin de l'inſtruire & de l'encourager; ſi la ſource des belles actions eſt dans l'eſtime de ſoi-même, au lieu de tenir le peuple dans l'abattement & l'obſ-

curité, montrons-lui ce dont il eſt capable; élevons ſon ame, & en tournant ſon énergie vers le bien, n'en craignons rien de mal. En un mot, montrons-lui le bien qu'il doit faire, publions le bien qu'il a fait. Tel eſt le double objet de ce Recueil : au ſurplus, l'*Epître dédicatoire* l'explique aſſez; & je l'ai citée, parce qu'elle eſt tout-à-la-fois l'éloge & l'abrégé de l'Ouvrage.

L'Auteur plus jaoux d'être utile qu'original, a mis très-peu du ſien dans ce Recueil. Il a raſſemblé avec ſoin les anecdotes qui honorent le plus cette claſſe trop peu honorée : il indique même à la tête de ſon Livre, les ſources où il a puiſé. Les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, *l'Ami des Enfans*, les *Fêtes des bonnes Gens*, les *Veillées du Château*, ſont les principales : il a mis auſſi à contribution preſque tous les Journaux & papiers publics. Auſſi la plûpart de ces traits ſont-ils connus; cependant on les relit encore avec plaiſir : on eſt bien aiſe de les voir recueillis dans un Livre; écrits ſeulement ſur des feuilles

légères, comme les oracles de la *Sibille*, ils pouvoient être le jouet des vents. Graces à M. *Berenger*, les voilà réunis en un corps d'Ouvrage, & il en fait un Livre, Livre précieux, utile autant qu'agréable. Parmi ces traits qui vous ſont familiers ainſi qu'à moi, j'ai remarqué celui-ci qui m'étoit inconnu.

Le Pauvre honteux.

« Je me ſuis arrêté une fois avec » admiration, à contempler un *pauvre* » *honteux*, aſſis ſur une borne, dans la » rue Bergère, près des Boulevards. » Il paſſoit près de lui des Meſſieurs » bien vêtus, & qui ne lui donnoient » jamais rien; mais il y avoit peu de » ſervantes ou de femmes chargées » de hottes, qui ne s'arrêtaſſent pour » lui faire la charité. Il étoit en per- » ruque bien poudrée, le chapeau » ſous le bras, en redingotte, en linge » blanc, & ſi proprement arrangé, » qu'on eût dit, quand ces pauvres » gens lui faiſoient l'aumone, que » c'étoit lui qui la leur donnoit. On

» ne peut certainement pas rapporter » ce ſentiment de généroſité dans ce » peuple à aucun retour ſecret d'in- » térêt ſur lui-même : aucune de ces » pauvres bienfaitrices ne ſe mettoit » à la place de cet infortuné, qui, » diſoit-on, avoit été Horloger, & » avoit perdu la vue ; mais elles étoient » émues par cet inſtinct ſublime qui » nous intéreſſe plus aux malheurs » des grands qu'à ceux des autres » hommes, parce que nous meſurons » la grandeur de leurs maux ſur celle » de leur élévation & de leur chûte. » Un Horloger aveugle étoit un *Beli-* » *ſaire* pour des ſervantes ».

Le *Cocher fidèle* eſt encore un de ces traits ſimples en apparence, & qui » ſaiſiſſent d'abord le cœur.

« *Joſeph Chefdemoi*, Cocher de » Fiacre, ayant trouvé dans ſon car- » roſſe un ſac de 650 liv. qu'un par- » ticulier avoit oublié, il n'héſita pas » à l'aller rendre auſſi-tôt qu'il s'en » apperçut. Le maître du ſac, touché » de cette preuve rare de probité, » lui préſente quelques Louis ; mais » le Cocher le refuſe, avec ces mots » d'une ſimplicité qui touche & fait

» ſourire en même temps : *tout ce que* » *je vous demande*, *Monſieur*, c'eſt, » lorſque vous aurez beſoin d'une » voiture, ſi par hazard j'étois ſur la » place, de me donner la préférence ».

L'Auteur interrompt de temps en temps ſes récits ; pour donner des inſtructions édifiantes, de ſages préceptes : tantôt c'eſt un père qui fait un diſcours à ſes fils ſur le mariage ; tantôt c'eſt une mère qui preſcrit à ſa fille comment elle doit ſe conduire dans ſa condition : ici, ce ſont les devoirs d'un bon ſoldat que l'on expoſe ; là, c'eſt le gouvernement d'une maiſon de campagne que l'on trace : par-tout c'eſt une morale douce, ſimple & à la portée du peuple. Ces inſtructions & ces anecdotes ſont entrémêlées de ſentences non moins utiles, mais plus faciles à graver dans la mémoire. Vous pourrez, Monſieur, juger des autres par celle-ci.

« Qui a le miel ſur les lèvres, a » ſouvent l'abſynthe dans le cœur.

« Les paroles de la vraie ſageſſe » ſont ſuivies de bonnes œuvres.

« Il n'eſt point de petits men- » ſonges.

« L'aumône est la dette de l'homme » sensible.

» . . . . . .

« Respecte la confiance : ne tire » point sur l'oiseau qui est à terre.

« Ne maltraite point le chien du » pauvre.

« La vertu est la volupté de l'ame » bien organisée.

« Réserve toujours à ta table un » morceau pour le pauvre.

« La vertu peut essuyer des tra- » verses, mais elle ne sçauroit être » malheureuse ».

Sentences, instructions, anecdotes, tout concourt à élever l'ame & à former l'esprit du peuple. Quelques froids censeurs, ou quelques mauvais plaisans diront peut-être que le peuple ne sçait pas lire : mais d'abord on fait tant de belles & couteuses éditions pour les grands & les riches qui ne lisent point ; & puis, c'est calomnier le peuple : il est dans son sein plusieurs citoyens estimables qui sçavent lire, qui aiment à lire, qui liront ce Recueil, & qui en béniront l'Editeur.

Je suis ; &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

ENCORE une nouveauté, Monſieur, je n'ai pas le temps de reprendre haleine. Je ne vous parle pas du *Poëte ſuppoſé*, qui n'eſt qu'une pièce remiſe, & dont je vous parlai dans le temps: mais à peine le *Poëte ſuppoſé* en eſt-il à ſa troiſième repréſentation, que le Mardi 29, on a donné une Comédie nouvelle. Il ſemble voir des fuſées qui ſe ſuivent de près, de manière que l'une eſt à peine élevée qu'une autre part; Mardi dernier donc, on a donné au Théâtre Italien, le *Minutieux*, Comédie en un Acte & en proſe. Le ſujet ſéduit au premier coup-d'œil; auſſi dit-on qu'il a été traité par pluſieurs perſonnes; mais un ſeul paroît, & ſon peu de ſuccès fait voir que ce caractère n'eſt pas auſſi heureux qu'il pourroit paroître d'abord. Un *Minutieux* n'eſt pas fait pour être le principal perſonnage d'une Comédie, mais tout au plus un perſonnage

accessoire : il seroit bien à côté d'une intrigue importante, d'un grand intérêt : ses petites vues, ses recherches, ses scrupules arrêteroient plaisamment la marche de l'action, & le contraste seroit piquant. Mais seul, il est trop mince, trop petit ; les détails infiniment petits dans lesquels l'Auteur est obligé de le faire entrer, finissent par fatiguer le public. D'ailleurs, le choix en est très-délicat ; & tel trait qu'on croit, trait de *Minutieux*, est trivial. Dans la pièce dont je vous rends compte, par exemple, le *Minutieux* remet deux lettres à son laquais, & l'endoctrine pendant un quart d'heure: *l'une, lui* dit-il, *est pour un Procureur ; l'autre, pour une Dame : tous deux demeurent dans la même rue ; le Procureur à droite, la Dame un peu plus loin à gauche ; mets la lettre du Procureur dans ta main droite, & celle de la Dame dans ta main gauche :* puis il fait répéter sa leçon, & le laquais emporte ses deux lettres, les deux mains en l'air : ceci, comme vous voyez, Monsieur, dégénère en trivialité : on pourroit faire le même reproche à

plusieurs autres traits de la pièce. Quelques uns manquent de vraisemblance. Il n'est pas naturel que le *Minutieux* quitte sa prétendue, & manque l'occasion de lui déclarer ses sentimens, pour aller à midi régler ses pendules; il est encore moins naturel que lorsque la jeune personne lui dit nettement qu'elle en aime un autre, il se réjouisse d'avoir un rival, parce que l'affaire est plus dans l'ordre, &c. &c. D'après les défauts du sujet, & ceux que l'Auteur eût pu éviter, il n'est pas étonnant que la pièce ait été froidement reçue : il y a d'ailleurs peu de traits saillants. Cependant la scène où le *Minutieux* se croit obligé de faire compagnie au jeune amant, tandis qu'effectivement il interrompt son tête-à-tête avec sa maîtresse, est assez piquante : en général le caractère de la jeune personne est naïf & intéressant. Mais tout cela est bien mince; car l'intrigue est si peu de chose! Ce sont deux jeunes gens timides & innocens, qui s'aiment. La mère s'en doute bien, mais elle obéit à son frère, qui est prévenu contre les jeunes gens & qui

préfère le *Minutieux*, parce qu'il eſt d'un âge plus mûr. Enfin, cent traits de minutie, diſons mieux, cent traits d'originalité fatiguent & impatientent l'oncle, qui unit les deux jeunes amans en préſence du *Minutieux*. Celui-ci s'en conſole, & ordonne à ſon valet de remettre les ſièges en ordre. Voilà tout, Monſieur; en m'appeſantiſſant davantage ſur cette bagatelle aſſez mince à toute ſorte d'égards, je craindrois d'être à mon tour un *Minutieux*.

Je ſuis, &c.

ACADÉMIE.

L'ACADÉMIE des Sciences & Beaux-Arts de Pau, propoſe pour ſujet d'un Prix, qui ſera proclamé dans ſa ſéance publique du premier Mai 1788, l'Eloge hiſtorique de *Henri d'Albret*, Roi de Navarre, ayeul de *Henri IV*.

Le Prix ſera d'une Médaille d'or. L'Académie diſtribuera le même pour un ſecond Prix, à l'Auteur du meilleur Mémoire ſur les moyens d'embellir & d'aggrandir la Ville de Paris, d'y encourager les Arts, d'étendre ſon Commerce, de perfectionner ſa Police relativement à la ſalubrité, à l'abondance & à la ſûreté.

Le Prix de ce ſujet, propoſé par M. l'Intendant, qui ſe charge de faire les fonds, ſera auſſi d'une Médaille d'or.

Les Ouvrages ſeront adreſſés, francs de port, au Sécretaire de l'Académie, ou à M. l'Intendant de Pau & Bayonne,

avec une double enveloppe à l'adresse du Sécretaire de l'Académie. Ils ne seront pas admis au Concours après le mois de Février 1788.

Les Auteurs mettront une devise à leurs Ouvrages ; ils y joindront un billet cacheté qui renfermera la même devise avec leur nom, leurs qualités & demeure.

VERS à M. B***,

Auteur d'un joli Conte, intitulé Vathek, *dans le genre de ceux d'*Hamilton.

Vous, de Vathek l'aimable père,
Vous d'Hamilton le successeur,
Sans doute ce joyeux conteur,
De Grammont malgré lui beau frère,
Et des Facardins l'inventeur,
Sorti comme vous d'Angleterre ;
Vous a légué par testament,
Le talent d'écrire, & de plaire,
Talent heureux, talent charmant,
Et qu'aujourd'hui l'on n'a plus guère.

Poursuivez donc votre carrière,
B**, & sur ce fondement
Elevez un second étage:
Mais ne vous servez plus d'esprits;
L'esprit B** à chaque page
Sans Giaour, sans Eblis (1),
Pétillera dans votre ouvrage.

(1) Nom de deux esprits qui jouent un grand rôle dans le conte de Vathek. Ce qui ajoute à la singularité de ce conte (dont votre Journal ni aucun autre, n'a je crois fait mention encore) c'est qu'il a été composé en françois, quoique l'Auteur soit Anglois. L'Auteur au reste jouit de plus de quarante mille livres sterling de rente.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Roland furieux, Poëme héroïque de l'Arioſte, nouvelle Traduction; par MM. Pankouke & Framery, *10 vol. A Paris, chez* Plaſſan, *Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

SECOND EXTRAIT.

M. PANKOUKE établit pour principe fondamental de toute bonne traduction, l'exactitude littérale réunie à l'élégance : cela eſt inconteſtable. Mais concilier ces deux qualités ſe trouvent incompatibles, ſentir juſqu'à quel point la langue françoiſe peut ſe

plier aux tours, aux mouvemens & aux formes d'un idiome étranger ; & quand on eſt obligé de s'écarter de l'original, choiſir les équivalens qui rendent le mieux ſon eſprit & ſa penſée : voilà ce qui rend une bonne traduction un ouvrage ſi difficile & ſi rare. Traduire ainſi, c'eſt preſque créer ; on conçoit combien un pareil travail exige de goût, de ſenſibilité, de ſoupleſſe ; quelle connoiſſance doit avoir un Traducteur, de toutes les fineſſes de l'art d'écrire, du génie des deux langues, & des reſſources de la ſienne !

Les modernes ſont en général infiniment plus faciles à traduire que les anciens. J'en ai donné les raiſons dans mon premier extrait ; mais parmi les modernes, ceux dont le mérite conſiſte ſur-tout dans la grace, la naïveté, la ſimplicité piquante du ſtyle, donnent bien moins de priſe au Traducteur : les beautés du *Taſſe*, toujours noble, grave, majeſtueux, riche de Poéſie, peuvent être tranſportées plus aiſément dans notre langue, que les agrémens de l'*Arioſte* léger, naturel,

badin jusque dans le sublime, qui prend successivement tous les tons, qui semble se jouer de ses inventions & de son lecteur, & qui rit le premier de toutes les folies qu'il débite : il ne soupçonnoit pas sans doute, que ces folies seroient un jour l'objet de l'enthousiasme des Philosophes. Le Poëme du *Tasse* est une belle femme, superbement parée, avec de grands traits à la Romaine, une taille imposante, un air fier & sérieux : le Poëme de l'*Arioste* est une coquette dans un deshabillé galant, avec un minois de caprice, un air vif, étourdi, qui rit & folâtre sans cesse. Cette teinte d'ironie, cette aimable négligence, ce ton familier, cette molleſſe, cette fleur de galanterie, cet abandon qui fait le charme des vers de l'*Arioste*, sont des qualités désespérantes pour un Traducteur; & il est bien difficile qu'avec toute son exactitude & son élégance, il ne paroisse en plusieurs endroits, foible, traînant, trivial & plat, lorsque l'original est dans sa langue, simple, naïf, délicat & badin.

Voici maintenant quelques mor-

ceaux de la traduction de M. *Pankouke*, que je vais examiner, d'après ses principes.

L'*Arioste* réussit sur-tout dans les descriptions riantes & voluptueuses ; de ce genre est la peinture des jardins d'*Alcine* ; c'est un tableau de l'*Albane* ou du *Correge*.

» Sur le seuil *de la porte* & autour des colonnes, couroient en folâtrant, de jeunes filles, *& sans doute qu'on les auroit trouvées* plus belles, si elles eussent *observé davantage les bienséances* de leur sexe. Toutes étoient vêtues de robes vertes & couronnées de fleurs nouvelles ; ces *jeunes filles*, par leur accueil gracieux, par leurs *avances* empressées, engagèrent *Roger* à entrer dans ce Paradis. On peut bien nommer ainsi un séjour où je crois que l'Amour *a pris* naissance, *où l'on n'est occupé* que de danses, de jeux, *où* toutes les heures se passent en fêtes, *où les soins inquiets* de la vieillesse *n'ont jamais occupé le cœur* un seul instant ; *dont* la misère & la pauvreté n'ont jamais approché, *& où l'urne du bonheur semble ne se répandre & se*

renouveller que pour eux. Là, l'aimable printemps *semble* toujours sourire, & *ne montrer qu'un front joyeux* & serein; *on n'y voit que de jeunes hommes* & de jeunes filles. Les uns aux bords d'une claire fontaine, chantent des airs doux & tendres; d'autres, à l'ombre des arbres ou des côteaux, *ou jouent, ou dansent, ou s'occupent de jeux agréables.* Tel autre *retiré à l'écart*, découvre à son ami, son amoureuse *flamme.* Sur la cîme des pins, des lauriers, des hêtres & sur la tête hérissée des sapins, de petits Amours voltigent & folâtrent. Les uns *sont joyeux* de leurs victoires; les autres *visent* les cœurs pour les blesser *de leurs traits;* ceux ci tendent des filets; ceux-là trempent leurs flêches dans un ruisseau *dont l'onde s'écoule au-dessous d'eux*; & ceux ci les aiguisent sur la *meule rapide* ».

Cette traduction se fait lire avec plaisir; elle est en général exacte & littérale; mais est-elle toujours élégante, rend elle fidèlement l'esprit & les graces de l'original? Nous allons

entrer dans quelques détails, moins pour relever quelques fautes légères d'un littérateur très-estimable, que pour faire sentir les difficultés infinies de la traduction, & les combinaisons que ce travail exige.

Sur le seuil de la porte. Pourquoi, *de la porte :* cela n'est pas dans l'Italien. Il n'y a point de seuil qui ne soit le seuil d'une porte. D'ailleurs, *le seuil de la porte* est-il poëtique & agréable en François ? De jeunes filles ne peuvent pas courir fort à leur aise sur le seuil d'une porte ; j'aurois préféré de traduire *sous le portique ;* cela est aussi exact & plus élégant. *Et sans doute qu'on les auroit trouvées plus belles :* le Traducteur s'éloigne ici de ses principes : *& sans doute* offre un sens différent de celui de l'original ; & bien moins convenable. L'Italien dit *de jeunes filles, qui seroient peut-être plus belles.* Il y a une grande opposition entre *sans doute* & *peut-être.* L'*Arioste* ne dit point qu'*on les auroit trouvées plus belles*, cela dépend des spectateurs ; mais il pense lui, qu'*elles seroient peut-être plus belles.* Je cherche

en vain le langage de la Poëſie dans cette phraſe : *ſi elles euſſent obſervé davantage les bienſéances de leur ſexe.* L'Italien eſt plus poëtique ; *ſe i riſpetti debiti alle donne ſervaſſer più, ſi elles étoient plus fidelles à la pudeur de leur ſexe.* Le changement même que le Traducteur a cru devoir faire dans les temps des verbes, en ſubſtituant le plus que parfait à l'imparfait, nuit au mouvement & à la grace.

Ces jeunes filles, répétition foible & traînante. *Avances* empreſſées ; *avances* n'eſt pas une expreſſion agréable, & je ne la crois pas très-juſte : il me ſemble qu'*offerte* ne ſignifie point ici préciſément les avances qu'une femme fait à un homme ; mais l'accueil & les complimens que l'on fait à ceux que l'on veut bien recevoir. *Ce Paradis* ; *ce* n'eſt point dans l'Italien ; il y a *dans le Paradis.* Quoique le mot de *Paradis* ſoit doux & ſonore, l'idée qu'il exprime eſt d'un genre qui ne permet pas qu'on l'employe dans des deſcriptions voluptueuſes ; il devient alors trivial dans notre langue : l'*Arioſte* qui fait un mêlange perpétuel &

dégoûtant du sacré & du profane n'y regarde pas de si près : cela plaisoit sans doute dans son siècle & dans son pays. Cependant on ne peut se dispenser d'employer ici le mot *Paradis*, si l'on veut traduire. *A entrer* est contraire à l'harmonie ; & *engagèrent Roger à entrer* n'est pas de la prose poétique. *A pris naissance* ; il falloit conserver le même tems qu'en Italien, qui se rend en françois par notre *aoriste*, *prit naissance*. Le Traducteur, dans toute la suite de cette phrase, s'est écarté du mouvement de l'original : il s'est embarrassé dans une éternelle période qui se traîne lourdement & avec effort, & s'accroche en chemin à la particule *où*, repétée jusqu'à la satiété : *où je crois que l'amour*, &c. *où l'on n'est occupé*, &c. *où toutes les heures*, &c. *où les joins inquiets*, &c. *dont la misère*, &c. & *où l'urne*, &c. On ne reconnoît point là la légèreté, & l'allure vive de l'*Arioste*. La répétition du mot *occupé* : où l'on n'est *occupé* que de danses, &c. n'ont jamais *occupé* le cœur, &c. ne contribue pas à l'agrément de ce morceau :

les *soins inquiets de la vieillesse* ne me paroît pas rendre heureusement le *pensier canuto*, qui signifie plutôt les idées tristes & chagrines de la vieillesse. *N'ont jamais occupé le cœur.* Le Traducteur n'a pas rendu l'expression animée & poétique de l'original. *Si puo quivi albergare in alcun core, ne peut s'y loger dans les cœurs.*

L'urne du bonheur semble ne se répandre & ne se renouveller que pour eux. M. *Pankouke* s'est étrangement oublié dans cette phrase pompeuse : il a laissé l'exactitude pour courir après l'élégance ; il n'a trouvé ni l'une ni l'autre : *une urne qui se renouvelle* n'est pas une façon de parler très-correcte en notre langue. L'*Arioste* dit à la lettre que l'*abondance s'y tient toujours avec sa corne pleine* ; il falloit que le Traducteur conservât l'image de l'abondance personnifiée qui verse sans cesse les trésors de sa corne inépuisable. *Pour eux*, on pourroit demander, pour qui ; car il n'y a dans cette immense période, aucun substantif auquel ce pronom *eux* puisse se rapporter.

Au reste cette dernière erreur est la seule qui appartienne en propre à M. *Pankouke*; car il a dérobé à M. le Comte *de Treſſan* toute cette magnifique phraſe qu'il auroit dû lui laiſſer: mais il n'a pas pris garde, que dans la traduction de M. le Comte *de Treſſan*, il eſt parlé des *habitans de ces lieux*, & que *pour eux* s'y rapporte naturellement.

L'aimable printemps, &c. pour une plus grande exactitude & peut-être pour une plus grande élégance, j'aurois conſervé le mot *avril* qui ſe trouve dans l'original, comme moins commun & par là plus poëtique. *Semble ſourire.* Ici l'exactitude me paroît ſervile; j'aimerois mieux qu'il ſourît réellement. *Ne montre qu'un front joyeux*: ceci n'eſt ni exact, ni juſte. Le printemps peut-il montrer un autre front? *On n'y voit que de jeunes hommes*: ce ſtyle là n'eſt pas gracieux. Ou *jouent ou s'occupent de jeux agréables*; la conformité de *jouer* avec *jeux* eſt choquante. Et s'occupent de *jeux agréables*, eſt du ſtyle bien impropre & bien lâche. Il y a dans l'Italien une fineſſe, ou ſi

l'on veut, une malice que le Traducteur ne paroît pas avoir saisie.

O gioca, o danza, o fa cosa non vile,

mot à mot *ou joue, ou danse, ou fait chose non peu importante*: ce *fa cosa non vile* est un de ces agrémens particuliers à l'*Arioste* & à la langue italienne. Le Poëte désigne avec des expressions si foibles en apparences, un plaisir plus vif & plus doux que tous les autres. *Tel autre* n'est pas noble, & *retiré à l'écart*, est une espèce de pléonasme. L'Italien dit *loin des autres*. *L'amoureuse flamme* n'est pas littéral, il y a dans le texte *plaintes amoureuses*.

Sont joyeux de leurs victoires: cela est d'une expression foible en françois: *visent les cœurs* est un peu trivial; & de *leurs traits* est une redondance: il eût mieux valu traduire, *ajustent leurs traits pour en blesser les cœurs*. Et il falloit rendre, *quindi de la, de ce poste*.

Dont l'onde s'écoule au-dessous d'eux. Quelle traînante & inutile périphrase, pour rendre *più basso*. Et quand on

parle d'Amours perchés sur la cime des arbres, est-il besoin de dire que l'onde d'un ruisseau *coule* (& non pas *s'écoule*) *au-dessous d'eux*; il est clair qu'elle ne peut pas couler *au-dessus*. D'ailleurs, comment de petits Amours qui voltigent sur la cîme des pins, peuvent-ils de là tremper leurs dards dans un ruisseau : cette dernière réflexion tombe moins sur le traducteur que sur *l'Arioste*. & j'avoue que son *piu basso* entendu comme il doit l'être grammaticalement, me paroît avoir un sens ridicule. *Sur la meule rapide*. L'image de l'Amour qui aiguise ses flèches sur une pierre, est très-agréable. *Horace* s'en est servi :

Ferus & cupido
Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta

Le *Correge* en a fait un charmant tableau, qui est au Palais Royal. Mais ce terme de *meule* en affoiblit le gracieux. Je n'aime pas qu'on fasse de l'Amour un *gagne-petit*. Je ne suis pas aussi très-convaincu que *volubil fuso* signifie *meule rapide* : on devroit

ce me semble, l'entendre plutôt des cailloux qui roulent dans le ruisseau.

D'après les remarques que je viens de faire, je crois que les amateurs de la langue Italienne, & M. *Pankouke* lui-même, qui la cultive avec tant de succès, me sçauront gré de leur offrir une autre traduction de ce même morceau, où l'on trouve, je crois, plus de mouvement, d'élégance & d'harmonie, plus même de cette exactitude littérale que M. *Pankouke* recommande avec raison; ce qui peut servir encore à confirmer son opinion, que c'est presque toujours de la plus grande exactitude que résulte la plus grande élégance. Mais comme il est impossible de bien juger la traduction sans avoir l'original sous les yeux, je commence par transcrire ici le passage Italien pour épargner au lecteur la peine de le chercher:

Su per la soglia, e fuor per le colonne
Corron scherzando lascive donzelle,
Che, se i rispetti debiti alle donne
Servasser più, sarian forse più belle

Tutte vestite eran di verdi gonne
E coronate di frondi novelle
Queste con molte offerte e con buon viso,
Rugier fecero entrar nel Paradiso.

Che si puo ben così nomar quel loco
Ove mi credo che nascesse amore,
Non vi si sta se non en danza e in gioco,
E tutte in festa vi si spendon l'ore.
Pensier canuto ne molto ne poco
Si puo quivi albergare in alcun core,
Non entra quivi disagio, ne inopia
ma vi sta ognor col corno pien la copia.

Qui dove con serena e lieta fronte
Par che ognor rida il grazioso aprile:
Giovani e donne son: qual presso a fonte
Canta con dolce e dilettoso stile;
Qual d'un arbore all'ombra, e qual d'un monte:
O gioco, o danza, o fa cosa non vile;
E qual lungi dagli altri a un suo fedele
Discopre l'amorose sue querele.

Per le cime de pini e degli allori,
Degli alti faggi & degl' irsuti abeti

Volan ſcherzando i pargoletti amori ?
Di lor vittorie altri godendo lieti ;
Altri pigliando a ſaettare i cori
La mira quindi, altri tendendo reti ;
Chi tempra dardi ad un ruſcel più baſſo
E chi li aguzza adun volubil ſaſſo.

Voici maintenant la traduction françoiſe.

» Sous le portique, autour des » colonnes, courent en ſe jouant, de » jeunes filles folâtres, qui peut-être » ſeroient plus belles encore, ſi elles » étoient plus fidèles à la pudeur de » leur ſexe. Toutes étoient vêtues de » robes vertes & couronnées de » feuilles nouvelles ; toutes s'empreſ- » ſent d'accueillir *Roger*, & d'un air » riant l'introduiſent dans le *Paradis* ; » on peut bien appeller ainſi ces » beaux lieux où je crois que naquit » l'Amour : là règnent les jeux & les » danſes, & toutes les heures s'écou- » lent en fêtes ; là le triſte penſer des » vieillards ne peut ſe loger dans » les cœurs (1). Ce ſéjour eſt inacceſſi-

(1) Ceux qui regarderont le *triſte penſer*

» ble à la peine & à la misère, mais, » l'abondance s'y montre toujours, » versant les trésors de sa corne » inépuisable. Là sourit éternellement » le gracieux *Avril*, avec un front » joyeux & serein. De jeunes garçons » & de jeunes filles sont les hôtes de » ces bocages. Tantôt au bord d'une » fontaine, ils chantent des airs doux » & tendres; tantôt, soit à l'ombre » d'un arbre, soit au pied d'un côteau, » on les voit jouer ou danser, ou se » livrer à quelque plaisir plus délicieux » encore; tandis que l'un deux, loin » de la foule, épanche dans le sein » d'un ami fidèle, son amoureuse » plainte. Sur la cîme des pins & des » lauriers, sur la tête altière des hêtres » & des sapins hérissés, voltigent en

---

comme trop hardi, quoique cette hardiesse me paroisse heureuse & poétique, pourront y substituer *& les tristes pensées de la vieillesse*, &c. J'abandonne le *ne nolo ne poco, ni beaucoup ni peu*, comme inutile, & ne faisant aucune beauté: la fidélité consiste à n'être pas exact pour de pareilles minuties.

» folâtrant de petits Amours ; les uns » d'un air triomphant, s'applaudissent » de leurs victoires ; les autres, de ce » poste élévé, ajustent les traits dont » ils veulent blesser les cœurs ; quel- » ques-uns tendent leurs filets : au- » dessous d'eux, celui-ci trempe ses » flèches dans un ruisseau ; celui-là » les aiguise sur le caillou que l'onde » entraîne ».

Je ne propose cet essai que pour faire voir qu'une bonne traduction est nécessairement le résultat d'une suite d'observations & d'efforts réitérés de plusieurs Ecrivains : si M. *Pankouke*, en profitant de ce qu'il y a de bon dans mon travail, en évitant les fautes qui me sont échappées, vouloit se donner la peine de traduire une troisième fois ce même morceau, cette dernière tentative approcheroit beaucoup de la perfection ; & si cette opération se répétoit sur le poëme entier de *l'Arioste*, nous en aurions en françois une traduction qui ne seroit pas fort inférieure à l'original.

Une des fictions de l'*Arioste* les plus ingénieuses & les plus intéres-

ſantes, eſt la rencontre que fait *Angélique*, de *Médor* bleſſé, & l'amour que ce jeune homme lui inſpire. On y voit une beauté fière & dédaigneuſe, en vain adorée de tant de puiſſans Monarques, de tant d'illuſtres & vaillans Chevaliers, qui conçoit tout-à-coup la paſſion la plus vive pour un miſérable Page, qui n'a de recommandable que les agrémens de la figure & de la jeuneſſe; on y apprend que la ſolitude la plus ſauvage ne met pas à l'abri des traits de l'Amour, & que ce ſentiment s'introduit ſouvent dans le cœur, ſous le voile de la pitié.

» C'eſt là que la plaie de *Médor* » fut promptement guérie par les » mains de la belle *Angélique*; mais en » moins de temps encore, *elle ſentit* » *ſon cœur atteint* d'une bleſſure bien » plus dangereuſe: elle ſe ſentit percée » *juſqu'au fond du cœur* d'un trait » inviſible. L'enfant qui porte des » aîles, l'avoit lancé des beaux yeux » & des blonds cheveux de *Médor*.... » *Plus la* plaie de *Médor* ſe *conſolide* » & ſe ferme, *plus celle* de la belle » *Angélique* s'ouvre & s'aigrit. Le

» jeune homme *guérit*, *la jeune* » *Princesse* languit d'une fièvre incon- » nue, qui, tour-à-tour la glace & » l'embrâse. De jour en jour la » beauté de *Médor devient plus éclа-* » *tante*, & la malheureuse *Angélique* se » consume, *se détruit*, comme la » neige *tombée après la saison* se fond » aux premiers rayons du soleil, *sur* » *un terrein découvert*. Si elle ne veut » mourir consumée de désirs, il faut » que sans tarder davantage *elle leur* » *porte des secours. Elle sent qu'il* » *n'est pas temps d'attendre qu'un au-* » *tre la prévienne sur ce qu'elle souhaite* » *avec tant d'ardeur*. Elle brise donc » tous *les liens* de la pudeur, & » sa bouche devenue aussi hardie que » ses regards, elle-même sollicite » enfin le remède au mal dont *Médor* » ignoroit peut-être qu'il étoit la » cause.

Je remarque que le Traducteur est souvent littéral, lorsque la *littéralité* ne s'accorde point avec le goût de notre langue; & qu'il se donne des libertés, lorsque la scrupuleuse exacti-

tude seroit plus élégante. En voici des exemples :

Elle sentit son cœur atteint, &c. *elle se sentit percée jusqu'au fond du cœur* : il y a dans le texte une répétition, dont la négligence peut avoir quelques agrémens dans la langue italienne, mais qui certainement est lâche & fastidieuse en françois :

Quivi a Medoro fu per la Donzella
La piaga in breve a sanita ritratta
Ma in minor tempo si sentì maggiore
Piaga di questa avere ella nel core.
Assai più larga piaga è più profonda
Nel cor sentì da non veduto strale
Che da' begli occhi e dalla testa bionda
Di Medoro aventò l'arcier che ha l'ale.

Ce qui veut dire dans la dernière exactitude : *là la plaie de Medor fut en peu de temps, amenée à la guérison par la jeune fille ; mais en moins de temps, elle se sentit elle-même avoir dans le cœur une plaie plus grande que celle-là. Elle sentit dans le cœur une plaie*

beaucoup plus large & plus profonde, faite par la flèche invisible que l'Archer qui a des ailes, lança des beaux yeux & de la tête blonde de Medor.

Je crois que le Traducteur auroit bien fait de négliger la répétition : *elle sentit son cœur atteint d'une blessure; elle se sentit percée jusqu'au fond du cœur*, &c. comme n'étant nullement agréable en françois ; mais en même temps il auroit dû traduire l'*Archer* par l'*Archer*, & non par l'*Enfant*. Le premier est moins commun, plus hardi & plus poétique.

Se consolide est littéral, *se cicatrise* eût été plus élégant. *Plus la plaie*, &c. *plus celle*, &c. Ce tour est dans l'original, il est vrai, mais il ne produit pas un bon effet en françois. *Le jeune homme guérit*, il y a dans le texte, *se guérit* : l'un & l'autre sont d'un style bien foible dans notre langue. *Devient plus éclatante* : ici M. *Pankouke* s'éloigne du texte & de l'élégance tout-à-la-fois. *Fleurit*, a bien un autre agrément. *Se détruit* ; cela est littéral, mais peu élégant. On peut dire la même chose de la *neige tombée après*

» la plaie de *Médor* se referme & se » cicatrise ; celle d'*Angelique* s'ouvre » & s'aigrit. Le jeune homme renaît ; » elle se flétrit & se consume. Une » fièvre nouvelle la glace & l'embrâse » tour-à-tour. Chaque jour la beauté » de *Médor* refleurit ; l'infortunée lan- » guit & se fond comme la neige du » printemps, que le soleil découvre » dans une plaine exposée à ses regards. » Si elle ne veut que la violence du » désir lui coute la vie, il faut que » sans tarder elle se donne à elle-même » du secours. Tandis qu'elle brûle de » se rendre, attendra-t-elle qu'un autre » l'en presse ? Elle brise donc le frein » de la pudeur, & sa bouche devenue » aussi hardie que ses yeux, implore » la pitié de celui même qui l'a blessée, » peut-être sans le sçavoir ».

Cette traduction me paroît plus rapide, plus animée, plus noble ; & ceux qui entendent l'Italien, peuvent se convaincre qu'en général elle est même plus littérale que celle de Mr. *Pankouke*.

Le passage continuel des peintures les plus voluptueuses aux tableaux

les

les plus terribles, est un des charmes particuliers de l'*Arioste*; lorsqu'il nous représente le fier *Rodomont*, assiégeant le Palais des Rois de France, comme un autre *Pyrrhus*, au milieu de Troyes, il s'élève presque à la hauteur de *Virgile*.

« *Rodomont*, ivre d'orgueil & de » *fureur*, occupoit seul toute la place; » & d'une main qui *méprise la nature* » entière, il faisoit tourner sa foudroyante épée; & de l'autre, il » lançoit la flamme; il en frappoit *les* » *grandes & fortes portes avec fureur*, » & les faisoit retentir *par ses coups*; » le peuple jettoit sur lui, *d'en haut*, » des pierres, des creneaux entiers; » & *se croyant déjà perdu, il ne s'in-* » *quiétoit guère de la ruine des maisons.* » Le bois & la pierre volent également, ainsi que les pilastres, les » colonnes & les poutres dorées, *sichers* » aux yeux de *leurs* pères & de leurs » ayeuls. Le Roi d'Alger *étoit sur la* » *porte*, revêtu d'un acier brillant *qui lui* » *couvroit la tête & le corps*. Tel un ser- » pent sort de sa sombre retraite, » après s'être dépouillé de *sa vieille*

» *peau*, fier d'être revêtu d'une nou-
» velle écaille ; & *se sentant* alors ra-
» jeûni, il darde sa triple langue ; le
» feu fort de ses yeux, & par-tout où
» il passe, tout animal fuit à son aspect.
» Les pierres, les creneaux, les poutres,
» l'*arc ni l'arbalête*, *rien enfin de tout*
» *ce qu'on* lance sur le Sarrasin, ne
» peut arrêter son bras sanglant,
» qui secoue, tranche, dépèce à coups
» d'*épée* la grande porte. Il y a fait
» une assez grande ouverture pour
» pouvoir être vu de tous ceux
» qui rempliſſent cette cour, & *qui*
» *ont* la pâleur de la mort sur le
» visage, & *pour les voir* lui-même
» *à son tour*. On entend retentir les cris
» & les lamentations des femmes sous
» les lambris élevés & spacieux de ce
» Palais. Pâles, effrayées & éperdues,
» elles courent de tous côtés, en se
» frappant la poitrine, elles embrassent
» les portes de *leurs chambres* & leur
» lit nuptial *qu'elles croient voir* bien-
» tôt au pouvoir de *barbares étran-*
» *gers* ».

Plusieurs tours, plusieurs expressions peu nobles, quelques constructions

pesantes & embarrassées, des mots inutiles & des défauts d'exactitude défigurent ce morceau.

Et, cette conjonction superflue rend la phrase traînante : *mépriſe la nature*, façon de parler impropre & peu exacte. *Les grandes & fortes portes*, défaut d'élégance & d'harmonie ; *avec fureur, par ſes coups* remplissage languissant, ajouté au texte mal à-propos ; la répétition de *fureur* dans la même phrase, est une négligence. *D'en haut*, foible & prosaïque pour rendre *dall' eccelſe cime* : même défaut dans cette phrase, *ſe croyant déjà perdu, il ne s'inquiétoit guère* : ce n'est pas là le style de la chose. *Si chers* n'est pas exact ; le texe dit *ſi précieux*, ce qui est fort différent : *leurs pères, leurs ayeux* ; leurs se rapporte au *peuple* ; c'est une distraction ; on ne dit pas, le peuple aime *leurs* Rois. *Etoit ſur la porte* est familier & trivial. *Qui lui couvroit la tête & le corps*, exactitude servile & déplacée. *Sa vieille peau*, est bien éloigné de l'élégance du *ſqualloꝛ vetuſto*. *Se ſentant* est littéral, mais désagréable en françois : *l'arc & l'arbalête, rien enfin*

de tout ce qu'on lance ; il ne falloit pas là se piquer d'un attachement à la lettre qui ne s'accorde pas en françois avec la poësie du stile : *dépêche la grande porte :* l'élégance est encore ici sacrifiée à une exactitude trop scrupuleuse. *Et qui qui*, construction lourde & pénible; *& pour les voir* termine la phrase de la manière la plus désagréable ; & *à son tour*, que le Traducteur ajoute de son autorité, ne contribue pas à l'embellir. *Les portes de leurs chambres*, expression basse & qui n'est point dans le texte. *Qu'elles croient voir ;* l'exactitude du Traducteur est ici un peu en défaut : l'Italien dit *qu'il faut qu'elles laissent bientôt ; barbares étrangers* est un pléonasme.

Je crois qu'il étoit possible de donner à ce morceau plus de noblesse, de vivacité & d'harmonie, en se rapprochant même encore davantage de l'original. Et voici un essai de la manière dont on pourroit le traduire.

» Ivre d'orgueil & de colère, *Rodomont* occupoit lui seul toute la place; » d'une main qui brave le monde » entier, il fait tourner sa foudroyante

» épée; de l'autre, il lance la flamme.
» Il frappe & fait retentir les vaſtes
» portes de cette auguſte & royale
» demeure. Les habitans refugiés ſur
» le faîte, précipitent les creneaux &
» les tours ; dans leur déſeſpoir, ils
» ne craignent point de dégrader le
» ſéjour antique de leurs Rois; ils
» arrachent indiſtinctement le bois &
» la pierre; les pilaſtres les colonnes
» ont le même ſort; & les poutres do-
» rées, objet de l'admiration de leurs
» pères & de leurs ayeux. Près de la
» porte, le Roi d'Alger paroît étince-
» lant de l'acier qui le couvre, tel qu'un
» ſerpent qui ſort de la retraite obſcure
» où il a laiſſé la dépouille hideuſe de
» ſa vieilleſſe. Fier de l'écaille nou-
» velle qui le rajeûnit, & plein d'une
» vigueur inconnue, il darde ſa triple
» langue, le feu brille dans ſes yeux,
» & tout animal s'enfuit à ſon aſpect.
» En vain on fait pleuvoir ſur l'in-
» domptable Sarraſin, les pierres, les
» creneaux, les poutres & les traits;
» rien ne peut arrêter ſon bras ſan-
» guinaire : il ébranle, il fracaſſe,
» il briſe la vaſte porte. Il a déjà fait

» une ouverture assez large, pour » qu'il puisse être vu & voir lui- » même dans toute l'étendue de la » cour, cette foule de malheureux » empreints des couleurs de la mort. » Des voix plaintives & des cris la- » mentables se prolongent sous les » voûtes immenses. Les femmes dé- » solées, se frappent le sein; pâles, » éperdues, elles courent dans le » Palais, embrâssant les portes & le » lit nuptial, hélas, qu'elles vont » bientôt laisser au pouvoir des bar- » bares ».

Je terminerai ces citations par un de ces prologues de l'*Arioste*, si vantés par *Voltaire*, & qui cependant ne contiennent ordinairement que des choses assez communes; je choisirai un de ceux dont il paroît faire le plus de cas, & qui ouvre le 44e. chant; on jugera s'il y a de quoi s'extasier.

« Souvent sous les plus humbles » toits, dans des demeures *où la* » *pauvreté règne*, au milieu des cala- » mités & des disgraces, les cœurs » se lient d'une plus ferme amitié » que dans les Palais somptueux, au

» sein des richesses qui excitent l'envie,
» que parmi les délices des Cours
» qu'environnent la perfidie & les
» soupçons, d'où la cordialité est en-
» tièrement bannie, & où l'on ne
» trouve enfin que le masque de
» l'amitié. Voilà pourquoi parmi les
» Princes & les Souverains, toute
» convention est si peu durable. Des
» Rois, des Papes, des Empereurs
» feront aujourd'hui alliance, demain
» ils seront ennemis mortels. La raison
» en est que leurs ames, que leurs sen-
» timens ne répondent point à ce
» qu'ils annoncent en apparence; &
» que, sans s'embarrasser du juste &
» de l'injuste, ils n'ont égard qu'à
» leur seul intérêt. Cependant, quoi-
» qu'ils soient peu capables de ressentir
» l'amitié qui ne sçauroit habiter dans
» des lieux où l'on ne traite jamais
» sans dissimulation les choses les plus
» graves comme les plus badines; s'il
» arrive que les revers funestes du
» destin les rassemblent dans quelque
» humble cabane, ils apprennent en
» peu de temps, (ce qu'ils n'avoient
» pas fait en beaucoup d'années), à

» goûter toutes les douceurs de ce » sentiment ».

Quoiqu'assûrément ce prologue n'ait rien d'extraordinaire, on n'en auroit pas cependant une juste idée, si l'on en jugeoit d'après cette traduction, qui est de M. *Framery* : ni les graces ni la légèreté, ni la molesse, ni le mouvement de l'original, ne se retrouvent dans cette copie décolorée & languissante.

Où la pauvreté règne, qui excitent l'envie, sont de froides périphrases; toute cette premiere période est d'une fatigue ! d'un tourment ! *que dans les Palais*, &c. *que parmi les délices*, &c. *qu'environne*, &c. *D'où la cordialité*, &c. *& où l'on ne trouve*, &c. Ce sont là autant de coups de massue pour le lecteur : le mot le mieux placé de toute la phrase est *enfin*, quoiqu'il ne soit pas dans l'original. Il exprime bien le plaisir qu'on a de respirer *enfin* après une phrase si entortillée. *Toute convention est si peu durable*, &c. *La raison en est que leurs ames, que leurs sentimens*, &c. *sans s'embarrasser du juste & de l'injuste* : voilà un choix de

tours & d'expreſſions bien peu convenable à la proſe poëtique, telle qu'on doit l'employer dans la traduction d'un Poëte.

Où *l'on ne traite jamais ſans diſſimulation, les choſes les plus graves comme les plus badines :* voilà encore de la proſe bien froide, bien commune, & cette parenthèſe (*ce qu'ils n'avoient pas fait en beaucoup d'années*) ne contribue pas à rechauffer le ſtyle : cette période ſans être auſſi martelée que la précédente, eſt beaucoup trop étendue pour le génie de la Langue Françoiſe. L'Italien qui ſe rapproche bien plus du Latin, s'accomode mieux de ces longs circuits de paroles. En un mot, quoique le Traducteur ſoit exact pour le ſens & aſſez correct pour le ſtyle, il me paroît dépourvu de goût & d'harmonie.

Voltaire s'eſt aviſé de rimer ce même paſſage : quoique ſes vers ſoient foibles & ſe ſentent de ſa vieilleſſe, ils défigurent moins *l'Arioſte* que la traduction de M. *Framery*.

Pour remplir la pénible tâche que je me ſuis impoſée, j'eſſayerai encore

de traduire ce prologue d'une manière un peu plus conforme à l'esprit de l'original.

« Souvent dans une pauvre cabane » & sous un humble toît, au milieu » des peines & des disgraces, les » cœurs sont mieux unis & plus fidèles » qu'au sein de la molleſſe & de » l'odieuse opulence. La fraude & les » soupçons habitent les Cours des » Rois & les Palais dorés; la loyauté » en est exilée, & l'on n'y voit que le » masque de l'amitié. Voilà pourquoi » les traités entre les Grands & les » Souverains sont si fragiles. Rois, » Pontifes, Empereurs; alliés aujour- » d'hui, demain seront ennemis mortels. » Les sentimens qui éclatent sur leur » visage ne se trouvent point dans » leurs cœurs. Sans égard pour la » justice, ils ne s'occupent que de » leur intérêt. Sans doute ce n'est » pas à eux qu'il appartient de sentir » l'amitié; elle fuit les lieux où la » dissimulation règne dans les affaires » comme dans les plaisirs. Cependant, » s'il arrive que la fortune perfide & » cruelle les traîne ensemble sous le

» chaume d'un vil réduit, ils appren-
» nent bientôt ce qu'ils ont ignoré ſi
» long-temps, ils commencent alors
» à connoître l'amitié ».

Dans tout cet article je n'ai eu en vue que les progrès de l'art & l'honneur des lettres. On trouvera peut-être que mon goût eſt trop ſévère & trop difficile. Mais il ne dépend pas de moi de voir autrement. Si je me ſuis trompé, c'eſt de très-bonne foi; j'ai motivé mon opinion; le public jugera. Je reconnois avec plaiſir que cette traduction, malgré ſes défauts, eſt fort ſupérieure à toutes celles que l'on a déjà publiées. Elle me paroît faite d'après d'excellens principes, & ſera particulièrement utile à ceux qui veulent apprendre l'Italien. Elle a le mérite d'une grande exactitude & d'un ſtyle pur, correct & raiſonnable; en pluſieurs endroits, elle eſt auſſi élégante que littérale? & ſi cet accord ne ſe rencontre pas toujours, je crois qu'il faut ſur-tout en accuſer les difficultés prodigieuſes de l'art.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Discours pour la Fête séculaire de la Maison Royale de St. Cyr, prononcé dans l'Eglise des Dames de St. Louis, le 27 Juillet 1786; dédié à S. A. R. MADAME ELISABETH de France, Sœur du Roi; par M. l'Abbé du Serre-Figon. *A Paris, de l'Imprimerie de* Clouſier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne; & ſe trouve chez* Berton, *Libraire, rue St. Victor;* Leſclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule.*

UN ſiècle s'étant écoulé ſur la fin de Juillet 1786, depuis que *Louis XIV* avoit fondé St. Cyr, les Dames qui compoſent cette Royale Maiſon, célébrèrent une époque ſi intéreſſante par une Fête ſéculaire. Je me reproche de ne vous avoir pas encore

parlé d'un des trois *Discours* qui furent prononcés à cette occasion, le seul qui ait été rendu public. L'Auteur déjà très-avantageusement connu, envisage cette Fête séculaire dans ses rapports, avec la patrie, redevable des plus insignes bienfaits à l'établissement que cette Fête rappelle; & avec la Maison Royale de St. Cyr; c'est-à-dire, les Institutrices & les Elèves auxquelles cet établissement impose des obligations respectives; & il dit que la solemnité dont il s'agit, doit être pour la France entière, une fête patriotique & nationale, la fête de la reconnoissance; pour St. Cyr, une fête vraiment religieuse, la fête de la ferveur. Ce plan est heureux; ces deux idées lumineuses & fécondes ouvrent un beau champ à l'Orateur, & embrassent tout ce qu'on peut dire de mieux sur ce sujet.

La première partie, consacrée à reveiller dans les cœurs le sentiment de la reconnoissance, met sous les yeux la grandeur, l'universalité & la perpétuité des services rendus par l'établissement de St. Cyr. Une peinture

ture vive de l'état de détresse où de longues guerres avoient réduit la Noblesse Françoise, fait d'abord sentir la grandeur du mal & l'importance des secours qui y ont remédié. « Heureusement pour la France, dit » l'Orateur, du sein de la pauvreté » & de l'obscurité d'une prison étoit » parvenue au faîte des honneurs, » une femme supérieure à son sexe, » par une façon de penser mâle & » vigoureuse; à l'infortune, par un » courage héroïque; à la prospérité, » par le bon usage qu'elle en fit; à » l'envie, par sa modération; une » femme qu'on doit mettre au nombre » des grands hommes de son siècle. » Chez elle, l'esprit l'emportoit sur » la beauté, le bon sens sur l'esprit, » & la vertu sur tout le reste. Le » monde brillant & dangereux où » elle fut jettée dès sa première jeu» nesse, n'altéra point la pureté de ses » mœurs... son élévation fut grande, » mais légitime. Dans une Cour vo» luptueuse & galante, où l'arrêt » les regards d'un Roi plus aimable » qu'aucun de ses courtisans, étoit l'ar-

» bition d'un peuple de rivales, elle » osa prononcer le nom de vertu, &c.

Ce portrait n'eſt point flatté : quoiqu'en puiſſent dire la malignité & le préjugé, c'eſt en prêchant la vertu par ſes diſcours & ſes exemples, que la veuve *Scarron* gagna le cœur de *Louis XIV*. Leur mariage ſecret, dont perſonne aujourd'hui ne doute, & que toutes les Hiſtoires, tous les Mémoires du temps rapportent comme un fait certain, ſe ſeroit-il conclu, ſi la Marquiſe de *Maintenon* avoit pu n'être pas révoltée du titre de Maîtreſſe ?

De ce portrait que je viens de vous mettre ſous les yeux, rapprochons celui que l'Auteur de l'éloge de *Fénélon*, couronné par l'Académie Françoiſe, a tracé de cette femme célèbre. Sous le pinceau de M. de la *H...* « cette Dame eſt une adroite fa» vorite née avec un eſprit délicat & » un caractère foible, qui avoit plus » de vanité que d'ambition, & plus » d'ambition que de ſenſibilité ; qui » ne pouvoit ni être heureuſe à la » Cour, ni la quitter ; plus jalouſe

» de gouverner le Roi que l'Etat, & » sur-tout plus sçavante à gouverner » l'un que l'autre. Cette femme, qui » eut une destinée singulière, sans » laisser une réputation éclatante, » avoit aimé *Fénélon* comme elle » aima *Racine*, & les abandonna tous » les deux ». C'est aux personnes jalouses de la gloire de Me. *de Maintenon*, à la venger, si elles trouvent que dans ce portrait satyrique, il y a plus d'esprit que de vérité. Sans entrer dans cette discussion, je reprends le fil du *Discours* que j'analyse.

C'est sur-tout par l'excellente éducation qu'on donne à St. Cyr, que sont appréciés les services rendus à l'Etat par cette fondation. Il m'est impossible de suivre l'Auteur dans tous les détails où il entre pour faire connoître cette belle Institution, détails qu'il n'étoit pas aisé, & qu'il a eu le talent d'ennoblir. Ainsi, pour indiquer le principal moyen d'émulation usité dans cette Ecole célèbre, il demande « quel est cet ornement » dont les attraits magiques arrachent » aux charmes de la paresse des ames

» naturellement indolentes, fixent un
» sexe & un âge qui sont la légèreté,
» la mobilité même, & contiennent
» ce peuple nombreux & volage dans
» le silence du recueillement & l'assu-
» jettissement de la règle ? Le signe
» opère tous ces prodiges de l'honneur.
» Avec quelques feuilles de laurier
» & de chêne, l'ancienne Rome en-
» fanta un peuple de héros, & devint
» la capitale de l'Univers. St. Cyr,
» gouverné depuis un siècle avec un
» *Ruban* de telle ou telle couleur, est
» devenu par ses succès, la première
» École de l'Europe ». Dans une des notes qui accompagnent le *Discours*, l'on explique les prérogatives attachées au Ruban couleur de feu & au Ruban noir, dont l'aspect allume dans ces jeunes cœurs une noble émulation, & enfante des prodiges. L'éloge des Institutrices venoit naturellement en preuve de la bonté de l'Institution. L'Orateur n'a pas manqué de rendre à leurs talens & à leurs vertus, la justice qui leur est due ; & il est très-vrai que depuis cent ans la piété, la sagesse, le zèle éclairé, l'esprit paré

de toutes les connoissances assorties au sexe, la politesse, la douceur, gouvernent cet empire avec des succès toujours nouveaux.

Un Orateur Chrétien devoit surtout insister sur l'éducation Chrétienne qu'on reçoit à St. Cyr ; & c'est là un avantage trop réel & malheureusement trop négligé dans les Institutions ordinaires, pour qu'il l'ait passé sous silence. Il montre comment à St. Cyr, tout enseigne, inspire & prêche la Religion : & de tout ce qu'il a avancé jusques-là, il conclut qu'on ne sçauroit trop priser un établissement d'autant plus digne de la reconnoissance publique, que par son influence sur les mœurs générales, il devient un bienfait universel.

Je regrette de ne pouvoir pas citer un morceau sur les Femmes, supérieurement écrit, & où l'ascendant qu'elles prennent sur l'autre moitié du genre-humain, & le grand rôle qu'elles jouent dans la société, se fait bien sentir. Vous lirez ce morceau avec plus d'intérêt, en le lisant dans le *Discours* même, & sans qu'il soit

détaché de ce qui l'amène. Je vous y renvoie auſſi pour tout ce qui remplit la troiſième Subdiviſion, laquelle roule ſur le caractère de ſtabilité qu'ont tous les établiſſements utiles, & qui ſemblent devoir éterniſer les fruits ſalutaires de la fondation de St. Cyr. Malgré tant de titres que ſes ſervices lui donnent à la reconnoiſſance nationale, diriez-vous qu'elle a ſes improbateurs? L'Auteur ne l'ignoroit pas; & c'eſt par une apologie éloquente qu'il termine cette première partie. Les Elèves de cette illuſtre Ecole y ſont vengées d'une manière victorieuſe, du reproche d'orgueil qu'on leur fait bien gratuitement. En mal comme en bien, il eſt *des réputations, on ne ſçait pas pourquoi.*

La ſeconde partie vous intéreſſera encore plus que la première. Si dans celle-ci on ſent plus le Littérateur, l'Orateur chrétien ſe montre plus dans celle-là. On peut même dire qu'il y laiſſe voir plus de chaleur dans ſes mouvements, une marche plus libre, un ton plus ſoutenu, un ſtyle plus moëlleux & d'un coloris plus frais,

Sa morale proportionnée au ſujet, inſpire la vertu, & dut laiſſer les plus fortes impreſſions dans le cœur des Inſtitutrices & des Elèves de St. Cyr, auxquelles l'Orateur adreſſe tour-à tour ſes éloquentes leçons. Vous y remarquerez de belles idées ſur l'eſprit de St. Cyr, où il peint à grands traits cet admirable Inſtitut. On doit lui ſçavoir gré de l'hommage qu'il rend à cette légiſlation ſi utile, & qui n'étoit point aſſez connue. Il n'oublie rien pour pénétrer les Inſtitutrices de l'excellence de leur vocation, & pour les engager à en remplir la fin glorieuſe. Parmi les avis qu'il leur donne, avis toujours donnés avec goût & aſſaiſonnés d'éloges, j'en trouve un ſurtout qui mérite d'etre cité. « Quoiqu'il » importe fort, dit l'Orateur, de hâter » dans les enfans les progrès de la » raiſon & le règne de la vertu, il faut » ſe défendre de cette impatience du » bien, qui exigeant trop de ce pre» mier âge, voudroit moiſſonner auſſi» tôt qu'on a ſemé, & cueillir les fruits » avec les fleurs. D'ordinaire les » ſuccès de l'éducation ſont achetés

» par de longs travaux ; & qui ne
» ſçait pas les attendre, ne mérite pas
» de les obtenir. Pour rendre ſon
» champ fertile, le cultivateur ſe
» laſſe-t-il d'arracher & de détruire,
» d'arroſer & de planter? Que de
» coups de ciſeau donnés par l'Ar-
» tiſte, avant que la ſtatue ſorte du
» bloc de marbre avec ſes belles
» formes & ſes juſtes proportions?
» Votre zèle ne doit donc pas ſe
» décourager. Mais pour qu'il ſoit
» perſuaſif & plus efficace, ſans dire
» ſi ſouvent à vos Elèves : ſoyez hum-
» bles & modeſtes, ſimples & franches,
» recueillies & pieuſes, bonnes & cha-
» ritables ; prouvez-leur qu'elles ont
» le plus grand intérêt à réunir ces
» qualités. Loin de leur faire peur de
» la vertu, peignez-la ſous les cou-
» leurs les plus aimables : repréſentez
» ceux qu'on appelle ſes martyrs,
» comme les ſeuls vrais heureux : les
» privations qu'elle impoſe, comme
» des ſources de jouiſſances délicieuſes;
» les paſſions, comme les tyrans du
» cœur & les fléaux de la terre ; en
» un mot montrez la Religion utile à

» tout & à tous ; liée au ſyſtême de la » félicité publique & particulière ; » portant d'une main les couronnes » immortelles du Ciel, & dans l'autre » les vrais biens de la vie préſente ; » conduiſant à ſa ſuite l'amour mater- » nel, filial, conjugal, la bienfaiſance » & l'humanité, tout le cortège des » vertus domeſtiques & ſociales ; en- » chaînant les hommes entr'eux avec » des guirlandes de fleurs, appuyant » le trône ſur l'autel, ſoumettant les » peuples aux Rois, les Rois à Dieu, » & faiſant la ſûreté de l'Etat & le » bonheur des citoyens. » Que la Religion paroîtroit aimable, ſi elle étoit toujours peinte avec de ſi belles couleurs !

Après avoir prêché les Dames de St. Cyr, l'Orateur parle aux 250 Demoiſelles confiées à leurs ſoins. Il les exhorte vivement à mettre à profit la bonne éducation qu'on leur donne ; les raiſonnemens ſont preſſés, & chaque phraſe offre un nouveau motif de remplir les grandes vues qui préſidèrent à cette fondation. Enſuite, par un mouvement qui dut être d'un

grand effet, il les fait jurer sur le tombeau de la Fondatrice, qu'après avoir quitté St. Cyr, elles en auront toujours les sentimens & les mœurs.

L'éloge du Fondateur devoit nécessairement entrer dans le *Discours* sur la *Fête séculaire* de cet établissement. *Louis XIV*, trop encensé autrefois, & pas assez aujourd'hui, n'a peut-être jamais été mieux loué que par l'Orateur de St. Cyr. Je vous exhorte à lire cet éloge, suivi d'un parallèle entre la Maison de St. Cyr & l'Hôtel des Invalides, dont je ne puis m'empêcher d'embellir cette Feuille. « Ici, c'est l'enfance qui » s'offre à nos yeux avec tout ce que » ce premier âge de la vie a d'intéressant par un caractère ingénu, » par les charmes de la gaieté & de » l'innocence : jeunes & tendres » fleurs à peine éclôses, elles y trouvent un sûr abri contre les vents » orageux qui les agitoient. Là, c'est » la vieillesse qui présente à nos regards les débris de l'humanité & les » tristes restes de la fureur des batailles ; des corps usés par les tra-

» vaux, couverts de bleſſures & de
» cicatrices comme ces arbres an-
» tiques que les ans & la foudre ont
» ſillonnés. Ici, les filles de nos héros,
» loin des dangers de l'indigence &
» de la ſéduction du monde, aux
» titres héréditaires de Nobleſſe dont
» elles ſont décorées, en ajoutent de
» perſonnels & de plus flatteurs, les
» titres de la ſcience & de la vertu.
» Là, des héros eux-mêmes, les
» défenſeurs de l'Etat reçoivent au
» ſein de l'abondance & du repos,
» le prix du ſang qu'ils ont verſé pour
» ſa gloire; & ſoulagés, conſolés par
» la patrie reconnoiſſante, ils achèvent
» de vivre dans les bras de la Reli-
» gion. Ici, lorſque les trois cens
» voix, qui ſont retentir le lieu ſaint
» des divins cantiques, viennent frap-
» per nos oreilles, tranſportés dans le
» ſéjour céleſte, nous croyons en-
» tendre les concerts des eſprits bien-
» heureux. Là, quand ces vieux guer-
» riers baiſent le parvis de leur tem-
» ple auguſte avec la plus profonde
» vénération, adorent le Dieu des
» Armées; & dépoſent à ſes pieds

» le

» le fer ſanglant, pour ne plus » combattre qu'eux-mêmes & leurs » paſſions, ils nous retracent ces » ſaints vieillards, qui, proſternés en » préſence de l'Eternel, jettent de- » vant ſon trône leurs couronnes » immortelles. Dans l'un & l'autre » de ces aſyles ſecourables, *Louis* » eſt un Roi qui montre à ſes ſujets » toute la tendreſſe d'un père : *Louis* » eſt un père qui déploie pour ſes » enfans, toute la puiſſance d'un » Roi ». Quoiqu'en ait dit un Journaliſte, la fin de ce parallèle, loin de le déparer, en fait mieux ſentir le but & ſortir la beauté : le goût le plus ſévère ne ſçauroit proſcrire comme indigne de la majeſté de la chaire, l'antithèſe de père & de Roi, qui eſt le complément & le réſultat de tout ce grand morceau.

L'Auteur n'a pas manqué de payer un juſte tribut de louange à *Louis XVI*, qui a daigné accepter la dédicace du ſecond ſiècle de St. Cyr, ouvert ſous ſes auſpices ; & à notre auguſte Reine, dont la bienfaiſance vient de faire ériger en faveur des

Elèves, divers Chapitres de Chanoineſſes.

Le *Diſcours* eſt ſuivi de notes intéreſſantes, qui répandent un nouveau jour ſur l'Inſtitution de St. Cyr. Vous y trouverez des anecdotes piquantes, des détails curieux ſur Mme. *de Maintenon*, ſur M. *de Brinon*, ſur M. *de Guyon* & le *Quiétiſme*, &c. des apperçus lumineux ſur l'éducation, qui peuvent en favoriſer les progrès, & donner des vues utiles aux mères de famille, & en général à toutes les Inſtitutrices.

Cette nouvelle production de M. l'Abbé *du Serre-Figon*, ne peut qu'ajouter à la réputation qu'il s'étoit acquiſe par divers ouvrages, & ſur-tout par ſon Panégyrique de *Sainte-Thérèſe*, regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence Chrétienne. Il mérite d'être mis au rang de nos grands maîtres de la chaire. Un goût ſain, de l'élégance & du naturel, de la force & de l'énergie, un ſtyle pur & correct, forment la manière de l'Auteur. Peut-être paroît-il un peu trop amateur de la métaphore. Mais le beau ſtyle, ſur-tout dans les Pané-

gyriques, ne se nourrit-il pas d'expressions métaphysiques & figurées ? Quelqu'un disoit qu'il n'y a qu'un Mathématicien & un sot, qui puissent s'exprimer, sans employer le style figuré. Notre Orateur pense sans doute comme lui.

Le *Discours* que je vous annonce est dédié à une jeune & vertueuse Princesse, qui est pour St. Cyr, ce qu'étoit pour cette maison la Duchesse de Bourgogne, mère du feu Roi, & qui, pour se délasser des fatigues de la grandeur, vient de temps en temps respirer l'air pur de l'innocence dans cette charmante solitude, où la piété est si aimable, où l'esprit n'est point méchant, & où les vertus se trouvent pêle-mêle avec les graces. L'édition est soignée, & fait honneur aux presses de *Clousier*, Imprimeur du Roi, qui par sa manière semble vouloir rivaliser avec les deux frères *Didot*. On en a tiré un certain nombre d'exemplaires sur du beau papier d'Annonay.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

Réception de M. DE RULHIERE.

LE public attendoit, Monſieur, avec une vive impatience, le jour où M. *de Rulhière* devoit prononcer ſon Diſcours de réception. Pluſieurs Miniſtres préſens à cette ſéance, ont contribué à la rendre une des plus intéreſſantes qu'il y ait eu depuis long-temps.

Autrefois le Récipiendaire ſe bornoit à faire l'éloge du Cardinal *de Richelieu*, de *Louis XIV*, & du prédéceſſeur dont il alloit occuper la place; mais M. *de Rulhière* a pris un plan plus vaſte.

Après l'éloge de M. l'Abbé *de l'Iſle* & de M. *de St. Lambert*, on a entendu celui de M. *Marmontel*, ſur *le Goût*; & celui de M. *de la Harpe*, comparé à *Sophocle!* il eſt fâcheux que malgré le repos obligeant de l'Orateur, perſonne n'ait été aſſez poli pour applaudir à cet étrange

parallèle ; mais les ſuffrages du public ont interrompu M. *Rulhière* dans l'éloge auſſi délicat que juſtement mérité qu'il a fait du Diſcours de M. *Bailly* pour le projet des Hôpitaux deſtinés à remplacer l'Hôtel-Dieu ; le modeſte Auteur de ce Diſcours, que tout Paris a lu avec attendriſſement, n'a pu retenir ſes larmes, & les ſpectateurs émus ont redoublé leurs applaudiſſements.

En parlant de M. le Cardinal *de Bernis* & de M. le Comte *de Choiſeul-Gouffier*, le Récipiendaire a dit ingénieuſement qu'il étoit réſervé à la France d'aller porter le flambeau du goût dans les lieux même qui avoient éclairé l'Europe : Rome & la Grèce ; & cette alluſion délicate a été très-applaudie ainſi que l'hommage rendu aux vues & aux ſentimens patriotiques de M. l'Archevêque de Toulouſe, Chef du Conſeil Royal des Finances, aſſis au milieu de ſes confrères, & à M. le Baron *de Breteuil*, placé dans une tribune.

Après avoir fait entendre qu'un Hiſtorien devoit plutôt chercher à

mériter les suffrages de la postérité que ceux de ses contemporains, M. *de Rulhière* a tiré un voile mystérieux sur son Histoire de la Russie, dont il s'occupe depuis long-temps.

Le Récipiendaire, en parlant de son prédécesseur, a prétendu que l'époque où M. l'Abbé *de Boismont* parut dans la carrière, fut celle d'une révolution dans la littérature ; mais il y a, je crois, dans cette réflexion plus de finesse que d'exactitude ; l'Orateur a fait voir l'influence que les gens de lettres, contemporains de l'Abbé *de Boismont*, ont eue sur les ouvrages sur lesquels il a passé légèrement, en citant néanmoins les Oraisons funèbres du *Dauphin*, père du Roi, de *Louis XV*, & de *Marie-Thérèse*.

En général, le Discours de M. *de Rulhière* a paru d'un style noble, élégant, harmonieux & spirituel, sans cesser d'être clair : qualités assez rares dans un Discours Académique.

La séance a été terminée par M. l'Abbé *de l'Isle*, qui a lu une Epître sur l'art d'embellir les Jardins, ou-

vrage déjà connu, mais dans lequel l'Auteur a fait beaucoup de changemens ; on a applaudi un grand nombre de beaux vers, & particulièrement un épisode touchant, sur l'abolition de la *Corvée*, dans lequel M. l'Abbé *de l'Isle* a placé naturellement l'éloge des sentimens paternels de notre auguste Monarque ; & celui de M. l'Archevêque de Toulouse, dont la sensibilité touchante s'est manifestée par des larmes.

Je suis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Il paroît, Monſieur, que les Comédiens François ſe piquent d'honneur, & ne veulent plus qu'on les accuſe de négligence. *Briſeis* a été bientôt ſuivi d'*Hercule*, & voici une Comédie nouvelle, en cinq actes & en vers, *l'Ecole des Pères*: elle a eu du ſuccès; l'inſtruction en eſt très-morale. C'eſt un père, un mari malheureux par la légèreté de ſa ſeconde femme & le dérangement de ſon fils, qui eſſaye de les ramener ſans éclat, & qui en vient à bout. Deux choſes ſur-tout l'occupent, l'une d'écarter un *Chevalier d'induſtrie* auſſi nuiſible à ſa femme qu'à ſon fils, l'autre de ſauver ſon fils des pièges que lui tend une courtiſanne qui l'a aſſervi. Il réuſſit dans l'un & l'autre point. Son ami ſe charge de faire partir la *Princeſſe*: c'eſt le mot, un peu trivial, qu'il employe; & tous deux imaginent un moyen d'envoyer le Chevalier d'induſtrie à la Marti-

nique, en supposant une lettre qui le rappelle auprès d'un oncle riche & mourant. Je n'aime pas cette ruse de la part du père de famille : j'aimerois mieux que l'oncle s'en mêlât tout seul. Le plus beau moment de la pièce est celui où le père instruit par son Intendant, du besoin que son fils a d'argent, & de la démarche qu'il a faite auprès de lui, ordonne à l'Intendant de remettre à son fils la clef du coffre-fort : l'Intendant la remet, le fils hésite à en faire usage ; car son cœur n'est pas tout-à-fait dépravé. Son père paroît, le rassure, le presse de lui ouvrir son cœur, le prie de ne point recourir à d'autre bourse que la sienne : cette scène est on ne peut plus touchante. Il y règne une douceur, une bonté vraiment paternelle. Une seule chose afflige, c'est la dureté d'un fils qui ne tombe pas aux pieds de son père, qui ne lui rend pas la clef. Je sens bien qu'il falloit qu'il ne la rendît pas, pour amener ce qui suit ; mais il falloit donc ne pas pousser les choses si loin, & ne point mettre le fils dans le cas de passer pour dur &

pour ingrat. Le père sort, percé jusqu'au fond du cœur; le fils court au coffre-fort, & revient bientôt désespéré. Sa belle-mère effrayée, lui demande le sujet de son trouble; il lui lit un billet qu'il a trouvé dans le coffre-fort au lieu d'argent, billet terrible qui finit par ce vers.

Acceptez, ne dérobez pas.

La situation est superbe, & a été vivement sentie & applaudie avec transport. Mais j'aurai encore une chose à dire à ce sujet, c'est que depuis ce moment la pièce dégénère en drame: & c'est un défaut dans une comédie: il y a mieux, ce drame alors ressemble à un autre drame, *Clémentine & Desormes*. Je n'ai qu'une idée confuse de cette pièce, mais je me souviens très bien du moins qu'un fils y vole aussi son père; & quand on fait une Comédie, il ne faut point ressembler à un Drame. Ne distinguera-t-on jamais les genres? *La* Comédie empiétera-t-elle toujours sur le Drame, & la Tragédie sur l'Opéra?

Ici, il étoit si aisé d'éviter cet écueil. Le ton du père étoit le ton de la bonne, de la véritable Comédie; partout il s'exprime naturellement & avec abandon; il reprend doucement; ses conseils sont tempérés par l'aménité. Il y a sur-tout une scène très-comique, où il persifle le Chevalier *d'Orsigny*, ce mauvais sujet: celui-ci lui emprunte de l'argent, & il le refuse le plus gaiement & le plus spirituellement du monde. Ces deux rôles surtout ne sont pas bien écrits. En général il y a beaucoup de négligences & même quelques fautes de grammaire dans cet ouvrage. Le rôle du père est le mieux écrit de la pièce: tant il est vrai, comme le dit *Boileau*, que l'expression vient aisément, quand la pensée est juste: le père s'exprime bien, parce qu'il pense bien: mais me direz-vous, Monsieur, est-ce là toute l'intrigue? Une femme légère, rendue à ses devoirs; un fils libertin, rendu à ses devoirs; oui, voilà à-peu-près tout. Il y a bien une jeune personne aimée tendrement d'un jeune homme honnête: mais cet amour ne joue pas

un très-grand rôle ; j'ai été trompé même en un endroit, où j'attendois une très-jolie scène entre les deux amants. Elle commençoit bien : un maudit valet (car il viennent toujours mal-à-propos), est venu l'interrompre : il est clair ou que l'Auteur avoit fait la scène toute entière, & l'a supprimée, ou qu'il a éludé la difficulté. La jeune femme n'est pas non plus très intéressante ; son caractère & celui du Chevalier d'*Orsigny* ne sont qu'esquissés ; tout l'intérêt réside dans la personne du père ; c'est un père aimable, & intéressant : jamais la raison ne parle un plus doux langage : ce rôle a été fort bien rendu par M. *Vanhove*. M. *Fleury* a très-bien joué celui du fils, qui a son intérêt aussi. Du reste, j'ai vu avec regret que la pièce avoit été dédaignée par les principaux Acteurs. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit au sujet de *Briseis* : Cependant l'Auteur de *l'Ecole des Pères* ne méritoit pas moins d'égards de la part des Comédiens.

Je suis, &c.

AFFICHES DE TOULOUSE.

Tandis que tous les Ordres de Citoyens s'empreſſoient de donner à la nomination de Monſeigneur l'Archevêque des témoignages de leur ſenſibilité, le Commerce auroit il pu contenir la ſienne? Régénéré par ce Prélat Citoyen, il avoit un devoir de plus à remplir, celui de la reconnaiſſance. Aſſemblé le 14 du courant pour le choix des moyens, il prit une Délibération en vertu de laquelle le Dimanche 27, les maiſons de tous les Négocians furent illuminées; la façade de l'Hôtel de la Bourſe fut auſſi garnie de lampions: ſur la principale porte étoit placé un tranſparent qui repréſentoit la France ſur une corne d'abondance, tenant avec un air d'allégreſſe le Médaillon de Monſeigneur l'Archevêque, le tout ſurmonté d'une Renommée qui publioit ce choix. On tira dans la cour de l'Hôtel un feu d'Artifice qui réuſſit très-bien.

Délibération de l'Hôpital Général de Toulouſe, du Mardi 15 Mai 1787.

M. *de Reſſeguier*, Avocat Général, chef de la Direction & Préſidant l'Aſſemblée, a dit:

MM., la voix publique appelloit depuis long-temps M. l'Archevêque de Toulouſe

à la Place éminente où il vient d'être élévé : toujours occupé du bonheur de ſes Peuples, quel gage plus certain Sa Majeſté a-t-elle pu leur donner de ſa ſollicitude & de ſa tendreſſe, qu'en mettant à la tête de ſes Finances celui qui réuniſſoit les ſuffrages de la Nation ?

Laiſſons à tous les ordres de Citoyens, que cette ville renferme, le ſoin de conſacrer dans leurs Délibérations ſon amour pour le bien public, ſon zéle pour les progrès des Lettres, des Sciences & des Arts, & les monumens dont Toulouſe lui eſt redevable.

Cédons à un ſentiment plus cher à nos cœurs, qui ſeul les remplit, & à l'expreſſion duquel ils peuvent à peine ſuffire ; celui que nous inſpire ſa charité envers les Pauvres. Cette vertu délicieuſe, la premiére que la nature a placé dans ſon ame, eſt auſſi celle qui réclame particuliérement nos hommages

Conſolateur des affligés, protecteur des orphelins, c'eſt ſous ces rapports qu'il aimoit à ſe montrer à nous, qui l'avons vu ſouvent dans nos Aſſemblées s'attendrir ſur le ſort des malheureux confiés à nos ſoins. Les Pauvres le regardoient comme leur libérateur, leur père, & ſembloient oublier à ſon approche l'affreuſe miſére à laquelle ils étoient réduits, pour ne le contempler que ſous l'aſpect d'une divinité tutélaire & bienfaiſante.

L'indigence & l'infortune eurent tou-

jours les premiers droits sur son cœur ! c'étoit sur-tout dans les calamités publiques qu'il s'abandonnoit sans réserve à ce doux penchant. Il n'en est aucune, MM., depuis vingt-quatre ans qu'une heureuse providence l'attache au gouvernement de ce Diocèse, qui ne soit devenue pour lui une occasion de signaler sa charité.

Une affreuse inondation (1) jette la consternation dans nos fauxbourgs ; elle engloutit une partie des maisons, & ébranle celles qu'elle n'a pu détruire : du bout du Royaume, où il étoit alors, il vole au secours de ses brebis désolées, se montre par-tout, & semble se multiplier, pour répandre sur elles, avec profusion, ses dons & ses aumônes.

Toulouse va se trouver en proie aux horreurs de la disette ; (2) un prix excessif est déjà mis sur la taxe du pain : elle étoit alors privée de la présence de son Pasteur : mais ceux qu'il a établis ses représentans savent qu'il est des occasions où il veut qu'il ne soit mis aucune borne à ses largesses ; ils ne craignent pas d'être désavoués lorsqu'ils engagent ses revenus pour fournir à la subsistance d'un peuple immense.

Que n'ai-je pu, MM., recueillir les précieuses paroles qu'il leur adressa pour se féliciter d'avoir trouvé d'aussi fidèles

(1) En 1772.
(2) En 1778.

interprètes des ſentimens de ſon cœur.

Une épizootie déſaſtreuſe (1) ravage ces contrées : le payſan arroſe de ſes larmes cette terre qu'il ne peut plus travailler : le ſéjour de la paix & de l'innocence eſt livré à la déſolation & à la douleur.... Les campagnes du malheureux cultivateur vont bientôt être repeuplées ; & le nom de ſon Paſteur n'eſt plus prononcé qu'avec les tranſports de la plus vive reconnoiſſance.

Un événement plus affligeant encore menace les jours de ſon troupeau (2) ; que d'infortunés les ſecours qu'on répand en ſon nom n'ont-ils pas rendus à la vie ! Qu'on parcoure ſon Diocèſe, n'y trouvera-t-on pas à chaque pas des traces de ſa bienfaiſance ?

Tandis qu'il s'occupe d'un côté à former un établiſſement (3) pour ſauver des dangers d'une éducation mondaine de jeunes perſonnes, la plus douce eſpérance de la ſociété ; il tend de l'autre une main ſecourable à la claſſe indigente ; il ouvre un aſyle 4), où des filles pauvres, & quelquefois négligées par leurs parens, dès leur plus tendre jeuneſſe, ſe formeront au

(1) En 1775 & 1776.

(2) Maladie épidémique, du mois de Mai 1782.

(3) Maiſon d'éducation de Levignac.

(4) Maiſon d'Education d'Auriac.

travail, & puiſeront des principes de religion & de vertu.

Tels ſont, MM., les traits ſous leſquels, conſacrés par état au ſervice de l'humanité ſouffrante, vous devez conſidérer celui qui partagea ſi ſouvent vos ſollicitudes pour elle. Si tous les malheureux que ce Royaume renferme le regardent déſormais comme leur interceſſeur aux pieds du Trône, qu'il eſt doux de penſer que vous avez des droits particuliers à ſa prédilection, & que les circonſtances qui l'appellent auprès de la Perſonne du Roi, le mettront plus ſouvent à portée de tourner les regards de Sa Majeſté vers un des premiers Hôpitaux de ſon Royaume; le plus digne de ſa protection & de ſes libéralités, ſi elle daigne prendre en conſidération ſes charges & ſa détreſſe.

L'Aſſemblée délibérant ſur ce qui vient d'être dit par M. le Préſident, a arrêté qu'elle conſignera dans ſes regiſtres les ſentimens dont elle eſt pénétrée pour Monſeigneur l'Archevêque, qui viennent d'être rendus avec la plus parfaite fidélité; qu'elle réclamera toujours avec confiance ſa protection & ſes bontés paternelles pour un établiſſement qui lui fut ſi cher, & dont il lui étoit réſervé de devenir le reſtaurateur: arrêté de plus qu'un extrait de la préſente Délibération lui ſera adreſſé par le Syndic de l'Hôpital, comme un monument authentique des ſentimens de l'Adminiſtration. RESSEGUIER.

Quatre Eſtampes du Poëme de la Henriade, faiſant ſuite de 12 ſujets, deſſinées & compoſées par M. Queverdo, *& terminées au Burin par les plus célèbres Artiſtes.*

Cette Collection ſervira à orner la belle édition, *grand in* 4°., que M. *Didot* va imprimer pour l'Education de Mgr. LE DAUPHIN. Cette ſuite d'Eſtampes peut encore ſervir à orner les Cabinets des Amateurs; & elles ſe vendent ſéparément de l'Ouvrage de M. *de Voltaire*. A Paris, chez l'Auteur, rue *Poupée*, N°. 6, en entrant par la rue de *la Harpe*; & chez M. *Didot*, rue *Pavée St. André*. Prix, 2 liv. chaque. Il en paroîtra deux tous les deux mois, juſqu'à ce que le tout ſoit terminé. Ces Eſtampes remarquables par l'élégance du deſſin, & par un effet très-piquant, ſont dignes de l'ouvrage qu'elles ſont deſtinées à décorer.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE QUATRIEME VOLUME.

La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable Philosophie, Ouvrage fait pour servir à l'éducation de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans ; par Mme. de Sillery, *ci-devant Madame Comtesse* de Genlis. *1 vol.* in-8°. *A Paris, de l'Imprimerie* Polytipe, Page 3.

*Histoire abrégée de l'Eglise ; par l'*Auteur de la Doctrine Chrétienne ; *prix relié,* 2 liv. 5 s. *A Paris, chez* Charles Berton, *Libraire, rue St. Victor.* 40.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE, *sur l'Opéra des* Rivales ; *par M. le Chevalier* de Cubieres, 42.

Avis sur la Galerie historique universelle : prix, 3 liv. 12 f. *chaque livraison de huit Portraits. A Paris, chez* Merigot *jeune, quai des Augustins*; & *à Valenciennes, chez M.* Giard, 47.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, sur le Caractère & les Ouvrages de Boileau, 49.

Opuscules Poëtiques ; par M. le Chevalier de Cubieres, 3 vol. in-12. *reliés, dorés sur tranche*, 9 liv.; *broc.* 7 liv. 4. f. *A Orléans, chez. M.* Couret de Villeneuve ; *& à Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente*, 75.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c. des Chinois. A Paris, chez Nyon *l'aîné, rue du Jardinet, tom.* XII. *prix*, 15 liv. *rel.* 84.

Leçons de Morale ; par M. Gellert, 2 vol. in-8°. *prix, 5 liv. 10. f. A*

Genêve, *chez* Barde, Manget & Compagnie ; & *à Paris*, *chez* Buisson, *hôtel de Mesgrigny*, *rue des Poitevins*, 96.

Comédie Italienne. Azémia, 115.

Vers à Mme. Clairanson, *jouant le rôle de* Nina *sur le Théâtre de Genêve*, 119.

Voyage de Provence ; par M. l'Abbé Papon, 2 *vol.* in-12. *chez* Moutard, *hôtel de Cluni*, *rue des Mathurins*, 121.

Œdipe à Colonne, *Opéra en* 3 *Actes* : *prix*, 1 liv, 10 s. *chez* Delormel, *rue du Foin*, 143.

Comédie Françoise. Briseis ; *par M.* Poinsinet *de Sivry*, 154.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, *au sujet du Poëte* Rotrou & *du Docteur* Quesnay, 165.

Anecdotes de Pierre-le-Grand, 169.

Asême, *Conte philosophique*, 206.

Comédie Françoise. Hercule, *Tragédie*, 222.

Galerie universelle des Hommes qui se sont distingués dans l'empire des lettres, 228.

La Guide des Supérieures, *vol.* in-8°. *prix*, 3 *liv. broché. A Paris*, chez Merigot *jeune*, *quai des Augustins*, 234.

Roland furieux; par MM. Pankouke & Framery, 10 *vol. A Paris*, chez Plassan, *Libraire*, *hôtel de Thou*, *rue des Poitevins*, Ier. Extrait. 241.

Œuvres de François de Salignac de la Mothe-Fénelon, *Archevêque de Cambrai*, *Tom. I. & II. A Paris*, *de l'Imprimerie de* Francois-Ambroise Didot, 264.

Le Peuple instruit par ses propres vertus, 2 *vol. rel. prix* 5 *liv. A Paris*, chez Nyon *l'aîné*, *Libraire*, *rue du Jardinet*, 273.

Comédie Italienne. Le Minutieux, 282.

Académie de Pau. Eloge de Henri d'Albret, *Roi de Navarre*, 286.

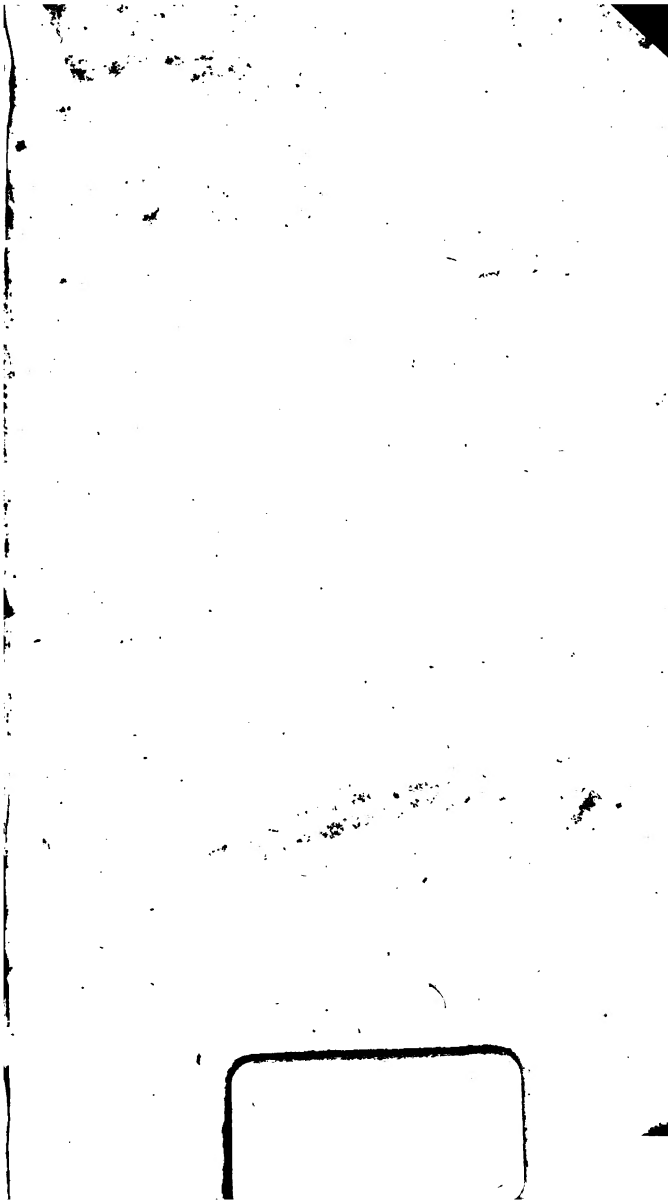
Vers à M. B. 277.

Roland furieux, Poëme héroïque de l'Arioſte, nouvelle traduction; par MM. Pankouke *&* Framery. *A Paris, chez* Plaſſan, *Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.* Second Extrait, 289.

Diſcours pour la Fête ſéculaire de la Maiſon Royale de St. Cyr, prononcé dans l'Egliſe des Dames de St. Louis, le 27 Juillet 1787; dédié à S. A. R. MADAME ELISABETH *de France, Sœur du Roi; par M. l'Abbé* du Serre-Figon. *A Paris, de l'Imprimerie de* Clouſier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne; & ſe trouve chez* Berton, *Libraire, rue St. Victor;* Leſclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule*, 323.

Académie Françoiſe. Réception de M. de Rulhière, 340.

Affiches de Toulouſe. Délibération de l'Hôpital Général de Toulouſe, du 15 Mai 1787. 349.

Quatre Eſtampes du Poëme de la Henriade, faiſant ſuite de 12 ſujets, deſſinées & compoſées par M. Queverdo, *& terminées au Burin par les plus célèbres Artiſtes,* 354.

Fin de la Table.